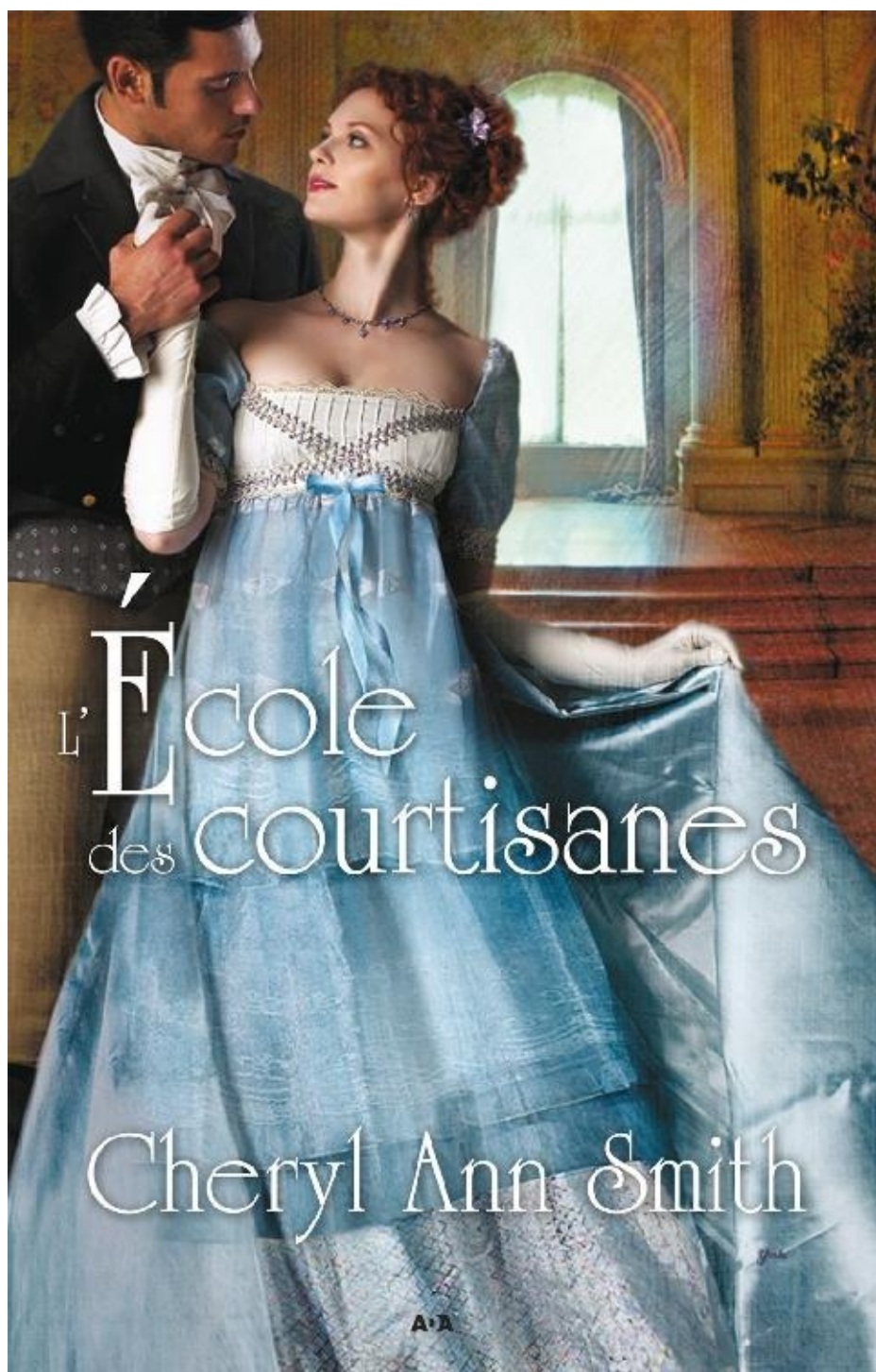


L'École  
des courtisanes

Cheryl Ann Smith





L'École  
des courtisanes

Cheryl Ann Smith


A.A.

# L'École des courtisanes

Cheryl Ann Smith

Traduit de l'anglais par  
Karine Mailhot-Sarrasin (CPRL)

**ADA**  
éditions

Copyright © 2011 Cheryl Ann Smith  
Titre original anglais : The School for Brides  
Copyright © 2016 Éditions AdA Inc. pour la traduction française  
Cette publication est publiée en accord avec Penguin Group, New York, NY.  
Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.  
Éditeur : François Doucet  
Traduction : Karine Mailhot-Sarrasin (CPRL)  
Révision linguistique : Féminin pluriel  
Correction d'épreuves : Nancy Coulombe  
Montage de la couverture : Matthieu Fortin  
Illustration de la couverture : Jim Griffin  
Mise en pages : Catherine Bélisle  
ISBN livre : 978-2-89767-191-4  
ISBN PDF : 978-2-89767-192-1  
ISBN ePub : 978-2-89767-193-8  
Première impression : 2016  
Dépôt légal : 2016  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada  
Éditions AdA Inc.  
1385, boul. Lionel-Boulet,  
Varenes (Québec) J3X 1P7, Canada  
Téléphone : 450 929-0296  
Télécopieur : 450 929-0220  
www.ada-inc.com  
info@ada-inc.com  
Diffusion  
Canada : Éditions AdA Inc.  
France : D.G. Diffusion  
Z.I. des Bogues  
31750 Escalquens — France  
Téléphone : 05.61.00.09.99  
Suisse : Transat — 23.42.77.40  
Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99  
Imprimé au Canada  
Québec   
Crédit d'impôt  
livres Gestion  
SODEC  
Participation de la SODEC.  
Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.  
Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.  
Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada  
Smith, Cheryl Ann  
[School for brides. Français]  
L'école des courtisanes  
(L'école des courtisanes ; 1)  
Traduction de : The school for brides.  
ISBN 978-2-89767-191-4  
I. Beaume, Sophie, 1968- . II. Titre. III. Titre : School for brides. Français.  
PS3619.M583S3614 2016 813'.6 C2016-940054-9  
Financé par le  
Gouvernement  
du Québec | **Canada**

Conversion au format ePub par:

LAB ||| URBAIN  
Plus qu'une agence

[www.laburbain.com](http://www.laburbain.com)

# CHAPITRE 1

Désormais, vous ne porterez plus de robe qui laisse paraître la moindre trace d'une aréole, un bout de cuisse ou n'importe quelle autre partie de votre corps que devrait normalement recouvrir un sous-vêtement.

Mademoiselle Éva Black s'arrêta, impatiente, lorsque des froissements de mousseline, de crinoline et de satin trahirent plusieurs paires de mains qui se tendaient pour remonter des décolletés indécents. L'ombre des couronnes rondes d'au moins une paire de pointes rosées disparut de la vue derrière de la dentelle rigide.

— Un habillement décent est le premier signe extérieur d'une dame, ainsi que la première règle qui doit être et qui sera respectée.

Elle soupira, résistant à l'envie de tirer sur le haut col de sa robe en laine grise qui la piquait. Dans la chaleur du salon, elle se sentait prise au piège sous les lourdes épaisseurs de sa tenue de vieille fille.

Il fallait de la détermination pour ne pas enlever la robe et la jeter à coups de pieds couverts de chaussons dans le feu surchargé. Comme la pluie martelait la fenêtre, en ouvrir une était hors de question. Elle allait vraiment devoir donner des instructions plus claires à la domestique quant à la nécessité d'allumer un feu lorsque la matinée était chaude, à moins que perdre connaissance ne soit à l'ordre du jour.

Les prochaines heures flottaient devant elle, tel un brouillard lugubre et urticant ; pourtant, Éva continua. Sa souffrance n'avait pas d'importance. Elle devait constamment donner l'exemple à ces jeunes courtisanes qui se tournaient vers elle pour obtenir des conseils et une chance d'être libérées de leur situation désespérée.

— En exposant ses seins, poursuivit-elle, on peut s'attendre à ce que tous les dépravés dans un rayon de quatre-vingts kilomètres arrivent au pas de course pour jeter un coup d'œil. Il s'agit d'une situation inacceptable que j'ai l'intention de modifier au cours des prochaines semaines. Si vous voulez que j'aie une chance de trouver un époux pour chacune d'entre vous, vous devrez vous conduire comme des dames.

Sa déclaration fut accueillie par davantage de gloussements ainsi qu'une vague de chuchotements. Les jeunes femmes mirent un certain temps à se calmer avant de tourner à nouveau leurs cinq paires d'yeux curieux vers Éva. Elle éloigna ses ongles de son col et posa les mains sur ses genoux. Une dame ne gigotait pas et ne laissait pas non plus paraître son inconfort en public. Éva était toujours le portrait même de la sérénité féminine, et ce, même si elle n'était pas une dame, ni de naissance ni par alliance.

Le livre de Lady Watersham, *Code de conduite pour jeunes femmes de qualité*, dont Éva avait avidement lu et mémorisé chaque page, énonçait clairement toutes les règles de conduite en société. Elle transmettait maintenant ces connaissances à celles qui avaient désespérément besoin de conseils et d'une chance de mener une vie différente de celle réservée aux courtisanes.

Donc, elle ne gigoterait pas, même si les démangeaisons perturbantes étaient sur le point de la rendre folle.

Éva, qui, pour une raison inconnue, n'était pas dans son assiette aujourd'hui, eut l'impression que son rigide masque de droiture prenait la forme d'un nœud coulant invisible bien serré autour de son cou. Pour une fois, elle avait envie de glousser comme une idiote avec les autres filles, de s'affaler contre le dossier du canapé en étirant ses pieds nus ou de se gratter le cou à l'instar d'un chien couvert de puces.

Bien qu'elle n'eût que vingt-trois ans, elle avait parfois l'impression d'en avoir quatre-vingt-trois. Elle avait renoncé à la frivolité de la jeunesse au profit du poids des responsabilités. Parfois, c'était presque trop lourd à porter pour ses frêles épaules.

— Mais comment le type pourra-t-il savoir ce qu'il achète s'il ne voit pas la marchandise ? demanda Rose, tirant Éva de son autoapitoiement.

La petite rousse ressemblait à un bonbon enveloppé de satin rose et de suffisamment de dentelle pour couvrir plusieurs robes de l'ourlet jusqu'au cou.

— La marchandise ? répéta Éva.

Le parfait visage en cœur de Rose devint sérieux tandis qu'elle semblait chercher la meilleure façon d'exprimer sa pensée.

Elle hocha finalement la tête.

— Mademoiselle Éva, un type veut toujours un aperçu de ce qu'il achète avant de signer un contrat.

Les brillants yeux bleus de Rose étaient étonnamment innocents pour ceux d'une fille qui avait passé les quatre dernières années au service d'un duc âgé. Une boucle tombait devant son œil droit, ce qui la faisait paraître beaucoup plus jeune que ses vingt et un ans. Cependant, la franchise avec laquelle elle parlait de ses expériences sexuelles lui donnait un air décidément moins qu'innocent.

Pauline, une plantureuse blonde de vingt-six ans vêtue de jaune, hocha la tête en se mordillant la jointure.

— Un homme paiera un meilleur prix s'il aime ce qu'il voit sous un corset et une culotte. Les bourgeois préfèrent de loin les seins charnus et les arrière-trains bien ronds.

Le commentaire fut émis si posément qu'il mit un certain temps à se frayer un chemin des oreilles d'Éva jusqu'à son esprit et à la sortir de son moment d'inattention. Elle se redressa une vertèbre à la fois, exaspérée qu'une femme eût à se soucier de ce qu'un homme, ou les hommes pensaient de son apparence. Si une femme avait envie de manger des pâtisseries jusqu'à ce que son arrière-train devienne aussi large que la Tamise, elle devrait pouvoir le faire sans être jugée par la gent masculine.

— À part Lord Fitz, intervint Rose en jetant un regard complice à Pauline avant qu'Éva puisse répondre.

Les deux amies hochèrent la tête à l'unisson, ce qui fit rebondir leurs boucles.

— On dit qu'il aime que ses maîtresses ressemblent à des valets et qu'elles en revêtent les habits... poursuivit Rose à voix basse après avoir porté une main ouverte au coin de ses lèvres.

— Mesdemoiselles, revenons à nos moutons, intervint sévèrement Éva.

Ayant dépassé depuis longtemps le seuil du petit mal de tête, elle s'agrippa au peu de patience qu'il lui restait au plus profond d'elle-même. Tout ce dont elle avait envie, c'était d'enfouir sa tête sous l'oreiller le plus proche afin de se couper de la lumière et du monde.

Gérer cette école, comme elle l'appelait, n'était jamais facile. Pas plus que cela ne l'était de transformer ses courtisanes en dames respectables pour leur trouver un époux.

Toutefois, l'importance de sauver les jeunes femmes d'une vie de servitude, passée couchées sur le dos pendant que de prétentieux messieurs les montaient tels des jockeys haletants et en sueur, était la principale raison pour laquelle elle se levait chaque matin et traversait la ville jusqu'à Cheapside.

Chaque couple bien assorti lui procurait une vague de soulagement à l'idée qu'une femme de moins terminerait ses jours anéantie et condamnée à une vie de pauvreté et de désespoir silencieux une fois que se tarirait la file de riches pourvoyeurs lubriques.

Désormais, ces cinq courtisanes se permettraient d'aller au lit avec un homme uniquement après avoir été mariées devant un pasteur et après avoir signé des documents afin de légaliser l'union. Elle s'en assurerait.

Bien qu'elle sente son cœur battre dans ses tempes, elle terminerait d'abord cette introduction aux règles avant de congédier les dames pour qu'elles étudient la leçon. Elle se précipiterait ensuite chez elle afin d'appliquer une compresse froide sur son front et de faire une longue sieste sous des draps soyeux.

— Un homme devrait vous choisir comme partenaire en raison de votre intelligence, de votre caractère et de la joie que vous lui procurez. Non pas pour ce qu'il y a sous votre corset, Pauline. Cela dit, vous ne devrez plus jamais, sous aucun prétexte, porter hors du lit conjugal des étoffes assez fines pour qu'on voie au travers.

Éva balaya la pièce du regard et fut satisfaite de voir que toutes les femmes étaient maintenant décentement couvertes.

— Promouvoir la marchandise en public n'est plus permis si vous avez l'intention de changer votre condition et de trouver un partenaire respectable.

Des grognements perceptibles et des chuchotements étouffés résonnèrent à nouveau dans la pièce bleue modeste, mais décorée avec goût. Pour ses courtisanes, il était difficile de changer. Pourtant, Éva était persuadée que, d'ici la fin du mois, toutes ses protégées relèveraient le défi proposé : elle serait fière d'elles et elles, d'elles-mêmes.

— Croyez-moi, Mesdemoiselles. Lorsque j'aurai terminé votre instruction, vous n'aurez aucune difficulté à trouver un époux, dit Éva. Et il accordera davantage d'importance à la force de votre caractère qu'à la circonférence de votre poitrine.

Pauline serra les mains sur ses genoux et son visage se tordit. Ses traits délicats laissèrent paraître plusieurs émotions.

Éva observa la jeune femme tandis qu'un éclair de compréhension passait sur son visage et que le début d'une nouvelle manière de penser illuminait ses beaux yeux noisette. La satisfaction emplit le cœur d'Éva ; une courtisane éclairée. Il n'en restait plus que quatre.

Les cinq femmes étaient d'âges différents, provenaient de milieux différents et avaient reçu différents types d'éducation. De la tête aux chaussons, elles étaient toutes enveloppées avec éclat dans un assortiment de plumes et de boucles rouges, roses, bleues, orange et jaunes, telles des poulettes exotiques qui se pavanaient pour trouver le coq avec lequel s'accoupler.

Éva réprima un froncement de sourcils en les contemplant tour à tour, toutes perchées ensemble sur les deux canapés aux motifs de roses. Il n'y avait aucune souris grise dans le groupe.

Les femmes avaient reçu la consigne de porter des vêtements simples sans parures ce matin. La prochaine fois, elle devrait peut-être donner plus de précisions quant à la coupe et à la couleur de la robe. Si c'était le mieux qu'elles pouvaient faire, une journée à faire les boutiques s'imposerait.

En vérité, attirer l'attention d'un homme riche et bien vivant avait été, jusqu'à maintenant, leur principale occupation. Et la première caractéristique était probablement plus importante que la seconde.

— Mais monsieur le duc affirme qu'une femme est jugée à sa beauté et à ses formes, dit Rose d'un air innocent en lissant ses jupes. Et qu'éduquer une femme est une perte de temps. Que tant qu'elle sait satisfaire un homme et bien se tenir, elle n'a besoin d'aucune autre instruction.

Éva se renfrogna.

— Monsieur le duc aurait besoin de quelques coups de cravache. Bien se tenir et satisfaire les hommes, oui ! La prochaine fois que le vieux schnock te rendra visite, Rose, arrache-lui sa canne des mains et utilise-la pour l'assommer.

Rose écarquilla les yeux et ses lèvres s'étirèrent en réponse aux éclats de rire des autres filles. Une étincelle de malice illumina son visage. De toute évidence, cette courtisane ne partageait pas l'avis de



son ancien entreteneur.

— Je crois que c'est exactement ce que je vais faire. Le malheureux en tirerait le plus grand bien et son épouse et ses enfants seraient certainement reconnaissants.

Tandis qu'Éva restait assise, honteuse de s'être laissée emporter par l'arrogance des hommes de la noblesse, les autres femmes évoquaient plusieurs manières déloyales de faire payer son ignorance au vieux duc.

— Nous devrions transformer ce vieil étalon en hongre, dit doucement Abigail, dont les joues rosirent sous les mèches de cheveux châains qui lui encadraient le visage.

Elle avait vingt-quatre ans et pratiquait le métier de courtisane depuis un an, soit depuis que son père, un métayer, était mort au cours d'une bagarre pour déterminer à qui appartenait un troupeau de moutons. Seules sa beauté et une certaine éducation l'avaient empêchée de vendre ses charmes sur les quais.

— Un étalon ? répéta Rose, qui rit en se couvrant la bouche du bout des doigts tandis que ses yeux lançaient des éclairs. Un poulain qui tête sa mère est plus vigoureux que lui en présence d'une jument.

La plaisanterie continua jusqu'à ce que le duc ait été verbalement réduit en purée, à la grande satisfaction de toutes, sauf de Sophie, qui avait l'air sévère. Bien qu'Éva soupçonnât ce groupe de jeunes femmes en particulier d'être capable de mettre à l'épreuve la patience des magistrats les plus stoïques d'une Haute Cour, elle se rendit compte que leur compagnie lui plaisait. Avec toute la grisaille qui caractérisait ses journées, le rire et l'absurdité constituaient des distractions appréciées. Elle réussit même à sourire en imaginant le vieux duc enduit de crème et couvert de plumes de canards.

Toutefois, elle avait des leçons à terminer et ce n'était pas le moment de socialiser si elle voulait respecter son horaire.

— Aussi amusant qu'il pourrait être de castrer le duc, nous sommes pour l'instant à court d'instruments chirurgicaux rouillés pour le faire.

Elle fit une pause en attendant d'obtenir toute leur attention.

— Poursuivons. Je marie d'anciennes courtisanes à des époux depuis trois ans et je comprends à quel point il est difficile pour vous d'abandonner vos habitudes de séductrices. Cependant, aucune d'entre vous n'a été enchaînée ni traînée ici de force pour écouter mes enseignements, et vous êtes toutes libres de partir quand vous voulez. Harold vous a informées, avant de vous emmener ici, que l'école est entièrement sur une base volontaire. Comme vous avez pu le constater lorsque vous avez passé la porte de cette maison de ville, le robuste panneau en chêne n'est pas équipé de barreaux métalliques.

Un réseau secret de bouche à oreille avait conduit chaque femme jusqu'à la porte d'Éva de son plein gré. Le fait que la plupart des courtisanes travaillaient depuis leur plus jeune âge représentait un défi supplémentaire pour Éva. On leur avait enseigné très tôt que les comtes, les ducs et les barons accordaient moins d'importance à ce qu'il y avait au-dessus du décolleté qu'aux trésors qu'ils pourraient trouver en dessous. C'était son travail de changer leurs perceptions de la vie et d'elles-mêmes. Leurs corps n'étaient pas leur seul atout et, d'ici la fin du mois, chacune des cinq femmes connaîtrait sa juste valeur.

— Désormais, aucune d'entre vous ne montrera ses parties intimes à un homme avant sa nuit de noces. Votre passé est presque derrière vous maintenant et vous êtes à l'aube d'une nouvelle vie. Si vous suivez quelques règles simples, d'ici la fin du mois, vous serez prêtes pour le mariage.

Malheureusement, la tâche n'était jamais aussi simple. Surtout pour celles comme Sophie, qui avait pratiqué le métier de courtisane pendant douze ans, depuis le jeune âge de dix-sept ans, lorsque ses

parents étaient décédés et l'avaient laissée sans le sou.

Les femmes plus âgées comme Sophie et Yvette avaient joué les coquettes pendant si longtemps qu'elles utilisaient la séduction, ainsi que leur beauté, pour conserver un toit au-dessus de leur tête et garder leur ventre plein. Il était difficile de se libérer d'un tel passé et d'accepter l'idée que la vie offrait d'autres possibilités. Mais Éva aimait les défis et comptait un taux élevé d'unions réussies.

— Un gentilhomme n'a pas besoin de voir vos parties dévoilées pour vous faire sa demande. Sa demande en mariage.

Elle regarda tour à tour chaque femme dans les yeux et pinça les lèvres.

— Si l'une d'entre vous est incapable d'imaginer son avenir en tant qu'épouse convenable et mère, Harold avancera le carrosse. Je ne gaspillerai pas mon temps ni votre argent dans une entreprise inutile.

Les courtisanes se regardèrent les unes les autres, puis reportèrent leur attention vers elle. Elles secouèrent toutes la tête à l'unisson. Deux blondes, deux brunettes et Rose la rousse. Toutes bien rémunérées dans leur ancien métier. Certaines voulaient des enfants, d'autres voulaient leur propre chez-soi et d'autres encore voulaient simplement partager leur lit avec un homme à aimer. Quelles que soient leurs raisons, Éva leur trouverait le partenaire idéal.

— Excellent. Commençons.

Éva s'approcha de la bibliothèque et prit un gros volume sur l'étagère. Les femmes l'observèrent sans cacher leur curiosité tandis qu'elle revenait s'asseoir dans un fauteuil à haut dossier.

— Désormais, les termes vulgaires pour désigner les organes génitaux, les seins et les positions sexuelles ne vous serviront plus de sujet de conversation en bonne compagnie. Vous vous en tiendrez à des sujets comme le temps qu'il fait, la politique ou la mode actuelle. Lequel m'importe peu, tant qu'il n'est pas immédiatement suivi par la main d'un homme enfoncée dans votre corset.

Plusieurs ricanements suivirent, mais comme Éva ne s'y joignit pas, ils se turent rapidement.

— Vous apprendrez la bonne conduite, les bonnes manières ainsi que des façons intelligentes d'engager la conversation, en plus d'apprendre à vous tenir toutes avec autant de grâce qu'une duchesse.

Éva tourna le livre pour en montrer la couverture noire dorée. Les femmes le fixèrent comme si les mots étaient écrits en latin. Bien que seule la timide Abigail eût du mal à lire, cinq visages perplexes regardaient fixement le mot inscrit en grandes lettres dorées au haut de la couverture.

Époux.

Les yeux d'Éva s'adoucirent et elle hocha la tête.

— Je vous promets qu'un époux est maintenant à la portée de chacune d'entre vous.

— J'aimerais tellement avoir un époux, dit Abigail en soupirant.

Éva sourit à la jolie jeune femme.

— Et un époux tu auras, Abigail.

N'eût été le nombre restreint d'emplois auxquels pouvait aspirer une femme dans cette société et le fait que la beauté de ses protégées limitait leurs chances de trouver du travail dans n'importe quelle demeure où résidait un époux, elle n'aurait pas eu besoin d'utiliser ses talents d'entremetteuse à cette fin.

Éva elle-même n'était nullement intéressée par le mariage et considérait cette institution comme affreusement archaïque. Mais ses demoiselles n'avaient vraiment aucun autre choix. Pour ses courtisanes, ce serait donc le mariage.

— Dans ce livre se trouvent des informations sur des hommes qui cherchent une épouse, ainsi que leur portrait. Le fait que vous ne soyez pas vierges ne leur pose aucun problème, dit Éva en ouvrant le

livre avant de le tourner pour que les filles puissent voir le premier visage. J'ai demandé à chaque homme de répondre à quelques questions. J'ai inscrit les questions et leurs réponses ici, poursuivie en pointant la page face au portrait. J'ai moi-même vérifié les informations. Chacune d'entre vous saura donc exactement quel genre d'homme elle choisit et ce qu'il attend de son épouse. Lorsqu'un homme trouve une épouse, nous l'enlevons du livre pour qu'il n'y ait aucune confusion.

Elle feuilleta le livre jusqu'à une page où le portrait était noirci. Elle gardait cette page dans le livre pour donner un exemple du genre d'hommes qu'elle ne tolérait pas.

— Les hommes qui abusent des femmes sont immédiatement refusés, tout comme ceux qui ont des problèmes de boisson ou de jeu. Vous trouverez ici des hommes respectables qui cherchent une épouse respectable.

— Mais pourquoi voudraient-ils épouser l'une d'entre nous ? demanda Yvette, une brunette de vingt-six ans aux yeux marron fatigués, en croisant les bras sur son ample poitrine, les sourcils froncés.

Elle avait eu huit amants au cours des six années où elle avait été courtisane et l'amertume qu'elle éprouvait face à son sort se lisait sur les durs traits de son visage. Elle serait la plus difficile à marier sans un effort substantiel de la part d'Éva.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez eux ? D'affreuses cicatrices ? Des dents pourries ? Un membre en moins ?

— C'est vrai, acquiesça Pauline en hochant la tête, ce qui fit frémir le long de son visage rond la plume jaune fixée dans ses cheveux remontés. Les hommes n'épousent pas des femmes comme nous sans que cela cache quelque chose d'horrible. Je veux un époux, mais je ne pourrais pas tolérer qu'un troll tordu aux mains difformes me tripote dans les endroits sensibles.

Éva redressa les épaules. Étrangement, les femmes qui se donnaient volontiers au plus offrant exigeaient beaucoup lorsque venait le temps de choisir un partenaire.

Elle grimaça. La robe urticante la rendait irritabile. Évidemment que Pauline méritait un partenaire agréable.

— Je vous assure que ce livre ne contient pas un seul troll, mais il ne contient ni ducs, ni comtes, ni rois non plus.

La dure vérité était parfois exactement ce dont ces femmes avaient besoin. Si elles s'attendaient à ce qu'on s'adresse un jour à elles en tant que « Lady » quelque chose, elles seraient cruellement déçues.

— Les hommes de haut rang exigent que leurs épouses soient vierges et d'ascendance impeccable.

Du moins, jusqu'à ce qu'ils aient engendré un ou deux héritiers pour s'assurer que leur lignée parfaite soit transmise à la prochaine génération. Après, ils installaient de jeunes femmes comme celles-ci dans des appartements ou des maisons de ville, loin de leurs épouses, afin de s'adonner à leurs jeux lascifs.

Le concept d'infidélité conjugale dégoûtait Éva. Une fois qu'un homme et une femme étaient mariés, ils devraient renoncer à tous les autres. Peut-être serait-ce le cas si les unions naissaient de l'amour plutôt que de considérations financières.

Il était rare qu'un couple soit réellement amoureux. Même si c'était le cas, cela ne garantissait pas une fin heureuse. Elle connaissait aussi le côté sombre de l'amour.

— Chacun de ces hommes est au courant de votre situation générale et a choisi de figurer dans ce livre, ajouta Éva après avoir chassé les pensées peu réjouissantes qui se bouscuaient dans son esprit.

Elle tourna quelques pages supplémentaires pour révéler plusieurs autres visages. Certains hommes étaient assez beaux et aucun d'entre eux n'avait de mains difformes.

— Parmi eux se trouvent des avocats, des marchands et même le benjamin d'un baron. Je ne cache pas ce que je fais à mes clients et je les choisis avec soin en fonction de la perfection de leur caractère et de leur sécurité financière.

— Pourtant, ils cherchent des putes comme épouses, dit doucement Abigail en échangeant un regard en coin avec Yvette.

Elle tira sur la manche de sa robe bleue en soupirant.

— Peut-être devriez-vous nous expliquer leur raisonnement, termina-t-elle.

Éva ne jugeait pas ses protégées pour la vie qu'elles avaient menée, car c'était souvent de tristes concours de circonstances désespérées qui les avaient entraînées vers le métier de courtisane. Mais elle n'arrivait pas non plus à comprendre d'où provenait une telle réticence une fois qu'elles étaient sous sa tutelle.

Elles venaient à elle.

Le temps qu'une courtisane atteigne l'âge de Sophie, elle avait depuis longtemps passé l'âge de la prime jeunesse et ne pouvait plus demander un aussi bon prix pour ses services. En vieillissant, elle se rendait soudain compte que son charme, sa sensualité, ainsi que son joli minois déclinaient et que de jeunes courtisanes étaient prêtes à prendre sa place. C'était généralement à ce moment que la femme devenait désespérée.

Si une courtisane avait eu le bon sens de mettre de l'argent de côté pour l'avenir, elle pouvait fermer boutique et disparaître dans une douce retraite ou fuir sur le continent pour vivre de nouvelles aventures.

Pour d'autres, comme ces cinq-ci, qui avaient dépensé la plupart de leurs gains en fanfreluches et n'avaient pas les moyens de se retirer dans l'ombre, trouver un époux décent était leur seule chance de s'assurer une certaine sécurité.

Éva ferma le livre.

— Les raisons varient selon les hommes, répondit-elle en s'enfonçant dans son fauteuil, le livre sur les genoux sous ses mains posées à plat. Certains ont des affaires à développer et n'ont pas le temps de trouver une épouse potentielle et de la courtiser. D'autres voyagent beaucoup et cherchent une femme aventureuse pour les accompagner vers des destinations exotiques.

— Oh ! s'exclama Rose en sautillant sur son siège et en levant la main. J'adore l'aventure !

Éva hocha la tête en souriant. La coquine petite rousse ferait une merveilleuse compagne et épouse pour plusieurs de ses clients. Elle avait toujours l'enthousiasme et la prime jeunesse dont rêvaient les hommes.

— Excellent. J'en prends bonne note, Rose.

Elle dirigea son attention sur chacune des femmes à tour de rôle. Leur beauté ne devrait constituer qu'un des aspects que les hommes considéreraient au moment de les choisir, et non pas la seule ni la principale raison.

— En vérité, certains hommes ne cherchent qu'à épouser des femmes d'une grande beauté, beaucoup plus belle que le genre de jeunes dames qui s'intéresseraient normalement à eux. Ils veulent un paon à leur bras et non un moineau. Pour ce privilège, ils sont prêts à fermer les yeux sur un passé douteux. Au cours du mois, vous pourrez étudier le livre et choisir plusieurs hommes qui, selon vous, feraient pour vous un bon partenaire. Ensuite, nous organiserons une fête où vous serez présentés.

Les courtisanes se turent. Elles savaient toutes que les hommes payaient chèrement les services d'Éva et qu'il s'agissait d'accords commerciaux. Malgré tout, plusieurs de celles qui étaient passées sous sa tutelle, ainsi que leurs prétendants, avaient fini par se marier par amour. C'était un dénouement auquel beaucoup aspiraient.

— À la différence de votre ancienne vie, vous avez toutes le choix ici dans cette demeure. Vous choisissez l'homme, vous décidez du genre de vie que vous voulez mener, puis je vous présente vos prétendants. Vous serez responsable de la façon dont la relation évoluera. Si vous refusez un partenaire, nous vous en trouverons un autre jusqu'à ce que vous soyez tous deux satisfaits et que nous concluions l'affaire par des vœux de mariage.

De doux soupirs emplirent la pièce.

— Ça semble merveilleux, dit rêveusement Yvette.

Apparemment, même la courtisane la plus endurcie aspirait à l'amour.

Éva passa la main sur le livre en pensant à la chance que ces femmes avaient de ne pas être tombées amoureuses de leurs bienfaiteurs. C'était arrivé à plusieurs de ses anciennes clientes et cela s'était terminé par des cœurs brisés. Elle-même laissa échapper un soupir songeur et cligna des yeux pour en chasser les larmes. Si seulement Charlotte Rose avait eu un endroit comme ici vers où se tourner avant de tomber dans le piège de l'amour, son histoire aurait pu se terminer différemment.

Elle se secoua mentalement. Ce n'était pas le moment de se laisser entraîner vers de sombres pensées. Aujourd'hui, l'époque offrait de nouvelles opportunités.

— Bien que vos prétendants n'aient aucun problème avec votre passé, ils exigent tout de même un semblant de respectabilité. C'est là que mes leçons s'avèrent inestimables, dit Éva en regardant par-dessus ses lunettes. Ils ont des mères, des sœurs et des familles qui pourraient ne pas voir d'un bon œil que leur fils ou leur frère épouse une ancienne courtisane. À partir de maintenant, vous oublierez tout ce que vous avez fait ainsi que tous les hommes qui ont déjà réchauffé votre lit, et vous vivrez une vie modeste. Si vous êtes incapables de le faire, vous êtes libres de partir. Je ne force personne à suivre mes directives. À partir de maintenant, vous êtes entièrement responsables de votre destinée.

Un renflement attira son attention, puis Rose éclata en sanglots. Pauline glissa vers elle sur le canapé pour lui prendre la main.

— Qu'est-ce qui ne va pas, très chère ? demanda-t-elle en sortant un mouchoir de son corsage pour le tendre à la jeune femme bouleversée.

Rose s'épongea les yeux en hoquetant.

— Depuis que ma mère m'a jetée dehors à l'âge de dix-sept ans parce que son second époux s'intéressait à moi, dit-elle en se mouchant bruyamment, j'ai toujours dépendu des hommes pour tout.

Son dernier mot avait une tonalité plutôt aiguë.

— J'ai fait des choses que je n'ose même pas confesser à mon prêtre de crainte que Dieu m'entende et qu'il me foudroie, poursuivit-elle avant de laisser échapper un petit gémissement. Je ne sais pas si je peux m'occuper de moi-même.

Elle se laissa emporter par une vague de doux sanglots. Abigail changea de place pour s'installer de l'autre côté d'elle. Elle passa un bras autour des épaules de Rose et émit des petits sons apaisants.

— Mademoiselle Éva va nous aider, dit Sophie avec fermeté depuis l'autre canapé. Et tu n'auras plus à subir monsieur le duc avec ses mains froides et son mol...

Elle regarda Éva d'un air penaud et s'éclaircit la voix.

— Elle te trouvera un homme aventureux qui saura t'aimer comme tu le mérites.

Rose essuya ses larmes, mesura Éva du regard, puis hochait lentement la tête.

— Je devrai donc lui faire confiance.

— Nous le ferons toutes, dit Abigail, et les autres hochèrent la tête.

Éva posa le livre à côté d'elle et se leva tandis que montait à nouveau en elle l'espoir de voir un dénouement heureux pour cette classe. La démonstration de tendresse inattendue de Sophie envers



Rose avait visiblement eu un effet sur toutes les femmes. Elles n'envisageaient plus cela comme cinq femmes différentes, mais bien en tant que groupe uni et solidaire.

En une seule effusion de larmes, Rose avait réussi à créer ce qui nécessitait habituellement des jours ou des semaines : la camaraderie.

Éva s'approcha de Rose et la fit se lever. Elle leva le menton de la jeune femme et regarda droit dans ses yeux larmoyants.

— Tu n'as pas à t'inquiéter, ma chère Rose. Quand j'en aurai terminé avec toi, tu seras capable de t'occuper de toi-même.

Un sourire hésitant sur les lèvres, Rose hocha la tête et la serra fort dans ses bras. Éva tressaillit, mais se laissa faire. Les autres femmes, dont le bavardage excité était contagieux, se levèrent pour les encercler. Éva ouvrait la bouche pour la rassurer davantage lorsque son majordome, Harold, entra par la porte ouverte, l'air troublé. Éva s'extirpa doucement de l'étreinte de Rose et s'éloigna du groupe.

Soudain, un froid glacial la pénétra jusqu'aux os et la fit frissonner. Elle regarda vers les fenêtres, certaine que l'une d'elles s'était ouverte pour laisser entrer dans la pièce étouffante la fraîcheur de la matinée. Mais les châssis étaient bien fermés et verrouillés, et les lourds rideaux bleus ne montraient aucun signe de flottement.

Étrange. C'était la deuxième fois cette semaine qu'elle était parcourue de ce même froid glacial. N'eût été le fait qu'elle était une femme de tête peu encline à se laisser emporter par son imagination, elle aurait craint que cette froidure soit le signe qu'une tragédie planait.

Balivernes. Elle secoua la tête pour clarifier ses pensées et fit face à Harold. Son intrusion la déconcerta quelque peu, car ses ordres étaient clairs : il ne devait pas interrompre les leçons à moins d'une urgence. Elle s'approcha de lui pour ne pas être entendue par les femmes.

— Qu'y a-t-il, Harold ? Est-il arrivé quelque chose à ma mère ?

Il secoua la tête avec fermeté.

— Non, mademoiselle.

Harold la prit par le coude pour l'attirer vers la porte ouverte. Son majordome était grand, approchait la trentaine et avait la carrure d'un boxeur ; un gardien parfait tant pour la porte de cette maison que pour celle de sa demeure. Il assurait la sécurité des filles et tenait la populace loin de son perron.

Et Éva lui confiait ses secrets. Tous ses secrets.

— Un homme, un gentilhomme, est à la porte, chuchota-t-il après s'être penché vers elle. Il insiste pour vous voir au sujet d'une affaire urgente.

Il jeta un coup d'œil en direction de l'entrée et se renfrogna.

— Lorsque je l'ai informé du fait que vous ne receviez pas de visiteurs aujourd'hui, il m'a dit de vous expliquer que si je le renvoyais, il reviendrait avec des policiers de la rue Bow pour vous faire arrêter.



Une vague d'inquiétude submergea Éva. Aucun homme étrange ne venait la voir ici sans invitation, que ce soit accidentel ou volontaire. Pas même ses clients masculins, qui devaient d'abord accepter qu'on leur bande les yeux, puis qu'on les transporte dans un carrosse aux fenêtres noircies sous l'étroite surveillance d'Harold.

Cette maison de ville quelconque servait de refuge aux femmes qui choisissaient de résider sous son toit pendant leur instruction, car certaines fuyaient des entreteneurs violents. Leur sécurité, comme toujours, passait avant tout. Lorsqu'Harold était avec Éva, un autre majordome, Primm, montait la garde pour la soirée. Avoir un visiteur à sa porte qui proférait des menaces était totalement inacceptable et, oui, troublant.

Éva ravala son anxiété et rassembla son courage.

— Vous a-t-il présenté sa carte ou donné son nom ? murmura-t-elle à l'intention d'Harold, heureuse d'être pratiquement cachée derrière sa silhouette massive.

— Non, murmura Harold entre ses dents, mais il ne s'agit pas d'un homme du peuple, mademoiselle. Sa veste à elle seule doit avoir coûté une année de salaire.

Un homme qui lui rendait visite sans rendez-vous et portait des vêtements dispendieux ? Ses inquiétudes se transformèrent aussitôt en perplexité.

Peut-être s'était-il échappé de l'asile ? Si c'était le cas, Harold pourrait très bien la protéger.

Mais ses filles et leur vie privée devaient à tout prix être protégées des yeux indiscrets des voisins. Il serait désastreux d'amener un officier de la rue Bow à sa porte.

— Je devrai donc lui accorder une entrevue, dit-elle avec un sourire forcé avant de se tourner vers ses demoiselles. Je suis navrée de cette interruption, mais une petite affaire requiert mon attention immédiate. Mesdemoiselles, si vous voulez bien vous rendre à la cuisine, Doris, ma gouvernante, vous enseignera votre prochaine leçon.

Éva regarda parader les oiseaux aux plumages éclatants qui sortaient de la pièce. Une fois la porte de la cuisine fermée sur ses courtisanes, Éva se dirigea vers l'entrée suivie de son protecteur géant, la seule personne en qui elle avait suffisamment confiance pour veiller sur elle et sur ses protégées.

Un an plus tôt, Harold s'était effondré sur le pas de sa porte, blessé par un malandrin dans les ruelles près de chez elle à Mayfair. Il était sale, hirsute, portait des vêtements faits maison déchirés et ses cheveux blonds foncés étaient maculés de sang à moitié séché. Sans hésiter, elle l'avait installé dans les appartements des domestiques et avait pansé ses blessures, heureuse d'avoir quelque chose à faire pour s'occuper et rester saine d'esprit alors que le désespoir causé par la dégradation de l'état de santé de sa mère menaçait de la submerger.

Un lien s'était tissé entre eux au cours des deux semaines qu'avait duré son combat pour la vie. Elle ne lui avait jamais posé de questions sur son histoire et il ne lui avait jamais expliqué non plus pourquoi il vagabondait dans les rues au milieu de la nuit ni comment il s'était retrouvé devant sa porte. Harold récompensait sa gentillesse par sa loyauté à toute épreuve et son amitié, ce qui lui suffisait amplement.

— Vous a-t-il donné quelque indication de ce qu'il voulait ?

Éva s'arrêta et Harold la contourna pour poser la main sur la poignée de la porte. Elle scruta son visage sévère et, pour la centième fois, remercia le ciel pour sa présence réconfortante.

Il secoua la tête.

— Uniquement qu'il ne partirait pas avant de vous avoir parlé.

Leurs regards se croisèrent et l'estomac d'Éva se noua devant l'inquiétude peinte sur son visage.

— J'ai essayé de le chasser en lui disant qu'il avait la mauvaise adresse, mais il ne m'a pas cru. Les menaces ont commencé lorsque j'ai voulu lui fermer la porte au nez. J'ai un mauvais pressentiment,

mademoiselle Éva.

— C'est effectivement inquiétant. J'espère que l'homme n'est pas venu se faire rembourser les vieilles dettes de ma mère.

— Un seul mot de votre part, mademoiselle Éva, et je l'assomme pour le jeter dans un fossé quelque part.

Malgré l'urgence de la situation, ses lèvres s'étirèrent.

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire. Quelque chose cloche et il est préférable de découvrir la raison de sa visite.

Elle serra son gros bras.

— Je retiendrai toutefois votre offre au cas où ses actes nécessiteraient une main ferme.

Harold hocha la tête. Malgré sa nature protectrice, il faisait toujours ce qu'elle lui demandait. Elle se ressaisit donc rapidement et releva le menton tandis qu'il ouvrait la porte en lançant un regard noir à l'intrus.

— Mademoiselle Black, monsieur.

Harold recula d'un pas, toujours à portée de main au cas où l'inconnu de grande taille décide d'attaquer par surprise.

Le visiteur sortit de la pénombre sous l'orage et fit un pas vers la lumière qui jaillissait de l'applique dans l'entrée, puis il s'arrêta, les yeux voilés rivés sur elle. Le regard intense et insistant sous le chapeau trempé au rebord étroit la transperça. L'homme était manifestement furieux qu'on l'ait laissé poireauter sous la pluie. On aurait dit une vipère enroulée sur elle-même et prête à mordre.

Éva retint son souffle. Le danger ainsi qu'une énergie sexuelle hypnotique émanaient de chaque pore de l'inconnu. À l'instar de celle du héros tragiquement beau et légèrement démoniaque d'un roman gothique, sa cape claquait au vent dans la fureur de la tempête qui se levait derrière lui.

L'intensité de sa colère la mit mal à l'aise. Toutefois, elle n'allait pas se laisser intimider.

L'inconnu la mesura du regard en la parcourant de haut en bas avant qu'elle ne prête attention à lui. Il était impossible de pénétrer son regard désarmant pour lire dans ses pensées, mais Éva soupçonna celles-ci d'être déplaisantes.

— Que voulez-vous ? demanda Harold par-dessus son épaule.

L'inconnu lui lança un regard noir. Il n'avait visiblement aucune patience envers son domestique. Il l'avait laissé dans l'orage sur le pas de la porte et le froid le transperçait probablement jusqu'aux os. Ce n'était pas exactement le protocole approprié lorsque quelqu'un vous rendait visite, mais Harold n'était pas un domestique ordinaire et n'hésiterait pas à se venger en douce pour les menaces faites à Éva.

— Je ne parlerai pas dehors ainsi.

L'homme posa une botte à l'intérieur. Surprise, Éva recula et fonça dans le torse massif d'Harold. L'inconnu la frôla en passant devant elle.

À la faible lueur vacillante de l'applique, l'homme la scruta plus attentivement tandis qu'une grande flaque d'eau se formait sur le plancher verni.

— Vous êtes Éva Black ? Intéressant.

Le ton de sa voix ne contenait aucune trace de chaleur qui puisse compenser le regard glacial de ses yeux verts.

— Vous ne ressemblez en rien à l'image que je me faisais d'une voleuse, bien que je suppose que je n'ai pas beaucoup d'expérience avec les voleurs du sexe faible. En vérité, je suis déçu.

Une voleuse ? Elle ? Elle chassa rapidement de son esprit toute notion de héros gothique dans la lande balayée par l'orage et laissa errer son regard critique sur lui.

Bien qu'il ne fût pas aussi grand qu'Harold, l'inconnu était plus grand que la plupart des hommes. Il était drapé de laine et la pluie avait taché ses vêtements de bonne coupe. Il était évident pour Éva qu'il ne s'agissait ni d'un agent de recouvrement ni d'un marchand qui lui rendait visite.

De sa mâchoire carrée jusqu'au bout de ses bottes dispendieuses en passant par la forme aristocratique de son nez longuet, cet homme représentait le parangon de la noblesse arrogante.

Elle se redressa de toute sa hauteur.

— Je crains que vous ayez atterri devant la mauvaise porte et la mauvaise femme, Monsieur. Je ne vous ai rien volé.

Son expression devint glaciale.

— Croyez-vous que je me serais abaissé à venir frapper à votre porte dans cet orage maudit s'il y avait le moindre risque que je fasse erreur ?

Il s'interrompit et dirigea son attention sur Harold.

— Mon détective a mis plus de trois mois à vous retrouver et je ne partirai pas avant que vous m'ayez rendu ce qui m'appartient.

Plus le temps passait, plus la situation devenait mystérieuse. Ce qu'il disait n'avait aucun sens. Mais elle était réticente à attirer l'attention du voisinage en continuant cette conversation devant la porte ouverte.

— Très bien, répondit-elle en ravalant un soupir d'impatience. Nous en discuterons dans la bibliothèque.

Éva fit demi-tour et guida l'inconnu dans le hall, puis jusqu'en haut de l'escalier. Elle s'arrêta devant la porte pour le laisser entrer dans la petite pièce et se pencha vers Harold.

— Assurez-vous que les demoiselles restent occupées jusqu'à ce que j'aie réglé cette affaire.

Harold se renfrogna et serra les poings. Un seul mot de sa part et il se jetterait sur le visiteur tel un chien enragé. Malheureusement, des effusions de sang ruinaient les planchers reluisants.

— Je n'aime pas vous laisser seule avec lui, grommela Harold.

Elle lui tapota le bras.

— Ça ira. Gardez simplement les femmes hors de vue. Et demande au valet d'attiser le feu lorsque nous aurons terminé. Nous pourrions faire de la glace ici tellement il fait froid.

Inspirant profondément, Éva se tourna pour affronter son adversaire. Il se tenait près de la cheminée et la regarda traverser la pièce. Elle s'assura de maintenir une distance respectable entre eux, pour rester bien hors de portée. Sans Harold, elle se sentait vulnérable.

— Maintenant que nous sommes seuls, pourquoi ne me diriez-vous pas qui vous êtes et ce que vous attendez de moi ? lui demanda-t-elle d'une voix ferme. Vous me mettez en position de désavantage.

L'inconnu enleva sa cape mouillée et la posa négligemment sur un fauteuil à haut dossier.

— J'aime conserver l'avantage, répondit-il vivement. Je suppose que vous n'avez pas l'intention de m'offrir du thé et des gâteaux, mademoiselle Black ?

Le commentaire narquois la mit hors d'elle.

— Si vous aviez été invité, Monsieur, j'aurais tout prévu pour un après-midi de scones au beurre et de plaisanteries pleines d'esprit.

Il répondit par un sourire pincé.

— Votre apparition m'a fait douter pendant un instant que j'avais été mal informé et que j'étais au mauvais endroit. Mais je suis maintenant convaincu que vous êtes bien la femme que je cherche.

Sans le volume supplémentaire que lui fournissait sa cape, il n'était pas aussi costaud qu'elle le croyait. Cependant, il avait de larges épaules qui s'effilaient vers le bas jusqu'à une taille et des hanches étroites suivies de cuisses musclées bien découpées sous un pantalon en cuir chamoisé. Il



s'agissait d'un beau spécimen masculin, bien qu'elle se répêât que son observation était purement professionnelle, comme lorsqu'on examinait les dents d'un cheval d'attelage avant de l'acheter.

— Monsieur, bien que je n'aie rien contre le fait de rester ici à échanger des insultes avec vous jusqu'à ce que le coq chante à l'aube, j'ai d'autres choses à faire. Je vous le demande donc à nouveau : qui êtes-vous et qu'attendez-vous de moi ?

— Je suis Nicholas Drake, duc de Stanfield.

Sans savoir pourquoi, elle reconnut immédiatement le nom et le titre. Peut-être l'avait-elle lu dans les pages mondaines ou entendu parmi les ragots au marché, mais la façon dont il s'était présenté révélait qu'il ne s'agissait ni d'un baron mineur ni d'un cocher, mais bien d'un duc avec tout le sang royal pour donner du poids au nom.

Il fit une pause et balaya la pièce du regard. Dans ce cadre simple formé de murs couverts de papier peint vert pâle, de vieux livres poussiéreux et d'un tapis d'Orient usé, mais solide, sur lequel reposait un ensemble de fauteuils assortis, sa présence envahissait la pièce et écrasait Éva.

Une fois son examen de la pièce terminé, il se retourna vers elle en la regardant de haut.

— Je suis venu pour Arabella. Si vous voulez bien aller la chercher, nous partirons.

Arabella ?

— C'est donc ça ?

Les pièces du casse-tête commençaient à se mettre en place. Son nom lui était familier parce qu'il était l'ancien amant d'Arabella. Selon elle, il était possessif et sans pitié, bien que trop généreux. Pourtant, il n'avait jamais demandé à Arabella ce qu'elle désirait et la vie de courtisane n'était pas son choix. Elle rêvait d'amour et d'enfants. Monsieur le duc ne pouvait lui offrir ni l'un ni l'autre. Elle ne possédait ni la virginité ni la lignée parfaite nécessaires pour être sa duchesse. Sa maîtresse, si. Son épouse, non.

Lorsqu'Arabella avait tenté de mettre fin à leur relation, il avait balayé ses désirs du revers de la main et lui avait acheté une demi-douzaine de nouvelles robes, s'attendant à ce qu'une nouvelle garde-robe l'apaise. Mais elle avait simplement attendu le bon moment pour se volatiliser sous son nez arrogant.

La bonne décision, de toute évidence. Tout ce qu'Arabella avait raconté au sujet de monsieur le duc s'était avéré. Il était réellement suffisamment possessif et impitoyable pour la traquer. La fille avait bien fait de s'enfuir.

— Je suis navrée, monsieur le duc, mais Arabella n'est pas ici.

— Dans ce cas, dites-moi où elle est, mademoiselle Black. Je veux la voir. Elle est à moi.

— J'ai certainement mal compris, monsieur le duc. Venez-vous d'insinuer qu'Arabella vous appartenait ? demanda Éva en écarquillant les yeux d'un air innocent. Est-elle l'objet que vous m'accusez de vous avoir volé ?

— Arabella est mienne et elle est sous ma protection, répondit-il, et sa mâchoire pulsa. Cette affaire ne vous regarde pas, mademoiselle Black. C'est entre Arabella et moi.

— En voilà une idée absurde, monsieur le duc ! s'exclama-t-elle tandis que son corps tout entier se crispait sous l'effet de la colère. Peut-être auriez-vous dû équiper Arabella d'un collier de chien incrusté de diamants et la garder attachée à votre lit au bout d'une corde après l'avoir promenée au parc pour lui faire prendre l'air et faire de l'exercice comme à un caniche bichonné !

Il se raidit.

— Cette fille n'est pas un objet qui peut être acheté ou vendu comme une jument ou une vache, poursuivit-elle. Il s'agit d'une personne, d'un être humain. Elle était libre de choisir une autre voie pour elle-même. C'est ce qu'elle a fait et ça ne vous regarde plus.

Des nuages noirs passèrent sur le visage du duc. Il franchit les quelques pas qui les séparaient et se dressa au-dessus d'elle, le visage déformé par la colère.

— Arabella est à moi !

Éva refusa de se laisser intimider.

— Elle n'est pas à vous, monsieur le duc. Elle ne vous a jamais appartenu.

De chaque côté de lui, une grande main se contracta puis se relâcha, comme s'il mesurait la taille du cou d'Éva.

— C'est sa décision à elle seule, mademoiselle Black. Pas la vôtre. Dites-moi où elle est. Immédiatement.

Éva se figea. Monsieur le duc n'aurait besoin que d'un instant pour lui briser le cou de ses mains puissantes avant même qu'elle puisse appeler à l'aide.

— Je ne le peux pas, murmura-t-elle. Elle n'est pas ici.

Indécise à savoir si elle devait appeler Harold ou s'enfuir par la porte ouverte, elle ne fit ni l'un ni l'autre. Peu importe ce qu'il lui ferait, elle ne se laisserait pas intimider. Elle ne laisserait pas paraître sa peur.

Monsieur le duc expira entre ses dents.

À cet instant, elle vit dans ses yeux quelque chose de plus profond qu'un homme qui cherchait à récupérer son bien. Avant qu'elle puisse trouver de quoi il s'agissait, son visage se referma et il passa une main dans ses cheveux. De toute évidence, il n'était pas près de risquer des années en prison pour avoir la chance de l'étrangler à mort.

Elle attendit en silence qu'il se ressaisisse tout en espérant qu'il retrouve un peu de bon sens. C'était un homme intelligent, un homme sensé, bien que sans scrupules. Une fois qu'il aurait compris qu'il avait perdu la partie, il rentrerait dans son manoir, panserait ses plaies et passerait à la prochaine conquête.

— Si c'est de l'argent que vous voulez, j'en ai suffisamment pour vous racheter la fille, mademoiselle Black, dit-il d'une voix grave et ferme. Votre prix sera le mien.

Éva le fixa du regard. Elle comprenait que les hommes de haut rang prennent des maîtresses, même si elle méprisait cette pratique qui remontait à des centaines, voire à des milliers d'années. Cette institution n'était pas près de changer en raison de son opinion sur le sujet. Mais que cet homme lui offre de l'argent pour racheter Arabella raviva sa colère.

— Monsieur le duc, comment osez-vous venir ici pour me faire une offre aussi grossière ? Arabella est partie, comprenez-vous ? Elle a quitté Londres pour ne jamais revenir. Vous pouvez donc vous précipiter à Almack's, au White's, ou à n'importe quel autre endroit où vont les ducs pour boire et jouer, et oublier que vous l'avez connue. Elle n'est plus sous votre protection. Plus vite vous laisserez tomber cette poursuite futile, plus vite vous pourrez trouver une nouvelle courtisane pour réchauffer votre lit.

Éva se tint bien droite et leva le menton, tel un minuscule terrier affrontant un tigre. Peu importe à quel point il l'intimidait, elle ne détournerait pas les yeux en premier. Un seul signe de faiblesse de sa part et il la mettrait en pièces.

Dieu merci, il ne pouvait pas voir les nœuds dans son estomac ni entendre les battements rapides de son cœur.

— Je la trouverai, mademoiselle Black, dit-il entre ses dents. Lorsque ce sera fait, elle reviendra allègrement dans mon lit et oubliera les sottises que vous lui avez mises en tête.

Il fallait beaucoup de volonté pour empêcher son poing de le frapper en plein sur le nez. Jamais auparavant elle n'avait rencontré un homme aussi contrariant et entêté !

— Des sottises, vous dites ? Quoi, qu'Arabella aspire à mieux que de servir de jouet à un duc et à le tenir au chaud ?

Éva leva les mains devant elle au cas où il s'avancerait.

— Et qu'advient-il de son époux et du bébé qu'elle porte ? Tuerez-vous le capitaine pour élever le bébé comme s'il était le vôtre ? Acceptera-t-elle la mort de l'homme qu'elle aime pour s'empresser d'écarter les jambes pour vous parce que vous l'ordonnez, monsieur le duc ?

Monsieur le duc recula presque en chancelant, si un tel homme pouvait chanceler. On aurait dit qu'elle venait de jeter de l'eau glacée dans le pantalon de l'arrogante bête.

— Arabella est mariée et attend un enfant ?

— J'ai vu le pasteur les proclamer mari et femme et une lettre reçue la semaine dernière m'a confirmé qu'elle attend un enfant.

Cette fois, elle lut bel et bien de l'émotion dans les yeux de monsieur le duc avant qu'il ne détourne la tête. De la tendresse ? Des regrets ? Bien qu'il considérât qu'Arabella lui appartenait, l'homme éprouvait apparemment de l'affection pour elle. Cela expliquait sa quête désespérée pour la retrouver et prouvait, après tout, qu'il n'avait pas uniquement un morceau de charbon noir à la place du cœur.

Peut-être y avait-il un être humain sous cette apparence froide, arrogante et prétentieuse ? D'une manière quelconque, Arabella l'avait touché. Peut-être y avait-il de l'espoir pour lui. Malheureusement, Éva n'avait ni le temps ni l'envie de trouver une pelle pour creuser à la recherche d'humanité sous les couches de haute société aristocratique.

L'avenir réservait désormais à Arabella une vie en Amérique avec son époux, son bien-aimé capitaine de bateau. Monsieur le duc allait devoir passer à autre chose et faire sa vie sans elle. Même lui n'oserait pas interférer avec un mariage célébré devant Dieu.

— Comme vous pouvez le constater, monsieur le duc, vous ne pouvez pas la reprendre, dit Éva. Je suis certaine que si vous faisiez connaître à Londres votre désir de trouver une nouvelle maîtresse, les jeunes femmes feraient vite la queue à votre porte.

Si Éva s'attendait à lire de la résignation dans ses yeux lorsqu'il les releva vers elle, elle fut étonnée de l'intensité de la colère noire qu'elle y trouva.

— Jamais je n'oublierai ce que vous avez fait, mademoiselle Black.

Dans la pièce faiblement éclairée, Éva l'observa, pétrifiée, tandis qu'il récupérait sa cape et la jetait sur ses épaules. Il ne prononça pas un mot de plus lorsqu'il passa devant elle d'un pas raide ni lorsqu'il atteignit le hall, puis l'escalier. De lourds bruits de pas marquèrent son passage à l'étage inférieur. Elle tressaillit lorsque la porte en chêne claqua derrière lui.

Quelques instants plus tard, lorsqu'Harold revint à ses côtés, il la trouva clouée sur place et posa une main réconfortante sur son bras. Ses lèvres se tordirent d'inquiétude.

— Mademoiselle Éva, dit-il en se penchant pour la regarder en face, êtes-vous malade ? Vous a-t-il fait mal ?

— Oh, Harold, répondit-elle doucement lorsqu'elle retrouva enfin l'usage de sa langue.

Elle frictionna la chair glaciale de ses bras nus et sentit le même étrange courant d'air froid qu'elle avait ressenti plus tôt.

— Je crois que je viens de me faire un puissant ennemi.



Jurant dans sa barbe, Nicholas monta dans le carrosse et claqua la porte. Il tendit le bras pour taper au plafond et le cocher mit les chevaux en marche.

Il était aveuglé par la colère. Il avait perdu Arabella à jamais. Deux ans à la courtiser pour la convaincre de quitter le comte de Seabrook. À peine un an passé dans son lit. En vain. Il avait mis des années à trouver la maîtresse idéale et elle lui avait été arrachée par une vieille fille aux traits tirés incapable de se mêler de ses propres affaires et de rester en dehors des siennes.

— Mademoiselle Black va regretter de m’avoir contrarié, jura-t-il.

S’enfonçant sur son siège, il imagina Arabella et se remémora l’instant où il avait, pour la première fois, posé les yeux sur son joli minois. Elle était dans une loge privée en train de regarder une pièce de théâtre quelconque, cachée dans l’ombre d’épais rideaux afin de ne pas choquer les sensibilités de la noblesse en se montrant en public au bras de son amant. Les yeux bleus pétillants, elle venait de rire à un commentaire amusant de Seabrook lorsqu’elle avait tourné légèrement la tête et croisé son regard. Le contact n’avait duré qu’un instant avant qu’elle se retourne vers son compagnon, l’ignorant ostensiblement.

Mais le poisson avait mordu à l’hameçon.

Par respect pour le comte, il avait d’abord limité ses entreprises à d’occasionnelles rencontres en public ainsi qu’à un badinage léger. Il avait fini par la pourchasser avec une seule idée en tête, sans se soucier de la colère de Seabrook. Lorsqu’il l’avait enfin faite sienne, elle s’était avérée tout ce dont il rêvait. Adorable, affectueuse et déterminée à plaire, tant dans le lit qu’en dehors.

Ils avaient ri et s’étaient amusés et, pendant la majeure partie du temps qu’ils avaient passé ensemble, elle avait semblé heureuse. Il en était convaincu. C’était seulement au cours des derniers mois qu’il avait senti chez elle une certaine fièvre, qu’elle avait tenté de camoufler sous une apparence de bonne humeur et de passion. Elle était distraite et expéditive quand il lui rendait visite et, plusieurs fois, elle l’avait fait attendre à son arrivée. Lorsqu’il l’interrogeait à ce sujet, elle haussait ses épaules parfaites et l’attirait au lit d’un baiser passionné.

Puis, un matin qu’il arrivait avec des fleurs et un collier de rubis pour leur premier anniversaire, elle était partie.

Disparue.

Les domestiques étaient aussi perplexes que lui-même. Au départ, il avait craint qu’il lui soit arrivé malheur et avait envoyé un valet chercher un officier de la rue Bow. Puis il avait trouvé la note, rédigée de son écriture délicate sur du vélin. Elle le remerciait poliment pour le temps qu’ils avaient passé ensemble et lui laissait ses cadeaux empilés au milieu de leur lit.

Tous ses cadeaux, jusqu’au dernier rubis. Elle était partie uniquement avec les vêtements qu’elle portait.

Il lui avait fallu des mois pour la traquer jusqu’au dernier endroit où elle avait été vue : une maison de ville miteuse à Cheapside dont la porte était gardée par un colosse et qui était occupée par une mystérieuse femme, aussi secrète que banale.

Éva Black. De taille moyenne, les cheveux d’un châtain insignifiant, les yeux d’une couleur d’ambre foncé derrière une paire de lunettes démesurées. Un petit bout de femme tellement peu digne d’intérêt que sans l’étincelle d’Arabella, elle aurait tout aussi bien pu être un meuble poussiéreux et décoloré oublié dans le grenier. Sa robe informe en mousseline gris terne cachait toute trace du corps qui se trouvait en dessous.

Comparée à Arabella, cette femme était une vieille mégère desséchée, une vieille fille qui ne méritait pas son attention. N’eût été le fait qu’elle lui avait volé Arabella, il aurait été heureux de finir ses jours sans jamais croiser son chemin.



Ce qui le mettait le plus en colère, c'était le mépris total dont elle avait fait preuve envers ses désirs, ainsi que l'air satisfait qu'il avait lu sur son visage et dans ses yeux lorsqu'elle l'avait assommé, au sens figuré, avec la nouvelle qu'Arabella était mariée, avait consommé et attendait un enfant.

Pendant une fraction de seconde, il s'était demandé si l'enfant pourrait être le sien, mais avait ensuite rejeté l'idée. Il était prudent avec toutes ses amantes et davantage encore avec Arabella. La dernière chose qu'il voulait, c'était que sa maîtresse idéale soit accablée du fardeau d'élever son enfant illégitime.

Ce n'était pas comme s'il ne voulait pas avoir un jour des enfants à qui transmettre son héritage. Seulement, il n'en voulait pas avec sa belle courtisane. Il voulait des enfants avec une femme soigneusement choisie pour son origine impeccable et son haut rang social.

Il maudit encore une fois dans sa barbe la satanée mademoiselle Black et sentit la colère monter en lui pour aigrir l'espoir qu'il avait nourri de récupérer Arabella cet après-midi. À quoi lui servait-il d'avoir de l'argent et une réputation s'il ne pouvait pas empêcher une misérable petite moins-que-rien de s'immiscer dans sa vie comme une voleuse pour lui voler quelqu'un qu'il chérissait profondément ?

Mademoiselle Black était maintenant dans la mire de son pistolet et il avait l'intention d'appuyer sur la gâchette. Pas littéralement, bien entendu, mais elle devrait payer pour son ingérence. Il ne serait pas satisfait tant qu'elle ne serait pas dans la misère à quêter dans les rues pour des croûtes de pain rassies et à relever ses jupes pour n'importe quel homme avec de l'argent sonnante dans les poches.

Un sourire s'afficha lentement sur son visage. Un tel destin malséant effacerait certainement le sourire pincé sur ses lèvres de vieille fille et éteindrait l'étincelle hautaine et irrespectueuse dans ses yeux.

Le carrosse ralentit.

— Collingwood House, monsieur le duc.

Chassant les idées de vengeance de son esprit, il regarda par la fenêtre de sa demeure, un bloc en pierres grises et en briques rouges dont l'entrée était encadrée par une paire de colonnes. Le manoir servait de résidence familiale depuis deux cents ans, soit depuis que son arrière-arrière-grand-père l'avait gagné lors d'une partie de cartes.

Nicholas s'était toujours demandé si le vieil homme avait triché. Parmi la noblesse, le fait que son ancêtre avait parfois enfilé le masque d'un voleur de grand chemin pour reprendre ce qu'il avait perdu au jeu n'était pas de notoriété publique, mais plutôt un secret de famille bien gardé. Toute rumeur d'un tel scandale n'avait justement été rien de plus qu'une rumeur.

Drake était l'un des plus anciens noms d'Angleterre et faisait l'objet d'une grande vénération. Tout ancêtre qui aurait pu s'éloigner le moins du monde de la voie ducale appropriée pour s'engager dans une activité avilissante l'avait fait sous le couvert de l'obscurité afin de ne pas salir le titre familial.

Pourtant, malgré tout l'argent et le pouvoir que Nicholas avait à sa disposition, ainsi que Collingwood House, il n'était toujours pas arrivé à rendre heureuse une certaine maîtresse qu'il avait entretenue.

Peut-être serait-elle toujours heureuse si elle n'avait pas croisé le chemin de mademoiselle Black. La femme lui avait sans doute mis en tête des idées qui n'avaient pas leur place là. Arabella était réellement satisfaite de leur arrangement. Il en était aussi sûr que de son propre nom. Et il était satisfait.

En soupirant, Nicholas descendit du carrosse et monta l'escalier en pierre, hochant à peine la tête pour saluer son majordome, Alfred.

Alfred hocha la tête.

— Monsieur le duc.

Toutes sortes d'idées diaboliques pour soutirer un lourd tribut à mademoiselle Black se bousculaient dans la tête de Nicholas, toutes pires les unes que les autres. Dans la plupart, elle terminait enchaînée par les mains et les pieds dans un donjon froid et humide pendant un an ou deux.

Il savait toutefois qu'il ne la blesserait pas physiquement. Il ne pouvait pas aller si loin. Non, elle devait souffrir autrement ; d'une souffrance profonde, obscure et sournoise qui ne laisserait pas de traces. Son père lui avait enseigné l'art subtil de tourmenter et, l'espace d'un instant, il reconnut le vieil homme en lui. Il balaya rapidement cette association. Mademoiselle Black n'était pas sa mère. Cette femme méritait d'être punie.

Cependant, il avait besoin d'aide pour mettre ses plans à exécution parce qu'un homme privilégié ne se salissait pas les mains à perpétrer des actes avilissants.

Il s'arrêta à la porte de la bibliothèque et se tourna vers Alfred.

— Je veux que vous alliez chercher monsieur Crawford. Dites-lui qu'une autre affaire requiert ses talents particuliers.

Alfred hocha sa tête grisonnante.

— Oui, monsieur le duc.

Nicholas se glissa dans la bibliothèque et se versa un verre de brandy. Le fauteuil en cuir à haut dossier épousa la forme de son corps tandis qu'il desserrait son foulard et laissait la chaleur du feu lui réchauffer un peu les os. Cet endroit était son favori lorsque quelque chose le troublait. L'odeur des vieux livres poussiéreux, le portrait de sa mère au-dessus de la cheminée et les souvenirs d'enfance de son rire lorsqu'elle tirait un précieux livre d'une étagère l'emplissait toujours de chaleur et de satisfaction.

Sauf aujourd'hui. Rien ne pourrait soulager l'acidité de son estomac ni apaiser sa colère. Avec Arabella installée, il avait commencé à chercher une future épouse dans la meute de débutantes fraîchement arrivées sur le marché du mariage cette saison. Collingwood House avait besoin d'une duchesse et d'enfants. Il y avait beaucoup trop longtemps que des rires n'avaient pas résonné dans ses halls cavernes et que des pas d'enfants n'avaient pas martelé ses planchers en marbre. Diable, il n'arrivait même pas à se rappeler la dernière fois que quelqu'un avait ri de bon cœur dans cette maison.

Il avait élu Lucy Banes-Dodd comme la plus intéressante du groupe de belles et avait commencé à faire des avances préliminaires à son père. Bien qu'elle fût un peu trop frivole à son goût, c'était une fille attirante qui descendait d'une lignée impeccable. Avec Arabella installée pour réchauffer son lit et Lucy pour tenir sa maison et porter ses enfants, il aurait pu trouver l'immense satisfaction que tout soit en ordre, que ses plans soient parfaitement organisés et exécutés de la même manière qu'il gérait tous les aspects de sa vie : de façon propre et nette.

Tout cela s'était effondré avec la disparition d'Arabella.

— Maudite soit cette intruse, grommela-t-il dans sa barbe.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit et monsieur Crawford entra sans être annoncé. Grand et robuste, le détective misérablement vêtu traversa la pièce à grands pas, une vieille blessure à la jambe gauche lui donnant une démarche dégingandée.

Bien qu'il ne fût pas le genre d'homme que l'on invitait à prendre le thé en après-midi, Crawford était très doué dans ce qu'il faisait. Il évoluait en marge de la société, tâtait de quelques affaires peu honorables et restait loyal tant que l'argent continuait d'affluer dans ses poches.

— Vous m'avez fait demander, monsieur le duc ?

— Vous êtes arrivé plus vite que je m’y attendais, répondit Nicholas en indiquant un fauteuil en face du sien.

L’homme se laissa tomber dessus et étira son genou endommagé.

— Étiez-vous assis sur le pas de ma porte ?

Crawford sourit et balaya l’air d’une main délicate.

— Je venais vous voir, monsieur le duc. J’ai croisé votre valet au coin de la rue. Je voulais savoir si votre confrontation avec mademoiselle Black s’était bien passée.

Nicholas fronça les sourcils et leva son verre. Crawford avait retrouvé Arabella pour lui, mais leur lien à ce sujet s’arrêtait là. Il ne jaserait pas sur leur relation, pas plus qu’il ne révélerait au détective sa rencontre désastreuse d’aujourd’hui avec mademoiselle Black. Sa vie privée était justement privée.

— Arabella ne m’intéresse plus, dit-il d’un ton dédaigneux, tandis qu’il levait les yeux vers l’autre en fronçant les sourcils pour que les choses soient bien claires. Son nom ne sera plus prononcé en ma présence.

L’homme haussa les épaules.

— Bien, monsieur le duc.

Satisfait, Nicholas joignit les mains et les porta à ses lèvres.

— J’ai une autre mission pour vous. J’ai besoin que vous trouviez le plus de renseignements possible au sujet de mademoiselle Black. Où elle va lorsqu’elle quitte cette affreuse maison de ville, avec qui elle passe du temps, si elle a des dettes impayées. Je veux savoir combien de fois elle cligne des yeux ou va aux toilettes. Tout.

— Puis-je vous demander pourquoi, monsieur le duc ? demanda Crawford en s’enfonçant dans son fauteuil, ce qui fit grincer le cuir. Ce n’est pas le genre de femme auquel un homme comme vous s’intéresse habituellement, monsieur le duc.

— Non, en effet.

Son sourire s’effaça. Certainement pas. Si mademoiselle Black et lui étaient les deux derniers humains sur Terre, il ferait vœu de célibat ou sauterait la tête la première en bas de la tour de Londres avant de lui accorder un seul regard.

— Mon intérêt envers elle n’est pas personnel. Elle m’a volé et j’ai l’intention de lui rendre la pareille.

Un sourire s’afficha lentement sur le visage ridé de Crawford.

— Je vois.

Près de la quarantaine, le détective avait vécu assez longtemps pour connaître Londres de l’intérieur comme de l’extérieur et pour savoir où creuser pour trouver toutes sortes d’informations croustillantes au sujet de n’importe qui. Il s’habillait comme un homme sans moyens, invisible, comme c’était le cas. Si mademoiselle Black cachait des squelettes dans son placard, Crawford les dénicherait.

— Ça pourrait vous coûter cher, dit-il en se tapotant la tempe d’un doigt. Il a été pratiquement impossible de débusquer mademoiselle Black pour commencer. Cette femme tient ses secrets bien gardés.

Nicholas balaya l’air de la main. Quand il en aurait terminé avec elle, sa vie serait étalée sur la place publique.

— Le prix n’a aucune importance. Je veux que ce soit fait rapidement et discrètement.

— Je m’y mets immédiatement, monsieur le duc, dit Crawford en se levant, puis il hocha la tête et se dirigea vers la porte en boitillant. Quand j’en aurai terminé avec mademoiselle Black, vous la connaîtrez encore mieux que si vous étiez sa propre mère.

Il sortit en clopinant avec un grand sourire.

Après un certain temps, Nicholas s'étira les jambes et enfonça les coudes dans les bras de son fauteuil. La vieille fille lui avait tenu tête tel un clébard qui grogne, ses yeux couleur d'ambre chargés de mépris comme s'il n'était rien de plus qu'une immondice qu'elle venait de décoller de sous sa chaussure.

Lorsqu'il en aurait terminé avec mademoiselle Black, elle serait à quatre pattes à l'implorer de faire preuve d'un peu de gentillesse et de considération pour sa situation désespérée.

Il gloussa et se servit un autre verre.

•

Éva monta dans le carrosse et enleva ses lunettes. Elle se frotta les yeux du bout des doigts, puis enleva son bonnet et entreprit le long processus de retirer de ses cheveux la multitude d'épingles. La routine de la tâche simple ainsi que le ballotement du fiacre tandis qu'il roulait à travers les rues soulagea quelque peu la tension sous son front.

Elle serait bientôt en sécurité chez elle.

La journée avait été lente, longue et troublante. Après le départ de monsieur le duc, elle avait tenté de récupérer le temps perdu avec les jeunes femmes, mais s'était aperçue qu'elle avait l'esprit ailleurs. La fureur dans les yeux ducaux de Nicholas Drake lui faisait craindre d'être tombée dans un panier de crabes et d'affronter de dangereuses pinces. C'était un homme puissant avec de puissants amis. Il pouvait lui rendre la vie impossible.

Malgré tout, Arabella était un bien à ses yeux. Il y avait à Londres beaucoup de belles jeunes femmes qui n'attendaient que cela, être gâtées par un homme comme lui à coup d'argent et de babioles en échange de faveurs sexuelles. Une maîtresse capricieuse ne lui manquerait certainement pas très longtemps, peu importe à quel point il la croyait importante à ses yeux. En fin de compte, les hommes comme lui ne se souciaient que d'eux-mêmes.

— Pourtant, il a passé des mois à la recherche d'Arabella, murmura-t-elle.

Cela inquiétait Éva plus que tout. Visiblement, la fille avait une certaine importance pour monsieur le duc. Mais était-ce le fait qu'elle l'ait quitté qui l'avait tant perturbé ? Ou se souciait-il réellement d'Arabella ? Ou peut-être en était-il amoureux ?

Éva laissa tomber les épingles dans sa mallette, puis tendit le bras pour enlever la lourde perruque. Libérée de toute entrave, une masse de boucles blond-roux lui tomba sur les épaules et dégringola dans son dos comme une cascade de rayons de soleil enflammés.

Tandis qu'elle commençait à natter sa chevelure et que le fiacre de location cahotait lentement vers Mayfair, elle espérait que monsieur le duc prenne vite une nouvelle courtisane et les oublie, son ancienne maîtresse et elle. Cela l'agaçait qu'il la blâme pour la défection d'Arabella, comme si elle avait enlevé la fille sous son long nez pour la traîner de force devant un pasteur. Arabella avait pris elle-même la décision de le quitter. Et elle n'avait aucun regret.

— Si seulement monsieur le duc s'était rendu compte à quel point elle était malheureuse ou s'en était soucié, dit doucement Éva en attachant un ruban bleu au bout de la natte lâche avant de remettre son bonnet. Peut-être le rejet serait-il moins douloureux.

Dès l'instant où le capitaine Greenhill et la fille s'étaient rencontrés, ils étaient tous deux tombés follement amoureux.

Si monsieur le duc savait que sa courtisane fréquentait un humble capitaine de bateau américain... Eh bien, Éva n'osait pas imaginer quelle serait son opinion sur la question. La noblesse britannique

croyait commander le lever et le coucher du soleil et monsieur le duc ne faisait pas exception. Comment Arabella avait-elle osé le quitter ? Comment Éva avait-elle osé interférer ?

Elle avait osé et ne regretterait jamais ni la joie d'Arabella ni celle de son bel époux. D'une certaine façon, Éva enviait leur amour et leur bonheur. Elle ne croyait peut-être pas au mariage pour elle-même, mais elle était capable de se réjouir du plaisir qu'il apportait à d'autres personnes moins blasées.

La maison de ville était silencieuse lorsqu'Éva arriva chez elle peu de temps après, émotionnellement à bout et épuisée à force de s'inquiéter au sujet de monsieur le duc. Après avoir accroché sa cape sur un crochet et enlevé son austère bonnet gris, elle prit un instant pour regarder autour d'elle dans le vestibule vert simple, mais élégant, et se jura de n'accorder désormais plus aucune pensée au duc. Il pouvait rager tant qu'il voulait et semer la destruction dans tout Londres, il apprendrait bien vite qu'il ne pouvait pas toujours avoir ce qu'il voulait, et ce, malgré son pouvoir et sa richesse.

— Vous voilà, mademoiselle, dit Bessie en sortant du petit salon.

Le sombre voile d'inquiétude disparut de son visage rond et les rides autour de ses yeux s'estompèrent.

— Je commençais à m'inquiéter. Vous ne rentrez pas si tard, habituellement.

— J'ai été retenue par une situation hors de mon contrôle, ce qui m'a retardée.

Éva cligna des yeux pour effacer de son esprit le séduisant visage du duc et se redressa.

— Comment va ma mère ?

— Mademoiselle Charlotte se repose dans sa chambre.

Bessie Clark vivait avec sa mère depuis peu de temps lorsqu'Éva était née. Elle connaissait tout du passé de Charlotte ainsi que des circonstances de la conception d'Éva et, malgré cela, elle ne jugeait jamais. Tout comme Harold, la gouvernante gardait leurs secrets et veillait sur les deux femmes telle une vraie mère poule.

— Elle allait bien ce matin, mais elle a pris un mauvais virage après le déjeuner. Je crois qu'elle s'est remise à penser à votre père. Elle avait ce regard.

Éva hocha lentement la tête. Chaque fois que sa mère pensait à monsieur le comte, c'était comme si les dix années écoulées depuis sa mort n'avaient pas existé. Elle entraînait dans un état de pseudo-transe, puis sombrait dans une profonde mélancolie lorsqu'elle se rendait compte qu'il ne reviendrait pas la voir. Jamais.

— Si vous vouliez bien demander à la cuisinière de nous préparer un plateau, je vais aller la voir, dit Éva en se dirigeant vers l'escalier.

Aussi fatiguée fût-elle, sa présence reconfortait toujours sa mère. Si elle était dans tous ses états, seule Éva pouvait apaiser ses souffrances.

— Oh, peut-être pourriez-vous aussi y ajouter quelques gâteaux au citron. Ma mère les adore.

— Bien, mademoiselle.

Bien qu'il fût encore jour, la chambre de sa mère était plongée dans l'obscurité derrière les rideaux tirés et même les murs rose pâle ou l'édredon rose tendre n'arrivaient pas à égayer la pièce. Jadis la plus célèbre des courtisanes de son temps, Charlotte Rose Winfield dormait calée contre des oreillers, un nuage de boucles blond-gris dispersé autour de sa tête et de ses épaules.

Une latte du plancher craqua sous le pied d'Éva et les yeux bleus de sa mère s'ouvrirent. Un sourire endormi se peignit lentement sur son visage, donnant un aperçu de la beauté qu'elle avait déjà été et qu'elle était toujours.

— Évangéline. Mon ange. Viens t'asseoir près de moi.



Charlotte leva la main et Éva s'approcha pour s'installer à côté d'elle sur le lit. La douce odeur de l'eau de rose, l'odeur caractéristique de sa mère, lui emplit les narines.

— Tu sembles fatiguée, ma chérie. Quand j'ai parlé à ton père aujourd'hui, il était d'accord pour dire que tu travailles trop. Je sais que tu aimes aider ces pauvres femmes démunies, mais tu dois aussi faire attention à ta santé.

La maisonnée, et sa mère en particulier, croyait qu'elle aidait de pauvres veuves à trouver un emploi. Seuls Bessie et Harold connaissaient la vérité. La société en général méprisait les courtisanes et les filles illégitimes de courtisanes, alors sa mère et elle s'étaient isolées dans leur coin, à l'écart du passé de Charlotte.

À cause de l'histoire de sa mère et des circonstances de sa propre naissance, Éva aurait déjà plus d'une tache à son dossier aux yeux de la société si la vérité venait à éclater. Le fait qu'elle s'abaisse davantage en aidant des courtisanes à améliorer leur sort, bien que certains puissent trouver qu'il s'agissait là d'une occupation honorable, scandaliserait la plupart des gens. La société considérerait qu'elle s'abaissait en parlant à des gens de si basse extraction.

L'ironie, c'était qu'à l'insu de ses connaissances et de ses nobles voisins, elle faisait elle-même partie de cette basse extraction, car elle était l'enfant illégitime d'une pute. Bien qu'il s'agisse habituellement d'un triste état de fait, Éva trouvait la situation plutôt amusante.

En vérité, elle était satisfaite de son sort. Elle avait sa mère, une jolie maison sur une rue agréable, ainsi que son travail pour l'occuper. Que pourrait-elle demander de plus ?

— Je vais me reposer ce soir, Mère. C'est promis.

Elle baissa les yeux sur la main délicate dans la sienne. Elles formaient une drôle de paire. La mère était devenue la fille et la fille, la mère. Les rôles s'étaient inversés lors de cette horrible matinée où le notaire de son père s'était présenté à la porte, le chapeau à la main, avec la pire nouvelle qu'on puisse imaginer. Son père était mort dans un horrible accident de voiture sur une route glacée alors qu'il était en route pour leur rendre visite par une nuit neigeuse.

Charlotte, qui était déjà fragile, s'était enfoncée dans un recoin obscur de son esprit pendant près d'un mois. Si elle s'était nourrie, c'était uniquement grâce à la volonté de fer d'Éva. Lorsque Charlotte avait finalement émergé des profondeurs de son deuil, Éva était devenue la gardienne et sa mère, pratiquement invalide. Éva était persuadée que sans son enfant chérie, sa mère aurait succombé à son chagrin et suivi son bien-aimé dans la tombe.

— Dieu m'a souri lorsqu'il m'a fait cadeau de toi, ma douce Évangéline, dit sa mère avec un doux sourire en lui serrant la main. T'ai-je déjà raconté combien ton père était heureux quand je lui ai dit que j'attendais un enfant ? Je ne l'ai jamais vu plus heureux. Après dix ans passés ensemble, nous t'avons finalement eue.

— Je connais bien l'histoire, Mère.

Malheureux avec la femme acariâtre d'ascendance parfaite qu'il avait épousée, son père avait choisi sa mère par amour. Un amour qu'il n'avait pas le droit de donner tant que son épouse et ses enfants étaient à la maison. Pourtant, Éva l'avait aimé avec toute l'innocence de l'enfance. Le perdre lui avait brisé le cœur et elle n'avait jamais vraiment réussi à en recoller les morceaux.

— Votre liaison a été la plus grande histoire d'amour de tous les temps, la taquina Éva.

Aussi grande qu'une histoire d'amour puisse être lorsque l'un des deux partis appartenait à une autre.

Sa mère sourit avec nostalgie et ferma les paupières.

— Toutes les femmes devraient être aussi heureuses en amour.

Lord Seymour et sa mère ne se souciaient guère de ce que la société pouvait penser de leur arrangement. Ils vivaient et s'aimaient avec leur cœur. Cependant, en fin de compte, Charlotte s'était retrouvée toute seule pour élever une enfant illégitime avec une petite allocation mensuelle qui provenait de la fortune de son père et qu'il avait jugé bon d'instaurer à la naissance d'Éva. Son épouse diabolique avait tenté, en vain, de priver discrètement Charlotte et Éva de leur héritage.

Comprenant finalement qu'elle perdrait devant les tribunaux, et qu'elle risquait d'être déshonorée sur la place publique si elle donnait suite à l'affaire, Lady Seymour et les deux demi-sœurs gâtées d'Éva avaient disparu dans le Kent pour jouir de l'essentiel de l'immense fortune familiale sans jamais repenser à Charlotte ni à Éva. Et Éva était heureuse d'avoir la paix.

— Il t'aimait beaucoup, tu sais, mon ange.

Charlotte ouvrit ses yeux bleus et une infinie tristesse en voila les profondeurs.

— Tu étais son petit amour, son trésor.

— Je sais, répondit Éva en remontant les couvertures sur les épaules de sa mère. Il a été un père merveilleux. Il me manque tous les jours.

Détournant le regard, Charlotte ramena les bras sur sa poitrine tandis que ses yeux exprimaient la tristesse. Une fois qu'elle commençait à se perdre dans ses souvenirs, il n'y avait aucun moyen de la ramener au présent.

— Je vais dormir, maintenant.

Éva s'assit dans le fauteuil pendant un certain temps, jusqu'à ce que la respiration de sa mère devienne régulière et qu'elle s'endorme. Tel était le résultat de la moitié d'une vie passée à aimer un seul homme. Sa mère souffrait par amour, tel un personnage de tragédie, seule dans son lit, encore à pleurer son chevalier mort sur une route sombre alors qu'il venait passer deux nuits dans ses bras pendant que son épouse était partie rendre visite à des parents.

L'amour. Un état qu'Éva avait choisi de ne jamais expérimenter si le destin de sa mère devait lui servir d'exemple. Elle avait juré il y a longtemps de ne jamais aimer un homme, aucun homme, si le grand amour se terminait ainsi. L'amour ne valait pas le prix à payer lorsque la vie de l'un prenait fin.

Elle se dévouait donc à sa mère et à ses courtisanes, car celles-ci n'avaient pas de scrupules quant à l'amour et au mariage. Et elle était heureuse. Jamais un duc, ou n'importe quel autre homme, ne viendrait la chercher aux confins de la Terre, obsédé par ce qu'il avait perdu et déterminé à la ramener dans sa vie et dans son lit.

Aux yeux du monde, elle était une pauvre jeune femme dont le père, un riche marchand, s'était perdu en mer. Elle prenait soin de sa mère veuve qui avait une faiblesse au cœur — c'était du moins ce que les voisins croyaient —, et restait dans son coin. Charlotte Rose, jadis une belle et célèbre courtisane, avait disparu depuis des années, peu après la mort de son amant, pour retomber dans l'anonymat et les spéculations. Personne ne pourrait jamais faire le lien entre la mère d'Éva et la courtisane.

Rejaillissant des cendres de son père, Éva, qui avait treize ans, avait vite grandi aux cours des dix années suivantes afin de leur forger une nouvelle vie, à l'abri des fantômes de l'ancien métier de sa mère. Et elle ferait n'importe quoi pour empêcher que leurs secrets ne les détruisent toutes les deux.



—  
Je ne comprends pas.

Éva fixait monsieur Smith, son notaire, d'un air ahuri, comme si une énorme verrue venait de lui pousser au milieu du front. Le visage de l'homme, blême sous une tignasse châtain, était déformé par l'inquiétude.

— La maison de ville de ma mère était un cadeau d'un, euh, ami. Elle devrait avoir été payée en entier

Monsieur Smith feuilleta parmi les documents financiers et en sortit un du dessous de la pile. Il le glissa de l'autre côté du secrétaire et elle le ramassa du bout des doigts.

— Ceci devrait tout expliquer, mademoiselle Winfield, dit-il.

Éva regarda l'en-tête en premier, puis la signature, afin de s'assurer qu'il s'agissait bien d'un document officiel de la banque. Lentement et attentivement pour être certaine d'en saisir tout le sens, elle commença à lire le texte soigneusement calligraphié. Si elle devait affronter la ruine, elle voulait savoir exactement comment elle en était arrivée là et pourquoi.

Monsieur Smith disait vrai. À chaque mot qu'elle lisait, le sol s'effondrait sous ses pieds, les précipitant sa mère et elle dans un abysse obscur.

— Malheureusement, il y a quatre ans, madame Winfield a mis cette maison de ville en garantie pour un prêt d'une certaine importance, dit monsieur Smith en posant une autre lettre près de la main d'Éva.

Avant de le prendre, elle examina le papier comme s'il était imbibé de poison.

— Je crois qu'elle voulait acheter un collier de saphirs et de diamants.

— Un collier ?

Quel collier ? Éva porta une main à sa tempe. Il y avait eu plusieurs achats étranges au cours d'une période de deux ans lorsque sa mère était au plus mal. Elle avait combattu une série de graves problèmes de santé et son état mental avait semblé empirer avec chacun d'eux.

— Un nouveau paquet était livré à la maison presque chaque semaine, seulement pour être immédiatement retourné là d'où il venait, dit-elle. Des choses inusitées comme des plumes d'autruche, des chaussures pour homme et un chien à grosse tête qui avait l'air très étrange. Je croyais que j'avais tout retourné.

Il secoua la tête.

— Pas tout, apparemment, mademoiselle. Nous ne savons encore rien au sujet de dettes récentes. Il y a aussi un bout de terrain près de York. J'ai pris la liberté de m'informer de sa valeur, mais je crains que votre mère n'ait été dupée par le propriétaire précédent. Il n'a aucune valeur ; il est trop humide pour être cultivé.

Monsieur Smith lui passa une autre lettre d'une main hésitante.

— Avec ces deux-là et quelques autres factures plus petites, cette maison de ville est lourdement endettée.

Éva avait envie de lever le poing dans les airs et de pester contre le ciel, ou plutôt contre sa mère, un étage plus haut. Mais sa mère n'avait pas la capacité de comprendre les conséquences de ses actes ni d'y remédier. C'était à Éva de se débrouiller pour les sortir du pétrin et de trouver un moyen de sauver leur maison.

— Monsieur Wellsley aurait dû m'informer de cette situation aussitôt qu'il en a pris connaissance, dit Éva. Je n'arrive pas à croire qu'il lui ait accordé un prêt alors qu'il était au courant de son état. Je dois parler à monsieur Wellsley immédiatement.

Deux taches rouges apparurent sur les hautes pommettes saillantes de monsieur Smith.

— Monsieur Wellsley est parti en Écosse après avoir pris sa retraite il y a un an. Son poste est occupé par monsieur Tew.

Monsieur Smith se mit à feuilleter ses papiers pour éviter son regard.

— Apparemment, la majorité des vieilles dettes de votre mère ont été rachetées par une tierce partie anonyme qui a décidé d'en demander le remboursement. L'homme exige que la banque paie et Tew fait face à une pression croissante pour le forcer à vendre cette maison afin de payer les factures.

Éva lutta tant contre la panique que contre un mal de tête persistant. Elle les imagina, sa mère et elle, toutes deux ensevelies de la tête aux pieds sous une pile de factures, en train de contourner les boîtes des folles dépenses de sa mère éparpillées dans le hall tandis qu'on les escortait jusqu'à la porte pour fermer et cadenasser leur maison derrière elles.

— Que pouvons-nous faire ? demanda-t-elle d'une voix qui lui parut aiguë et affolée. Peut-être pourrais-je parler à l'homme qui a acheté les dettes et convenir avec lui de quelque plan de paiement mensuel ?

Monsieur Smith secoua lentement la tête, le regard profondément troublé.

La frustration s'insinua en elle, tel du sable de plage lourd et humide.

Elle avait envie de bondir par-dessus le secrétaire, d'enrouler ses mains autour de son maigre cou et de le secouer jusqu'à ce qu'il claque des dents. Malheureusement, il ne faisait que son travail.

— Je crains que non, mademoiselle Éva, répondit-il en se dandinant sur un pied, puis sur l'autre avant de reculer de deux pas sous son regard noir. Il a demandé à garder l'anonymat. Il communiquera avec vous en temps utile.

L'envie de l'étrangler s'évapora. Il n'était que le messenger, une marionnette en bois et en rembourrage. Quelqu'un d'autre tirait les ficelles.

Elle baissa la tête et se massa les tempes du bout des doigts.

— Donc, je dois attendre qu'il décide de ce qu'il veut faire de nous ? Ma mère est malade. Vous pouvez certainement faire quelque chose.

Il tordit le chapeau qu'il tenait à deux mains.

— Je vais faire ce que je peux, mademoiselle Winfield.

Il mit le chapeau froissé sur sa tête et quitta prestement la pièce, la laissant sur un claquement de queue-de-pie.

Ce ne fut qu'à ce moment, lorsque la maison devint silencieuse, qu'elle céda aux larmes et pleura doucement.

Comment cela pouvait-il arriver ? Elle avait été si prudente. Lorsqu'elle n'était pas là, sa mère était étroitement surveillée pour l'empêcher de causer du tort, soit à elle-même soit à autrui. Pourtant, un jour, quelque part, elle avait réussi à les faire sombrer dans un gouffre de dettes.

Éva porta les mains à son visage et essuya les larmes avec ses manches. Il devait y avoir quelque chose qu'elle pouvait faire.

Le propriétaire des dettes avait certainement un peu de compassion dans son cœur. Il ne pouvait pas être suffisamment cruel pour jeter à la rue deux femmes seules sans protection. Cela dit, c'était de cette façon que nombre de courtisanes se tournaient vers le métier.

Ce qui dégoûtait le plus Éva, c'était la honte d'avoir laissé un tel désastre s'abattre sur sa famille. Elle avait fait de son mieux pour dissimuler sa mère et la protéger malgré sa maladie. Elle trouverait un moyen de régler cela de manière satisfaisante.

Des jointures frappèrent à la porte. Harold l'ouvrit et passa la tête à l'intérieur.

— Mademoiselle Éva, il y a un messenger à la porte avec une lettre. On lui a donné l'ordre de ne parler qu'à vous, dit-il en fronçant les sourcils. Monsieur Smith vous a-t-il apporté de mauvaises

nouvelles ?

Elle secoua la tête avec fermeté.

— Ma mère a des dettes très importantes et le principal créancier met de la pression pour être payé.

Elle fit un petit sourire forcé.

— Ne vous inquiétez pas. Ce n'est rien que je ne puisse arranger.

Éva se frotta les joues une dernière fois, renifla et prit quelques profondes respirations. Elle se leva du secrétaire et sortit de la pièce. À la porte se tenait un homme en livrée qu'elle ne reconnut pas, une lettre à la main. Une fois qu'elle eut confirmé son identité, il lui remit l'enveloppe et partit.

— De qui vient-elle ?

Éva tourna l'enveloppe pour fixer le sceau inconnu. Harold s'approcha pour regarder par-dessus son épaule.

— Je n'en sais rien.

Elle déchira l'enveloppe et déplia la missive. Les mots étaient secs et allaient droit au but.

— Elle vient de mon créancier. Il me demande de venir le rencontrer seule à sa maison de ville dans une heure, car nous devons discuter de plusieurs choses. L'adresse est là, en bas.

Elle fut parcourue d'un frisson. Il n'y avait ni signature ni aucun autre indice de l'identité du créancier.

C'était suspect. S'il s'agissait d'un homme au caractère exceptionnel, il n'aurait pas besoin de cacher son identité. Visiblement, quelque chose n'allait pas et elle avait bien peur d'être sur le point de rencontrer son bourreau.

— Vous ne devriez pas y aller seule, dit Harold en croisant les bras, ce qui fit gonfler ses muscles sous sa veste. Ça pourrait être un piège.

— Un piège ? Comment cela pourrait-il être pire que ce que je dois affronter en cet instant ? Mon avenir en entier est entre ses mains.

Et celui de sa mère aussi.

— S'il veut que je récurve ses planchers et que je reprenne ses chaussettes, ce sera un bien faible prix à payer pour garder notre maison.

— Aucun homme honnête ne vous demanderait ça.

Harold prit la note, la lut, puis la lui rendit.

— Nous irons ensemble.

— Je dois y aller seule, dit-elle avec fermeté. Je dois découvrir la raison de son étrange comportement et j'ai l'impression que ça ne lui plairait pas que j'arrive avec un garde du corps.

Elle replia la lettre et la remit dans l'enveloppe.

— Vous me conduirez. Vous resterez au coin de la rue ; j'irai seule. Si je ne suis pas de retour dans un délai raisonnable, vous avez l'autorisation de donner l'assaut.

Bien que visiblement mécontent, Harold fit ce qu'elle lui demandait. Il n'était peut-être pas un domestique au sens littéral du terme, mais il était son employé et il obéissait à ses ordres.

— Je vais me préparer, dit-elle en passant la main dans ses cheveux et en se dirigeant vers le tiroir qui contenait sa perruque et ses lunettes. Rejoignez-moi dehors avec le carrosse dans une demi-heure.

•

Éva utilisa le trajet de courte durée pour envisager mentalement toutes les situations possibles. Si cet homme avait des intentions malhonnêtes, Harold ne serait pas loin. Si son plan était de la ruiner, elle

voulait savoir pourquoi. Pour autant qu'elle puisse l'imaginer, elle n'avait aucun ennemi réel, car son réseau social se résumait plutôt à un petit point.

Enfin, il y avait un ennemi possible. Le duc avait tempêté au sujet d'Arabella et proféré des menaces voilées.

Ça ne pouvait pas être lui. Si ?

Monsieur le duc était certainement passé à autre chose au cours des deux dernières semaines. Les hommes de son envergure utilisaient les femmes, puis les rejetaient systématiquement. Certes, Arabella était belle et douce, mais il était facile de remplacer une maîtresse par une autre dans une grande ville comme Londres. Il y avait beaucoup de jeunes femmes prêtes à faire n'importe quoi en échange d'un toit et d'un moyen d'échapper à leur existence désespérée.

Un homme aussi viril que monsieur le duc voudrait avoir une femme dans son lit sans tarder. Pourtant, elle ne pouvait s'enlever de la tête que c'était lui qui la tourmentait. Il était parti en trombe, en colère.

Harold arrêta le carrosse comme elle le lui avait demandé et une dernière courte querelle s'en suivit. Éva avait gagné, mais la victoire était dérisoire ; le dernier appel à la prudence d'Harold résonnait dans ses oreilles tandis qu'elle parcourait à pied la distance qui la séparait de la maison de ville.

Il s'agissait d'un simple édifice de trois étages construit en grès, sans ornements excessifs. Les plantes le long du trottoir n'avaient pas revêtu leurs couleurs printanières et la porte n'était qu'un simple panneau en chêne sans gravures complexes. Aux yeux d'Éva, qui avançait dans l'allée, rien ne laissait deviner l'identité du propriétaire.

Comparée aux résidences plus sophistiquées du pâté de maisons, rien ne montrait qu'elle appartenait à un homme fortuné.

Éva tapota sa perruque pour s'assurer qu'elle était bien en place et ajusta ses lunettes. Sa cape noire cachait une robe brune austère dont le col lui montait jusqu'au menton. Elle espérait avoir l'air redoutable, de crainte qu'il la croie facile à intimider ou qu'il s'imagine à tort qu'elle pouvait être disposée à payer ses dettes en nature.

L'estomac solidement noué et les genoux flageolants, elle tendit la main vers le heurtoir.

— Je suis mademoiselle Black. J'ai rendez-vous avec votre employeur, dit-elle à la femme à l'air sévère qui ouvrit la porte.

De profonds sillons creusaient son front et traçaient une ligne d'un œil à l'autre. Elle avait les lèvres pincées en une ligne étroite. Son habillement la désignait comme la gouvernante.

— Oui, suivez-moi.

Visiblement, la domestique avait peu de raisons de sourire. Son employeur devait être un maître exigeant.

Le nuage menaçant au-dessus de la tête d'Éva s'assombrit davantage.

Éva s'enfonça dans la maison derrière la femme et monta l'escalier, passant devant plusieurs pièces sur son chemin. La décoration florale favorisée d'un bout à l'autre semblait avoir été choisie par une femme, peut-être l'épouse du propriétaire. Cette pensée l'apaisa quelque peu. Si une femme rôdait dans les parages, l'homme risquait moins de mal se conduire.

— Ici.

La gouvernante guindée fronça les sourcils en attendant qu'Éva entre dans le petit salon, puis se retira prestement.

— Attendez ! s'exclama Éva, mais il était trop tard.

Les portes se fermèrent devant elle, produisant un fort cliquetis. Elle s'attendit à ce qu'une clé tourne dans la serrure pour la faire prisonnière.

Le seul son qu'elle entendit fut le martèlement des pas de la gouvernante qui s'éloignait.

Éva expira et examina la pièce autour d'elle. Les tapisseries, tapis, canapés et fauteuils étaient couverts de tissus aux motifs de roses et de lierres de sorte à créer une explosion de fleurs roses et rouges. Les murs étaient tendus de papier peint rayé vert et rose et plusieurs vases de roses, roses et rouges, pâlies par le temps, occupaient chaque surface plane.

L'écœurante odeur de roses qui régnait dans la petite pièce rendait la respiration difficile. Elle avait l'impression qu'une charrette de fleurs s'était renversée sur elle tandis qu'elle marchait sur le trottoir et l'avait ensevelie sous un jardin fleuri.

Manifestement, la maîtresse de maison avait des goûts discutables, mais suffisamment d'argent pour acheter des fleurs hors saison. Quelques roses, d'accord, mais ça ? Comment pouvait-on recevoir des amis dans une pièce aussi étouffante ? L'esprit ne pouvait se concentrer sur la conversation lorsqu'on avait les larmes aux yeux et que des éternuements se profilaient à l'horizon.

Éva était si absorbée par sa contemplation du mauvais goût qu'elle n'entendit pas la porte s'ouvrir derrière elle.

— C'est Arabella qui a choisi la décoration.

La voix profonde la fit sursauter et elle se tourna, pantelante.

— C'est un peu étouffant. Heureusement qu'elle avait d'autres talents.

— Monsieur le duc.

Son cœur s'emballa. Ses pires cauchemars se réalisaient. L'homme qui possédait ses factures, celui à qui elle appartenait pratiquement, était le même que l'homme qui la détestait. Et dans sa rage, il avait trouvé le meilleur moyen d'exercer sa vengeance : la chose que les femmes craignaient le plus dans ce monde dominé par les hommes.

La pauvreté.

Le duc se tenait dans l'encadrement de la porte en bras de chemise. Son visage féroce et séduisant esquissait un froncement de sourcils sévère sous les boucles brunes qui lui tombaient négligemment sur le front. Un pantalon en cuir chamoisé enveloppait ses cuisses musclées à la perfection et le col ouvert de sa chemise blanche comme neige laissait à peine entrevoir une touche de boucles foncées.

Sa masculinité brute était si puissante et envoûtante qu'elle faillit oublier de respirer. N'eût été la haine qu'elle nourrissait à son égard et qui transformait son estomac en une masse douloureuse, elle se serait facilement laissé prendre par son sort de séduction, sans doute à l'instar de beaucoup d'autres femmes.

Elle avait envie de courir jusqu'à la fenêtre et de l'ouvrir à la volée pour crier à Harold de venir la secourir. Mais cela ne lui servirait à rien. Elle devait écouter ce qu'il avait à lui dire et trouver un moyen de les sauver, sa mère et elle. Et s'il décidait de l'étrangler ici même, dans cette pièce pleine de roses, Harold était trop loin pour l'arrêter de toute façon.

Heureusement qu'elle avait choisi une robe avec un col haut et raide qui nuirait à la strangulation. Seul un collier d'épines lui fournirait une meilleure protection.

— Qu'attendez-vous de moi ? lui demanda-t-elle d'une voix aiguë.

Elle vit son froncement de sourcils se transformer en un regard noir malveillant. Un frisson de peur lui parcourut la colonne. Il était le diable en personne.

— Je veux ravoir Arabella.

Les épaules d'Éva s'affaissèrent. Elle avait envie de se laisser tomber sur le fauteuil le plus proche, mais craignait de paraître faible. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était bomber le torse et feindre



l'assurance.

— Je pensais que cette affaire était réglée, monsieur le duc.

Il entra dans la pièce et ferma la porte.

— Oh oui, elle l'était. Vous êtes la raison pour laquelle elle ne partage pas mon lit.

Il avança vers une fenêtre étroite et l'ouvrit juste assez pour qu'une petite brise fasse bruisser sa chemise et ses cheveux, mais sans laisser assez d'espace pour permettre à Éva de tenter de s'échapper.

Malheureusement.

— Dommage, dit-elle, sans réussir à avoir l'air de sympathiser. Monsieur le duc, je suis convaincue que vous n'avez qu'à lever le petit doigt en marchant sur Bond Street pour avoir le choix entre une bonne douzaine d'aspirantes amantes enthousiastes, poursuivit-elle en grimaçant. Votre lit ne restera pas vide longtemps.

Son visage se fit de marbre.

Elle avait la triste impression d'être une souris qui se faisait malmener par un chat enjoué en attendant qu'il se décide enfin à engloutir pour son souper la créature sans défense.

Mais si monsieur le duc la croyait sans défense entre ses griffes, il allait avoir une surprise. Elle lui était peut-être redevable financièrement, mais elle n'était pas une pauvre idiote. Les épreuves de la vie avaient transformé sa colonne en acier. Ce revers ne suffirait pas à lui briser le moral.

Elle se dirigea donc vers le canapé le plus proche, où elle s'assit en prenant bien soin d'étendre sa cape et ses jupes autour d'elle aussi sereinement que si elle était invitée pour le thé. Lorsqu'elle leva finalement les yeux vers lui, elle haussa un sourcil et joignit les mains sur ses genoux.

— Je comprends, monsieur le duc, que vous avez racheté mes dettes.

Elle espérait obtenir un indice de ce à quoi il pensait, mais son visage était impassible.

— Peut-être souhaiteriez-vous me faire part du genre de tourments auxquels vous prévoyez de me soumettre pour combler votre désir de vengeance. Nettoyer vos pots de chambre ? Me jeter dans les flaques d'eau pour que vous n'ayez pas à salir vos bottes ? Nettoyer vos écuries ?

Elle le fixa droit dans les yeux.

— De grâce, ne me tenez pas en haleine plus longtemps.

•

Nicholas observa la pauvre créature jouer les braves, mais elle n'arrivait pas à cacher le tremblement de ses mains, et ce, peu importe à quel point elle les serrait l'une contre l'autre. Elle avait peur de lui, de ses grands yeux bleus inquiets jusqu'au tressautement nerveux de sa jambe sous son affreuse robe marron.

Sans son garde du corps personnel pour se dresser devant elle à l'instar d'un mur pour la séparer de lui, elle était entièrement et totalement à sa merci.

Et elle le savait.

Si seulement il avait des menottes à faire cliqueter ou une cravache à taper contre sa botte. Il réprima un sourire.

Il s'amusait bien.

— J'ai appris beaucoup de choses sur vous au cours des deux dernières semaines, mademoiselle Black. Sauver des courtisanes de la ruine ? Quelle idée absurde ! Plusieurs ont choisi cette voie pour éviter une vie de pauvreté éreintante. Préféreriez-vous les voir affamées et souillées à quêter des bouts de pain et des gorgées de bière dans les ruelles sombres ?

— Il... Il y a d'autres options.

— Comme être couturière, dame de compagnie ou domestique ?

Il renâcla.

— Combien d'emplois vacants y a-t-il pour la multitude de femmes qui viennent chercher du travail en ville, mademoiselle Black ? Deux douzaines ? Moins ? Et que faire des femmes qui, comme Arabella, attirent l'attention des hommes ? Croyez-vous qu'une épouse accepterait de la garder sous son toit en présence de son époux ?

— Je ne leur offre pas un emploi, dit-elle.

— Non, vous leur trouvez des époux.

— Vous pouvez vous moquer tant que vous le voudrez, monsieur le duc, mais j'ai eu beaucoup de succès, répliqua-t-elle, une main sur le cœur. Vous êtes un homme fortuné. Il est facile pour vous de ne pas prendre au sérieux ce que je fais pour ces femmes désespérées.

Elle gagnait un point, mais il n'allait pas le lui dire. Il avait toujours eu tout ce qu'il désirait. Il lui était difficile de s'imaginer devoir s'inquiéter de chaque miette de nourriture ou de trouver un endroit où s'abriter des dangers de la ville pour la nuit. En revanche, il n'avait ni le temps ni le goût d'ergoter avec elle sur la condition féminine alors qu'il avait la tête à la vengeance.

La vieille fille s'enfonça dans le canapé, moins sûre d'elle qu'auparavant. Elle était tendue comme un ressort et semblait prête à bondir vers la fenêtre ouverte s'il bougeait trop rapidement. Comme il n'avait pas encore déclenché le piège, il croisa lentement les bras et se balança sur ses talons.

— Vous êtes curieuse de savoir pourquoi je vous ai fait venir ici et pourquoi j'ai racheté vos dettes. J'imagine que vous croyez que j'ai des intentions avilissantes en ce qui vous concerne et vous avez raison. Je ne me suis pas emparé de vos finances par égard pour votre bien-être.

Il fit une pause pour regarder l'inquiétude gagner ses yeux.

— Comme vous le savez, je n'ai pas de maîtresse pour l'instant, et ce, à cause de vous et de votre ingérence. Je considère que cela vous oblige à remplacer Arabella.

Éva ouvrit la bouche, mais il continua avant qu'elle puisse protester.

— J'ai cru comprendre que plusieurs des courtisanes que vous gardez à votre maison de ville de Cheapside feraient parfaitement l'affaire.

Elle se mit à bredouiller tandis que son visage pâle prenait des couleurs. Il réprima un sourire.

— Je vous donnerai une liste des qualités que j'exige d'une amante. Vous choisirez une des femmes pour moi et ferez les présentations.

— Je refuse, s'indigna-t-elle en bondissant sur ses pieds. Comment osez-vous me proposer quelque chose d'aussi ignoble ? Ces femmes ont été suffisamment utilisées et bafouées pour satisfaire les plus bas instincts des hommes. Je refuse de vous en remettre une au bout d'une laisse, et ce, peu importe le prix à payer.

Il haussa un sourcil.

— Oh, je crois que vous le ferez, mademoiselle Black. Je vous tiens au bord du gouffre, agrippée par les ongles. Vous ferez ce que je vous demande.

— Vous devrez d'abord me passer sur le corps, répliqua-t-elle en relevant le menton. Je refuse de troquer une de mes courtisanes pour sauver ma peau.

Son stoïcisme l'étonna. La plupart des femmes seraient en larmes, mais pas cette vieille fille guindée. Elle avait des orties dans sa culotte et des aiguilles dans son corset.

De toute évidence, il devait augmenter les menaces d'un cran s'il voulait la faire pleurer.

— Et votre mère, mademoiselle Black ? Quel prix devra-t-elle payer pour votre refus de coopérer ?

Elle serra la mâchoire et son visage devint celui d'une tigresse féroce.

— Laissez ma mère en dehors de ça, monsieur le duc.

Manifestement, il venait de toucher une corde sensible. Elle se moquait peut-être de se retrouver dans la misère, mais en ce qui concernait sa mère, c'était une tout autre histoire. Le chat sortait ses griffes. Il valait mieux ne pas lui montrer le dos ou elle lui lacérerait la chair.

— Mon offre est simple, mademoiselle Black. Trouvez-moi une courtisane et je vous remettrai vos dettes. Si elle s'avère d'abord une maîtresse satisfaisante, bien entendu.

Il s'interrompit pour observer son regard s'assombrir et son visage prendre une étrange couleur prune.

— Vous pourrez ensuite être assurée que votre mère vivra le reste de ses jours dans le confort qu'elle mérite.

— Vous êtes un homme détestable.

Elle baissa le ton et sa voix se brisa tandis que ses épaules s'affaissaient légèrement vers l'avant.

— Ma mère est malade. Vous pouvez certainement trouver un autre moyen de me torturer. Je ne peux pas vous donner l'une de mes jeunes femmes ; elles ne m'appartiennent pas.

Nicholas vit la défaite sur son visage et, pour la première fois, remarqua ses pommettes délicates ainsi que les longs cils qui encadraient ses féroces yeux couleur ambre. Le moment lui parut mal choisi pour constater qu'il y avait effectivement une véritable femme derrière son apparence banale et pas seulement un mannequin en bois.

N'eussent été ses vêtements mornes et ses cheveux châtain terne, elle aurait pu être considérée comme moyennement intéressante à regarder. Pas suffisamment pour attiser les passions, mais pas désagréable à regarder par-dessus la table au petit-déjeuner.

Soudain, il trouva le moyen idéal de tourmenter mademoiselle Black et de lui faire perdre ses manières guindées. Il savait qu'elle n'accepterait jamais de se plier à ses directives et, en vérité, il n'avait pas le moindre intérêt envers aucune de ses courtisanes. Il voulait simplement voir jusqu'où il pouvait aller avant qu'elle craque.

Derrière sa petite ossature fine se cachait plus de force de caractère que ce à quoi il s'attendait. Même sans la protection du bull-dog géant qui lui servait de domestique, elle s'accrochait à ses convictions.

Non, il devait faire monter les enchères.

Et il savait comment la pousser à bout.

— Peut-être puis-je vous proposer une autre solution.



Nicholas la vit se raidir et enfoncer les ongles dans le bras du canapé. Elle était prête pour le prochain assaut contre sa morale et sa sensibilité. Elle ne serait pas déçue.

Bien qu'il n'eût pas l'intention de la blesser physiquement, la remettre à sa place lui apportait une certaine satisfaction. Peut-être que cela lui rabattrait un peu le caquet et lui émousserait la langue, qu'elle avait aussi acérée qu'un sabre.

Sa colère s'était quelque peu apaisée au cours des derniers jours, jusqu'à ce qu'il repense à Arabella. Dès lors, il était redevenu furieux. La douceur, la passion et le rire de sa courtisane lui manquaient, et tout ça à cause de cette irascible vieille fille et de son rêve extravagant de mettre un terme à l'institution des maîtresses et des courtisanes.

— Quel... Quel genre de solution ? demanda-t-elle d'une voix hésitante, s'attendant manifestement au pire de sa part.

Elle n'avait pas idée.

— Je vous propose une solution qui sera satisfaisante pour nous deux, mademoiselle Black.

Il mit l'accent sur « satisfaisante » et la vit se raidir. Il était temps de véritablement passer à l'attaque.

— Vous êtes une femme intelligente, dit-il en prenant un ton séducteur et en rivant son regard au sien. Vous avez sans doute senti le courant passer entre nous.

Elle déglutit et ses doigts jouèrent avec les plis de sa jupe.

— Je... Je ne vois pas du tout ce dont vous parlez, monsieur le duc.

Lentement, il la balaya du regard de la tête aux pieds. Bien que sa personne ne possédât pas beaucoup d'attraits, il était persuadé que s'il avait toute une journée pour l'examiner, il pourrait trouver chez elle quelque chose d'attirant. Il scruta attentivement chaque courbe visible. Mademoiselle Black avait une silhouette décente, si on aimait les femmes sveltes.

Il sourit.

— Je crois que si.

Il contourna le canapé pour se poster derrière elle et posa les mains sur le dossier, de part et d'autre de ses épaules. Il ne la touchait pas, mais était tout de même assez près pour gêner la vieille fille tendue comme un ressort.

Nicholas se pencha bien bas et capta l'odeur subtile du parfum de lilas qui émanait de son parfait cou blanc bien caché. C'était absolument exquis.

Sous son pantalon, il sentit son sexe réagir à cette vieille fille sans relief et succomba presque à une envie soudaine de presser ses lèvres sur l'étroite bande de peau nue sous ses cheveux châtain terne. Il avait trouvé quelque chose d'attirant chez elle. Il fut le premier à s'en étonner.

— Vous pouvez me contredire, mais je connais les femmes.

Il baissa la tête jusqu'à ce que ses lèvres soient dangereusement près de la toucher, juste sous son oreille gauche. Elle frissonna.

— Je vous intrigue, mademoiselle Black.

Il sourit et exhala son souffle chaud dans son cou. Elle émit un petit hoquet de surprise en bondissant sur ses pieds. Elle pivota et recula vers la porte tandis qu'il contournait le canapé pour avancer vers elle d'un pas raide.

— Simplement pour que ce soit bien clair, dit-elle, il n'y a rien, rien du tout, chez vous qui me plaise ou m'intrigue. Je trouverais un chasseur de rat édenté plus attirant que vous, monsieur le duc.

Un gloussement lui échappa. Cette jeune femme était fouguese.

— Vous me faites de la peine, mademoiselle Black, dit-il doucement en scrutant les courbes de ses lèvres pleines, roses et légèrement entrouvertes. Parce que je vous trouve désespérément attirante,

dans le style sévère et dépourvu d'humour.

Elle resta bouche bée. Il lui était impossible de dire si elle le soupçonnait de jouer avec elle ou si elle le croyait sincère.

— Je crois qu'il serait préférable que nous oublions complètement cette conversation et que nous nous en tenions à la gestion de nos affaires. J'aimerais discuter d'une entente raisonnable de remboursement de mes dettes.

— Je croyais cette affaire déjà réglée, mademoiselle Black, dit-il. Vos dettes en échange d'une courtisane.

— Il n'en est pas question.

Fichtre ! Un gémissement, un frémissement de lèvre lui suffirait pour que tout ceci soit terminé et que leurs chemins n'aient plus jamais à se croiser. Si elle lui envoyait un demi-penny ou un shilling par mois pour rembourser sa dette, il serait heureux. Tout ce qu'il voulait, en réalité, c'était qu'elle ait une petite idée de la souffrance qu'il avait endurée lorsqu'il avait perdu Arabella. Cependant, elle ne ressentait manifestement aucun remords par rapport à la perte qu'il avait subie ni aucune émotion quant à sa propre ruine financière, comme si elle avait un cœur de pierre.

— Si vous ne voulez pas me céder une courtisane, je ne vois qu'une autre option : prenez vous-même la place d'Arabella.

L'entêtement dont elle faisait preuve lui rappela combien il méprisait tout chez elle, mis à part son cou exquis — diable, sa bouche aussi. Ses lèvres s'étirèrent vers le bas.

— Bien que je craigne que vos connaissances dans l'art de l'amour soient déficientes à tous les niveaux, poursuivit-il, je serai heureux de vous enseigner comment satisfaire un homme.

La gifle qu'il reçut projeta sa tête sur le côté.

— Vous êtes un homme horrible et dégoûtant, gronda-t-elle entre ses dents. Je préférerais coucher avec des cochons.

Il serra la mâchoire et tendit brusquement une main pour l'attraper par le bras lorsqu'elle passa devant lui d'un pas raide. Il la força à se retourner, l'attira contre son torse et la coinça dans son étreinte.

La souplesse du corps séduisant d'Éva le prit de court. Elle n'était pas aussi mince qu'il l'avait cru. Elle possédait quelques bonnes courbes, après tout. Toutefois, cela n'avait pas d'importance. Elle restait toujours mademoiselle Black.

Éva se débattit. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Vous avez le choix, grogna-t-il. Acceptez mon offre ou cédez l'une de vos courtisanes. Je veux votre réponse d'ici la fin de la semaine, sinon je vous ferai expulser.

Éva le repoussa et il desserra son étreinte sur sa taille. Elle tenta de reculer, mais il glissa une main derrière son cou et attira sa tête vers la sienne. Elle semblait terrifiée, mais y avait-il autre chose ? À chaque respiration, sa modeste poitrine se pressait contre son torse ; son cœur battait à un rythme irrégulier, tellement fort qu'il en entendait presque les battements. Cependant, toute l'attention du duc était monopolisée par ses lèvres roses aux coins légèrement retroussés, entrouvertes pour laisser passer sa respiration agitée.

Sans avertissement, il l'embrassa violemment.

Un feu brûlant se répandit rapidement dans son corps et déclencha une érection. Les lèvres d'Éva avaient un goût de thé, de menthe et de pure féminité. Un cri étouffé surgit du fond de sa gorge et elle devint toute molle. Il sonda ses dents, demandant en silence le droit de pénétrer dans sa bouche et, l'espace d'un instant, il crut qu'elle le laisserait approfondir le baiser.

Il lui prit un sein à pleine main et taquina son mamelon.

Elle desserra la mâchoire.

Puis une dentition se referma sur sa lèvre inférieure. Nicholas la relâcha en grognant. Il porta la main à sa blessure qui élançait. Elle fit demi-tour et sortit de la pièce en un bruissement de jupes lourdes.

Les lèvres du duc s'étirèrent en un sourire carnassier. Il avait envie de la pourchasser pour lui donner la fessée jusqu'à ce qu'elle ait le derrière rouge. Mais une découverte inattendue le cloua sur place et lui embrouilla l'esprit. À l'instant où elle avait fait volte-face pour courir vers la porte, il avait vu tomber de son sévère chignon châtain une mèche aux couleurs blond cuivré et rouge orangé qui ressemblaient à celles de l'aurore.

Il y avait bien plus derrière la vieille fille terne qu'il ne l'aurait jamais imaginé.

•

Éva courut sur le trottoir jusqu'au carrosse qui l'attendait. De sa main gantée, elle s'essuya la bouche pour enlever le goût du duc sur ses lèvres.

Se l'enlever de la tête serait plus difficile. Dans la seconde qui avait séparé le baiser de la morsure, son corps avait été le théâtre d'une explosion de sensations inattendues. Elle s'était sentie embarrassée et désorientée tandis que les parties les plus intimes de son anatomie palpitaient, ce qu'elle ne pouvait qu'attribuer à une réaction viscérale au baiser.

En cet instant même, tandis que le vent frais soufflait autour d'elle, elle se sentait à la fois fiévreuse et frissonnante. Le détestable duc l'avait marquée de son baiser et lui avait volé, par son attaque sensuelle, des parties d'elle-même qu'elle craignait ne jamais récupérer.

Il fallait de la volonté pour continuer d'avancer alors qu'elle avait envie de se laisser tomber à genoux et de s'abandonner au désespoir. Ce scélérat l'avait embrassée ! Jamais un homme n'avait pris une telle liberté. Même à cet instant, elle sentait une de ses mains au creux de son dos et son autre main, brutale et virile, autour de son cou tandis qu'il penchait la tête vers la sienne.

Elle maîtrisa ses émotions.

— S'il vous plaît, Harold, ramenez-moi à la maison.

Harold l'aida à monter dans le carrosse, puis jeta un regard noir menaçant vers la maison de ville derrière lui.

Éva s'empressa d'apaiser sa colère.

— Monsieur le duc ne m'a pas fait de mal. Pas physiquement.

Elle détourna le regard pour cacher le rouge qui lui montait aux joues. Enfin, ni avec ses mains ni avec une arme.

Harold se crispa.

— C'était donc le duc.

Elle hocha la tête.

— Oui.

•

Ce ne fut que plus tard, après qu'elle eut verrouillé la porte de sa chambre derrière elle, qu'Éva fondit en larmes. Sa volonté d'aider les courtisanes à mener une meilleure vie pour elles-mêmes s'était retournée contre elle lorsqu'il avait suggéré qu'elle devienne exactement ce qu'elle vilipendait : une femme forcée de coucher avec un homme pour survivre.

La douce Arabella était sauvée, mais voilà qu'Éva était sur le point de tout perdre à cause de la soif de vengeance de son vil protecteur.

Mais si elle ne devait s'inquiéter que d'elle-même, l'argent perdu et le fait d'être sans abri ne lui feraient pas peur. Non, c'était pour sa mère, son école et son innocence qu'elle pleurait.

L'allocation mensuelle était suffisante pour vivre, mais pas pour couvrir les piles de dettes que sa mère avait contractées. Et elle savait parfaitement qu'elle ne céderait jamais une de ses demoiselles au duc, pas plus qu'elle permettrait que sa mère subisse les affres de la pauvreté.

S'il y avait un autre moyen de résoudre le problème, elle s'y accrocherait comme à une bouée de sauvetage. Il n'y en avait aucun.

Il posséderait bientôt son corps, sinon son âme.

•

Il n'y avait pas de meilleur moyen pour Éva d'oublier ses soucis que de rendre visite à ses courtisanes et de plonger dans une nouvelle leçon. Lorsqu'elle arriva à la maison de ville de Cheapside le lendemain, les jeunes femmes prenaient le thé dans le jardin. Après presque une semaine de nuages et de pluie, le soleil avait daigné faire une apparition et les cinq demoiselles tenaient une conversation animée à l'ombre du grand chêne.

— Mademoiselle Éva ! s'exclama Rose lorsqu'Éva tourna le coin du sentier et entra dans leur champ de vision.

Malgré leurs robes aux décolletés légèrement inappropriés, aucune aréole n'était en vue et les robes colorées couvertes de plumes et de boucles furent comme une explosion de couleurs qui ensoleilla l'humeur sombre d'Éva.

— Venez vous joindre à nous, dit Pauline en tendant la main vers la théière. Nous venons tout juste d'apprendre à raccommoder un ourlet. Abigail nous a montré. Ses points sont parfaits.

Abigail sourit et le rose lui monta aux joues.

— J'ai dû apprendre. Ma mère ne s'en donnait pas la peine et elle ne voulait pas dépenser l'argent nécessaire afin d'engager une couturière pour faire les réparations qu'il fallait.

— Ma mère était trop occupée à garder son salaud d'époux hors de mon lit pour se soucier des tâches domestiques, intervint Rose. La seule fois que j'ai utilisé une aiguille, ç'a été pour lui piquer la main quand il l'a glissée sous ma jupe, poursuivit-elle en soupirant. C'est ce matin-là que je me suis fait jeter dehors.

Des murmures de sympathie s'élevèrent tout autour d'elle.

— Il l'avait bien mérité, Rose, répondit Yvette en fronçant les sourcils. Tu aurais dû le piquer au cœur.

Rose et Pauline gloussèrent.

— Et toi, Sophie ? s'enquit Rose. Ta mère était-elle du genre ménagère ?

— Ma mère était une courtisane, répondit Sophie d'une voix dépourvue d'émotions. Elle a vécu pour satisfaire ses amants. Elle laissait les domestiques s'occuper de la couture et sa sœur prendre soin de moi. La seule chose qui intéressait tante Jane, c'était son prochain verre.

Les sourires disparurent et les femmes se turent. Malgré leurs tristes histoires toutes différentes et pourtant semblables, elles réussissaient à rire et à garder espoir. Éva s'était jadis considérée chanceuse d'avoir un père qui prenait soin d'elle. Désormais, elle n'était plus très différente de ses courtisanes.



En quelques jours seulement, Éva, qui était leur protectrice et instructrice, s'était retrouvée sur le point de devenir l'une d'elles : une femme sans autre choix que celui d'offrir son corps au plus offrant.

C'était un miracle qu'elles ne soient pas toutes devenues furieuses et amères. Monsieur le duc ne l'avait même pas encore emmenée dans son lit qu'elle ressentait déjà ces deux émotions. Une impression de désespoir accompagnée de vagues de colère ne l'avait pas quittée depuis leur rencontre de la veille. Et comme son visage détesté rôdait toujours dans son esprit, elle croyait que le fantôme de sa présence la hanterait à jamais.

— Je suis heureuse de vous trouver toutes ensemble, intervint Éva pour changer de sujet avant que la conversation ne devienne trop sinistre.

Elle s'efforça de sourire et espéra que les cernes sombres autour de ses yeux n'étaient pas apparents. Sa rencontre avec le duc durant la soirée de la veille avait troublé son sommeil. Elle s'était réveillée à maintes reprises, trempée de sueur, les mamelons durcis contre la fine chemise de nuit, comme si son corps se préparait à prendre un amant.

Éva se tortilla inconfortablement sur sa chaise.

— J'ai pensé que nous pourrions discuter de ce que vous avez appris hier avec la cuisinière. Abigail, voudrais-tu commencer ?

Elles passèrent l'heure suivante à discuter de tout ce qu'il fallait savoir pour superviser une cuisine et son personnel, puis de la façon dont prévoir un menu lorsqu'on recevait.

— Qui aurait cru qu'il y avait tant de choses à apprendre ? dit doucement Abigail. Le marquis a du personnel sur place. Je n'ai rien à faire de toute la journée à part attendre qu'il me rende visite.

— Je croyais que ton amant était un baron ? s'enquit Yvette.

Abigail rougit jusqu'à la racine de ses cheveux.

— Ai-je dit baron ? Le baron a été mon premier, euh, amant. Le marquis est mon amant actuel.

Éva ramena le sujet de la conversation à leur leçon.

— Bientôt, vous devrez vous occuper de tout dans votre demeure pendant que votre époux travaille, dit-elle. Et si l'une d'entre vous a le bonheur d'avoir des enfants, vous devrez aussi engager une nourrice et des précepteurs. C'est beaucoup de travail, mais mener rondement sa maisonnée est très gratifiant.

Pauline s'adossa à sa chaise, le regard inquiet.

— Je ne suis pas certaine d'y arriver, dit-elle en se mordillant la lèvre inférieure. Je n'ai même jamais choisi mes propres robes. Monsieur le comte me les faisait apporter par la modiste.

Eh bien. Cela expliquait la coupe des corsets de Pauline ainsi que son ample poitrine remontée au point de défier la gravité.

Éva fronça les sourcils. Peu importe le destin tragique que lui réservait monsieur le duc, elle se promit qu'il ne gérerait jamais sa vie de la même manière que celles de ces femmes avaient été contrôlées.

— J'ai prévu que nous allions faire les boutiques demain après-midi, Pauline. Tu pourras acheter des robes que tu choisiras toi-même.

Éva se demanda si monsieur le duc aimait que ses amantes aient la poitrine remontée et le derrière finement voilé. Elle chassa cette pensée.

— Nous ferons une razzia dans Londres pour apprendre tout ce qu'il y a à savoir sur l'habillement, des sous-vêtements jusqu'aux couches extérieures.

— J'adore faire les boutiques, s'exclama Rose en battant des mains et en se tortillant sur sa chaise. Le duc préférait que je porte du rose, dit-elle avec une grimace en montrant sa robe. Je crois que je

vais choisir uniquement du bleu.

Même Sophie réussit à sourire.

— Ce sera agréable de porter quelque chose de nouveau qui n'est pas raccommo­dé jusqu'à ce qu'un point ne tienne même plus sur le tissu. Le comte pinçait chaque sou jusqu'à ce qu'il crie grâce.

Éva, qui mit un certain temps à se rendre compte que la sérieuse Sophie venait de faire une blague, gloussa. Les autres femmes gloussèrent aussi. Éva se rendit compte que Sophie avait bien plus à offrir que l'austère façade qu'elle présentait au monde. Lui trouver un époux prendrait peut-être plus de temps que pour les autres, mais Éva relèverait le défi.

— À ce propos, pourquoi ne discuterions-nous pas de la façon dont gérer l'allocation du foyer ?

Et ce fut exactement ainsi qu'Éva passa l'heure qui suivit. Le discours ennuyeux l'empêchait de penser au duc.

•

Le soleil commençait à peine à baigner Hyde Park de quelques rayons dorés hésitants lorsqu'Éva perça le brouillard matinal sur le dos de Muffin, la petite jument que son père lui avait offerte pour son dixième anniversaire. La plupart des gens considéreraient que le cheval gris tacheté était plutôt fade et ennuyeux à monter, car la jument avait presque dix-huit ans, mais aux yeux d'Éva, Muffin représentait une époque où son père était toujours vivant et où sa mère et elle étaient vraiment heureuses.

En raison des années de souvenirs qu'elle incarnait et de son tempérament doux, Muffin occupait une place de choix dans la petite écurie derrière leur maison de ville, aux côtés de leur unique cheval d'attelage, Benny, et y resterait tant qu'elle respirerait.

— La journée sera chaude, tu ne crois pas, ma chérie ?

D'une main gantée, Éva caressa l'encolure de Muffin tandis que le soleil commençait à chasser agréablement la fraîcheur matinale.

— Peut-être pourrais-tu te secouer et galoper un peu, aujourd'hui ?

Éva inspira l'air frais et humide en soupirant avec envie. Muffin n'avait qu'une vitesse : lente. Si Éva voulait qu'un jour le vent lui fouette le visage tandis qu'elle galopait le long des sentiers sinueux du parc, elle aurait besoin d'un autre cheval.

Ayant revêtu une sobre tenue d'amazone grise, elle avait décidé de porter sa perruque sous un couvre-chef gris coordonné et de percher ses lunettes sur son nez, de crainte que des espions de monsieur le duc se cachent derrière chaque plante en pot ou chaque buisson le long de la rue devant chez elle.

Tant qu'elle s'en tenait fermement à son déguisement et que son physique quelconque le rebutait, elle arriverait peut-être à le convaincre de chercher à combler ailleurs ses vils plaisirs et de la laisser tranquille.

Elle avait bien peur que cette idée soit vaine. Le duc rêvait de la faire payer et y avait-il vraiment un meilleur moyen que de la forcer à subir ses assauts lubriques ?

Lorsque Muffin s'arrêta pour grignoter une touffe d'herbe, Éva l'encouragea à continuer. La jument renâcla et avança lentement sur le sentier avec des morceaux d'herbes qui pendaient de chaque côté de sa bouche. Comme le parc était désert à cette heure matinale, Éva avait amplement le temps de réfléchir sans interruption aux sujets qui la troublaient le plus : monsieur le duc et comment le défier.

Éva était tellement absorbée par ses soucis qu'elle mit un certain temps à se rendre compte que Muffin marchait d'un pas inégal. Elle arrêta la jument.

— Qu’y a-t-il ? demanda-t-elle en mettant pied à terre et en repoussant son chapeau. T’es-tu pris un caillou ?

Elle fit effectuer quelques pas à Muffin le long du chemin pour déterminer quel pied était blessé, puis leva la patte de la jument pour l’examiner. Comme elle s’y attendait, un petit caillou juste assez gros pour causer un inconfort était coincé dans son sabot.

— Oh, ciel. Laisse-moi voir ce que je peux faire pour t’enlever ça.

Éva retira un de ses gants et creusa autour du caillou avec son ongle. Le caillou avait l’air bien déterminé à rester là où il était. Elle lâcha le sabot et regarda autour d’elle à la recherche de quelque chose pour le décoincer. À cet instant, un écureuil traversa la route comme une flèche et Muffin broncha, écrasant le pied d’Éva sous un sabot avant que celle-ci ait le temps de s’ôter du chemin.

Éva lâcha un cri perçant lorsque la jument dodue appuya de tout son poids sur ses orteils. La douleur irradiait dans son pied.

— Bien joué, Muffin, dit-elle avec mépris. Tu as vraiment concentré toutes tes énergies à bien m’écraser les orteils.

Imperturbable, la jument baissa la tête pour attraper une feuille entre ses lèvres.

— Je n’avais pas prévu de consommer notre arrangement dans le parc, dit une voix sardonique à travers le brouillard brumeux. Mais j’imagine que je peux trouver un gros buisson derrière lequel nous pourrions jouir d’une certaine intimité.

Devant le morne paysage, monsieur le duc se matérialisa sur un immense bai. Muffin se tourna brusquement, soulevant son ventre rondet et tendant les pattes, prête à s’enfuir. Éva attrapa les rênes pour la retenir.

Monsieur le duc était vêtu de noir de la tête aux pieds, de son chapeau à ses bottes de Hesse, à l’exception d’une chemise blanche à haut col qui frôlait ses joues fraîchement rasées. Il était assis avec assurance sur le bai, comme s’il avait grandi sur une selle, même lorsque la bête piaffa et rejeta la tête en arrière pour essayer de s’approcher de Muffin.

N’eût été le fait qu’elle connaissait bien le duc et ses cornes de démon cachées, elle aurait admiré sa silhouette raffinée malgré son arrogant sourire en coin.

Cet homme était tellement séduisant, de la forte ossature de sa mâchoire à ses yeux verts, en passant par les lèvres bien définies qui l’avaient fait frémir d’une attirance importune. Elle espérait qu’il ne saurait jamais à quel point son baiser punitif l’avait perturbée.

Le duc mania avec aisance son cheval impatient sans jamais quitter des yeux le visage d’Éva. Un soupçon d’humour noir étira ses lèvres sévères, comme s’il était au courant de secrets qu’il ne partagerait jamais à son sujet. Peut-être s’imaginait-il la nuit où elle serait à sa merci.

Éva tressaillit. Muffin perdit toute envie de fuir après avoir reniflé à quelques reprises en direction du bai, et les deux chevaux s’observèrent avec méfiance.

— Aussi agréable que cela me paraisse de batifoler dans l’herbe mouillée avec vous, monsieur le duc, j’ai le regret de devoir refuser.

Elle lutta pour ne pas grimacer en mettant du poids sur son pied blessé et le fixa d’un regard qu’elle espérait chargé d’une bonne dose de dédain.

— Je suis malheureusement en route pour aller m’envoyer en l’air dans le caniveau avec un conducteur de fiacre ivrogne et je crains d’être très en retard.

Elle le scruta attentivement de haut en bas, puis de bas en haut.

— En revanche, si cela ne vous dérange pas d’attendre, je peux venir vous retrouver quand j’aurai terminé.

Sur le visage du duc, le sourire en coin se transforma en un sourire malveillant.

— Si vous croyez avoir la force de satisfaire deux hommes, je peux certainement attendre...  
répondit-il, laissant ses paroles en suspens.

Quel homme insupportable ! Que faudrait-il pour le remettre un peu à sa place ? Éva s'empourpra.

— Je préférerais coucher avec tout un navire rempli de marins français plutôt que de passer une seconde derrière un buisson avec vous, monsieur le duc.

— Et pourtant, vous ornerez mon lit ou alors vous me céderez une courtisane, dit-il platement en se tortillant sur sa selle. Sinon, vous perdrez votre demeure. Le choix vous appartient. Cela ne fait aucune différence pour moi.

— Oh.

Elle eut envie de le jeter en bas de son cheval et de laisser Muffin le piétiner au grand complet avec ses petits sabots meurtriers. Jamais elle n'avait rencontré quelqu'un d'aussi exaspérant. Il retirait manifestement du plaisir à faire souffrir inutilement les gens. Il passait probablement ses journées à donner des coups de pieds à des gamins des rues et à des chiens errants !

— Comme si j'avais le choix dans cette affaire. Vous m'avez acculée dans un coin et avez bloqué toutes les issues, répliqua-t-elle en tordant les rênes entre ses mains. Que puis-je faire pour vous convaincre que cette vengeance est injuste ? Vous pouvez certainement comprendre qu'Arabella méritait mieux que ce que vous lui offriez. Si vous avez déjà éprouvé de l'affection pour elle, vous devriez vous réjouir de son bonheur.

Il haussa un sourcil.

— Oh, je suis très heureux qu'elle ait trouvé le bonheur. Croyez-le ou non, j'éprouvais une profonde affection pour elle et je lui souhaite d'être heureuse.

— Dans ce cas, pourquoi m'imposer ce marché ? demanda-t-elle d'une voix désespérée. Ne vous suffit-il pas de savoir à quel point je suis affreusement malheureuse depuis le début de notre association ?

Il sembla réfléchir à sa requête, ce qui lui donna un peu d'espoir. Peut-être y avait-il un filet de lumière dans l'obscurité de son cœur.

— Bien que je me réjouisse grandement de votre malheur, répondit-il enfin, amusé, l'idée de partager mon lit avec vous, mademoiselle Black, me procure davantage de satisfaction que votre inquiétude au sujet de vos difficultés financières.

Elle hoqueta.

— Vous êtes détestable.

Elle était au bord des larmes. Ce qui avait commencé comme une chevauchée agréable s'était transformé en cauchemar de deux manières. Cet homme était entêté et déraisonnable. Pour lui, une vengeance satisfaisante dépendait entièrement de son humiliation et de sa soumission. Il n'accepterait rien de moins.

Mais il était hors de question qu'elle pleure devant lui. Ses orteils étaient douloureux, mais pas plus que son cœur.

Cessant de lui porter attention, Éva fit le tour de la jument en clopinant afin de se mettre frénétiquement à la recherche d'un bâton pour retirer le caillou.

— Que vous est-il arrivé ? s'enquit-il.

— Ce n'est rien, répondit-elle.

Monsieur le duc fit avancer son cheval pour s'approcher et en descendit d'un bond. Éva essaya de tirer Muffin hors de son chemin, mais celle-ci semblait éprise de l'étalon et résista à ses efforts. La jument dodelina de la tête et hennit lorsque leurs nez se touchèrent. Traîtresse.

— Vous êtes blessée, mademoiselle Black.

Elle hocha la tête en soupirant.

— Muffin m'a marché sur les orteils.

Il jeta un regard interrogateur en direction de la jument.

— Ce n'était pas entièrement sa faute, expliqua Éva. Elle s'est pris un caillou.

Elle souleva juste assez l'ourlet de sa tenue d'amazone pour lui montrer sa botte éraflée.

— Lorsque je passe du temps avec Muffin, je dois faire attention où elle met les pieds, sinon je me fais piétiner les orteils.

Il regarda la botte écrasée et hocha la tête.

— Dans ce cas, nous devrions nous occuper de la jument dès que nous aurons découvert les dommages qu'elle a faits à votre pied.

Sur ce, monsieur le duc la souleva bien haut dans ses bras et la cala contre son torse.

— Monsieur le duc !

— Ne bougez pas, lui ordonna-t-il.

Il la transporta d'un pas assuré jusqu'à un carré d'herbe sous un grand chêne. Lorsqu'il la posa doucement les fesses les premières sur le sol, elle n'avait eu que très peu de temps pour remarquer à quel point ses épaules étaient puissantes sous ses mains ou à quel point il sentait bon.

Médusée par sa force, elle n'était qu'à moitié consciente que Muffin et le bai les avaient suivis, les rênes pendantes, tels deux caniches bien dressés. Il y avait quelque chose de fascinant dans l'aisance avec laquelle son corps répondait au duc. À l'instant même, son corps brûlait d'envie qu'il la reprenne dans ses bras puissants.

Inconscient de l'agitation interne d'Éva, monsieur le duc mit un genou à terre à ses pieds et enleva ses gants. Il s'arrêta, la regarda dans les yeux, puis, sans y être invité, souleva l'ourlet de sa tenue d'amazone pour exposer complètement sa botte.

— Monsieur le duc, ceci n'est pas approprié. Si vous vouliez bien m'aider à remonter en selle, je me mettrais en route.

Il tendit la main vers le lacet de sa botte et en défit la boucle.

— Pas avant que j'aie regardé. Vous pourriez avoir les orteils fracturés.

Pour une fois, il n'y avait aucun indice d'intentions lubriques lorsqu'il enleva la botte en cuir noir avec une douceur infinie. En fait, elle ne lut que de l'inquiétude sur son visage.

Cette image ne coïncidait pas avec ce qu'elle savait de l'homme et de ses manières brusques. D'un geste délicat, le duc mit la botte de côté et referma les doigts autour de sa cheville. Il posa le pied d'Éva sur sa cuisse et lui caressa doucement les orteils, les effleurant à peine. Elle tressaillit. Il retira sa main.

— Je crains que ce soit pire que je le croyais.

Elle hocha la tête et remarqua à quel point ses cils épais et foncés contrastaient avec sa peau dorée. Tandis qu'il avait les paupières baissées pour regarder son pied, l'éventail de cils cachait ses yeux d'un vert intense. Elle laissa son regard courir le long de son nez jusqu'à ses lèvres parfaites, les mêmes lèvres qui, l'espace d'un bref instant, l'avaient stupéfaite avec un violent baiser intrusif.

Le baiser qui hantait ses nuits.

— Je dois enlever le bas, dit-il.

Comme étrangère à elle-même, elle se vit hocher distraitement la tête, son attention attirée vers le bas tandis qu'il remontait doucement l'ourlet de sa jupe jusqu'à son genou pour dévoiler sa jarretière. Ce fut à peine si elle remarqua la fraîcheur sur sa jambe ou si elle comprit l'intimité du geste. Elle était concentrée sur les grandes mains qui lui frôlaient la cuisse avec désinvolture pendant qu'il dénouait la jarretière. Sa peau picota, ses lèvres s'entrouvrirent et sa respiration devint saccadée.

Monsieur le duc défit les rubans roses avec soin et agilité. Éva évita son regard, de crainte qu'il voie les sensations honteuses provoquées par ses audacieuses caresses. La chaleur de ses doigts nus sur sa peau la fit tressaillir d'un mélange d'émotions non désirées.

Elle entendit son souffle s'accélérer et leva furtivement les yeux vers lui malgré elle. Le temps de quelques battements de cœur, leurs regards se croisèrent. Pendant un instant, sa main se crispa sur son genou, puis il cligna des yeux. Il baissa rapidement le bas sur sa jambe afin d'exposer son pied, puis l'examina brièvement.

— Hum.

Prenant son talon dans sa main, il souleva ses orteils pour mieux les voir.

Éva eut envie de gémir lorsqu'elle vit quatre orteils légèrement bleuis. Seul le plus petit avait été épargné.

— Sont-ils cassés ?

Monsieur le duc manipula tendrement chacun d'entre eux. Éva serra les dents pour ne pas crier. Au bout de quelques minutes, il secoua la tête.

— Je ne vois rien qui indique une fracture.

— Dieu merci.

Ses épaules s'affaissèrent. Elle venait d'échapper à un problème plus sérieux que quelques contusions. Il aurait été difficile de rester alitée assez longtemps pour permettre à des os de guérir alors qu'elle devait enseigner à des courtisanes et s'occuper de sa mère.

La chaleur des mains du duc se répandit dans son pied, ce qui apaisa la douleur dans ses orteils. À cet instant, elle se rendit compte à quel point elle était exposée avec un pied sur sa cuisse, sans bas et la jupe remontée jusqu'au genou.

Elle rougit.

— Peut-être devriez-vous replacer mon bas, monsieur le duc, avant que quelqu'un passe par hasard et nous surprenne. Je ne voudrais surtout pas nuire à votre impeccable réputation.

Son commentaire acerbe le fit sourire. Il ramassa le bas et le secoua. Il l'enfila sur son pied, puis le fit remonter lentement le long de sa jambe. Éva eut du mal à ignorer les frissons provoqués par ses jointures. Maintenant que son inquiétude au sujet de son pied avait été dissipée, il prit son temps pour replacer le vêtement. En fait, il y avait un soupçon de malice dans sa voix lorsqu'il parla :

— Si je dois mettre ma réputation en danger, mademoiselle Black, je préférerais que nous soyons tous deux surpris avec beaucoup moins de vêtements.

Le duc diabolique était de retour.

— Je ne serai pas votre pute, dit-elle en levant un peu le nez.

Elle se moquait bien qu'il ait pris un ton moqueur. Il s'agissait du même homme qu'avant que son inquiétude pour son pied le pousse à agir par gentillesse. Le gentilhomme en lui s'était évaporé aussi vite que le vent dissipe la fumée dès qu'il s'était aperçu qu'elle n'était pas gravement blessée.

— À moins que vous ne consentiez à l'autre solution proposée, mademoiselle Black, ce sera le cas.

Il remit le bas en place et rattacha sa jarrettière d'un grand geste théâtral.

— Dans ce cas, séduisez-moi, monsieur le duc, dit-elle en laissant ses bras tomber de chaque côté d'elle avant de lâcher un profond soupir. Je n'ai pas toute la journée.

Il gloussa.

— Vous êtes difficile à suivre, mademoiselle Black. Un instant, vous êtes aussi raide qu'une étoffe amidonnée et l'instant suivant, vous m'offrez des faveurs dans le parc.

Il termina ce qu'il faisait, descendit sa jupe et l'aida à se relever. Il tourna autour d'elle pour secouer ses jupes.

— Cependant, j'aime que mes courtisanes soient avenantes et votre offre est alléchante, dit-il en approchant ses lèvres de son oreille. Bien que je doute, mademoiselle Black, que vous ayez déjà été avenante.

Tandis que sa bouche était dangereusement près de son lobe, Éva s'efforça de se concentrer sur les activités d'un couple d'alouettes sur un buisson à proximité.

— Et vous, monsieur le duc, êtes gâté et puéril. Quand vous ne pouvez pas avoir ce que vous voulez, vous piquez une crise et faites souffrir votre entourage.

— C'est vrai, répondit-il en gloussant à nouveau. Vous ne croiriez pas tout le bonheur que cet instant m'apporte.

Il laissa le bout de ses doigts courir sur elle et enlever des débris sur leur passage. Elle n'arrivait à penser à rien d'autre qu'aux légères caresses de ses mains. Le duc jouait à la femme de chambre, mais ses intentions étaient tout sauf inoffensives. Sous ses caresses se cachait quelque chose de plus profond, de séduisant et de dangereux.

Au bout d'un certain temps, ses doigts trouvèrent quelques mèches éparses de cheveux châtain clair tombées de sa perruque. Elle retint son souffle ; s'il tentait de défaire son chignon serré, il découvrirait son déguisement. Ce serait désastreux.

À la place, il la tourna pour qu'elle le regarde et lâcha ses cheveux. Ses yeux ressemblaient à de sombres et impénétrables puits sans fond d'un vert profond. Du regard, il suivit la courbe de ses lèvres.

— Vous êtes tendue, mademoiselle Black.

— Vous aussi seriez tendu, monsieur le duc, si vous étiez sur le point de vous faire violer dans la poussière.

C'était comme si le monde autour d'eux avait disparu. Tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle sentait, c'était le bout de ses doigts qui se baladaient sur sa joue pendant qu'un doigt traçait le contour de sa lèvre inférieure. Il jouait le jeu de la séduction et elle détestait sa réaction.

Oh, elle le méprisait. Elle détestait son arrogance. Elle savait, sans voir son visage, que son regard était chargé d'autosatisfaction. Il avait provoqué chez elle une réponse sexuelle et il le savait. Le corps d'Éva la trahissait docilement.

Pour ajouter à l'attirance importune, l'odeur masculine épicée se mêlait à celle du cheval et du cuir.

— « Violer » est un terme bien dur, mademoiselle Black.

La raison lui revint quelque peu face à son ton suffisant.

— Que voulez-vous réellement de moi, monsieur le duc ? souffla-t-elle en l'attrapant par le poignet pour qu'il cesse ses explorations avant qu'elle l'attire dans les buissons pour le supplier d'apaiser ses souffrances.

— Je vous demande simplement de remplir votre part du marché, mademoiselle Black.





—

Un marché ? dit-elle. Je n'ai accepté aucun marché.

Elle tenta de reculer d'un pas, mais son pied céda sous son poids et elle chancela. Monsieur le duc l'attrapa et la serra fermement contre lui.

— Doucement. Je vous tiens.

Elle rejeta la tête en arrière et leva les yeux vers lui. Son regard la stupéfia. Son déguisement ne le rebutait pas une miette. Dans ses yeux, elle put lire un vif désir.

À l'instant où il se pencha pour effleurer sa tempe de ses lèvres, elle sentit une bosse dure contre sa jambe.

Le désir l'avait rendu aussi dur que l'acier. Il ne serait pas satisfait tant qu'il ne l'aurait pas possédée.

La panique s'empara d'elle. Il dévergondait les femmes, qu'elles soient consentantes ou non. Elle en était convaincue. Mais son corps se languissait de ses caresses avec une troublante intensité qu'elle ne comprenait pas.

Peut-être était-elle une pute, après tout.

Éva sentit que ses yeux brûlaient.

— Non, je vous en prie, trouva-t-elle la force de murmurer tant bien que mal. Ne faites pas ça.

Monsieur le duc s'immobilisa et releva la tête. Lentement, il relâcha son étreinte et laissa retomber ses mains.

— Comme vous voulez, répondit-il après un moment de silence.

Il se détourna brusquement et s'approcha de Muffin. Soulevant son sabot, il dégagea le caillou. Éva eut envie de l'appeler pour se blottir à nouveau dans ses bras, mais l'occasion était passée. Lorsqu'il revint vers elle pour la prendre sans cérémonie dans ses bras, il avait le regard fixe et la mâchoire serrée.

La petite jument se rendit à peine compte que le duc remettait Éva en selle. L'espace d'un instant, leurs regards se croisèrent.

Éva prit les rênes et talonna doucement Muffin pour qu'elle se mette en marche.

•

Nicholas observa Éva pousser sa jument sur le sentier et être secouée par ses grandes foulées, laissant son regard brûlant errer dans le dos d'Éva et descendre jusqu'à son petit postérieur. L'étonnement lié à la découverte, chez mademoiselle Black, d'une femme chaude et réceptive l'avait ébranlé. Pendant un instant, alors qu'il la tenait, elle s'était blottie de manière aguichante contre lui, assez près pour qu'il sente l'exquise courbe de ses seins, qu'elle gardait bien cachés.

Elle avait dû aplanir la chair ferme lorsqu'elle lui avait rendu visite la fois précédente. Il secoua la tête. Elle était pleine de surprises.

Lorsqu'il était tombé sur elle alors qu'elle boitillait dans le brouillard avec son gros poney gris, jamais il n'aurait cru qu'elle accepterait aussi facilement son offre de l'aider.

Pourtant, elle était silencieusement restée assise bien droite pendant qu'il examinait ses orteils, comme si elle acceptait son sort. Il n'y avait eu ni pleurs ni gémissements, elle n'avait pas demandé grâce, pas plus qu'elle n'avait lancé de piques cinglantes lorsqu'il avait caressé sa tempe du bout du nez. À l'instant où elle lui avait abandonné son corps, il l'avait su. Et il ne s'agissait pas simplement de la résignation dont elle avait fait preuve au départ. Il avait senti sa colonne raide plier contre sa

main dans son dos et l'avait entendue retenir sa respiration, qui était ensuite devenue irrégulière. Il s'agissait de désir sous sa forme la plus pure.

Le fait qu'elle le désirait l'avait pris de court. La sensation de ses mamelons en érection contre son torse avait dissipé avec certitude tout doute au sujet de sa sensualité cachée. Il y avait chez elle un appétit profondément enseveli sous son déguisement ridicule.

Il avait couché avec des femmes qui feignaient le désir et Éva n'était pas l'une d'elles. Sa réaction envers lui était instinctive et passionnée.

Lorsqu'il lui avait proposé de devenir sa courtisane, elle avait répondu, comme il s'y attendait, par un refus catégorique. Jamais il n'aurait cru qu'elle consentirait dans une quelconque mesure à son dessein extravagant. Il n'avait jamais pris une femme de force et n'avait pas l'intention de le faire maintenant. Même si elle finissait par accepter, lors de quelque étrange élan de folie, il se serait attendu à ce qu'elle s'allonge dans son lit, mais reste raide, froide et ombrageuse pendant qu'il se hâterait de se soulager.

Une pensée extrêmement peu satisfaisante qu'il ne pouvait tolérer.

Cette rencontre changeait tout. Alors qu'il envisageait jadis sa vengeance avec appréhension, il attendait désormais avec impatience de la faire ronronner. Peut-être ne devrait-il pas la libérer de son emprise tout de suite, alors qu'il avait encore tant à découvrir à son sujet. La vengeance s'était transformée en une seule obsession : la séduire. Il lèverait le voile sur chacune des couches de son célibat pour voir tout ce qui se cachait dessous.

•

Depuis le sombre palier à l'étage, Éva regardait la meute de créanciers qui se tenait dans le hall avec des piles de factures dans les mains. Des grognements de mécontentement et quelques voix s'élevèrent tandis qu'ils insistaient pour la rencontrer. Refusant leurs requêtes, Harold montait la garde au cas où le groupe deviendrait turbulent.

Chaque boutique que sa mère avait visitée, chaque commande qu'elle avait passée, et manifestement cachée, au cours des dernières années, était revenue hanter sa fille. Éva compta une bonne douzaine d'hommes et se demanda combien d'autres étaient dehors à attendre leur tour pour l'affronter et lui demander de l'argent. De toute évidence, monsieur le duc n'avait pas racheté toutes ses dettes. Elle put facilement déduire la raison pour laquelle ils cherchaient à la voir aujourd'hui et qui les avait envoyés.

Le diable s'affairait à la tourmenter. Il savait qu'elle se tenait en équilibre au bord du gouffre et qu'elle n'avait besoin que d'une dernière poussée.

— Monsieur le duc a dit de demander mademoiselle Black, affirma un homme corpulent vêtu d'un costume en agitant une poignée de factures sous le nez d'Harold avant de faire un signe de tête en direction d'un homme grand et mince à côté de lui.

— Cette facture est en souffrance depuis près de six mois. Quand puis-je espérer être payé ?

Éva blêmit. Elle avait été si prudente. Sa mère n'avait pas eu la permission de s'aventurer dehors sans être accompagnée depuis plusieurs années. Quand cette débâcle avait-elle eu lieu ? Elle envisagea mentalement toutes les options et ne trouva qu'une seule explication.

Mary. C'était la seule personne qui ne pouvait rien refuser à sa mère.

C'était une domestique efficace, mais une idiote. Si sa mère voulait échapper à son geôlier, Mary ne serait pas difficile à distraire. Il n'y avait qu'à mettre un valet séduisant dans son champ de vision ou à

lui agiter une babiole sous le nez pour que la fille coure les boutiques de Bond Street tel un chiot essoufflé.

Sa mère n'était pas encore aussi déconnectée qu'Éva le craignait. Il lui restait suffisamment de bon sens pour manigancer un plan afin d'obtenir ce qu'elle voulait. Si Éva soulevait le matelas de sa mère, qui sait quels trésors elle y trouverait.

Il faudrait qu'elle demande à Harold de vérifier. Il pourrait valoir la peine de revendre certains des bijoux cachés.

— Je ne ferai plus crédit tant que ces factures ne seront pas remboursées, protesta un homme tandis qu'Harold commençait lentement à séparer un à un les hommes de la meute pour les guider vers la sortie.

— On me doit cent livres ! cria un autre.

Elle ne savait pas ce qu'Harold avait dit à la foule pour finalement arriver à tous les faire sortir, mais lorsque le panneau en chêne fut fermé et verrouillé derrière le dernier homme, elle se sentit découragée.

Après sa rencontre avec monsieur le duc dans le parc ce matin, elle était rentrée en vitesse pour se cacher dans sa chambre et faire les cent pas. Ni le temps ni les grommellements de colère n'avaient apaisé ses souffrances physiques et sa peau enfiévrée. En vérité, plus elle pensait au duc ténébreux, plus elle avait chaud, à tel point qu'elle était convaincue d'avoir contracté quelque affreuse maladie.

Elle avait l'impression d'être prise au piège et avait envie de tordre son cou viril. Quelques instants dans ses bras costauds et elle était prête à renoncer à tous ses principes pour voir quel genre de jeux sensuels il pouvait lui apprendre.

Même maintenant, alors qu'elle était loin du duc diabolique, elle n'arrivait à penser à rien d'autre qu'à la manière dont il avait enfoui son nez dans son cou et à quel point elle était devenue désespérément rouge. Elle s'était transformée en quelqu'un d'autre ; elle n'était plus mademoiselle Black aux robes démodées et à la perruque terne, mais bien Évangéline Winfield, la fille d'une courtisane jadis célèbre et scandaleuse.

Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Si elle avait été plus souvent en contact avec des hommes, peut-être l'expérience lui fournirait-elle une explication. Elle haïssait monsieur le duc de toutes ses forces — s'il était renversé par une malle-poste, elle ne verserait pas une seule larme —, alors pourquoi ses caresses ne la répugnaient-elles pas ?

Pire encore, juste après l'avoir fui pour se traîner jusque chez elle sur le dos de Muffin, elle avait envié les années qu'Arabella avait passées dans son lit.

Sincèrement et littéralement envié Arabella !

Ciel. Elle appuya les coudes sur la rampe et laissa tomber sa tête dans ses mains. Qu'allait-elle faire ? Monsieur le duc la tenait prisonnière dans une souricière et faisait les cent pas à l'extérieur, attendant qu'elle sorte la tête pour l'attraper avec sa grosse patte.

Et la dévorer de sa bouche chaude.

Elle émit un léger grognement et se laissa tomber, le dos contre le mur. En dessous, Harold se dirigea vers la cuisine sans savoir qu'elle l'espionnait. Il était son protecteur, son seul ami. Pourtant, elle ne s'était jamais sentie aussi seule qu'en ce moment.

Éva ne pouvait pas se confier à lui. Pas cette fois. Monsieur le duc ne serait pas en sécurité si son serviteur enragé apprenait les libertés qu'il avait prises avec elle. Et ce qu'elle avait permis !

Lentement, elle boitilla le long du couloir jusqu'à sa chambre et ferma la porte de son sanctuaire. Mais même dans cette pièce aux murs tendus de papier peint à petites fleurs bleues et au couvre-lit

assorti, elle n'arrivait pas à chasser entièrement monsieur le duc de ses pensées. Il était tel un spectre qui flottait en permanence au-dessus de sa tête, l'observait et attendait.

Le miroir attira son attention. Face à son reflet, elle chercha des marques sur sa peau, des traces quelconques de monsieur le duc : des empreintes de mains, des rougeurs où il avait posé ses lèvres sur sa peau. Rien.

C'était comme s'il ne l'avait jamais embrassée là, ne lui avait jamais caressé le visage, n'avait jamais fait courir ses lèvres sur sa peau complaisante.

Frustrée, Éva baissa les yeux sur ses seins. Elle n'avait jamais vraiment pris le temps de penser à eux. Ils n'étaient rien de plus qu'une autre partie de son corps, de sa féminité. Mais monsieur le duc en avait touché un sans y être invité.

Ils ne lui appartenaient plus à elle seule.

Si elle allait dans son lit, jouerait-il avec eux ? Elle prit la chair ferme à pleine main à travers son corsage comme il l'avait fait. Les couvrirait-il de baisers ? Lécherait-il ses mamelons ? Les suceraient-ils jusqu'à ce qu'elle gémissse ? L'embrasserait-il dans le cou ? Lui toucherait-il les fesses et lui ferait-il toutes sortes d'autres choses déviantes jusqu'à ce qu'elle s'abandonne finalement au plaisir ?

Ces choses lui plairaient-elles ? Encouragerait-elle ses explorations ? L'inviterait-elle à la prendre ? Ou utiliserait-elle chaque gramme de volonté qu'elle pourrait rassembler pour lui résister ?

Éva secoua la tête, laissa ses mains retomber et s'éloigna du miroir. Elle ne reconnaissait plus la femme qu'elle y voyait.

— Je ne peux pas devenir comme ma mère, murmura-t-elle en s'asseyant sur le lit.

La sombre main du destin était intervenue pour la mettre en contact avec le duc démoniaque. Il ne la laisserait pas tranquille tant qu'il ne se laisserait pas d'elle. Éva se laissa tomber sur le couvre-lit et fixa le plafond sans le voir. Se contenterait-il d'une nuit ?

Au fond d'elle-même, elle savait que son attirance envers le duc était trop puissante pour y résister. Elle lui appartenait ; il avait envoyé les créanciers chez elle aujourd'hui pour lui faire une démonstration de son pouvoir et lui forcer la main. Il s'était faufilé dans sa vie pour la rendre impuissante et vulnérable.

— Je ne peux pas le laisser me toucher à nouveau, murmura-t-elle, découragée. Je ne lui servirai pas de pute.

Et pourtant, elle savait que ce serait le cas. Il avait utilisé son propre désir pour l'affaiblir à tel point qu'elle était incapable de penser à autre chose qu'au fait qu'elle avait désespérément envie de lui. Que le goût de sa bouche lui avait donné envie d'explorer davantage les promesses silencieuses que le corps du duc lui avait faites et dont son corps à elle se languissait.

Lorsqu'il viendrait la chercher, elle ne déclinerait pas l'invitation.

Accablée et vaincue, elle se leva de son lit et se fit préparer un bain.

•

— Un carrosse vient d'arriver pour vous, mademoiselle Évangéline, dit Mary en entrant dans la chambre d'Éva au moment où celle-ci se regardait une dernière fois dans le miroir pour voir de quoi elle avait l'air. De la part d'un duc, termina-t-elle avec un soupçon d'admiration dans la voix en joignant les mains sur sa maigre poitrine.

Éva garda un visage serein et inspecta sa tenue. Son déguisement était bien en place. Évangéline était profondément enfouie sous mademoiselle Black. Elle espérait que cela suffise.

Mary examina sa robe et grimaça.

— Je peux aller chercher votre robe bleue si vous voulez, mademoiselle Éva, lui offrit-elle timidement. C'est une jolie couleur, appropriée pour une sortie.

La robe bleue serait un bon choix si le duc était un prétendant. Comme son plan n'était pas de la courtiser, mais bien de la dévergondar, il devrait se contenter de la robe marron. Lui faire plaisir était le dernier de ses soucis.

— Non, merci, Mary. Celle-ci est parfaite.

— Bien, mademoiselle.

Mary la regarda en fronçant les sourcils d'un air perplexe, puis se retira.

Lorsqu'elle avait demandé le bain, Éva savait qu'il enverrait quelqu'un la chercher ; elle en était convaincue jusqu'au bout des orteils. Son bienfaiteur n'était pas un homme patient et il était à la recherche de quelqu'un pour partager son lit. Elle avait senti l'urgence de son désir contre sa cuisse ce matin. Elle savait que l'heure avait tourné et que le temps alloué pour accepter ou refuser sa proposition s'était écoulé.

Arabella l'avait quitté des mois plus tôt. À moins qu'il ait rendu visite à des prostituées, il n'avait plus de maîtresse depuis longtemps.

Elle lissa ses jupes, un petit sourire sur les lèvres. La robe marron était à peine mieux que celle que portait Mary et était dépourvue de rubans et de boucles. Elle avait un col austère si haut et serré que son cou rivalisait avec celui d'une autruche. Elle portait sa perruque sous le plus ancien de ses bonnets et ses lunettes étaient dans sa mallette.

Elle était parée pour la guerre. Si monsieur le duc croyait qu'elle allait monter dans son lit avec sensualité et enthousiasme, il avait tort. Il allait devoir se battre pour elle en faisant usage de tous ses talents de séducteur. Elle ne serait la pute facile de personne.

Lâchant un dernier soupir, elle quitta la pièce.

•

La maison de ville décorée de roses de monsieur le duc était faiblement éclairée lorsqu'Éva arriva une heure plus tard. Le valet la conduisit dans une grande salle à manger.

La pièce étouffante était illuminée par une rangée de bougies qui brûlaient au milieu de la longue table et deux immenses vases de fleurs de toutes les couleurs servaient de centre de table sur la surface en bois, mais pas une seule rose ne s'y mêlait.

Monsieur le duc était assis à l'autre bout de la table. Il était vêtu de façon décontractée, en bras de chemise, son col partiellement déboutonné. Il avait à la main un verre d'un spiritueux quelconque. La lueur des bougies vacillait sur ses traits, lui donnant une aura dorée contre les murs qui formaient un sombre arrière-plan.

Il faisait penser au séduisant héros romantique d'une légende gothique, planqué dans un château à attendre qu'une vierge innocente se présente afin de se faire enchaîner à son lit pour le plaisir.

Enchaînée pour le plaisir ? Éva tenta de ne pas s'imaginer tendre des mains enchaînées pour caresser son large torse, mais l'image lui vint spontanément. Si elle était prisonnière de lui, jusqu'où irait-elle pour gagner sa liberté ? L'embrasserait-elle ? Le laisserait-elle lui enlever ses vêtements et lui toucher les seins ? L'entrejambe ?

L'image était troublante, mais l'excitation qu'elle avait provoquée l'était davantage.

Il but une petite gorgée de sa boisson en la fixant par-dessus le rebord de son verre.

— Mademoiselle Black.

— Monsieur le duc.

Après que le majordome se fut retiré, elle resta debout dans l'encadrement de la porte pour tenter de cacher son appréhension. Elle s'émerveilla du côté ténébreux de cet homme séduisant qui lui avait imposé ce marché sans se soucier un instant de ses sentiments. Mais bien entendu, les hommes de son envergure avaient l'impression d'avoir le droit de prendre tout ce qu'ils voulaient. Et pour une quelconque raison inexplicable, il la voulait, elle.

Éva inspira. Son corset baleiné serré lui laissait peu d'espace pour plus qu'une respiration superficielle. Elle tira sur son col.

— Cette robe est affreuse, mademoiselle Black, dit-il sans ménagement.

— Je suis navrée qu'elle ne vous plaise pas, répondit-elle sèchement.

Sous ses vêtements, elle cuisait dans la chaleur étouffante de la pièce. Mettre tant de couches protectrices n'était peut-être pas une si bonne idée. Elle vacilla légèrement.

Il continua de lui faire les gros yeux.

— Enlevez-la, dit-il brusquement.

Elle cligna des yeux.

— Pardon ?

— Je vous ai dit de l'enlever.

Il vida son verre et s'en versa un autre.

— Il fait chaud ce soir et vous semblez en détresse. Se pourrait-il que la laine n'ait pas été le meilleur choix de vêtement ?

Ses membres se figèrent sous le choc de son ordre et elle fut incapable de bouger.

— Je... Je ne peux pas, chuchota-t-elle.

•

Nicholas vit ses joues perdre leur couleur. On aurait dit que la femme avait pris six kilos depuis leur dernière rencontre. Il la soupçonna d'avoir mis, sous son affreuse robe, suffisamment de jupons et de chemises pour vêtir trois femmes. Ce qui lui donnait certainement de la difficulté à respirer, ainsi que des étourdissements. Il n'y avait qu'un moyen d'alléger ses souffrances : enlever des vêtements.

— Pardonnez-moi, Milady. Il semble que je vous ai offensée, dit-il en se penchant en avant, les coudes sur la table. J'avais pensé vous offrir du vin et de la poésie digne de votre beauté, mais j'ai cru que vous préféreriez une approche plus directe. Ai-je eu tort ?

Le regard d'Éva redevint incendiaire et il cacha sa satisfaction lorsqu'elle croisa les bras sur sa poitrine aplatie. Son irritation la garderait debout.

— Vos talents de séducteur sont vraiment déficients, monsieur le duc, le réprimanda-t-elle. J'admets que je n'arrive pas à comprendre que vous ayez déjà réussi à attirer des femmes dans votre lit.

Il gloussa, ce à quoi elle répondit en levant le menton.

— Vous êtes amusante, mademoiselle Black.

Il la regarda l'observer. Les yeux d'Éva lui caressèrent le visage et descendirent jusqu'à son col ouvert. Bien que son esprit regimbe, son corps lui appartenait. Tout ce qu'il avait à faire désormais, c'était de la convaincre de mettre leurs différends de côté pour jouir du plaisir que deux personnes pouvaient partager.

— Je vous montrerai mes talents lorsque vous aurez enlevé quelques-unes de ces épaisseurs de vêtements, avant que vous ne perdiez réellement connaissance.

S'il sentait, à un moment ou à un autre de la soirée, qu'elle regimbait ou paniquait, il s'arrêterait sur-le-champ. Si elle venait dans son lit, il voulait que ce soit avec enthousiasme et qu'elle le désire

autant qu'il la désirait. Il avait l'intention de lui donner une leçon pour qu'elle comprenne ce que son ingérence lui avait coûté lorsqu'il avait perdu sa chère Arabella. Pas de la battre ni de la violer.

Étrangement, la colère qu'il avait ressentie lorsqu'il avait perdu Arabella avait disparu à l'instant où la vieille fille lui avait mordu la lèvre. Éva Black avait en elle une fougue qui manquait à Arabella et il était intrigué tant par ses manières guindées que par sa combativité. Il avait l'intention qu'elle s'enflamme avant la fin de la nuit.

— Si vous ne pouvez pas vous dévêtir, mademoiselle Black, je devrai le faire moi-même.

Nicholas posa son verre, se leva et s'approcha d'elle. Elle tressaillit, mais resta où elle était, comme si elle avait les pieds cloués au sol.

Une odeur de lilas flottait autour d'elle. Elle baissa les paupières et de doux cils châains se déployèrent au-dessus de ses jolis yeux. Ces yeux offraient une fenêtre sur chacune de ses émotions.

Nicholas leva une main jusqu'aux cordons de son bonnet avant de s'arrêter, un bout de satin gris emmêlé entre les doigts.

— Puis-je ?

Sans croiser son regard, elle hocha faiblement la tête. Sa peau luisait tellement elle était moite. Après deux petits coups, il avait son bonnet dans les mains. Il s'en servit pour l'éventer. Elle était brûlante, mais pas de désir. En matière de séduction, ce n'était pas ce qu'il avait imaginé.

Les gants suivirent rapidement et furent mis de côté. Il avait envie de libérer ses cheveux, mais décida de garder cela pour la fin. Mademoiselle Black pouvait garder son déguisement de vieille fille. Pour l'instant.

Nicholas s'arrêta derrière elle et glissa une jointure le long de la rangée de boutons qui s'étendait de la base de son crâne jusqu'à la courbe au creux de ses reins.

— Un choix regrettable, votre robe de ce soir, mademoiselle Black.

Il se pencha vers son oreille et respira dans la conque souple. L'odeur de sa peau provoqua un début d'érection.

— Je suis expert en boutons.

Il crut percevoir un gémissement à peine audible lorsqu'il entama une procession descendante le long des minuscules boutons. Lorsqu'il atteignit le milieu du dos, il fit glisser la robe terne jusqu'à exposer pour inspection ses épaules pâles et la peau laiteuse de son cou.

De son avantageux point de vue au-dessus d'elle, il laissa son regard caresser la courbe délicate de son cou. Sa vieille fille était un délicieux mélange de douceur et de force.

Il pressa ses lèvres à l'endroit où son cou rejoignait ses épaules et quelques courts cheveux épars blond-roux sortirent de sous son affreuse perruque châtain. Il ne put résister à ce chant de sirène.

Lorsqu'il enfouit son nez à cet endroit, ses sens furent submergés par l'odeur de lilas ainsi que les rayons de soleil.

Le goût de sa peau douce faillit causer sa perte.

•

Éva ferma les yeux très fort lorsque monsieur le duc pressa ses lèvres dans son cou. Son souffle ainsi que le grain fin de l'ombre d'une barbe lui chatouillèrent la peau. Maintenant qu'elle était libérée du col piquant de la robe, la chaleur diminua quelque peu, ce qui fit ralentir la pièce qui tournoyait autour d'elle. N'eût été le fait que ses bras étaient pris sous le poids de ses vêtements, elle aurait retiré elle-même les épaisseurs supplémentaires.

Pour la seconde fois en deux jours, il prenait soin d'elle. Quoique ce soir, ce fût autant dans son propre intérêt que dans celui d'Éva. Il pourrait tout de même utiliser sa faiblesse à son avantage, mais ce n'était pas le cas. Certes, il la déshabillait, mais ses craintes se dissipaient. Une fois qu'elle serait nue et rafraîchie, cela changerait la donne.

La robe tomba au sol.

— Ça va mieux ? demanda-t-il en revenant devant elle.

Éva tenta d'inspirer profondément, mais en fut incapable.

— J'ai toujours de la difficulté, répondit-elle en tirant sur son corset.

Il écarta doucement ses doigts et s'attaqua au laçage.

— Vous avez visiblement sacrifié votre confort pour vous armer contre mon intrusion, répliqua-t-il en tirant avec fermeté sur le corset. Nous allons vite remédier à cette situation.

Éva s'attendait à ce que le gonflement laiteux de ses seins s'échappe aussitôt libéré de la structure baleinée. Cependant, les épaisseurs de chemises en dentelle tinrent bon et préservèrent sa pudeur. Il y avait plusieurs couches de sous-vêtements à ôter avant qu'elle soit libérée.

— J'avais pensé coudre une robe d'épines, rétorqua-t-elle à bout de souffle. Mais j'ai ensuite conclu que votre détermination à m'amener dans votre lit ne fléchirait devant rien de moins que des mètres de verre brisé et de piques d'acier. Et je n'en avais plus du tout en réserve.

La bonne humeur revint dans les yeux du duc. Le regard rivé au sien, il plongea les doigts sous deux chemises puis, d'un coup, en déchira l'étoffe délicate jusqu'à la taille. Elle haleta.

— Deux chemises en moins...

Il inclina la tête pour regarder dans son décolleté partiellement exposé.

— ...il en reste quatre.

Éva était persuadée que ses seins s'étaient gonflés à la pensée de ce qu'il pourrait leur faire une fois qu'ils seraient libérés. Elle était à la fois inquiète et troublée. Une partie d'elle-même voulait que cette séduction prenne fin. En même temps, elle voulait qu'il la libère des restrictions de sa condition de vieille fille pour qu'elle puisse expérimenter, pour une fois, l'effet que cela faisait d'être désirée et aimée par un homme.

Monsieur le duc était sans aucun doute le plus bel homme qu'elle ait jamais vu et il savait utiliser ses talents de séducteur pour provoquer chez elle une réaction. Malgré le fait qu'elle détestait cet homme, elle trouvait difficile de rester indifférente aux effluves de savon et de brandy qui flottaient autour d'elle et à la chaleur de ses mains sur le ruban de la première chemise.

— Je crois que vous n'êtes pas aussi dégoûtée que vous voudriez me le faire croire, dit-il doucement en longant du bout de son doigt la peau au bord de la dentelle.

Son cœur s'emballa et ses paupières s'abaissèrent. Ses lèvres laissèrent échapper un soupir.

— Nous sommes attirés l'un par l'autre, mademoiselle Black. Vous le sentez aussi.

Éva ouvrit les yeux pour le fusiller du regard. Il la contourna, puis fit glisser la chemise de ses épaules jusqu'à sa taille, puis sur ses hanches. Respirer était beaucoup plus facile maintenant et les mains du duc se firent plus audacieuses, se déployant sur ses fesses tandis qu'il descendait la chemise toujours plus bas.

— Vous vous faites des idées, monsieur le duc, si vous croyez que je ne souffre pas. Vous n'avez aucune idée de la profondeur de ma haine.

Elle fut incapable de donner à ses paroles un ton convaincant, même pour elle-même. Il était impossible de réfléchir pendant que le duc lui caressait le postérieur.

Il gloussa. La chemise tomba sur la pile de vêtements abandonnés à ses pieds. Il se pencha en avant pour presser sa joue contre la sienne et l'enlacer. Elle faillit fondre dans ses bras.



— Peut-être devrions-nous attendre que vous ayez passé la nuit dans mon lit avant de décider si vous me détestez toujours.

Quelle arrogance !

— Ne vous méprenez pas, monsieur le duc.

Lorsqu'il lui caressa les côtes, puis glissa les mains vers le haut pour s'arrêter juste sous ses seins, elle laissa échapper un grognement sourd et se cambra contre son torse. Le duc considéra cela comme une invitation. Ses doigts se déployèrent pour prendre à pleines mains la chair ferme. À travers les épaisses couches de tissu, il taquina ses mamelons, qui durcirent sous ses doigts. Elle gémit.

— Je vous détesterai jusqu'à mon dernier souffle.

Son corps brûlait de façon exquise à des endroits où il n'aurait pas dû. Il la relâcha et continua à enlever des chemises. Il mordilla la peau nue de ses épaules en l'effeuillant, un morceau de vêtement à la fois. Elle n'arrivait à penser à rien d'autre qu'à ses mains, à sa bouche, ainsi qu'au puissant désir au plus profond d'elle-même.

Ce fut la fraîcheur de la pièce qui l'informa de sa quasi-nudité lorsque sa culotte glissa le long de ses jambes nues. Dans un dernier élan de pudeur virginale, elle tenta de croiser les bras sur sa poitrine pour garder sa dernière mince chemise, mais il desserra le lacet et la fine étoffe s'ouvrit. Ses mains cachaient ses seins à la vue. La pile de coton et de laine lui montait déjà jusqu'aux genoux, mais elle ne pouvait se résoudre à abandonner cette dernière barrière.

Il se pencha et la souleva dans ses bras, écartant les vêtements à coups de pieds. Il la remit ensuite sur ses pieds et se posta derrière elle. Elle était tellement consciente de sa présence qu'il n'eut même pas besoin de la toucher pour qu'elle se sente imprégnée de lui.

— Je vous en prie, le pria Éva lorsqu'il la prit à pleines mains par les hanches avant de descendre pour lui caresser les cuisses.

Le torse du duc se pressa intimement contre son dos et elle sentit une bosse dure entre ses fesses. Elle était faible et excitée, incapable de verbaliser ce dont elle avait envie. Elle n'avait aucune expérience préalable sur laquelle se baser.

Un gloussement rompit le silence. Il la contourna sans jamais cesser de la toucher, puis laissa courir le bout de son doigt le long de la courbe de sa mâchoire. Ses vêtements ne pouvaient plus servir d'excuse ni à l'intensité ni à l'instabilité de ses émotions. Elle avait envie de lui. Désespérément.

— Jamais je n'aurais cru trouver des courbes si exquises sous vos affreuses robes, ma chère. Mais je crains que vous ne soyez pas entièrement démasquée, dit-il en lui enlevant ses lunettes avant de s'étirer pour les poser sur une table à proximité. Vous avez de charmants yeux couleur d'ambre. C'est une honte de les cacher inutilement.

Éva riva son regard au sien, retrouvant un peu de bon sens.

— C'est une honte de me tourmenter comme vous l'avez fait, monsieur le duc.

Un deuxième gloussement résonna dans la pièce. Il baissa ses yeux verts pour examiner ses lèvres.

— Dites-moi que vous avez envie de moi, mademoiselle Black, murmura-t-il contre ses lèvres après s'être penché vers elle.

Malgré les outrageuses facéties du duc, les lèvres d'Éva s'étirèrent.

— Je suis incapable de vous résister et vous le voyez bien, murmura-t-elle.

Elle fit rapidement remonter ses mains sur le ventre du duc et les emmêla dans sa chemise.

Un sourire diabolique s'afficha lentement sur ses lèvres.

— J'ai été obligé de renoncer à Arabella à cause de votre ingérence, dit-il en taquinant le coin de ses lèvres de son pouce. Je crois qu'il est simplement juste que vous me donniez quelque chose en retour.

La progression continua jusqu'à ce qu'il touche sa perruque. Elle s'immobilisa. Celle-ci constituait le dernier rempart de son déguisement derrière lequel elle pouvait se cacher. Une fois enlevé, Évangéline serait entièrement dévoilée devant lui. À ses yeux, mademoiselle Black serait à jamais disparue.

— Vous savez très bien que ce n'est pas un échange équitable. Elle ne vous a jamais réellement appartenu.

L'homme s'accrochait à ses convictions avec autant d'entêtement qu'il était gâté et arrogant.

— Dans ce cas, nos opinions divergent, mademoiselle Black, répondit-il simplement. Car je crois au contraire l'échange très équitable.

— Et combien de fois dois-je m'attendre à être appelée dans votre lit avant que ma dette soit payée, monsieur le duc ?

Éva inclina la tête et haussa un sourcil. Elle sentait les battements rapides de son cœur sous ses mains et leva les yeux. Elle bougea à peine, mais sa cuisse se pressa intimement contre celle de Nicholas.

— Une fois ? Deux fois ? Trois fois ?

Son regard s'assombrit et il l'attrapa par la taille. Il pétrit sa chair de ses grandes mains.

— Êtes-vous bien certaine que vous serez satisfaite que notre marché soit conclu, mademoiselle Black ? lui demanda-t-il en soutenant son regard. Vous pourriez découvrir que passer du temps dans mon lit n'est pas aussi répugnant que vous le croyez.

Éva soupira et s'appuya contre lui. Sans autre chose qu'une chemise et ses vêtements pour les séparer, elle sentait contre elle toute la longueur de son corps musclé, de ses seins jusqu'à ses genoux. Elle ne pouvait plus prétendre qu'elle n'avait pas envie de lui.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et pressa fermement sa poitrine contre son torse.

— Embrassez-moi, monsieur le duc.



Nicholas s'immobilisa. En plus du désir, il y avait dans ses magnifiques yeux couleur d'ambre un soupçon de peur qui le prit de court. Malgré sa demande inattendue, il sentit qu'elle hésitait et que son corps était parcouru de frissons.

Les derniers vestiges de son déguisement de vieille fille. N'eût été le fait que Crawford avait découvert qu'elle était la fille d'une courtisane, Nicholas l'aurait crue réellement innocente.

Impossible. Pas une seule fois, tandis qu'il la pressait de prendre la place d'Arabella dans son lit, elle avait invoqué sa virginité afin de le tenir à distance.

Il brûlait d'impatience. Ce soir, il montrerait une fois pour toutes à cette vieille fille qu'il n'était pas une brute.

D'abord, il terminerait de la démasquer.

Il tendit la main et lui enleva sa perruque. Des épingles à cheveux s'éparpillèrent sur le sol avec force tintements tandis qu'une masse de cheveux blond-roux lui tombait sur les épaules et cascada dans son dos.

Il banda. Ciel, comme elle était belle !

Éva voulut rattraper sa perruque, mais il était trop tard. Avant qu'elle ait le temps de réagir, il mit la main derrière sa tête pour attirer sa bouche vers la sienne. Le baiser des lèvres pleines et douces d'Éva attisa les flammes qui se propagèrent dans tout son corps. Éva s'agrippa à ses épaules pour tenter de le repousser, mais elle était plaquée contre lui. Elle émit de faibles protestations lorsqu'il explora de sa langue ses lèvres closes.

Jamais une femme n'avait exercé une telle fascination sur son esprit, sur son corps. Il n'eut pas peur de se faire mordre à nouveau lorsqu'il lui mordilla les lèvres. Il était prêt à en subir les conséquences si cela signifiait qu'elle finirait par consentir à le laisser explorer les profondeurs sensuelles de sa bouche.

•

Éva goûta le brandy et sentit son érection contre son ventre lorsqu'elle inclina la tête pour accepter sa langue. Il fit une courte pause, les bras pendants, puis la serra contre lui et s'enfonça profondément dans sa bouche. S'en suivit un rituel d'accouplement vieux de plusieurs centaines d'années.

Comme elle en avait envie ! Depuis la première fois qu'il l'avait touchée, son corps ne lui appartenait plus et elle ne pouvait plus supporter ce désir qui la rongait et la déconcertait. Il devait y avoir un moyen d'apaiser ses souffrances et elle savait que ce duc affreusement séduisant en était la clé. Il avait allumé le feu qui brûlait en elle ; il devrait l'éteindre.

Elle se hissa sur la pointe des pieds afin d'épouser encore davantage les contours de son corps. Le duc glissa la main sous ses fesses et la pressa contre son érection. L'intimité du geste la troubla. Pourtant, elle n'arrivait plus à rassembler l'énergie nécessaire pour regretter.

Elle sentit une pulsation entre ses jambes tandis qu'elle se pendait à son cou et l'embrassait sans retenue. Leurs langues s'emmêlèrent et Éva se déchaîna, enfouissant sa main dans les cheveux du duc tandis qu'il emmêlait ses doigts dans les siens. Elle avait envie de sentir son torse nu sous ses mains, de caresser le fin duvet qui s'y trouvait.

La partie était terminée. Maintenant, tout ce qu'Éva voulait, c'était qu'il lui montre tous les plaisirs qu'un homme d'expérience comme lui pouvait enseigner à une femme.

Ce fut lui qui recula, stupéfait, pour la regarder dans les yeux. Son esprit réussit à émerger du brouillard.

— Je vous méprise, monsieur le duc, arriva-t-elle à articuler avant d'attirer sa tête vers le bas pour un autre baiser torride.

Nicholas Drake, son ennemi, la souleva dans ses bras et la porta hors de la salle à manger sans se soucier des domestiques. Elle interrompit le baiser pour enfouir son nez dans son cou, qu'elle couvrit d'une pluie de baisers jusqu'à sa mâchoire sévère, pour ensuite en suivre le contour. Elle s'imprégna de son odeur tandis qu'il la portait en haut de deux volées de marches, jusqu'à une grande chambre au bout d'un long couloir sombre.

Il poussa la porte pour l'ouvrir, puis la referma d'un coup de pied. Un petit cadre vacilla, puis alla s'écraser au sol. Il posa Éva sur ses pieds et se pencha pour l'embrasser tout en déchirant sa mince chemise. Elle s'empressa de renoncer à sa prétention sur l'étoffe. Elle tira sur sa chemise à lui, la souleva et la passa par-dessus sa tête à l'instant où la sienne touchait le sol. Elle suivit son instinct ; elle savait ce qu'elle voulait et, à en croire le regard du duc, cela suffisait. Elle avait l'impression d'être absolument dévergondée et licencieuse.

Nue, elle ne fut pas intimidée. Le désir ardent qu'elle lisait sur le visage du duc lui donnait du pouvoir. Elle tendit les mains pour caresser la vaste surface plane de son large torse musclé. Attirée par la peau chaude, elle s'arrêta pour lui caresser les mamelons du bout des doigts.

Il gémit et tira sur son pantalon, détachant d'un coup tous les boutons. Éva le regarda baisser l'étoffe sous ses hanches étroites et vit son membre en érection surgir brusquement. Elle s'en saisit, fascinée par son premier aperçu d'un homme nu.

Et il était magnifique. Mais son examen prit fin subitement lorsqu'il la serra contre lui pour réclamer sa bouche, puis la poussa à reculer ; ses mains étaient partout à la fois, passant de ses cheveux à ses cuisses et inversement, et la touchaient aux endroits les plus intimes.

Le duc la guida en direction du lit, la tenant entre ses bras pour éviter qu'elle ne trébuche et tombe.

Lorsque l'arrière de ses genoux heurta le matelas, elle tomba à la renverse avec un petit rire et s'empressa de gagner à quatre pattes le milieu du lit. Il la suivit, l'écrasa sous son corps étendu de tout son long et l'embrassa passionnément. Le duc se redressa au-dessus d'elle et écarta doucement ses cuisses ; le bout de son membre en érection se tenait prêt et attendait à l'entrée de son corps.

— Tellement belle, souffla-t-il en baissant la tête pour prendre un mamelon dans sa bouche chaude. Ravissante.

Elle laissa échapper un petit cri et arqua le dos. Il suçota pendant un moment, puis dirigea son attention sur l'autre sein, en mordillant le bout. Elle joua dans les doux cheveux de la bête magnifique tandis qu'il la taquinait de ses lèvres expertes, provoquant des gémissements de plaisir, avant de réclamer à nouveau sa bouche.

À bout de souffle et impatiente, Éva laissa courir ses mains sur son corps avec avidité. Elle chassa les regrets et la haine pour se délecter plutôt de la sensation de son corps ferme, à la fois souple et chaud, musclé et svelte.

Lorsqu'il leva la tête pour la regarder dans les yeux, ses cheveux en bataille tombèrent tout autour de son séduisant visage.

Il sourit avec malice.

— Voulez-vous que j'arrête ?

— Non, gémit-elle.

Il reporta son attention sur ses mamelons, couvrit de baisers son ventre et remonta dans son cou jusqu'à ce qu'elle n'arrive plus à supporter l'intense et douloureuse pulsation entre ses jambes. D'instinct, elle savait qu'elle ne serait pas satisfaite tant que l'accouplement ne serait pas complet.

Impatiente, elle souleva les hanches pour presser la source de la pulsation contre son membre viril.

— Je vous en prie, monsieur le duc.

Il s'empessa de lui obéir. D'un geste rapide, il s'enfonça en elle. Elle gémit de douleur lorsqu'il déchira d'un seul coup la barrière de son innocence en la pénétrant profondément.

Monsieur le duc s'arrêta.

— Vous êtes vierge ?

Elle hocha la tête.

— Plus maintenant.

À cet instant, leurs ébats effrénés se transformèrent. Les traits du duc s'adoucirent autant que ses caresses. Il se pencha pour poser des baisers sur ses paupières ainsi que sur les larmes de virginité qui lui chatouillaient le coin des yeux.

Éva leva timidement le regard vers lui et la tendresse qu'elle vit lorsque le duc baissa doucement les yeux sur elle la toucha profondément. Avec une attention particulière, il se mit à aller et à venir en des mouvements lents et mesurés pour lui permettre de s'adapter à son corps et de surmonter la douleur sourde liée à la perte de son innocence.

Il l'embrassa sur la bouche, sur le menton et dans le cou, la mordillant et la taquinant tandis qu'elle s'habitua à son corps et que le plaisir montait en elle. Elle laissa échapper de petits cris et gémissements. Il la pénétra avec douceur et en profondeur, utilisant son corps magnifique pour la mener au bord de la folie. Éva attrapa à pleines mains ses fesses, dont elle pétrit la chair ferme. Lorsqu'elle sentit qu'elle n'en pouvait plus et qu'elle demanda grâce, il augmenta la profondeur de ses mouvements pour la pousser à bout jusqu'à l'ultime relâchement.

Elle cria et se laissa tomber à la renverse sur le lit. Le duc gémit et, s'enfonçant en elle jusqu'à la garde, trouva son propre plaisir.

Épuisée, Éva soupira en lui caressant le dos et les fesses du bout des doigts. Il s'appuya sur ses coudes pour se pencher au-dessus d'elle et l'embrassa. Elle ne savait pas très bien comment elle s'était retrouvée là, dans son lit ; les détails étaient flous. Elle savait uniquement que le duc qu'elle méprisait venait de lui faire minutieusement l'amour et qu'elle n'arrivait pas à en éprouver le moindre regret.

Au bout d'un moment, monsieur le duc se retira et s'étendit à côté d'elle, posant la tête sur sa main ouverte. Leurs jambes étaient entremêlées. Les traits normalement crispés du ténébreux duc diabolique étaient détendus, ce qui lui donnait une allure presque puérile.

— Peut-être ne me croirez-vous pas, mais je n'avais pas l'intention de vous emmener dans mon lit ce soir, dit-il en écartant un cheveu qui lui tombait devant les yeux. Je pensais que vous alliez vous enfuir après m'avoir assommé avec un chandelier.

Éva plissa les paupières.

— C'est donc moi qui suis à blâmer ? répondit-elle d'un ton acide. Vous auriez pu me faire part de vos honorables intentions quand j'avais encore une chance de m'en sortir avec mon innocence intacte.

Les lèvres du duc s'étirèrent.

— En toute honnêteté, je ne savais pas que vous étiez vierge. Vous sembliez si déterminée à me séduire, j'ai cru que je risquais de vous décevoir si je résistais.

Elle hoqueta et chassa d'une claque la main qui reposait sur sa poitrine.

— Je vous ai séduit ?

— C'est ce dont je me souviens, mademoiselle Black.

Franchement ! Éva toussota et, lorsqu'il pencha la tête pour l'embrasser, le retint en posant une main sur son torse.

— Vous êtes tellement insupportable. J'étais innocente alors que vous, vous êtes manifestement un homme d'expérience. Vous avez profité d'un instant de faiblesse de ma part. En fait, je vous appartiens. J'étais obligée de me soumettre.

Son sourire disparut.

— Je n'ai jamais eu l'intention de vous emmener de force dans mon lit, répondit-il en se redressant pour s'appuyer contre la tête de lit. J'étais en colère. Je le suis toujours. Vous n'aviez pas le droit d'interférer dans ma vie. Et contrairement à ce que vous croyez, Arabella était importante pour moi. Nous étions parfaitement assortis, poursuivit-il en passant une main sur sa tête pour se gratter la nuque. Notre arrangement ne lui a pas toujours déplu, mademoiselle Black.

S'il avait séduit Arabella comme il l'avait séduite, elle voulait bien croire que son amie avait trouvé une certaine satisfaction dans leur relation charnelle.

Mais Arabella était maintenant heureuse dans sa nouvelle vie avec son époux et son futur nouveau-né. Si elle avait continué à servir de jouet au duc, elle n'aurait jamais rien eu de tout cela.

Et Éva avait pris sa place.

— C'est exactement ce qu'est le passé, monsieur le duc : du passé. Plus vite vous surmonterez votre déception, plus vite vous pourrez retrouver la paix.

Il fallut un bon moment, ainsi qu'un regard insistant, avant qu'il parle. Il laissa traîner un doigt entre ses seins. Une lueur d'amusement se ralluma dans ses yeux.

— Ce que nous avons partagé ici a fait beaucoup pour apaiser ma colère, mademoiselle Black.

Elle sentit une vague de chaleur monter le long de son cou.

— Vous pouvez m'appeler Éva, ou Évangéline, si vous préférez, monsieur le duc.

Elle baissa les yeux sur ses mamelons enflés et les cacha en croisant les bras. Elle laissa traîner son regard sur le corps du duc jusqu'à son membre ramolli.

— Je trouve « mademoiselle Black » un peu trop formel compte tenu de ce qui s'est passé ici.

•

Penser à elle autrement qu'en tant que mademoiselle Black lui paraissait étrange.

— Vous aviez le choix, Éva. Un simple refus et je vous aurais laissée partir. Pourtant, vous m'avez embrassé et déshabillé avec autant d'empressement que je l'ai fait. Vous ne pouvez pas dire que je vous ai forcé la main.

Au bout d'un moment de silence, elle secoua lentement la tête.

— Vous ne m'avez pas forcé la main. Je suis venue dans votre lit de mon plein gré.

Dieu merci. Il se redressa pour s'agenouiller devant elle. Il la releva jusqu'à ce qu'elle soit assise face à lui.

— Si un jour vous revenez dans mon lit, ce sera parce que vous avez envie de moi et pour aucune autre raison. Je n'utiliserai plus jamais votre dette pour vous manipuler. Votre mère et vous aurez toujours un toit.

Sans se toucher, ils se regardèrent dans les yeux. Il vit une série d'émotions brutes se succéder dans les siens. Il avait envie de la prendre dans ses bras et de lui faire l'amour encore et encore, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus aucun regret. Il avait envie de lui faire l'amour jusqu'à ce qu'il ne voie plus en elle mademoiselle Black, la vieille fille qui avait chamboulé sa vie, mais l'insaisissable mademoiselle Winfield — Éva — qui se dérobaît au monde. Il voulait connaître chaque centimètre de la femme derrière les lunettes et la perruque.

Il la voulait, elle, la séduisante fille de courtisane.

— Je crois que je devrais vous appeler Nicholas, monsieur le duc, murmura-t-elle finalement en posant une main à plat au milieu de son torse. « Monsieur le duc » m'apparaît trop formel dans les circonstances.

Nicholas sourit tandis qu'elle se pendait à son cou pour l'entraîner sur le lit.

•

Nicholas glissa une main sous sa tête et l'autre autour d'Éva. Sa passion explosive l'avait à la fois ébranlé et ravi. En ce moment même, alors qu'il écoutait sa respiration et que ses cheveux soyeux étaient emmêlés sous son épaule, il était impossible de croire qu'Éva Black et Évangéline Winfield étaient une seule et même personne.

Il s'était fait prendre si facilement. Il était tellement en colère contre elle depuis leur première rencontre qu'il avait refusé de voir au-delà de son déguisement. Il voulait tellement la punir, la ramener à l'ordre, l'obliger à implorer son pardon.

Mais c'était plutôt elle qui l'avait assommé.

Une vierge ? La fille d'une courtisane était innocente. S'il l'avait su avant, cela aurait-il changé quelque chose ? Peut-être. Mais il était trop tard pour les regrets. Il lui avait minutieusement fait l'amour. Il n'y avait aucun moyen d'effacer ces moments et il n'avait pas envie de le faire non plus. Il la voulait exactement comme elle était à l'instant, douce et docile, endormie collée contre lui.

La question était maintenant de savoir ce qu'il allait faire d'elle. Lui voler son innocence avait certainement satisfait son désir de vengeance. Racheter ses dettes n'aurait jamais pu la ruiner davantage. Il devrait la libérer. Pourtant, il savait que, pour une raison quelconque, ce ne serait pas si simple. Elle s'était immiscée en lui avec ses beaux yeux couleur d'ambre et sa nature étonnamment passionnée.

Si elle acceptait de donner suite à leur arrangement et devenait vraiment sa courtisane, cela lui suffirait-il de rester dans l'ombre lorsqu'il se marierait ?

Elle aidait les courtisanes à échapper à leurs protecteurs. Il était impossible d'imaginer qu'elle se satisferait de vivre comme l'une d'elles, à se prélasser sur un canapé vêtue d'une robe scandaleuse et à attendre son bon plaisir en lisant un quelconque livre de poésie stupide.

Cette pensée le fit sourire. Il imagina son indignation ainsi que les mots acerbes qu'elle utiliserait pour exprimer son refus. Bien qu'il n'ait passé que quelques heures en sa compagnie, il la connaissait suffisamment pour savoir que l'offre de devenir une amante entretenue ne lui plairait pas.

Dans l'obscurité, il étudia les angles doux de ses charmantes pommettes et de son menton légèrement pointu, mais ne trouva aucune solution. Peut-être devrait-il y penser au matin, quand elle n'aurait plus une cuisse par-dessus la sienne et un sein pressé contre ses côtes. Comment avait-il seulement pu la trouver terne et indigne d'intérêt ?

Il était pratiquement impossible de ne pas comploter pour la garder comme maîtresse tandis qu'elle était si près de lui.

Éva remua dans son sommeil et poussa un léger soupir. Nicholas remonta l'édredon sur ses seins, moins parce qu'il avait peur qu'elle attrape froid que parce qu'il avait lui-même besoin de repos. Les boules généreuses étaient beaucoup trop attrayantes. Et il était épuisé.

•

Il était tôt le lendemain matin lorsque le carrosse de Nicholas reconduisit Éva chez elle. C'était juste avant l'aube et le ciel noir cédait la place au gris tandis qu'elle s'enfonçait dans son siège, le front



ridé par l'inquiétude.

On lui avait fait l'amour trois fois pendant la nuit et elle était extrêmement satisfaite de l'expérience. Pour ces instants volés, elle ne regretterait jamais d'avoir perdu son innocence. Quant au duc, les répercussions de ses actes entre ses bras n'étaient pas aussi claires. Il avait ouvert la porte à des émotions et à des pulsions sexuelles qu'elle avait toujours eu l'intention de garder enfouies jusqu'à sa mort.

Bien qu'elle parût la même de l'extérieur, elle avait changé de l'intérieur. Elle n'était plus innocente. Elle avait perdu sa virginité avec un homme qui représentait tout ce qu'elle détestait : il était arrogant, vengeur et c'était un duc. Sa fortune et son pouvoir auraient dû suffire à la faire plonger sous le lit le plus proche, loin des rumeurs. Et son empressement à le laisser l'aimer, encore et encore, la troublait énormément.

L'avenir qu'elle envisageait pour elle-même n'impliquait pas de mariage ; il n'y avait donc aucun risque qu'un futur époux découvre qu'elle avait perdu son innocence. Et comme elle n'avait aucune intention de retourner voir le duc, à moins qu'il l'ait mise enceinte, leurs interactions étaient terminées.

Si elle continuait à le voir, ce n'était pas uniquement un bébé qu'elle risquait, mais aussi son cœur, si elle était assez folle pour tomber amoureuse de cet homme qui ne serait jamais amoureux d'elle.

Elle avait vu ce à quoi sa mère avait dû renoncer pour aimer son père ; vivre en retrait du monde, ne jamais pouvoir le revendiquer entièrement comme sien. Bien que son père aimât profondément sa mère, il y avait des règles qu'ils devaient tous deux respecter.

Éva savait que Nicholas ne pourrait jamais l'épouser et qu'elle ne se satisferait jamais de vivre dans l'ombre de son épouse et de ses enfants.

Par conséquent, elle continuerait à vivre comme avant et laisserait Nicholas derrière elle. Et de temps à autre, elle repenserait à sa nuit avec le duc ténébreux et en chérirait le souvenir.

Après avoir ordonné au cocher de la déposer derrière la maison de ville, elle traversa le jardin, profitant de ces quelques derniers instants de solitude pour se ressaisir. Lorsqu'Harold ouvrit la porte de la cuisine avec un air renfrogné, elle passa à côté de lui sans dire un mot pour se réfugier dans sa chambre.

Elle devrait affronter sa colère un jour, mais pour le moment, elle avait besoin de dormir.

•

— Cette couleur te va à ravir, Sophie. Tu es charmante, dit Rose en riant tandis que Pauline faisait tourner Sophie pour l'examiner.

La robe de ville verte avait un décolleté en dentelle décent et de la dentelle vaporeuse bordait chacune des courtes manches bouffantes.

— C'est toi qui es charmante, Rose, répondit Sophie en la regardant dans le miroir.

En quelques jours seulement, Sophie s'était transformée de manière inattendue. Quelques-unes des rides profondes sur son visage s'étaient estompées et elle souriait plus souvent.

L'enthousiasme de Rose pour la vie s'était révélé contagieux et personne n'était immunisé, pas même les plus endurcies telles que Sophie et Yvette. À l'occasion, Yvette les divertissait avec une histoire grivoise et elle était devenue un peu comme une grande sœur pour Rose, Pauline et Abigail lorsque celles-ci avaient besoin de conseils.

Éva tendit une robe crème à Yvette en écoutant Rose et Pauline discuter de motifs et d'étoffes avec Abigail, qui ne portait que sa chemise. Rose était vêtue de bleu pâle et les deux femmes étaient

effectivement magnifiques dans leurs nouvelles robes.

Madame Fornier et ses assistantes, qui anticipaient une vente importante, couraient partout, impatientes de leur montrer les dernières tendances. Éva avait prévu d'emmener ses demoiselles faire les boutiques la veille, mais une pluie battante les avait confinées à l'intérieur. Elles avaient donc passé l'après-midi précédent à réviser les sujets dont on discutait en prenant le thé ou lors de fêtes et, bien entendu, l'actualité.

Éva voulait que ses demoiselles soient prêtes pour n'importe quelle situation sociale.

Son esprit vagabond, ainsi que ses nuits agitées, l'empêchait de se concentrer entièrement sur autre chose que les tâches les plus banales. Malgré tous les efforts qu'elle faisait, elle n'arrivait pas à chasser monsieur le duc de ses pensées. La nuit dernière, elle s'était tournée et retournée dans son lit avec fièvre, se languissant de son corps. Elle ne pouvait pas marcher dans la rue sans espérer apercevoir son séduisant visage.

— Que pensez-vous de celle-ci, mademoiselle Éva ? lui demanda Abigail.

Éva revint à la réalité. La robe était jaune pâle avec de minuscules fleurs coordonnées au bord du décolleté.

— La robe est jolie, mais la couleur donne un éclat jaunâtre à ta peau, répondit Éva en s'approchant d'une table pour ramasser un rouleau de tissu bordeaux foncé. Si madame pouvait faire la même robe de cette couleur-ci, ce serait parfait.

Abigail sourit.

— Mademoiselle Éva a raison. Je prendrai celle-ci de l'autre couleur.

Éva lui sourit en retour. Même Abigail avait commencé à émerger des profondeurs de sa timidité et de sa réserve pour révéler un esprit vif. Elle était vite devenue l'une de ses favorites. Éva espérait la coupler avec un des trois hommes qu'elle avait choisis qui avaient un tempérament semblable. Abigail ferait une bonne épouse pour n'importe lequel d'entre eux.

Toutes les femmes avaient quelque chose à offrir à un prétendant. Éva avait déjà en tête plusieurs hommes à présenter à Rose et à Yvette. Une fois qu'elle avait bien cerné la personnalité de ses courtisanes, il ne restait plus qu'à faire les présentations avec les prétendants et à laisser l'attrance faire le travail.

Pendant que les femmes se déshabillaient pour la prochaine sélection de robes dans le salon d'essayage privé, Éva se promena dans la boutique, tâtant les étoffes et les garnitures. Dès que les femmes eurent découvert les joies des vêtements fabriqués dans des tissus à travers lesquels on ne pouvait pas voir, elles n'avaient eu aucun mal à abandonner leurs robes de courtisanes.

Du coin de l'œil, Éva capta du noir en mouvement. Elle se tourna et aperçut une grande silhouette sous une cape qui se glissait dans une pièce au fond de la boutique. Elle regarda autour d'elle pour trouver madame Fornier, mais la couturière semblait s'être volatilisée.

Curieuse, Éva se dirigea où l'homme avait disparu et passa prudemment la tête par la porte entrouverte. Une main gantée surgit et l'attrapa par le poignet. Avant qu'elle ait le temps de crier, elle fut attirée dans l'entrepôt et la porte se ferma derrière elle.

— Lâchez-moi, gémit-elle aussitôt qu'elle reconnut l'odeur épicée de son ravisseur. Monsieur le duc ?

À la faible lueur qui filtrait sous la porte, Éva se blottit contre lui tandis qu'il enlevait prestement son chapeau d'une main et la prenait par la taille de l'autre.

— Attendez-vous quelqu'un d'autre ?

Il se tourna pour l'adosser au mur et se pencha pour réclamer sa bouche avec avidité. La passion fit vaciller Éva lorsqu'elle se pendit à son cou et inclina la tête pour mieux épouser le contour de ses

lèvres. Tandis que Nicholas l'embrassait à en perdre haleine, elle laissa échapper un faible gémissement de pur plaisir.

Lorsqu'il releva finalement la tête, le cœur d'Éva menaçait de sortir de sa poitrine. Elle savait qu'elle devrait le repousser, mais elle n'en avait pas la force. Il était chaud et ferme et elle mourait d'envie de sentir au-dessus d'elle son corps nu qui la pénétrait. N'eût été la situation inappropriée, elle aurait remonté ses jupes et l'aurait laissé la prendre.

— Que faites-vous ici ? chuchota-t-elle en s'agrippant à sa veste. Quelqu'un pourrait vous avoir vu. Prévoyez-vous de causer ma perte ?

— C'était mon intention, la taquina-t-il. Je savais que votre curiosité vous conduirait jusqu'à moi.

Il inclina la tête pour lui mordiller l'oreille.

— J'ai vu votre carrosse, mais je prévoyais uniquement de passer devant. Mon avocat est à deux portes d'ici. Lorsque je vous ai vue par la fenêtre, j'ai été attiré à l'intérieur, poursuivit-il en descendant une main pour lui caresser le postérieur. Je n'ai pas pu résister à quelques caresses.

Étrangement, son aveu lui fit plaisir. Elle haussa un sourcil.

— Vous devez bien connaître la boutique, monsieur le duc, pour avoir trouvé cette pièce. Elle est quelque peu cachée derrière les étagères.

— Je suis venu ici une ou deux fois.

Sans doute avec d'anciennes amantes. Il suçota le lobe de son oreille.

Éva gloussa doucement et pencha la tête en arrière pour lui permettre d'accéder à son cou. Sa perruque glissa et lui bloqua le chemin. Il grommela et leva la tête.

— Je déteste la manière dont vous cachez vos cheveux, Éva. Pourquoi en ressentez-vous le besoin ?

Éva le lâcha et s'adossa au mur.

— Vous ne comprendriez pas, monsieur le duc. Le monde connaît votre existence depuis votre naissance. Je n'ai pas cette chance. Je dois garder mes deux mondes séparés. Mademoiselle Black appartient aux courtisanes tandis que mademoiselle Winfield m'appartient.

— Intéressant. Vous vous cachez uniquement de vos courtisanes ? lui demanda-t-il en soulevant son menton du bout des doigts pour la regarder dans les yeux. Je suis au courant de l'histoire de votre mère. Est-ce la véritable raison pour laquelle vous vous cachez derrière mademoiselle Black ?

Éva leva la tête.

— Vous êtes au courant ?

Elle se pencha pour se libérer de son étreinte. Elle lui fit face, les sourcils froncés.

— Comment est-ce possible ?

Elle avait envie de vomir. Toutes ces années passées à cacher la vérité et le duc n'avait mis que quelques jours à découvrir son plus grand secret. Elle croisa les bras d'un geste protecteur.

— Oh, c'est vrai. Vous vous êtes donné comme mission de tout découvrir à mon sujet afin de pouvoir me traîner dans la boue et de ruiner ma vie.

— Éva, dit-il d'une voix devenue glaciale, malgré mes projets de vengeance, jamais je ne dévoilerai votre secret. J'ai mis fin à l'enquête aussitôt que j'ai reconnu le nom de Charlotte.

Son estomac se noua lorsqu'elle entendit le ton familier sur lequel il avait prononcé « Charlotte ».

— Vous connaissez ma mère ? chuchota-t-elle en portant les mains à sa bouche.

Le duc hocha la tête.

— Mon père la connaissait un peu. Je l'ai rencontrée une fois à Hyde Park quand j'étais enfant. Elle était superbe et aimable. Elle m'avait permis de monter devant son carrosse avec le cocher alors qu'elle faisait le tour du parc. Mon père ne me permettait pas de faire ça.

Il s'approcha d'un pas.

— Mon détective ne sait rien de son identité. Je m'en suis assuré. Charlotte est en sécurité.

Les larmes montèrent aux yeux d'Éva. Elle n'avait jamais rencontré personne qui avait connu sa mère du temps où elle était jeune et enjouée. Elle avait dû couper tous les ponts avec la vie de courtisane de sa mère afin de les protéger, elle et son esprit fragile.

— Elle est malade, monsieur le duc, dit-elle faiblement. Si quelqu'un découvrait la vérité au sujet de son passé, je ne crois pas qu'elle pourrait supporter de se retrouver au centre de l'attention.

Nicholas l'attrapa par le bras et la força à le regarder en face. Il n'y avait aucun signe d'idées de vengeance ou de colère sur les traits ombragés de son visage ; elle vit uniquement de la compassion ainsi qu'une touche de sympathie lorsqu'il se pencha jusqu'à ce qu'ils soient pratiquement nez à nez.

— Vous avez ma parole, Éva. J'emporterai son secret dans ma tombe.



Comment pouvait-elle avoir confiance en cet homme ? Bien qu'il dise maintenant le contraire, il s'était organisé pour la détruire. Le changement qui s'était opéré en lui depuis la nuit qu'ils avaient passée ensemble n'était certainement qu'une diversion passagère. Des ébats enfiévrés ne changeraient rien au fait que le duc était impitoyable, égoïste et arrogant.

— Peu importe ce qui se passera entre nous, Éva, je ne trahirai pas Charlotte, dit-il sérieusement, comme s'il avait lu le doute dans ses pensées. Une telle chose serait cruelle.

Éva hocha la tête.

— Merci, monsieur le duc.

Troublée, elle recula de sorte à se trouver hors de portée.

— Je devrais y retourner avant que les demoiselles ne commencent à s'inquiéter, dit-elle en détournant le regard.

Elle ne pouvait pas supporter de voir ce duc vengeur diabolique sur les traits de l'homme qui l'avait aimée si passionnément le temps d'une nuit magique et qui l'avait serrée tendrement dans ses bras tandis qu'elle dormait.

Pendant un instant, elle sentit le poids de son regard et, à contrecœur, leva les yeux sur son visage encapuchonné. Sa posture était crispée et il serrait les dents. Un abîme s'était ouvert entre eux lorsqu'il avait admis connaître la mère d'Éva et elle savait qu'il le sentait aussi.

Nicholas hocha sèchement la tête avant d'y renfoncer son chapeau.

— Bonne journée, mademoiselle Black.

— Bonne journée, monsieur le duc.

Sans un regard de plus, il l'abandonna dans l'obscurité.

•

Éva rentra chez elle quelques heures plus tard, épuisée. Elle avait laissé les femmes à l'école, ensevelies sous des boîtes de robes, de chapeaux et de gants, et avait profité de l'occasion pour s'éclipser. Elles étaient heureuses de dépenser leurs maigres économies pour des robes et Éva s'était assurée que chaque achat fût raisonnable.

Elle avait mal aux pieds d'être restée debout pendant des heures interminables et sentait les tensions de la journée accumulées derrière son front. Harold ne lui avait pas adressé la parole de toute la journée. En revanche, il avait en permanence affiché un air renfrogné tandis qu'il les conduisait d'une boutique à l'autre et les aidait à porter leurs paquets.

Elle se demanda s'il avait vu le duc entrer dans la boutique et s'il soupçonnait un rendez-vous. Même si leur rencontre avait mené à de brefs ébats sur le plancher de l'arrière-boutique, elle n'avait pas d'explications à lui donner. En tant qu'adulte, elle prenait ses propres décisions. Si elle jugeait nécessaire de prendre un amant différent chaque jour de la semaine, ce serait sa décision. Elle ne lui avait jamais posé de questions sur ses histoires d'amour et il n'avait pas à s'inquiéter des siennes.

— Avez-vous l'intention de me parler, Harold, ou vais-je devoir subir votre silence désapprobateur jusqu'à la fin de mes jours ?

Elle s'arrêta juste à l'entrée du vestibule et leva la tête. Les sourcils blonds d'Harold se rejoignaient presque au-dessus de son nez.

— Vous feriez aussi bien de dire ce que vous avez à dire, qu'on en finisse. Je ne supporte pas ce silence infernal.

— Vous faites une erreur, grommela-t-il en enlevant son chapeau, dont il écrasa d'une main l'étroit rebord. Monsieur le duc va vous détruire, Éva. Il va prendre et prendre encore jusqu'à ce que vous

n'avez plus rien à donner, puis il vous quittera comme votre père a quitté votre mère. Qu'allez-vous faire ensuite ?

— Mon père est mort, répondit-elle d'un ton brusque. Ce n'est pas la même chose.

— Ah non ?

Il la prit par le coude et l'entraîna dans le petit salon. Une fois la porte fermée, il se tourna vers elle.

— Il vous utilise à ses propres fins. Ne vous méprenez pas, Éva. Une fois qu'il aura conquis votre cœur, il disparaîtra sans laisser de traces.

— Ma mère et mon père étaient amoureux et il est décédé. Décédé ! s'exclama-t-elle tandis que la colère montait en elle. Je ne suis pas amoureuse de monsieur le duc.

C'était la vérité. Elle serait folle de tomber amoureuse d'un homme comme lui. Sa fortune et sa condition étaient supérieures aux siennes. Il choisirait comme épouse une belle de son propre rang. Éva n'était qu'une diversion temporaire et n'en demandait pas davantage.

— Et je ne le serai jamais.

— Vous le niez pour l'instant, mais qu'en sera-t-il dans une semaine ou dans un mois ?

Harold se frotta la main contre sa joue. Il y avait plusieurs jours qu'il ne s'était pas rasé et cela commençait à se voir.

— Même s'il tombait amoureux de vous, il ne pourrait pas vous épouser. Vous le savez, poursuivit-il en faisant les cent pas sans lui laisser le temps de répliquer. Sauriez-vous vous satisfaire d'un arrangement comme celui qu'avaient vos parents ? demanda-t-il avant de secouer la tête et de lui lancer un regard noir. Je vous connais, Éva. Faire la pute pour lui tout en sachant que sa duchesse l'attend à la maison vous rongerait de l'intérieur.

— Comment osez-vous faire preuve d'une telle insolence envers moi ? s'écria-t-elle. Vous n'avez pas le droit.

— Il faut bien que quelqu'un le fasse, rétorqua-t-il en parcourant la pièce d'un pas raide, le corps tendu. Vous êtes sous le charme et ne voyez plus clairement.

Ses paroles franches la calmèrent. Elle serra les bras autour de sa taille et s'approcha de la fenêtre. Les nuages s'amoncelaient dans le ciel et une légère bruine se mit à tomber. La grisaille de la journée correspondait bien à son humeur maussade, pensa-t-elle en fixant la rue au-delà du jardin trempé par la pluie.

Elle savait qu'Harold avait raison et, en cet instant, elle le détestait parce qu'il la connaissait trop bien. Elle détestait aussi le fait qu'il était son seul véritable ami et que, pour protéger sa mère, elle s'était tant isolée qu'elle ne partageait avec personne cette proximité habituelle entre femmes.

Comment un homme pouvait-il parfaitement comprendre le cœur d'une femme ? Comment pouvait-elle lui expliquer qu'elle s'était sentie vivante pour la première fois de sa vie pendant ces instants volés dans les bras de monsieur le duc ? Elle avait partagé une passion avec le duc, et ce, sans penser à sa mère, ni à ses courtisanes, ni à la manière dont elle devait étouffer ses soucis et ses craintes au quotidien. Elle s'était dénudée aussi bien physiquement qu'émotionnellement et, étrangement, elle avait fait confiance à monsieur le duc cette nuit-là, tant en ce qui concernait son corps que son cœur.

— Je ne veux plus en parler.

Elle avait envie de vomir. Par son ignorance et ses accusations, Harold l'avait transformée en pute. Bien qu'il n'y ait eu aucun échange d'argent entre le duc et elle, et qu'ils n'aient convenu d'aucun arrangement, elle avait couché avec cet homme sans recevoir de sa part ni mots d'amour ni promesses d'avenir.

Harold la voyait comme elle refusait de se voir elle-même. Le fait qu'elle ait cédé à la tentation avec monsieur le duc faisait-il d'elle une pute ?

À cet instant, elle commença à comprendre ses courtisanes mieux que jamais auparavant.

Elle les avait aidées, leur avait enseigné, leur avait trouvé des époux, mais elle n'avait jamais vraiment compris, en tant que vieille fille vierge, ce qui incitait tant de femmes à choisir et à maintenir ce style de vie.

La nuit passée avec monsieur le duc lui avait appris à quel point le désir pouvait être puissant. Son corps, sinon son esprit et son cœur, avait si désespérément eu envie de lui. Même en cet instant, elle brûlait d'envie de l'accueillir dans son lit, de sentir ses mains jouer avec elle jusqu'à lui faire perdre la tête. Elle avait envie de goûter sa peau, de le sentir la pénétrer longuement, profondément. Elle avait envie d'entendre son cœur battre sous son oreille tandis qu'elle était appuyée contre son torse et qu'il dormait à ses côtés, son bras autour d'elle.

Elle aurait voulu oublier le jour où il était apparu sur le pas de sa porte et l'effacer de son esprit. Elle aurait voulu ne pas voir la déception dans les yeux d'Harold parce qu'elle avait offert son innocence à leur ennemi.

— Peut-être ne voulez-vous pas parler de monsieur le duc, mais je vois dans vos yeux qu'il vous a mis le grappin dessus.

Éva regarda par-dessus son épaule et vit Harold attraper la poignée de la porte avant de se tourner vers elle.

— Soyez prudente, Éva.

•

— N'oublie pas le bal de Lady Pennington ce vendredi ; les Banes-Dodd y seront.

La mère de Nicholas, Catherine, triait une pile d'invitations qui se trouvait à côté de son assiette au petit-déjeuner. Elle les séparait en piles selon leur importance, comme elle le faisait tous les matins devant des pâtisseries aux fraises et des œufs trop cuits.

— Je suis persuadée que Lucy est impatiente de te revoir, mon très cher fils. Il y a des semaines que tu n'as fait acte de présence à aucune réception.

Nicholas leva les yeux de son journal et fronça les sourcils. Depuis qu'il avait perdu Arabella, faire la cour à Lucy Banes-Dodd ne l'intéressait plus. Diable, depuis qu'il avait rencontré Éva, elle occupait toutes ses pensées, ce qui avait atteint un niveau obscène après qu'il l'eut emmenée dans son lit. En fait, il avait du mal à se remémorer le visage de la belle Lucy.

Il s'était donné tant de mal, d'abord pour se venger d'Éva et ensuite pour la séduire, qu'il avait relégué aux oubliettes tous les autres aspects de sa vie.

— Des semaines ?

Il se creusa les neurones pour se rappeler la dernière fête à laquelle il avait assisté. Il s'agissait du bal masqué des Wilksbury, environ un mois plus tôt. Il s'était déguisé et avait dansé plusieurs fois avec Lucy, qui portait un costume de bergère, ainsi qu'avec plusieurs autres duchesses potentielles. La soirée avait été assez plaisante, mais il n'avait pas tellement la tête à faire la cour. Il se trouvait alors au beau milieu de sa quête pour retrouver Arabella. La soirée n'avait pas été particulièrement mémorable.

Il était souvent agité ces derniers temps. Avec l'âge, l'excitation liée aux plaisirs de la jeunesse avait disparu ; le jeu et les rapports sexuels dépourvus de sentiments avec des amantes dont il aurait oublié le visage le lendemain ne suscitaient plus son intérêt. Bien qu'il ait fourni de grands efforts pour



devenir l'homme que son père voulait qu'il devienne, il savait qu'il y avait certaines choses qu'il voudrait faire différemment.

— Tu es distrait ces temps-ci, mon cœur.

Les yeux verts curieux de sa mère scrutèrent son visage. Elle posa une invitation sur la pile appropriée et se pencha en avant pour mieux examiner son fils.

— On raconte que tu as égaré ta maîtresse.

Nicholas grimaça. Il faisait à nouveau les frais des rumeurs. Il détestait cela. Mais jacasser à propos de choses dont ils ne savaient rien était un fléau propre aux gens de son rang. La succession de scandales divertissait la société et lorsqu'il n'y en avait aucun en vue, on inventait des histoires.

Le fait que sa mère mentionne sa maîtresse au petit-déjeuner lui fit hausser un sourcil.

— Je ne l'ai pas perdue, Mère. Nous nous sommes quittés. À l'amiable.

Un autre visage remplaça ceux de Lucy et d'Arabella dans sa tête. Un visage qu'il ferait bien mieux d'oublier.

Sa mère n'avait pas besoin d'être au courant de cela.

Au plus profond de lui-même, il savait bien que la fouguese mademoiselle Winfield lui causerait des ennuis, qu'elle était une épine dans le pied de sa vie bien rangée. S'il voulait retrouver quelque peu la raison, il vaudrait mieux qu'il se trouve un nouveau passe-temps. Et vite.

— Tu n'as donc aucune intention de te jeter du haut d'un pont pour mettre un terme à tes souffrances, dit sa mère, dont les lèvres s'étirèrent.

Il jeta un regard à son visage encore séduisant. Ses cheveux bruns avaient commencé à grisonner, mais son visage était toujours aussi joli. Les hommes se bousculaient pour parler à la riche et charmante veuve. Ses malheurs passés la retenaient de se remarier tout comme une colonne vertébrale d'acier lui avait tenu la tête haute lorsque son mariage s'était effondré. Ses activités sociales, ses œuvres de charité et l'éducation de son fils la comblaient pleinement.

C'était son célibat qui la tracassait.

— Vous pouvez rassurer les commères ; je n'ai aucune intention de sauter vers ma mort de quelque surface surélevée.

Jamais une femme n'avait eu suffisamment d'importance à ses yeux pour qu'il considère la mort préférable à sa perte. Il reprit le journal et en parcourut la page.

— En fait, j'assisterai au bal, Mère. Il est grand temps pour moi de retourner en société.

•

— Une jeune femme à la porte désire vous parler, mademoiselle Éva.

Le majordome âgé de sa mère, Edwin, jeta un coup d'œil rapide à la pâte entre les mains et sur les bras d'Éva. Celle-ci se mettait à cuisiner quand quelque chose la tracassait. Cela la calmait et lui permettait de réfléchir en profondeur à ses problèmes. Aujourd'hui, ils ne manqueraient pas de miches de pain.

— Elle prétend être une parente quelconque, mais elle refuse d'en dire plus, poursuivit-il.

Une parente ? À part sa mère et des demi-sœurs qu'elle n'avait jamais rencontrées, il n'y avait personne dont elle pouvait se targuer d'être une parente. La famille de sa mère était décédée et celle de son père, hors de portée.

La curiosité la retint de renvoyer la visiteuse.

— Installez-la dans le petit salon. Je vais me laver les mains et j'arrive.

Éva laissa tomber la pâte et se nettoya les mains, l'esprit en ébullition. C'était le mois des visites étranges. D'abord, monsieur le duc et maintenant, une femme qui prétendait être un membre de la famille disparu depuis longtemps.

Éva était soulagée que sa mère dorme à l'étage. Si la visiteuse était réellement quelqu'un de la famille, Éva découvrirait les raisons de son arrivée impromptue et improviserait à partir de là.

Elle lissa sa robe du mieux qu'elle put en époussetant la farine. C'était l'une de ses robes les plus anciennes et elle était légèrement effilochée aux poignets, mais elle n'avait pas le temps de se changer. Elle tapota ses cheveux, coinça une boucle rebelle derrière son oreille et quitta la cuisine avec appréhension. Elle chercha Harold du regard en se dirigeant vers le petit salon. Il n'était pas là. Elle le soupçonna d'être parti à Cheapside pour vérifier que les courtisanes allaient bien.

Elle s'arrêta devant la porte du petit salon et prit quelques profondes respirations pour se calmer.

Lorsqu'elle entra dans le petit salon, l'étrangère regardait le portrait de son père au-dessus de la cheminée. Séduisant et imposant, ses yeux couleur d'ambre avaient une lueur amusée. Petite, elle adorait ce regard, comme s'il connaissait de profonds et troublants secrets qu'il choisissait de ne pas partager.

Elle eut le cœur serré. Il lui manquait tellement. Toutefois, ce fut la petite silhouette vêtue de gris tourterelle qui retint son attention. Malgré la simplicité de sa coupe, la robe était coûteuse et le bonnet assorti ne couvrait pas entièrement ses cheveux pâles. De derrière, il était difficile d'évaluer son âge, mais Éva se doutait qu'elle était jeune.

Éva fit un pas dans la pièce, mais une voix douce qui provenait de sous le bonnet l'arrêta.

— Il était tellement beau, n'est-ce pas ? Il paraît que tu as ses yeux, Évangéline.

La femme se tourna lentement. Bien que son visage en forme de cœur fût dans l'ombre de son bonnet, il était impossible de ne pas reconnaître, sous le rebord, les yeux qui la fixaient. Des yeux qu'Éva, son père et cette fille avaient en commun. Une rare couleur d'ambre foncé avec, si l'on regardait d'assez près, une touche dorée autour des pupilles.

La pièce tangua. Éva tituba jusqu'à un fauteuil et s'assit. Sa gorge se serra et ses mains tremblèrent. Elle n'avait pas besoin d'un acte de naissance pour savoir qu'il s'agissait de sa sœur. Bien que cette fille n'ait pas du tout la même couleur de cheveux qu'Éva, elles seraient facilement reconnues parmi une foule comme étant apparentées.

La question, c'était de savoir de quelle sœur il s'agissait et pourquoi elle était ici, surtout à ce moment précis.

— Je crains de vous avoir bouleversée, Évangéline.

La jeune femme ôta son bonnet et s'approcha d'Éva. Elle la dépassait de trois à cinq centimètres. Son nez mutin était parsemé de quelques taches de rousseur et sa bouche était légèrement courbée. Elle était jolie.

— Ce n'était pas mon intention. J'avais peur que vous refusiez de me voir alors j'ai cru préférable de ne pas annoncer mon nom.

Elle joignit ses mains gantées. Peut-être tremblait-elle aussi.

— Je suis Noëlle. Je suis née deux ans avant vous. Notre sœur, Margaret, est entre nous deux. Elle est la plus sérieuse des deux.

Les yeux de Noëlle dansèrent. De toute évidence, elle avait hérité de la nature espiègle de leur père.

— Peut-être avez-vous besoin d'un instant pour vous ressaisir. Devrais-je faire apporter du thé ?

— Non.

Éva inspira profondément et secoua la tête pour chasser son malaise. Elle connaissait depuis toujours l'existence de Noëlle, mais la voir assise en face d'elle dans son petit salon l'avait ébranlée.

— Je crains d’être confuse. On m’avait laissé entendre que vous n’étiez pas au courant de mon existence, ou plutôt que vous ne vouliez rien savoir de moi. Je ne suis pas le genre de femme qu’une dame avec un titre voudrait avoir comme parente.

Noëlle haussa un sourcil blond et prit un air perplexe.

— Pourquoi pas ? Nous avons le même père. Nous ne sommes pas à blâmer pour les choix qu’il a faits, dit-elle en souriant joyeusement. Je connais votre existence depuis des années parce que j’ai surpris une conversation entre ma mère et tante Béatrice.

Elle jeta un coup d’œil au portrait.

— Quand j’étais enfant, ma mère refusait de me laisser vous voir. Maintenant que je suis assez âgée pour prendre mes propres décisions, je devais venir vous voir.

Éva eut l’impression que son monde s’écroulait. D’abord monsieur le duc, et maintenant une autre personne était sortie de l’ombre pour tout mettre en péril. Elle ramait à contre-courant et était sur le point d’être emportée.

— Je crois qu’il serait préférable que vous partiez et que vous ne reveniez plus, dit doucement Éva. Vous n’avez rien à faire ici.

Un éclair de douleur traversa le visage de Noëlle. Elle regarda longuement Éva, puis posa les mains sur ses hanches. Une étincelle de défiance remplaça la douleur.

— Je suis venue ici à l’insu de ma mère, sans sa permission et au mépris de l’avis de Margaret. J’ai tout risqué pour vous rencontrer, ma sœur. Et vous voulez me jeter dehors alors que nous venons à peine de nous rencontrer ?

Elle tapa de l’orteil.

— Vous pouvez me faire sortir de force, mais je ne suis pas prête à prendre congé immédiatement.

Cette fille était têtue, une caractéristique qu’elles partageaient. Elle était aussi charmante et rebelle, des traits de caractère qu’Éva considérait habituellement comme des qualités. Ses propres tendances rebelles avaient cédé la place aux responsabilités.

Éva sentit sa colère faiblir. Cela ne ferait pas de mal de découvrir si une raison plus obscure motivait sa visite. Pour préparer sa défense, il est utile de connaître ses ennemis.

— Vous êtes Lady Noëlle Seymour. Pourquoi voudriez-vous connaître la fille d’une courtisane ? lui demanda Éva en joignant les mains. Mon ascendance ne change rien aux circonstances de ma naissance. Notre père a trompé votre mère. Je ne comprends pas pourquoi vous ne me méprisez pas.

Noëlle se laissa tomber sur un fauteuil et soupira. Elle n’avait visiblement aucune intention de partir sans avoir dit ce qu’elle avait sur le cœur. Pour lui faire quitter l’immeuble, Éva aurait besoin d’Harold, qui était absent.

— Si vous connaissiez ma mère, vous comprendriez pourquoi il a cherché un lit plus chaleureux ailleurs, répondit Noëlle. Ma mère est froide et ne pense à personne d’autre qu’à elle-même. Ma sœur et moi étions surtout un fardeau, une part de ses obligations pour continuer la lignée familiale. Elle a regretté amèrement de ne pas avoir eu un fils.

— C’est horrible, répliqua Éva, compatissante malgré elle.

Sa mère n’était certainement pas parfaite, mais Éva avait toujours su qu’elle était aimée. Jamais sa mère n’avait exprimé le moindre regret quant à sa naissance.

— Tout de même, si on vous trouvait ici, vous seriez ruinée. Le scandale ébranlerait la bonne société.

Éva n’avait rien à faire de la noblesse snobinarde, mais elle savait que si Noëlle aspirait un jour à un mariage convenable, elle devait garder leur lien de parenté secret et sa réputation, immaculée.

— Taratata, rétorqua Noëlle en balayant l'air de la main. Personne n'a besoin de savoir que nous sommes sœurs. Nous n'avons qu'à dire que nous sommes des cousines éloignées qui viennent de se retrouver. Que vous êtes venue nous rendre visite d'un coin reculé du Northumberland. La société n'a pas besoin de connaître la vérité.

Ses paroles résonnèrent dans la tête d'Éva.

— Vous ne pouvez pas suggérer que nous soyons vues ensemble en public. Vous devez avoir perdu la raison.

En vérité, Éva n'était pas certaine d'avoir réellement envie de connaître Noëlle, que ce soit en public ou autrement. Elle avait l'impression que la tornade qu'incarnait sa sœur pouvait lui causer bien des ennuis. Il y avait beaucoup d'avantages à être enfant unique.

Noëlle secoua la tête en soupirant.

— Je crains que l'aventure n'effraie ma sœur. Je dois dire que je suis plutôt déçue.

Elle regarda autour d'elle dans la pièce et porta son attention sur une petite figurine d'éléphant.

— Saviez-vous que notre père a passé du temps en Inde et en Amérique ? Il a beaucoup voyagé et a vu beaucoup de choses. Il était aventurier dans sa jeunesse, dit Noëlle, dont le visage s'assombrit. Que penserait-il de sa fille s'il savait qu'elle a peur de son ombre ?

Une vertèbre à la fois, Éva se redressa.

— Comme vous ne savez rien de moi, vous ne pouvez pas porter un tel jugement. J'ai vécu beaucoup d'aventures.

Elle ne pouvait pas parler de l'école des courtisanes ni de sa liaison avec monsieur le duc à sa sœur. C'était ses secrets. Elle lança un regard noir à Noëlle.

— Je vous soupçonne, ma sœur, de me lancer un défi auquel vous me croyez incapable de résister.

La jeune femme était une inconnue à tous les points de vue, mais quelque chose chez elle intriguait pourtant Éva. Elle avait un petit côté sauvage et Éva soupçonnait que sa mère, Lady Seymour, avait en vain tenté de le dompter. Après tout, elle avait fait le trajet depuis le Kent afin de rencontrer sa sœur illégitime, et ce, en prenant de grands risques pour sa famille et pour elle-même.

En outre, l'idée de contrarier la femme qui leur avait presque volé l'allocation de son père lui remonta le moral. Lady Seymour souffrirait d'une crise d'apoplexie si elle venait à découvrir où était sa fille aînée.

Il n'en restait pas moins qu'apprendre à connaître Noëlle en privé, c'était une chose. Quant aux sorties en public, jamais elle n'approuverait une telle folie.

Elle sourit à sa sœur aînée.

— Prendriez-vous un peu de thé, Noëlle ? Je crois qu'il est grand temps que nous fassions connaissance.

Pendant presque deux heures, elles bavardèrent de tout, des détails de leur vie quotidienne en passant par des histoires de leur père. Comme Éva ne réussit pas à trouver de raisons cachées pour expliquer l'apparition de sa sœur, la réserve qu'elle éprouvait envers elle s'estompa peu à peu. Noëlle paraissait sincère et franche.

Elles rirent un peu, pleurèrent davantage et se découvrirent une véritable affection l'une pour l'autre. Éva en apprit un peu sur Margaret et comprit que les deux sœurs ne partageaient pas le même point de vue en ce qui concernait leur demi-sœur. Éva ne rencontrerait apparemment jamais Margaret. Connaître Noëlle et passer quelques heures avec elle lui suffisaient amplement.

Plus tard, lorsqu'Éva fut au lit et que la maison devint silencieuse, elle était heureuse et contente. Toutes ses inquiétudes s'étaient dissipées. Elle était persuadée que Noëlle serait satisfaite de leur rencontre et qu'elle rentrerait dans le Kent pour reprendre sa vie là-bas.

Sans faire de mal à personne.



Les plumes grattaient sur les parchemins tandis que les anciennes courtisanes additionnaient des chiffres et balançaient des colonnes. Éva se promenait de l'une à l'autre, telle une institutrice guindée toute de gris vêtue. Apprendre aux femmes à faire la comptabilité était une entreprise inhabituelle. Toutefois, cela s'avérait un outil précieux pour elles. On ne savait jamais quand la maîtrise du calcul pouvait se révéler utile.

— Je n'y arrive pas, se plaignit Rose en laissant tomber sa plume dans l'encrier et en fixant ses paumes ouvertes ainsi que les taches d'encre sur plusieurs de ses doigts. Je suis nulle en calculs.

— Laisse-moi voir où tu en es, Rose.

Éva se pencha par-dessus son épaule et commença à additionner mentalement les chiffres. À la moitié de la colonne, elle trouva l'erreur.

— C'est là que ça se gâte. Tu as mis un six ici au lieu d'un huit.

Rose se pencha sur le parchemin pour l'inspecter.

— Hum.

Elle reprit la plume et fit la correction. Une minute plus tard, elle remit une fois de plus la plume dans l'encrier et se frotta les mains ensemble en jubilant.

— J'ai réussi !

Éva sourit.

— Oui, tu as réussi. Et comme tu as terminé l'exercice de façon très satisfaisante, j'ai une surprise pour toi, dit-elle avant de faire une pause le temps que tous les yeux se tournent vers elle. Un coup d'œil dans le livre des époux.

Rose lâcha un petit cri aigu.

— Je suis si impatiente de regarder ! s'exclama-t-elle en bondissant sur ses pieds et en joignant les mains. Je suis la première.

Plusieurs regards jaloux la suivirent à travers la pièce. Éva s'approcha de la bibliothèque et en retira le lourd volume. Elles avaient bientôt terminé leur instruction et étaient presque prêtes à prendre un partenaire. Choisir des prétendants potentiels était aussi excitant pour les femmes que pour Éva.

Elle caressa la couverture du livre.

— Installe-toi sur le canapé, Rose.

Rose se laissa tomber à l'endroit indiqué et tendit les mains. Les lèvres d'Éva s'étirèrent. Rose n'était pas timide. Cela faisait partie de son charme. En ce qui concernait les aventures de la vie, cette fille avait autant d'enthousiasme qu'un chiot agité.

— Ceci est le point culminant de votre apprentissage.

— Pourquoi avez-vous fondé cette école, mademoiselle Éva ? demanda Abigail en trempant sa plume dans l'encrier.

— Eh bien, c'est assez simple, en fait, répondit Éva. Ce qui commença comme une simple conversation au sujet d'un amour non réciproque avec le jeune artiste timide qui peignait le portrait de ma mère s'est transformé en un moyen d'aider les jeunes courtisanes. Il a fallu plusieurs années et d'innombrables heures de travail, mais je suis fière du résultat.

L'histoire était vraie. Elle omit la partie sur l'histoire de sa mère et la façon dont cela l'avait menée là. Les deux histoires mises ensemble l'avaient convaincue d'aider les courtisanes à trouver l'amour, ainsi qu'une échappatoire.

— Dites-nous-en plus sur l'artiste, l'encouragea Pauline.

— Il se trouvait que monsieur Bennet était à la recherche d'une épouse et qu'il était profondément épris de mademoiselle Hale, qui était la maîtresse d'un comte, poursuivit Éva en souriant. Je suis

intervenue et me suis découvert un don étonnant pour jouer les entremetteuses. Très vite, ils sont tombés éperdument amoureux. Le couple était tellement ravi de mon travail qu'il m'a demandé de l'aider à trouver une compagne pour le frère de monsieur Bennet. Grâce au bouche-à-oreille, ainsi qu'à une série d'amis de monsieur Bennet, célibataires malheureux de leur état, mon école était née. Maintenant, monsieur Bennet me recommande des prétendants et en dessine les portraits, tandis que madame Bennet s'occupe de leur famille grandissante de cinq enfants. Bien entendu, c'est moi qui ai le dernier mot sur le choix des hommes qui apparaissent dans le livre.

C'était un partenariat très bien réussi. En trois ans à jouer les entremetteuses, elle n'avait pas reçu une seule plainte de la part des époux ou épouses.

— Lorsque vous aurez toutes terminé vos calculs, dit Éva en ouvrant le livre au premier visage, vous pourrez aussi jeter un coup d'œil.

Cette déclaration fut suivie par le grattement furieux de plumes sur les parchemins tandis qu'Éva tendait le livre à Rose. Pendant que tout le monde était occupé, Éva regarda tour à tour chacune des femmes, notant tristement l'absence d'Yvette. Personne ne l'avait vue depuis la veille, alors qu'elle était sortie faire une course secrète dont elle n'était pas encore rentrée.

Éva savait qu'Yvette trouvait très difficile le passage du rôle de courtisane à celui d'épouse. L'épreuve l'avait amenée à se replier sur elle-même dans les deux derniers jours. Elle avait vendu son corps pendant si longtemps qu'elle n'était pas certaine qu'une vie normale puisse la satisfaire.

Malgré tout, Éva avait fermement cru qu'Yvette désirait toujours changer de vie.

Maintenant, elle n'en était plus si certaine.

Yvette était-elle retournée chez son amant violent sans le dire à personne ? Selon ce qu'Éva avait compris, il frappait Yvette quand il perdait une bourse au jeu. Lorsqu'une entreprise commerciale tournait mal, il lui faisait un œil au beurre noir ou lui fendait la lèvre. Toutes les raisons étaient bonnes pour passer ses frustrations sur elle. Yvette avait beaucoup souffert ; c'est pourquoi Éva n'arrivait absolument pas à comprendre comment elle pourrait avoir envisagé de retourner chez cet homme.

Malheureusement, son identité restait un mystère. Yvette refusait de dire son nom lorsqu'on le lui demandait. Sans cette information, il était impossible de savoir si Yvette avait renoué avec lui ou non.

Selon Sophie, Yvette étant une femme d'un certain âge dont la carrière tirait à sa fin, elle avait subi les coups avec stoïcisme jusqu'à ce qu'elle trouve son chemin jusqu'à la porte d'Éva.

— Je suis la suivante ! s'exclama Pauline en posant sa plume et son parchemin pour s'empreser de prendre une place de choix à côté de Rose.

Très vite, les deux femmes se mirent à bavarder gaiement en parcourant les portraits.

Éva s'approcha de la fenêtre et regarda de chaque côté de la rue déserte. Tandis que les jeunes femmes gloussaient derrière elle, elle sentit les ténèbres envahir le creux de son estomac. Quelque chose clochait à propos de l'absence d'Yvette. Elle le savait, le sentait, et était certaine que peu importe où elle était, Yvette avait de graves ennuis.

Dans une ville aussi grande que Londres, où devait-on commencer à chercher une courtisane disparue ? Si elle se mettait à sa recherche, Yvette voudrait-elle être retrouvée ?

Éva savait qu'elle ne pouvait rien faire pour l'instant et qu'elle devait se concentrer sur les courtisanes qui restaient. Elles ne s'inquiétaient pas encore pour Yvette et Éva savait qu'elles suivraient son exemple. Si elle se montrait calme et persuadée qu'Yvette reviendrait, elles feraient de même.

— Celui-ci est très séduisant, dit Abigail.



Éva se tourna pour découvrir un trio de têtes penchées sur le livre. Le parchemin bruissait lorsqu'elles tournaient les pages. Sophie, qui eut bientôt terminé ses calculs, se pencha par-dessus le dossier du canapé pour se joindre à elles.

— Celui-ci a les dents inférieures trop reculées, mais il a des yeux très doux, dit Rose. J'adore les hommes qui ont les yeux doux.

— Regarde celui-ci, répondit Sophie en pointant un visage et en plissant les yeux pour lire les informations. Ça dit qu'il est avocat.

Son visage s'illumina.

— Avocat ? Il doit avoir une jolie maison.

Sophie leva les yeux vers Éva, qui l'avait rejointe derrière le canapé. Éva jeta un coup d'œil au livre par-dessus ses lunettes ; celles-ci étaient en verre transparent et ne servaient à rien.

— Il est bien avocat, acquiesça Éva.

Il s'agissait de l'un des hommes qu'elle avait choisis pour Sophie.

— Il cherche une femme d'une certaine maturité sans enfants pour s'occuper de sa maison et l'accompagner en voyage lorsqu'il rend visite à des clients. Il est assez fortuné.

— Il serait parfait pour toi, Sophie, s'empressa d'intervenir Pauline. Je parie qu'il a fière allure à la cour.

Sophie tenta de cacher son intérêt, mais elle avait les yeux brillants. Éva lui enverrait son invitation immédiatement.

— Pourquoi ne me feriez-vous pas chacune une liste de prétendants potentiels ? demanda Éva en se dirigeant vers son secrétaire. J'enverrai les invitations la semaine prochaine, poursuivit-elle en souriant aux femmes. Vous avez fait la preuve que vous êtes de bonnes élèves. Nous devrions terminer nos leçons dans les prochains jours.

À voir les femmes maintenant, il serait difficile de reconnaître une ancienne courtisane dans le groupe. Elles étaient décentement vêtues et dépourvues de maquillage ainsi que de parures tapageuses. Chacune était de nature charmante, ce qui rendait très agréable le temps passé en leur compagnie.

Éva avait le pressentiment que ses clients masculins seraient ravis de prendre pour épouse n'importe laquelle d'entre elles.

•

Harold conduisit Éva à la maison quelques heures plus tard, lui donnant des réponses monosyllabiques et évitant de répondre à ses questions concernant l'endroit où il s'était rendu. Il était toujours en colère contre elle, et elle contre lui, mais pour l'instant, elle avait d'autres soucis plus urgents que la mauvaise humeur de son domestique et ami.

L'absence d'Yvette la rongait. Pas une seule fois, depuis ce jour où elles s'étaient rencontrées pour leur première réunion, Éva n'avait pensé qu'Yvette regrettait son choix d'abandonner la vie de courtisane. Bien qu'elle eût de la difficulté à s'adapter à l'instruction, elle y était arrivée et avait réussi ses leçons de façon satisfaisante.

Dans les derniers jours, Éva avait vu Yvette sourire plus facilement et elle semblait moins amère par rapport à sa situation. Bien que Sophie fût persuadée qu'Yvette ne faisait que s'ajuster aux restrictions de sa nouvelle situation et qu'elle reviendrait très vite à Cheapside, Éva n'en était pas si convaincue.

— Où est ma mère ? demanda Éva à une domestique qui passait.

Elle fut dirigée vers le jardin. Elle trouva sa mère en train de se reposer sous un arbre, non loin de sa garde-malade. À l'arrivée d'Éva, madame Brown lui fit un signe de tête et retourna à la maison.

— Bon après-midi, ma chérie.

Charlotte sourit et prit la main d'Éva tandis que celle-ci s'asseyait sur une chaise auprès d'elle. Sa mère avait les mains fraîches. Éva remonta sa couverture sur elle de crainte qu'elle ne prenne froid. Charlotte enfouit ses doigts dans les plis.

— Je ne pouvais pas supporter de rester une minute de plus dans ma chambre. Il fallait que je respire de l'air frais et que je voie les oiseaux jouer.

— C'est une journée parfaite pour ça, acquiesça Éva.

Sa mère était trop pâle. Des mois s'étaient écoulés depuis la dernière fois que celle-ci avait autorisé Éva à la sortir. Elle préférait rester enfermée dans sa chambre avec ses souvenirs.

— Le soleil se cache, mais ce n'est ni trop chaud ni trop froid. Je crois que l'été sera bientôt là.

Charlotte hocha la tête.

— La saison va bientôt battre son plein. Avant, j'adorais assister aux fêtes, dit-elle en soupirant tandis que son regard se voilait. Il y avait tant de belles robes et d'hommes séduisants avec qui danser tous les soirs. C'était extraordinaire.

Les fêtes auxquelles sa mère était invitée n'étaient pas celles de la bonne société. Toutefois, elle s'était tenue en marge de la noblesse. Ces fêtes et ces bals pouvaient être tout aussi bien, sinon plus extravagants encore, que ceux organisés par une duchesse ou une comtesse fortunée. Éva n'avait pas de mal à imaginer qu'une foule d'hommes se bousculât pour danser avec la belle Charlotte Rose.

Sa mère était tombée amoureuse lors de son premier bal de courtisanes. Un seul coup d'œil à l'élégant Lord Seymour, le père d'Éva, et sa mère n'avait plus jamais dansé avec aucun autre homme.

— Je me souviens comme vous aimiez les fêtes, Mère, dit Éva. Père sortait souvent avec vous et vous étiez si belle...

— Tu t'en souviens ?

— Oui, répondit Éva en serrant sa main dans la sienne.

Ses parents avaient formé un couple magnifique.

— Vous aviez une robe bleue recouverte d'un voile très fin parsemé de minuscules perles en verre. Elle était de la même couleur que le ciel en été. Quand vous marchiez, elle scintillait comme les étoiles.

Charlotte hocha la tête.

— J'ai toujours cette robe, répondit sa mère en la regardant dans les yeux. Je l'ai gardée pour toi.

Éva fut très surprise. La robe devait être incroyablement démodée. Il était étonnant que sa mère l'ait conservée. Peut-être était-ce en raison des bons souvenirs que cela ravivait lorsqu'elle la regardait. Elle l'avait portée lors de l'une des dernières réceptions auxquelles ses parents avaient assisté avant le décès de son père.

— J'adorerais l'avoir, Mère.

Se remémorant leur bonheur, Éva ravala ses larmes. À cette époque, elle avait envié leur amour. La souffrance de sa mère après le décès de son père avait jeté un voile noir sur ces souvenirs.

— Malheureusement, je n'ai aucune occasion de porter un tel trésor.

— Oh, mais ça arrivera, ma chérie, répondit Charlotte en lui souriant d'un air rêveur. Je suis certaine qu'un jour, un homme t'enlèvera pour t'emmener dans son château. Tu porteras alors ma robe et tu te rappelleras combien ton père et moi étions heureux il y a si longtemps.

Éva sentit que sa mère lui glissait entre les doigts ; elle s'empressa donc de la retenir dans le présent.

— J'ai rencontré quelqu'un qui prétend vous avoir connu avant ma naissance. Monsieur le duc de Stanfield.

Le nom éclaircit le regard de sa mère.

— Nicholas ?

Les lèvres de Charlotte s'étirèrent et elle porta une main à sa joue.

— C'était un gentil garçon, tellement charmant, mais un peu turbulent, poursuivit-elle en regardant Éva avec une étincelle dans les yeux. Il doit être devenu un dépravé irrésistiblement séduisant, maintenant.

Éva eut l'impression de rougir de la tête aux pieds.

— Il est séduisant, avoua-t-elle.

Sa mère n'avait pas besoin qu'on lui décrive les muscles sculptés sous ses vêtements ni l'expertise avec laquelle il utilisait son corps pour pratiquer l'art de l'amour. C'était un secret qu'elle garderait pour elle.

Elle résista à l'envie de tirer sur son haut col et tenta d'oublier les lèvres magnifiques de monsieur le duc. Depuis quand la journée était-elle devenue si chaude ?

Un air étrange se peignit sur le visage de sa mère, suivi d'un regard narquois.

— Monsieur le duc possède ici à Londres une demeure semblable à un château, Collingwood House. Peut-être auras-tu bientôt l'occasion de porter ma robe, après tout.

Éva eut du mal à garder un visage serein. Le simple fait de penser à monsieur le duc suffisait pour que sa peau soit parcourue de délicieux frissons. Si sa mère sentait la moindre trace d'intérêt envers lui, elle ne la laisserait jamais tranquille.

— Ne soyez pas absurde, Mère. Ce n'est pas un château.

Cependant, c'était presque aussi grand ; un cadre approprié pour un duc.

— Nous ne fréquentons pas les mêmes milieux, poursuivit Éva, qui ne fréquentait aucun milieu. Nous nous sommes rencontrés deux fois, tout à fait par hasard. Rien qui justifie de rester assise près de la porte à attendre d'être invitée à prendre le thé et à manger des gâteaux avec monsieur le duc et la duchesse douairière.

Elle détestait mentir au sujet de leur relation, mais elle ne pouvait parler à personne des heures qu'elle avait passées à folâtrer au lit avec le duc nu. Il était suffisamment difficile de subir les regards noirs menaçants d'Harold. Si Charlotte apprenait qu'Éva était brièvement devenue l'amante du duc, elle se mettrait en tête des idées farfelues de mariage estival.

— Eh bien, je ne le rejetterais pas si vite comme prétendant, dit sa mère en bâillant derrière sa main. Ma fille ferait une excellente duchesse.

Soupirant, Éva tint sa langue lorsque madame Brown vint chercher sa patiente. La garde-malade aida sa mère à se lever.

— C'est l'heure de votre sieste, mademoiselle Winfield.

Avec un sourire triste, Éva embrassa sa mère sur la joue et la regarda se frayer prudemment un chemin le long du sentier. Éva ne pourrait jamais être une duchesse. Cette idée ridicule était le produit de l'esprit confus de sa mère. La fille d'une courtisane ne pourrait jamais devenir duchesse.

En revanche, cela lui donna une autre idée. Si quelqu'un pouvait l'aider à retrouver Yvette, c'était bien monsieur le duc. Son détective n'avait eu aucun mal à découvrir les secrets d'Éva. Peut-être Nicholas se laisserait-il convaincre de permettre que les talents de cet homme servent sa cause. Il fallait trouver Yvette, et vite.

Se sentant soudain plus légère, Éva s'empressa de rentrer se changer afin de mettre quelque chose d'approprié pour rendre visite à monsieur le duc.

Comme Harold était absent et qu'Éva n'avait pas envie qu'il connaisse sa destination, au cas où cela causerait une nouvelle dispute, elle décida de louer un fiacre pour la conduire à la maison de ville de monsieur le duc. Elle espérait qu'il n'était pas déjà rentré à Collingwood House. Elle ne pouvait pas lui rendre visite à la résidence de la duchesse douairière.

Il avait déjà mentionné une fois, lors d'un moment de calme, qu'il avait temporairement élu domicile dans la maison de ville déserte pour se soustraire au pinaillage de sa mère. Elle voulait qu'il se marie et qu'il lui fasse des petits-enfants à gâter. La duchesse l'encourageait à courtiser les jeunes demoiselles.

Éva avait écouté en silence, tandis que la conversation l'avait rendue étrangement triste de ne jamais pouvoir connaître les joies de la maternité. Avant ce moment, jamais elle n'avait envisagé d'être mère. Depuis, cela lui passait souvent par la tête.

Le fiacre ralentit. Le temps qu'elle se prépare à rendre visite au duc, la nuit était tombée, lui donnant l'impression que l'obscurité réduisait les risques qu'elle soit découverte. Elle était une femme non mariée qui rendait visite, sans chaperon, à un duc non marié. Non qu'elle eût une réputation à préserver.

Ce fut seulement après avoir frappé à la porte de la maison de ville qu'elle se rendit compte qu'il pouvait être occupé avec une femme, ou des femmes, si c'était ce dont il avait envie. Il avait hébergé Arabella ici et probablement toute une série de maîtresses avant elle. Et sûrement après elle, aussi.

Depuis leur dernière rencontre, le duc était manifestement en colère contre elle. Il n'était pas déraisonnable de croire qu'il ait trouvé une femme avec un tempérament plus agréable. Un homme comme monsieur le duc ne resterait certainement pas très longtemps sans compagnie féminine.

Cette pensée immobilisa la main d'Éva sur le heurtoir avant qu'elle ait le temps de frapper à nouveau. Elle tenta de démêler le soudain ressentiment qu'elle éprouvait à l'idée que monsieur le duc l'ait remplacée si rapidement. Elle était en colère à la fois parce qu'elle ne s'en moquait pas et parce qu'il pouvait être en train de mordiller les seins d'une autre femme en ce moment même.

Une envie pressante de prendre la fuite lui avait fait faire demi-tour lorsque la porte s'ouvrit brusquement sur le duc lui-même qui, étonné, lui lança un regard noir.

— Éva ?

Ni un sourire accueillant, ni rien d'autre sur son visage froid ne laissait croire qu'il fût le moins heureux de la voir. Ses cheveux bruns étaient ébouriffés et sa chemise sortait de son pantalon. Il avait le même air que juste avant de se déshabiller à la hâte pour la jeter sur son lit. Il était tout à fait possible qu'une femme nue attende son retour.

Peinée, Éva ravala sa douleur.

— Je n'aurais pas dû venir. Je devrais m'en aller.

Elle recula d'un pas. Il tendit le bras pour l'attraper par le poignet. Il lui fit franchir le seuil et l'entraîna dans la pénombre du vestibule. La gouvernante s'approcha dans le hall. Monsieur le duc la renvoya d'un geste.

— Vous avez déjà perturbé ma soirée, dit-il sèchement, entraînant Éva dans son sillage. Autant m'expliquer la raison de votre présence.

L'agacement l'envahit. Trois jours plus tôt, il lui avait fait l'amour passionnément et maintenant, il agissait comme si elle s'était présentée à sa porte couverte de plaies purulentes. Elle eut envie de le lui faire remarquer, mais son inquiétude pour Yvette lui fit tenir sa langue tandis qu'elle peinait à le suivre.

Lorsqu'ils furent dans la bibliothèque, Éva se tortilla pour se libérer de sa poigne et prit quelques respirations apaisantes. Elle regarda autour d'elle et sentit une pointe de jalousie à la vue de ces étagères qui couvraient les murs du sol au plafond. Bien qu'elle n'ait pas eu beaucoup de temps pour lire dernièrement, elle aimait bien se perdre dans des univers qui n'étaient pas le sien. Si elle avait eu une telle bibliothèque, elle ne se serait peut-être jamais aventurée hors de son confort.

— Je n'avais pas l'intention de vous déranger, monsieur le duc.

Sans rien dire, il se dirigea vers un buffet, se servit un verre, puis s'installa dans un fauteuil. Il ne lui offrit ni thé ni siège. De toute évidence, il était toujours en colère contre elle.

Ce qui la marqua le plus, ce fut le silence qui régnait dans la maison. À moins qu'il ait caché une femme quelque part à un étage supérieur, il était seul. Cela lui fit énormément plaisir.

Mais ses liaisons, ou leur inexistence, n'étaient pas le plus urgent de ses soucis. Elle n'était pas revenue pour partager son lit ; elle ignora donc son regard noir et redressa les épaules.

— Je suis venue vous demander une faveur. Pour une affaire de grande importance.

Elle inspira profondément pour ralentir son rythme cardiaque.

— Une de mes courtisanes a disparu. J'aimerais engager votre détective pour la retrouver.



Cette femme avait vraiment une colonne d'acier. Il fallait bien reconnaître cela : elle n'avait pas fléchi sous son regard. Même après qu'il lui eut promis de ne pas révéler les secrets de Charlotte et bien qu'elle l'eût laissé prendre d'indiscibles libertés avec son corps, il était persuadé qu'elle ne lui faisait toujours pas confiance et qu'elle le méprisait probablement encore de tout son être.

Pourtant, cette vieille fille courtisane était venue lui demander de l'aide malgré tout. Elle était un véritable casse-tête.

En vérité, Éva avait toutes les raisons de ne ressentir rien d'autre que du dédain envers lui et il était soulagé de savoir qu'elle ne tomberait jamais amoureuse de lui. Il la désirait, mais sans plus. Si seulement il pouvait la convaincre de maintenir une relation charnelle sans attache, cela serait mutuellement satisfaisant.

L'amour n'avait pas sa place dans ce genre d'arrangement.

Il fit tourner le brandy dans son verre.

— Pourquoi accepterais-je une entreprise aussi malavisée ? lui demanda-t-il d'une voix neutre.

Il avait espéré qu'après être devenue son amante, sa fouine entêtée aurait abandonné ses efforts pour transformer les courtisanes en épouses. Manifestement, il s'était trompé. C'était une raison de plus pour limiter ses contacts avec Éva à ceux de type charnel. Ses idées étaient beaucoup trop arrêtées.

— Si une courtisane choisit de rester avec son protecteur, vous n'avez pas à interférer.

Ils avaient déjà eu cette discussion et le sujet aurait déjà dû être clos, mais Éva n'arrivait pas à comprendre que ses actes ne changeraient rien à la coutume qui voulait que les hommes fortunés aient des relations hors mariage. Les hommes avaient toujours eu des maîtresses. Une seule femme ne pourrait pas changer l'histoire ni l'avenir.

— Je comprends votre réticence, monsieur le duc, bien que je trouve votre perception légèrement distordue. Les courtisanes viennent à moi ; je ne vais pas les chercher.

Elle s'efforçait manifestement de contrôler sa colère.

— Cependant, je ne crois pas qu'Yvette soit avec son amant, monsieur le duc, poursuivit-elle en portant une main à son front. Il la battait.

Il fit claquer sa langue.

— En avez-vous la preuve ?

Elle secoua la tête. Ses ravissantes lèvres se pincèrent. Il se remémora ce qu'il avait ressenti lorsqu'elle l'avait embrassé, lui avait mordillé la joue, puis avait couvert son torse de baisers. Malgré le ton sérieux qu'elle employait, il banda et changea de position pour cacher la bosse dans son pantalon. Elle le rendait fou !

— C'est plutôt une impression, répondit-elle.

Elle leva ses paumes vers le ciel, suppliante.

Il s'efforça de se concentrer sur ce qu'elle disait, mais tout ce dont il avait envie, c'était lui arracher ses vêtements et la prendre debout contre une étagère.

— Il n'y a pas de mal à prouver que j'ai tort.

Une impression ? C'était ça, sa preuve ?

Les sentiments embrouillaient toujours les interactions avec les femmes. Cela commençait dès la naissance et empirait jusqu'à ce qu'il soit la plupart du temps impossible de les raisonner. Elle était bouleversée par cette... impression ?

— La femme a probablement trouvé un autre amant et est confortablement installée dans un bungalow ou une maison de ville où elle se réjouit de sa chance, répliqua Nicholas en balayant l'air de la main.

Il avait des choses plus importantes desquelles discuter. Par exemple, comment soulager la tension dans son pantalon.

Éva se raidit.

— Je ne crois pas, monsieur le duc.

Nicholas expira bruyamment. Éva était un puits sans fond d'arguments. Elle pouvait argumenter avec un homme jusqu'à ce qu'il ait envie de se pendre avec son foulard.

De toute évidence, il fallait trouver autre chose pour lui occuper la bouche. Une fois l'affaire de la courtisane réglée, il avait quelques idées à ce sujet.

— Si cette Yvette est partie et qu'elle s'est mise dans le pétrin, ce n'est pas votre problème ni le mien, poursuivit-il. Elle finira par revenir, peut-être un peu mal en point, mais prête à reprendre ses études.

Ses études ? Il ravala un grognement provoqué par son choix de mot. Comme s'il était possible de changer la nature d'une femme, d'une courtisane, pour en faire une épouse convenable. Il s'agissait d'une idée absurde. C'était pour cette raison que la plupart des hommes n'épousaient pas leur maîtresse. Celles-ci étaient naturellement dépourvues de la discipline morale nécessaire pour rester fidèles à un seul homme. Un homme devait être absolument certain qu'il était le père de ses propres enfants.

— N'avez-vous pas un seul gramme de compassion à l'intérieur de votre noble enveloppe corporelle, monsieur le duc ? lui demanda Éva en haussant la voix. Vous considérez peut-être les femmes comme vous étant inférieures, mais Yvette est une bonne personne et il y a des gens qui s'inquiètent pour elle et pour sa sécurité. Je ne vous demande pas de payer de votre or cette entreprise malavisée, comme vous l'appellez. Je vous demande simplement de faire les présentations.

Ce ne furent pas ses paroles méprisantes qui captèrent son attention, mais plutôt la façon dont quelques mèches de cheveux soyeux s'échappèrent de son bonnet pour tomber en boucles ravissantes dans son cou. Elles pendaient contre la peau laiteuse au-dessus de l'encolure carrée de sa robe sobre. Quelque chose dans sa chevelure léchée par les flammes le laissa à bout de souffle. C'était une couleur si rare.

Son érection pressait avec tant de force contre son pantalon que les coutures étaient sur le point de céder. Le souvenir de son odeur de lilas et de leurs ébats passionnés lui revint avec autant de vivacité que s'ils venaient tout juste de batifoler dans son lit. Elle paraissait aussi guindée et coincée qu'une institutrice, mais une fois sortie de ses vêtements, c'était une bête sauvage.

Sans la toucher, il la contourna lentement, penchant la tête de temps à autre pour inhaler son doux parfum, gardant un minimum de distance entre eux. Il la vit se crispier, mais il sentait qu'elle n'était pas totalement immunisée contre lui, la colère mise à part.

— Je crois que je serais plus enclin à vous aider si vous portiez un peu moins de vêtements.

Il réprima un sourire lorsque sa colonne se raidit sous une rangée de boutons miniatures. La courbe qu'elle décrivait avait été sculptée d'une main de maître pour servir de guide à une série de baisers.

— Je me trouve dans l'impossibilité de me concentrer sur votre détresse lorsqu'autre chose préoccupe mon membre.

Elle émit un son grave qui ressemblait à un mélange d'exaspération et de rage. Il la vit serrer les poings.

— Vous êtes l'homme le plus énervant qui soit, répondit-elle en se tournant pour le regarder en face.

Elle avait les joues roses et le cou marbré.



— Vous êtes agaçant, vexant et vil. La vie d'une femme est peut-être en danger et vous ne pensez qu'à satisfaire vos plus bas instincts.

Il tendit le bras pour lui caresser le ventre du bout du doigt.

— Mes plus bas instincts ?

Il haussa un sourcil et attrapa ses hanches à pleines mains. Elle tenta de reculer, mais il la tenait fermement et se pencha pour presser ses lèvres sur son épaule.

— Vous n'allez pas me faire croire que votre courtisane constitue l'unique raison pour laquelle vous êtes venue frapper à ma porte ce soir. Vous avez autant envie de revenir dans mon lit que j'ai envie de vous y retrouver.

Ce n'était pas tout à fait vrai. En ce moment, il la désirait dix fois plus qu'elle le désirait. S'il n'arrivait pas à l'emmenner très vite au lit et à enrouler ses jambes autour de ses hanches, il risquait dangereusement de répandre sa semence dans son pantalon.

Mais Éva avait d'autres projets. Elle se tortilla maladroitement et s'écarta, le laissant les bras vides. Il se redressa et la regarda s'éloigner de quelques pas en balançant les hanches de façon aguichante.

— Je crois, monsieur le duc, que vous avez depuis trop longtemps l'habitude d'avoir toujours tout ce que vous voulez, répondit-elle en lui lançant par-dessus son épaule un regard mauvais, garant d'intentions malveillantes.

Et pourtant, un sourire malicieux lui étirait les lèvres.

— Mais moi aussi, j'ai du mal à recevoir des ordres.

Il croisa les bras.

— Je n'avais pas remarqué.

Une seule lampe éclairait le chemin d'Éva tandis qu'elle traversait la pièce jusqu'au fond pour s'appuyer contre son secrétaire.

— Bien que partager votre lit soit assurément plaisant jusqu'à un certain point, dit-elle, je crains de ne rien gagner en accédant à vos demandes.

Elle leva la main pour faire glisser un mancheron sur son épaule, révélant ainsi de la peau laiteuse.

Nicholas ravala un gémissement. Elle avait vu clair dans son jeu et jouait avec lui. La question était simplement de savoir jusqu'où elle était prête à aller pour avoir ce qu'elle voulait.

— Rien ?

Il inclina la tête et la balaya de la tête au pied d'un regard en coin. Contrairement à la première fois qu'elle lui avait rendu visite, elle ne portait que le minimum d'épaisseurs sous sa robe. L'étoffe couleur crème flottait autour d'elle et accentuait chacune de ses courbes. Il brûlait d'envie d'enfourer ses mains sous ses jupes pour explorer la touffe de boucles soyeuses entre ses jambes.

— Je crains que vos gémissements et vos cris n'aient prouvé le contraire.

À la lueur de la bougie, ses joues prirent une teinte plus foncée et devinrent rouge-rose. Ce fut le seul indice qu'elle gardait un souvenir aussi vif que le sien de la nuit qu'ils avaient passée ensemble. Pourtant, elle ne fléchit pas.

— Avez-vous toujours été aussi convaincu de vos talents en tant qu'amant, monsieur le duc ?

Elle haussa les épaules et une autre manche tomba d'une épaule parfaitement blanche.

— Peut-être n'ai-je fait qu'utiliser votre immense ego pour éviter que vous m'enleviez ma demeure. Peut-être êtes-vous le seul à avoir eu du plaisir.

Cette femme avait bel et bien une paire de couilles en acier sous sa culotte. Elle n'était pas le moins du monde intimidée par son rang ducal. Son entêtement ainsi que son exaspérant besoin de le contrarier sur tout devenaient un véritable défi. Il avait découvert qu'elle mettait autant de passion à

faire l'amour qu'à défendre ses courtisanes, sa mère et elle-même. Il n'avait jamais rencontré une femme comme elle. Tout chez elle était un tourbillon de couleurs et un amas de contradictions.

Chaque fois qu'il croyait l'avoir attrapée et soumise à sa volonté, elle lui glissait entre les doigts et le déconcertait. Pas cette fois.

— Il n'y avait rien de feint dans la manière dont votre corps a répondu à ma tutelle. Nous savons aussi bien tous les deux que vous avez envie de moi, dit-il avec un sourire diabolique. J'ai encore quelques tours à vous apprendre, Éva. Vous devez me laisser la chance de faire la preuve que vous mentez.

•

Éva fronça les sourcils. Il était impossible de nier l'attrance entre eux. Même en cet instant, son corps demandait qu'il la prenne avec une ardeur passionnée. Toutefois, elle n'était pas près de laisser tomber la raison de sa visite parce qu'il détournait son attention de la situation d'Yvette.

— Si vous désirez réellement me donner ce que je veux, vous accepterez de me présenter votre détective.

Elle se pencha en avant sous le prétexte de lisser sa jupe et le regarda sous le couvert d'une mèche de cheveux. L'attention du duc fut détournée vers son décolleté, où ses seins menaçaient de déborder de la bordure de dentelle.

Jamais auparavant elle ne s'était abaissée à utiliser son corps, ses charmes, pour obtenir ce qu'elle voulait, mais sa relation avec monsieur le duc n'était pas une situation ordinaire. Si elle devait attiser son désir pour elle afin d'obtenir les services de son détective, eh bien soit. L'époque où elle s'accrochait à sa morale et à sa virginité était révolue. Il la voulait et, pour l'avoir, il devait lui donner quelque chose en retour.

Elle pourrait regretter sa disgrâce quand Yvette serait en sécurité.

Il l'observa pendant un long moment, mais ses yeux voilés ne laissaient rien paraître de ses pensées. Le col de sa chemise en lin était ouvert et ses manches étaient roulées jusqu'aux coudes, révélant de fins poils foncés sur ses avant-bras. Son pantalon noir lui collait aux cuisses et moulait la dure bosse de son érection.

À cette vue, la bouche d'Éva devint sèche et elle eut une bouffée de chaleur. C'était un sacré bel homme, ténébreux et dangereux. Si elle devait nager dans les eaux troubles entre se battre pour son âme et réellement devenir sa courtisane ou alors lui tourner le dos et s'en éloigner à jamais, elle ne savait pas ce qu'elle choisirait.

— Je vous le présenterai demain, finit-il par dire entre ses dents, le souffle rauque.

— Merci, monsieur le duc, répondit Éva en hochant la tête.

Elle riva son regard au sien et s'avança lentement vers lui. Attirée par son ardeur, elle se glissa dans ses bras, posa la main sur sa joue et se lécha la lèvre inférieure.

— Vous devez maintenant me montrer ces tours que vous m'avez promis.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, pressa ses lèvres contre les siennes et goûta le brandy. Un instant plus tard, il referma ses bras autour d'elle, lui prit les fesses à pleines mains et la serra contre son érection. Ce qu'il lui restait de réserve — de l'orgueil, en fait — s'envola lorsque ses seins frôlèrent son torse au moment où il changea de position pour la serrer plus fort contre son membre durci.

Éva détestait la facilité avec laquelle elle était devenue son amante, sa courtisane. Elle détestait aussi le fait qu'elle le désirait autant. Et pendant que leurs langues s'emmêlaient, elle savait qu'elle se

sentirait toujours vulnérable face à sa séduction.

Bien qu'elle aimât croire qu'elle s'était retrouvée dans son lit de force et par crainte pour son avenir, rien dans leur arrangement n'exigeait qu'elle prenne du plaisir dans ses bras.

Son plaisir était un cadeau qu'il lui offrait.

Nicholas tendit la main pour libérer ses cheveux de son chignon et ils cascadèrent sensuellement sur son dos. Elle savait que certains de ses traits étaient plutôt ordinaires, mais son extraordinaire crinière mêlée de feu avait incité un duc à l'emmener dans son lit.

— Je ne deviendrai pas votre courtisane, dit-elle doucement tandis qu'il menait une guerre sensuelle contre la conque arrondie de son oreille.

Il en mordilla le rebord, puis enfouit son visage dans ses cheveux. Il inspira profondément. Elle soupira doucement.

— Un peu trop tard pour ça, mon cœur, répondit-il en couvrant son cou de baisers et en lui mordillant la clavicule. Si vous préférez un autre terme, je n'ai pas d'objection.

Lorsqu'elle sentit un courant d'air frais sur ses jambes, Éva se rendit compte qu'elle avait perdu ses chaussons, que ses jupes entortillées entre les longs doigts effilés du duc remontaient le long de ses cuisses et qu'elle était arquée au-dessus du secrétaire. Il desserra rapidement son corsage et la chair ferme prit des proportions inquiétantes.

Cet homme était bourré de talents. Pendant que sa bouche était occupée avec la sienne, il avait réussi à la déshabiller à moitié sans même qu'elle s'en aperçoive. Elle avait souvent discuté avec ses jeunes femmes de la nécessité de garder certaines parties de leur corps couvertes en tout temps. Et maintenant, ses propres mamelons dépassaient de la dentelle crème de son corsage et elle en était extrêmement ravie.

Elle fut rongée par les regrets. Elle enseignait à ses courtisanes tout ce qu'il y avait à savoir au sujet des convenances et ceci était totalement inapproprié. Cependant, le duc n'avait pas l'intention de lui laisser le temps de repenser leur arrangement. Il s'agenouilla devant elle et releva brusquement ses jupes jusqu'à sa taille.

Exposée de manière scandaleuse à la lueur des bougies, elle n'eut qu'un instant pour s'apercevoir qu'elle était basculée sur le dos sur le secrétaire avant de sentir l'haleine chaude du duc sur son clitoris.

— Monsieur le duc, je vous en prie, vous ne pouvez pas.

Elle essaya de refermer les jambes, mais sa tête et ses épaules l'en empêchèrent. Elle était prise au piège. Elle sentit ses doigts écarter les boucles et poussa un gémissement de protestation. De son pouce, il effleura le petit bouton. L'éclair de plaisir lui coupa le souffle.

— Je peux le faire et je vais le faire.

Elle se hissa sur ses coudes et le regarda avec étonnement remplacer son pouce par sa langue. Elle cria lorsqu'il prit le bouton dans sa bouche pour le sucer doucement. La troublante intimité du geste la fit retomber à la renverse sur le secrétaire et elle se mit à émettre de petits gémissements tandis que son corps réagissait à son comportement outrageux.

Comme si elle pouvait en supporter davantage, il glissa dans son fourreau humide un doigt, puis un autre. Elle se cambra, les talons appuyés contre le secrétaire, tandis qu'il léchait, suçait et l'entraînait au bord de la folie. Lorsqu'enfin elle s'abandonna totalement au plaisir, elle cria son nom et tomba à la renverse, son corps repu.

Monsieur le duc ne lui laissa pas le temps de récupérer. Il se leva pour se placer entre ses jambes et défit violemment les boutons de son pantalon. Elle l'attira vers elle et il la pénétra d'un mouvement fluide, s'enfonçant en elle jusqu'à la garde.

Éva calqua son rythme sur le sien. Elle avait l'impression de s'être envolée et de ne plus sentir le sol sous ses pieds. Il l'embrassa, lui suçota les mamelons et plongea en elle jusqu'à ce qu'elle perde toute notion du temps et de l'espace. Au moment où il poussa un cri rauque et répandit sa semence en elle, ils s'effondrèrent ensemble, s'écroulant sur la surface rigide du secrétaire, à bout de souffle et de forces.

— Je ne serai pas votre courtisane, dit-elle d'une voix endormie, lorsque le membre ramolli du duc glissa hors d'elle.

— Vous êtes déjà ma courtisane, répondit-il.

Il la souleva du secrétaire pour la porter jusqu'au tapis d'Orient près de la cheminée et la posa doucement sur la surface moelleuse. Le risque d'être découverts par un valet ou une femme de chambre était réel, mais Éva n'arrivait pas à lever le petit doigt pour se couvrir. Elle sourit doucement en imaginant l'expression mortifiée d'un ou d'une domestique qui viendrait à passer la porte et trouverait Éva étendue, ses jupes retroussées autour de sa taille, exposant à la vue de tous des parties que seul un époux devrait voir.

Nicholas tira sur ses jupes pour les remettre en place.

— Merci, monsieur le duc.

D'une main, soit la seule partie de son corps qu'elle arrivait à bouger, elle lui caressa la hanche. La fraîcheur de la pièce refroidit le film humide et luisant qui lui recouvrait la peau.

— Ce n'est rien, mademoiselle Winfield, répondit-il avec la même formalité.

Éva se rendit compte que c'était la première fois qu'il l'appelait autrement qu'Éva ou mademoiselle Black. Elle supposa que leur intimité était aussi troublante pour lui que pour elle. Bien qu'il s'agisse d'un homme avec certains besoins, elle n'avait pas l'impression qu'il avait l'habitude de commettre des actes d'une telle, euh, intimité sur son secrétaire.

Nicholas roula sur son flanc et porta une mèche de cheveux humides à son nez.

— Éva, je n'ai jamais séduit Arabella dans cette pièce, si c'est la raison de votre grimace, dit-il avec un sourire. En fait, j'ai décidé de vendre cette maison de ville. Une nouvelle maîtresse mérite une nouvelle demeure pour elle seule.

Elle plissa le nez. L'étrange facilité avec laquelle il lisait ses pensées était troublante. Si jamais il perdait son titre et sa fortune, il pourrait trouver un emploi de diseur de bonne aventure au sein d'une troupe de bohémiens.

— Dans ce cas, j'espère qu'elle y sera très heureuse, monsieur le duc.

Son éclat de rire résonna à travers la grande pièce.

— Vieille sorcière entêtée !

Il se pencha pour l'embrasser.

— Sale bête arrogante, répondit-elle avec un grand sourire.

Ils échangèrent un long baiser intime. Il était si rare qu'Éva l'entendît rire qu'elle grava le son dans sa mémoire. Comme elle passerait éventuellement des années sans lui, elle mémorisa aussi son odeur, la sensation des points rugueux de ses paumes lorsqu'il la caressait, ainsi que le goût de ses lèvres. Et même la façon dont ses sourcils se rapprochaient et qu'un profond sillon se creusait entre eux lorsqu'il se renfrognait. Elle ne voulait rien oublier de son premier et unique amant.

Éva mit un terme au baiser.

— Parlez-moi de votre demeure, lui demanda-t-elle en se laissant retomber sur le tapis. Un homme de votre condition doit trouver une maison de ville comme celle-ci plutôt contraignante.

Il posa sa tête dans sa paume ouverte.

— Collingwood House ? Ma mère et moi résidons là-bas lorsqu'elle est en ville, mais elle préfère demeurer à la campagne. Quand la saison bat son plein, elle se précipite à Londres pour assister à diverses réceptions afin de trouver ma future épouse idéale.

Une épouse. Ce mot lui retourna l'estomac. Évidemment qu'il aurait une épouse un jour ; ils en avaient déjà discuté. Nicholas avait presque dépassé l'âge auquel la plupart des hommes voulaient engendrer un tas d'héritiers. Et il lui était extrêmement difficile d'envisager l'idée que Nicholas puisse reproduire les gestes scandaleux de leur récente intimité avec une autre femme. Pourtant, il avait eu des rapports sexuels avec d'autres femmes avant elle et continuerait d'avoir des liaisons amoureuses une fois qu'elle disparaîtrait à nouveau dans l'ombre.

Elle s'efforça de prendre un ton léger.

— Et a-t-elle écrémé une liste de jeunes beautés ?

Il haussa les sourcils. Elle espéra qu'elle n'avait pas eu l'air de trop s'intéresser à sa vie privée. Il était plus facile de garder leurs interactions à un niveau purement physique. C'était la redoutable malédiction de la curiosité qui l'avait incitée à poser la question. Ce n'était pas comme s'il s'agissait de l'unique sujet possible.

— Oui. Et je suis d'accord avec son choix, répondit-il en se frottant le menton.

S'il trouva la conversation étrange, il ne le montra pas. Il était possible qu'il ait déjà eu la même discussion avec Arabella. Une maîtresse connaissait son rôle. Parler d'une épouse ne devait pas être inhabituel, bien que peu fréquent. Les deux vies devaient être et rester séparées.

Curieusement, Éva sentit un soudain accès de ressentiment envers Arabella et le temps qu'elle avait passé avec monsieur le duc. Elle savait que ce sentiment était absurde, mais elle ne pouvait pas faire autrement.

— Avant le départ d'Arabella, j'avais fait des avances à Lucy Banes-Dodd. Son père encourageait l'union, poursuivit-il en tortillant une mèche des cheveux d'Éva. J'ai été distrait, dernièrement. J'ai promis à ma mère que je recommencerais bientôt à la courtiser.

Éva détestait le fait qu'elle était maintenant d'humeur maussade. Elle devrait changer de sujet et parler du temps qu'il faisait.

— Et Arabella ? lui demanda-t-elle plutôt. Auriez-vous maintenu votre relation avec elle après votre mariage ?

— J'en avais l'intention.

Son ton confiant l'irrita ; comme si le fait qu'il partage son lit avec une autre femme n'allait pas déranger mademoiselle Banes-Dodd. Éva savait qu'il s'agissait là d'un arrangement commun chez les hommes fortunés et que leurs épouses faisaient semblant de ne pas savoir où leurs maris passaient leur temps et dépensaient leur argent. Elle supposa que lorsqu'on se mariait pour des raisons économiques et sociales plutôt que par amour, les épouses étaient probablement soulagées que leurs maris assouvissent leurs besoins avec d'autres.

Son père avait trouvé l'amour avec sa mère.

— Jamais je ne pourrais consentir à une pratique aussi archaïque ni accepter que mon époux trouve du réconfort dans les bras d'une autre, répliqua-t-elle. Si je me mariais, ce serait par amour. Je m'attendrais à une fidélité ainsi qu'à une dévotion totales.

De larges épaules se haussèrent.

— Une idée noble, mais irréaliste, rétorqua-t-il en tendant la main pour la poser sur le cœur d'Éva. L'amour est pour les ballades et le théâtre. La plupart des femmes sont plus réalistes. Elles savent qu'un bon mariage peut faire la différence entre le confort et la protection ou la pauvreté. Vous recevez une allocation mensuelle. Sans cela, que feriez-vous ?

Que ferait-elle ? Elle ne pourrait pas aider ses courtisanes, pas plus qu'elle ne pourrait se permettre de garder sa maison. En vérité, elle pourrait finir par s'engager dans une entente avec un homme comme monsieur le duc.

— Les femmes sont esclaves des caprices des hommes, dit-elle d'une voix si basse qu'avant qu'il hoche la tête, elle ne savait pas s'il l'avait entendue.

— Je peux vous offrir plus de richesses que vous pouvez l'imaginer, Éva.

Elle hocha la tête.

— En échange de mon âme, monsieur le duc.

Son visage perdit toute douceur et sa mâchoire pulsa.

— Vous avez du plaisir dans mon lit, Éva. Nous partageons une passion que la plupart des gens ne connaîtront jamais. Vous devriez me permettre de vous gâter comme je l'entends, comme ma courtisane.

Elle le regarda dans les yeux sans arriver à croire qu'il venait pratiquement de la comparer à un bien. Elle s'agenouilla. Elle avait presque oublié que, sous ses traits séduisants, ainsi que ses vêtements de travers à cause de leurs ébats, il s'agissait toujours du même homme qui avait pratiquement dit qu'Arabella lui appartenait. Il la voyait de la même manière.

Une tristesse passagère se mêla à sa colère.

— Je ne vous appartiens pas et ne vous appartiendrai jamais. Utilisez votre argent et vos colifichets pour remplir les poches de votre précieuse Lucy. Tout ce que je vous demande, c'est une chance de rembourser honnêtement mes dettes sans que vous me brutalisiez, dit-elle en remettant brusquement son corsage en place et en levant sur lui un regard insistant. Je pense que j'ai bien mérité ce droit.

Éva se dirigea d'un pas raide vers le secrétaire pour récupérer ses chaussons.

Elle se pencha pour les mettre, se releva, puis se rendit jusqu'à la porte. Jamais quelqu'un ne l'avait rendue aussi furieuse. Il avait le don de la piquer jusqu'à la rendre folle avec ses opinions.

— J'espère que vous connaîtrez beaucoup de bonheur avec votre Lucy et je lui souhaite la meilleure des chances, poursuivit-elle en ouvrant la porte pour sortir. Elle en aura besoin.



Es-tu devenue folle ?

Éva regardait sa sœur en secouant la tête. Il lui était déjà assez difficile de croire qu'elle avait une sœur qui désirait la connaître. Elle ne se laisserait pas entraîner à des fêtes auxquelles elle n'avait absolument aucune raison d'assister. Si quelqu'un venait à découvrir son identité, le scandale retentissant ruinerait sa vie.

Après sa confrontation avec Nicholas la veille, elle n'était pas de la meilleure des humeurs. Elle avait envie d'être seule. Mais Noëlle ne voulait rien entendre.

— Les membres de la noblesse cachent peut-être leur vraie nature derrière des portes closes, mais, publiquement, ils se cramponnent à leurs règles comme à des talismans d'honneur, dit sèchement Éva. Je ne t'accompagnerai pas au bal de Lady Pennington.

Noëlle s'enfonça dans le canapé et étendit les deux bras en travers du dossier. Sa dispendieuse robe de ville verte occupait la majeure partie de la surface à motifs. Elle brillait comme une émeraude à la lumière qui provenait de la fenêtre.

— Mais pourquoi pas ?

Éva la fixa, exaspérée. Noëlle devait souffrir de surdité. Cela semblait aller et venir, en fonction du sujet et du fait qu'elle soit d'accord ou non avec la question.

Noëlle était impossible. Elle aimait donner des ordres, se faisait insistante et, souvent, lui rappelait le duc. Ni l'un ni l'autre ne comprenait à quel point elle avait travaillé dur pour les protéger, sa mère et elle, des regards indiscrets ni à quel point ses sacrifices l'avaient isolée. Mais c'était sa vie et elle n'était pas près de tout risquer pour le caprice d'une sœur qu'elle ne connaissait que depuis quelques jours.

— Ma mère était une courtisane, tu te souviens ? répondit Éva en tendant la main vers son thé pour en prendre une gorgée. Bien que sa carrière de courtisane ait été de courte durée et que ses amants se soient limités à notre père, ma mère était l'une de ces rares beautés dont les gens se souviennent des années après qu'elles sont retombées dans l'anonymat. Lady Pennington ne sera pas très heureuse que je me présente à son bal pour aller parader.

Un éclair traversa les yeux couleur d'ambre.

— Qui saura que tu es la fille de Charlotte ? Tu es ma cousine du Northumberland que je viens de retrouver, tu te souviens ? Nous avons récemment repris contact par correspondance et sommes devenues de grandes amies. Lady Pennington ne me refusera pas une deuxième invitation.

— Tu ne peux pas en être aussi certaine.

Voilà ! La discussion était close. Lady Pennington avait une liste d'invités bien préparée. Elle était très sélective dans le choix de qui elle invitait et postait des valets à la porte pour éloigner la populace. La seule manière d'entrer au bal sans y être invité était de passer par une fenêtre. Et elle ne ferait cela pour personne.

— J'ai cru comprendre que les listes d'invités sont souvent complètes des semaines à l'avance.

Noëlle sourit d'un air suffisant. Éva détestait vraiment beaucoup quand elle souriait d'un air suffisant.

— Tante Penn est ma marraine. Elle ne me dira pas non.

Éva écarquilla les yeux.

— Lady Pennington est ta marraine ? s'exclama-t-elle, bouche bée.

Ce rapprochement avec sa sœur empirait. Éva ne savait pas que son père avait de si bonnes relations. Sa mère parlait rarement de cet aspect de sa vie. Elle aimait parler uniquement des moments où il était avec elles.



Lorsque Noëlle hocha la tête, elle s'enfonça dans son fauteuil et soupira.

— Et tu crois qu'elle ne posera pas de questions à propos de l'arrivée de cette parente dont elle n'a jamais entendu parler ? On dit qu'elle est un dragon qui a la capacité de souffler de la fumée par les narines.

La situation avait tout pour tourner au désastre.

— Et ta mère ? Elle n'aura qu'à regarder mes yeux, les yeux de notre père, pour se rendre compte de la supercherie.

— Oh, tante Penn ne crache pas autant de feu que le veut la rumeur. Elle peut être un ange.

La crinoline bruissa lorsque Noëlle se leva. Elle joignit les mains et tapa ses doigts ensemble.

— Ma mère sera à Bath. Elle ne se sent pas très bien depuis quelque temps ; elle souffre de migraines et est en isolement. Tante Penn se considère peut-être comme une experte des familles de la noblesse, mais elle ne connaît pas tout le monde. Notre père a des cousins éparpillés partout jusqu'en Écosse.

Bien qu'elle sût que l'idée de Noëlle était absurde, la pensée d'assister à un bal provoqua chez Éva un vif élan de curiosité. Elle n'avait jamais assisté à une fête et encore moins à un bal de l'ampleur de celui des Pennington. La plupart des journaux considéraient cet événement annuel comme le coup d'envoi officiel de la saison mondaine. Tous les gens importants y seraient, parés de leurs plus beaux atours.

Il s'agissait d'un monde interdit à Éva et à ses semblables. Si la noblesse apprenait son histoire, elle serait éviscérée et dépecée.

Elle leva le nez et regarda Noëlle en fronçant les sourcils.

— Personne ne croira une histoire aussi extravagante. Non, peu importe à quel point tu me fusilles du regard, je n'irai pas. S'il y a le moindre risque qu'on découvre mon identité, eh bien, je ne peux pas le courir.

Des bruits de pas couverts de chaussons se déplacèrent de long en large tandis que Noëlle se mettait à faire les cent pas. L'estomac d'Éva se noua. Elle connaissait maintenant suffisamment sa sœur pour savoir que celle-ci n'aimait pas qu'on lui dise non. Elle avait dans l'œil une lueur de détermination inquiétante. Éva se tint prête pour une dispute.

— Qui est au courant de l'histoire de ta mère, à part la gouvernante et Harold ? lui demanda Noëlle.

— Personne.

Noëlle recommença à faire les cent pas. Elle gesticulait beaucoup lorsqu'elle manigançait quelque chose. Éva se demanda s'il était déjà arrivé que quelqu'un ait survécu après lui avoir dit non.

Noëlle s'arrêta et se tourna brusquement pour faire face à Éva.

— Dans ce cas, comment quelqu'un pourrait-il deviner ? Ta mère a pratiquement disparu de la surface de la Terre et il y a plus de dix ans qu'elle n'a pas été vue en public au bras de notre père.

Noëlle s'interrompit et ses yeux s'illuminèrent.

— Tu passeras la fin de semaine avec moi à la maison de ville ; ainsi, ta présence en tant que cousine en visite sera établie et acceptée. Puis tu disparaîtras à nouveau dans les contrées sauvages du nord aussi vite que tu es apparue, sans que personne s'en rende compte, poursuivit-elle en sautillant dans tous les sens comme si elle venait de trouver un remède contre la peste. C'est génial !

Éva savait que ses chances d'échapper au complot étaient minces. Et ce serait fantastique de passer du temps dans la maison londonienne de son père. Elle s'était toujours cachée, mise de côté, restant en marge du cercle lumineux de la bonne société et de la famille légitime de son père. Passer du temps entourée de ses biens l'aiderait à se rapprocher de lui à nouveau.

— Et le comte actuel ?

Noëlle sourit.

— Oncle Arthur est en Inde pour étudier les plantes et les oiseaux. S'il n'en tenait qu'à lui, il ne rentrerait jamais en Angleterre. Son homme d'affaires paie les factures et ma mère s'occupe de tout le reste. Mis à part le personnel, nous aurons la maison pour nous.

Bien qu'elle sût, au plus profond d'elle-même, qu'elle se tenait devant une voiture qui avançait à toute allure, Éva n'arrivait plus à rassembler la volonté nécessaire pour s'écarter du chemin et sauver sa peau. Son goût de l'aventure trop longtemps ignoré ne le lui permettrait pas. Il ne lui restait plus qu'à prier pour avoir de la chance.

— Il y aura des centaines d'invités, réussit à marmonner faiblement Éva, dont la volonté s'effritait. Peut-être vais-je pouvoir me perdre dans la foule et passer la soirée sans me faire remarquer si je porte quelque chose de sobre...

Sa voix s'éteignit lorsque le cri aigu de Noëlle lui perça les tympans. Pour une dame d'ascendance royale, sa sœur ne se conduisait pas toujours de manière appropriée. Éva devrait lui offrir un exemplaire du livre de Lady Watersham pour qu'elle le lise lorsqu'elle n'était pas occupée à préparer de mauvais coups.

— J'ai la robe parfaite pour toi, Éva. Je l'ai apportée hier.

Éva lui lança un regard noir.

— Tu étais terriblement convaincue que je consentirais à cette folie, ma sœur.

Un regard dans les yeux brillants de Noëlle suffit à lui retourner l'estomac.

•

Après que Noëlle fut rentrée chez elle pour s'occuper de la robe, Éva sépara soigneusement une part de l'allocation mensuelle de son père afin de la donner à la cuisinière pour les provisions et pour payer son personnel réduit. Elle mit de côté une poignée de shillings et quelques autres pièces des revenus de l'école, ce qu'elle pouvait se permettre, pour faire un modeste paiement à monsieur le duc. Il lui faudrait des années pour rembourser ses dettes, mais elle refusait d'envisager la possibilité qu'elle lui soit redevable jusqu'à la fin de ses jours. Elle arrivait à supporter le poids du fardeau financier en se répétant qu'un jour, elle en serait libérée.

Elle avait rencontré le détective, monsieur Crawford, et rendu visite à Cheapside. Les femmes s'inquiétaient maintenant autant qu'elle à propos d'Yvette et Éva les avait rassurées en leur disant qu'elle avait engagé quelqu'un pour chercher la disparue.

Pauline s'était tordu les mains.

— Je pense qu'elle est en danger, mademoiselle Éva, dit-elle, évitant son regard en regardant le bout de ses chaussons. Je sais qu'elle est en danger, termina-t-elle d'une voix qui n'était plus qu'un chuchotement.

Éva fut étonnée et toutes les femmes fixèrent la blonde plantureuse. Sa lèvre inférieure trembla. Pauline semblait être sur le point de craquer.

— As-tu une raison de croire une telle chose, Pauline ?

La courtisane hocha lentement la tête et les larmes lui montèrent aux yeux.

— La nuit où elle est partie, alors que tout le monde dormait, je suis tombée sur elle dans le couloir à l'étage. Elle portait sa cape et un petit sac à main, répondit Pauline en renflant et en s'essuyant les yeux d'une jointure. Il était minuit passé.

Éva lui tendit un mouchoir.

— Où allait-elle ?

Pauline se moucha.

— Elle m'a fait promettre de ne rien dire. Mais dans les circonstances, il le faut bien, répondit-elle avant d'inspirer par saccades. Elle voulait récupérer des affaires dans sa maison de ville. Son amant se montrait très généreux après l'avoir battue. Chaque fois qu'il la frappait, il lui achetait un colifichet pour atténuer son sentiment de culpabilité. D'une manière quelconque, elle avait entendu dire qu'il serait dans sa maison de campagne jusqu'à la fin du mois. Elle pensait qu'elle pouvait y retourner en toute sécurité si elle entrait et ressortait sans se faire remarquer.

— Oh, Pauline, dit Éva, en portant une main à son cœur serré. Tu aurais dû me le dire immédiatement.

La fille sanglotait doucement dans ses mains. Rose passa un bras autour de ses épaules et regarda Éva d'un air désespéré.

Éva leva les yeux vers Harold, qui se tenait dans l'embrasure de la porte, l'air sévère. Son expression ne la rassura pas. Il était aussi inquiet qu'elles. Elle voulait l'envoyer tabasser l'amant mystérieux, mais n'avait aucune idée de son identité ni de l'endroit où le trouver.

Elle avait l'impression que l'heure était grave. Si Yvette avait été mal informée et que son protecteur l'avait surprise à rôder autour de la maison de ville, allez savoir ce qu'il pourrait faire subir à sa courtisane en fugue.

— Je n'ai jamais remarqué aucune contusion, dit doucement Abigail en tournant son regard vers Harold.

Des cernes sombres sous les yeux, elle sembla lui demander silencieusement son aide. L'inquiétude pour Yvette avait laissé des traces sur son visage, comme sur celui de toutes les femmes.

Sophie acquiesça.

— J'ai déjà eu un amant violent. Je n'en ai jamais vu aucun signe sur Yvette. Sans les confidences que nous avons échangées, je ne m'en serais jamais doutée.

— Personne ne s'en doutait, répliqua Éva.

Elle se retourna vers Harold. Si seulement il avait été averti immédiatement des projets dangereux d'Yvette, il aurait pu l'arrêter.

— Harold, est-ce vraiment possible que cet amant l'ait enlevée ?

Il croisa les bras et haussa les épaules.

— Je n'en ai pas entendu parler. Si elle est gardée prisonnière quelque part à Londres, les rumeurs viendront jusqu'à mes oreilles.

Depuis qu'elle connaissait Harold, Éva n'avait jamais douté de sa loyauté ni posé de questions sur son passé. Maintenant, tandis qu'elle observait son regard dur, elle se demandait si elle aurait dû user d'une plus grande vigilance avant de s'empresse d'accepter cet homme dans sa vie. Il était facile d'oublier que l'âme de certains hommes cachait un côté sombre qui pouvait s'avérer fatal lorsqu'ils étaient contrariés ; un côté sombre invisible jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Pourtant, même en cet instant où elle voyait une colère froide peinte sur ses traits, elle savait qu'il ne leur ferait jamais de mal, ni à elle ni à ses courtisanes. C'était l'homme qui avait enlevé Yvette et l'avait possiblement tuée qui était en danger. Harold prenait au sérieux son rôle de protecteur. Il s'assurerait de punir quiconque oserait toucher à l'une de ses protégées.

C'était ce qui inquiétait Éva.

— Je crains qu'une fois que nous l'aurons retrouvée, nous ne puissions pas grand-chose contre le coupable, dit simplement Abigail en se détournant d'Harold. Les règles ne sont pas les mêmes pour ceux qui ont des titres et ceux qui n'en ont pas. Si son amant est de haut rang, il ne sera pas puni, et ce,

même s'il l'a tuée. Ses amis feront ce qu'ils pourront pour camoufler le crime. Personne ne se souciera de la mort d'une courtisane.

L'amertume dans la voix d'Abigail troubla Éva. Elle se posa des questions sur l'histoire de la jeune femme. Pour être honnête, Éva ne savait rien d'elle ni d'aucune des femmes en réalité ; seulement quelques fragments d'informations partagés au hasard des conversations. Éva devenait rarement proche de ses protégées. Lorsqu'elles quittaient sa bonne garde, elles commençaient une nouvelle vie et laissaient leur passé derrière elles. Et Éva faisait partie de ce passé.

Abigail s'était faite discrète et avait suivi sa formation sans se plaindre. Éva s'était souvent demandé comment la belle silencieuse était devenue une courtisane et si sa colère envers les aristocrates s'était développée avec l'expérience. Chaque fois que l'une des autres femmes lui avait posé des questions sur sa vie, elle avait subtilement changé de sujet.

— C'est vrai, mademoiselle Éva, confirma Sophie. J'ai déjà rencontré une fille qui était l'amante de Lord Applegate. Elle a disparu sans rien dire à personne. Une rumeur circulait selon laquelle il l'avait tuée lors d'une crise de jalousie après l'avoir surprise en train de parler à un autre homme. Il y a eu une brève enquête, puis on a laissé tomber l'affaire. Jusqu'à ce jour, elle est toujours portée disparue.

Éva aurait voulu contester ces accusations extravagantes. Toutefois, elles contenaient un fond de vérité. Les hommes comme monsieur le duc devaient être surpris en train d'étrangler quelqu'un au beau milieu de Grosvenor Square devant une centaine de témoins pour que justice soit faite.

Une sombre perspective, en effet.

Éva regarda ses protégées et lut une profonde inquiétude sur leurs visages. Bien que les cinq courtisanes ne fussent pas toutes amies, elles avaient développé des liens au cours des multiples semaines qu'elles avaient passées à travailler sur un objectif commun. Maintenant, l'une d'elles avait disparu et elles voulaient connaître le fond de l'histoire.

— Nous devons toutes prier pour qu'Yvette soit en sécurité, dit Éva.

Elle devait les distraire.

— Mon, euh, ami me garantit que le détective est excellent dans son domaine. Il la trouvera.

Éva savait exactement à quel point monsieur Crawford était compétent. Il avait réussi à débusquer la plupart de ses secrets. Lorsqu'il aurait terminé, monsieur Crawford connaîtrait la sorte de confiture qu'Yvette mettait sur son pain ainsi que son parfum favori. S'il lui était arrivé malheur, ils le sauraient bientôt.

— Pourquoi n'irions-nous pas prendre le thé dans le jardin, Mesdemoiselles ? C'est une si belle journée.

•

— Croyez-vous vraiment qu'Yvette est en vie ? demanda Harold quelques heures plus tard lorsqu'ils arrivèrent à la maison.

Il prit la cape d'Éva pour la suspendre sur un crochet près de la porte. Des bruits leur parvenaient depuis la cuisine où l'on préparait le repas du soir et une odeur de cannelle flottait dans l'air. Les bruits et les odeurs familières ne firent rien pour reconforter Éva. La journée avait été très éprouvante.

Ses tentatives pour attirer l'attention des femmes sur d'autres sujets n'avaient pas endigué les spéculations au sujet du sort d'Yvette. En chacune d'elles persistait une constante appréhension sous-jacente. Tant que le sort d'Yvette resterait inconnu, personne ne connaîtrait la paix.

Éva leva la tête pour le regarder. L'inquiétude partagée au sujet de la courtisane disparue leur avait offert une brève et fragile trêve le temps d'une journée. Toutefois, elle savait qu'Harold n'avait pas surmonté son mécontentement envers elle. Sous sa surface stoïque, il bouillait toujours de rage.

— Je ne sais pas, répondit-elle en faisant demi-tour et en le conduisant jusqu'au petit salon. J'espère sincèrement la retrouver saine et sauve. Cependant, je suis inquiète. Si son protecteur est un homme violent, il pourrait l'avoir punie pour avoir tenté de le quitter. Je redoute l'intensité de sa colère.

Retirant son bonnet ainsi que les épingles dans ses cheveux, elle enleva sa perruque et ses lunettes, puis les posa tous les deux sur une table basse. Harold s'accroupit pour attiser le feu. La lueur des flammes la réchauffa un peu tandis qu'elle s'approchait du canapé afin de prendre place sur les coussins bourrés. Chez elle, elle se sentait habituellement à l'abri des maux qui assaillaient la ville à l'extérieur de ses murs.

N'eût été la générosité de son père, elle aurait très bien pu finir comme Yvette ou n'importe laquelle de ses courtisanes. Mais maintenant que monsieur le duc brandissait ses dettes au-dessus de sa tête, la menace d'un désastre planait en permanence. Une brèche, puis une autre avaient été ouvertes dans ces murs qu'elle n'arrivait pas à construire suffisamment haut pour tenir monsieur le duc à l'écart de sa vie.

— C'est ma faute, dit Harold en se relevant. Si j'avais été vigilant, elle ne serait pas partie toute seule.

— Comment aurais-tu pu connaître ses intentions ? protesta Éva. Tu ne peux pas être constamment avec nos courtisanes. Elles doivent prendre leurs propres décisions. Même si tu t'étais douté de quelque chose, elle aurait trouvé un moyen de sortir en douce. Tu ne pouvais pas l'enchaîner à son lit.

— Si je n'avais pas été préoccupé par d'autres affaires, dit-il simplement, j'aurais passé plus de temps avec les femmes et j'aurais senti que quelque chose clochait.

Il ne l'accusait pas directement, mais l'insinuation lui pesait sur les épaules. N'eût été sa relation avec monsieur le duc, Harold aurait peut-être pu, selon lui, empêcher Yvette de s'échapper.

De minuscules cheveux se dressèrent sur sa nuque.

— Tu ne peux pas me blâmer pour ce qui est arrivé.

Elle n'arrivait pas à croire qu'Harold puisse être aussi cruel. Elle se sentit extrêmement blessée. Il ne pouvait s'agir uniquement de la personne avec qui elle couchait. Sa colère aiguë devait avoir une raison plus profonde, quelque chose qu'elle ne comprenait pas.

— C'est la faute d'Yvette si elle est sortie en douce au beau milieu de la nuit.

— Elle s'est engagée dans une relation avec un homme dont elle a cru, à tort, qu'il la protégerait et prendrait soin d'elle lorsqu'elle vieillirait, répliqua sèchement Harold. Ses défenses sont tombées en voyant sa fortune et son titre. Elle n'a pas vu sa cruauté avant qu'il ne soit trop tard. Maintenant, elle est peut-être morte.

— Nos situations n'ont rien en commun, cria Éva. Elle a été entraînée de force dans la sienne par des circonstances qu'elle ne pouvait pas surmonter. Monsieur le duc n'est pas un homme cruel et je ne lui appartiens pas.

— Et monsieur le duc ? s'enquit sèchement Harold en s'appuyant contre la cheminée, le regard noir. Que fera-t-il lorsqu'il en aura assez de vous, Éva ? Vous mettra-t-il à la porte de cette maison ? S'il exige le remboursement des factures et que vous ne pouvez pas payer, votre prochaine adresse sera-t-elle à la prison des débiteurs fautifs ?

— Monsieur le duc a promis que ma mère serait toujours chez elle ici, répondit-elle d'un ton sec tandis que la colère faisait remonter la bile brûlante dans sa gorge. Il tiendra sa promesse.

— Vous le connaissez si bien ? demanda-t-il d'un ton sarcastique.

En vérité, elle ne savait presque rien sur le duc. Les doutes qu'Harold avait exprimés ressemblaient à ceux qui la gardaient éveillée presque toutes les nuits. Son avenir était devenu incertain, confus. Bien qu'elle crût que Nicholas prendrait soin de sa mère, ses projets en ce qui la concernait étaient moins clairs. De quel type d'homme s'agissait-il en réalité ? Que savait-elle de lui, hors de son lit ?

Si elle prenait un instant pour penser aux gens autour d'elle — Harold, Noëlle, monsieur le duc, les courtisanes —, elle était entourée d'inconnus. Que savait-elle de chacun d'entre eux ?

Elle leva le menton et refusa de succomber aux larmes.

Jamais elle ne s'était autant sentie à la dérive, sans bras pour l'aider à remonter dans le bateau. Si seulement elle s'était permis de se rapprocher d'autres gens alors qu'elle grandissait, elle ne se sentirait pas aussi seule maintenant.

— Ça ne vous regarde pas, Harold.

— Ça ne me regarde pas ? fit-il en secouant lentement la tête tandis qu'il rougissait sous l'effet de la colère. Chaque jour, j'ai peur que votre mère et vous soyez plongées dans la misère à cause d'un caprice de cet homme avec qui vous couchez. Vous a-t-il promis quoi que ce soit ? Vous épousera-t-il ?

Face à son silence, il leva les bras au ciel.

— J'ai fait des sacrifices pour veiller sur vous, Éva, et vous dites que ça ne me regarde pas ?

Des sacrifices ? Éva sentit sa détermination s'effriter. Elle n'avait jamais pensé qu'il puisse avoir abandonné une famille ou un métier pour rester avec elle et devenir son compagnon. En revanche, elle ne lui avait jamais demandé de faire des sacrifices pour elle. Peu importe ce qu'il avait abandonné, il l'avait fait de son plein gré.

Harold était son ami, autant que cela puisse être possible, mais il était aussi son employé. À l'instant, elle n'était pas certaine de savoir quel Harold elle voulait qu'il soit. En tant qu'ami, il se sentait libre d'exprimer son opinion. En tant qu'employé, il s'aventurait sur un terrain glissant lorsqu'il était question de monsieur le duc.

Elle avait décidé de devenir l'amante du duc. Bien qu'elle ait mis un terme à leur relation, monsieur le duc avait toujours le pouvoir de la ramener de force dans son lit, et ce, même s'il ne l'avait pas encore fait. Prévoyait-il une nouvelle offensive de séduction contre son corps avide ? Connaîtrait-elle un jour ses intentions ?

Si Harold faisait quoi que ce soit pour compromettre l'équilibre précaire de sa relation avec le duc, il pourrait provoquer des dégâts irréparables pour eux tous.

Elle renverrait Harold avant de mettre en péril la santé et la situation de sa mère.

— Je ne vous demande pas de comprendre mes raisons, Harold. Elles sont personnelles, dit-elle en se levant pour lui faire face. Toutefois, vous ne devez pas oublier ceci : vous parlez de sacrifices ; moi aussi, j'ai fait des sacrifices. J'ai mon emploi, ma mère et vous. Je n'assiste à aucune fête, je n'ai pas de vie sociale. Je n'ai jamais eu de prétendant pour m'apporter des fleurs et m'inviter à faire une promenade dans le parc et je n'en aurai jamais. Alors si je me permets de voler quelques instants de plaisir dans les bras d'un homme, vous, plus que quiconque, devriez être en mesure de le comprendre.

Éva n'attendit pas qu'il réponde. Elle redressa les épaules et s'éloigna d'un pas raide.

•

Harold la regarda disparaître et sentit sa souffrance. La culpabilité l'empêcha de la suivre. Le jour où il était venu à Londres et avait commencé à surveiller Éva, il avait tout laissé derrière lui.

Étrangement, le trio de malandrins qui l'avait battu et lui avait volé sa bourse lui avait rendu service.

Il devait trouver un moyen de s'introduire chez elle sans éveiller les soupçons, ce que ses blessures lui avaient offert. Et elle ne lui avait jamais posé de questions sur son passé. Elle l'avait simplement soigné jusqu'à ce qu'il soit rétabli, puis lui avait offert un emploi chez elle.

Ce qui avait commencé comme un simple contrat professionnel s'était transformé en quelque chose de plus profond. Il s'était réellement attaché à Éva et à Charlotte. Elles étaient la famille qu'il avait perdue. Et il détestait la voir gâcher toutes ses chances d'être heureuse en se donnant au duc, un homme qui l'utiliserait, puis la répudierait. Toutefois, il savait à quel point elle se sentait terriblement seule. Si seulement elle avait choisi un homme qui l'aimerait et s'occuperait d'elle pour toujours. Dans ce cas, il ne lui reprocherait pas un seul instant de bonheur.

Harold savait qu'il devrait sonner l'alarme, mais il avait peur des conséquences s'il révélait tous les secrets d'Éva. Il l'avait déjà trahie, bien qu'elle ne s'en doutât point. Une fois qu'il aurait fait son rapport, sa participation à cette mascarade prendrait fin et il serait libre de rentrer chez lui. Pour sa conscience déjà tourmentée, le plus difficile serait de démêler les fils de la trahison et de lui dire au revoir.

Lorsqu'on lui avait proposé d'enquêter sur mademoiselle Winfield, il avait tenté de refuser. Mais il était dans une situation désespérée et ses coffres étaient vides. On lui avait offert une vie confortable en échange de quelques mois de travail. Avant qu'il se soit rendu compte de ce qui se passait, il était dans une voiture en direction de Londres, habillé en valet.

Non. Pour l'instant, il garderait cela pour lui. Éva n'était pas réellement en danger et on pouvait survivre à un cœur brisé. Non que son employeur se souciât de ce qui pouvait arriver à Éva ou à sa mère.

Harold tressaillit. Lui, il s'en souciait.

Telle qu'il connaissait Éva, son cœur était déjà épris. Elle avait donné son innocence à cet homme. Même si elle arrivait à se convaincre qu'elle en était capable, elle ne pouvait pas séparer son esprit de son corps. Bientôt, lorsque le duc la rejetterait, elle s'effondrerait.

Et il lui faudrait rassembler toutes ses forces pour ne pas se rendre à Collingwood House et tabasser le satané duc.





La robe de bal argentée était tellement jolie, semblable à une étincelle de lumière céleste, qu'Éva fronça les sourcils devant son reflet. L'étoffe moulante épousait le haut de son corps comme si l'ajustement avait pris des heures et se terminait par des mètres de soie et de dentelle délicates, striées du corsage au plancher de fins fils argentés.

Tandis qu'Éva fronçait les sourcils, la couleur fit ressortir les reflets dorés et cuivrés de ses cheveux remontés. Aucune fée marraine n'aurait mieux réussi à la transformer en princesse. Elle scintillait.

Éva croisa le regard de sa sœur dans le miroir. Noëlle était extrêmement satisfaite d'elle-même. Depuis qu'elle était arrivée avec la robe sur le bras, elle n'avait pas cessé de fredonner.

— C'est ce que tu considères comme sobre ?

Noëlle, resplendissante dans une robe en satin rose, sourit. Ses cheveux blonds étaient entortillés à l'arrière de sa tête dans une création élaborée sur laquelle sa femme de chambre avait dû passer la moitié de l'après-midi. Des boucles d'oreilles en rubis pendaient de ses lobes et des épingles incrustées de cristaux scintillaient dans ses cheveux.

— J'ai fait enlever les rubans et les boucles par la modiste pour la rendre plus simple, expliqua Noëlle en haussant les épaules.

Elle se plaça derrière Éva et se pencha par-dessus son épaule. Un léger parfum de rose émanait d'elle.

— Tu es charmante. Moi-même, je n'aurais pas pu trouver mieux.

Éva plissa les yeux.

— C'est toi qui l'as trouvée.

Tendant le bras vers un pot de poudre, Noëlle gloussa.

— C'est vrai, n'est-ce pas ? Je dois vraiment avoir du goût.

— Et tu es modeste, en plus, ma sœur.

Sortant de sa bouche, le terme « sœur » ne lui paraissait plus étrange. Elles seules, ainsi qu'Harold, connaissaient leur lien de parenté. Les domestiques, à l'instar de sa mère, l'avaient crue lorsqu'elle avait présenté Noëlle comme une nouvelle amie.

Éva savait qu'elle devrait courir à sa garde-robe et en sortir l'un de ses ternes déguisements de vieille fille, mais elle n'arrivait pas à se convaincre de le faire. Elle n'avait jamais eu l'occasion de porter une création aussi raffinée et la vanité l'emporta sur toute envie de l'enlever.

— Avec ma magnifique sœur à mes côtés, il sera impossible de passer inaperçue dans la foule, dit Éva. Tous les lions dans la fosse se lécheront les babines d'anticipation.

La seule chose qu'Éva pouvait faire, c'était prier pour ne pas tomber sur le duc. C'était la bête la plus féroce de toutes.

— Sottises, répondit Noëlle en posant le pot. Les seuls à baver ce soir seront les fervents jeunes mâles qui supplieront pour qu'on te les présente.

Éva se mordilla la lèvre inférieure. La maudite voix de la raison s'élevait tandis que sa résolution de s'amuser au bal faiblissait. De jeunes mâles ? Était-elle à la hauteur pour la séduction et la danse ? Sa maladresse faite d'inexpérience les couvrirait-elle de honte, sa sœur et elle ? Elle n'aurait pas de formidable chaperon derrière qui se cacher si elle avait besoin d'un instant pour se ressaisir ou se sauver d'un prétendant trop zélé.

Harold lui avait promis de flâner à l'extérieur avec le carrosse, au cas où elle aurait besoin de s'éclipser en vitesse. À l'intérieur du manoir, elle serait seule avec Noëlle pour unique protection. Cette pensée ne fit rien pour la rassurer.

Et si monsieur le duc assistait au bal ? Il n'était pas impossible qu'il y soit. Il se cherchait une épouse et il y aurait là beaucoup de jeunes femmes parmi lesquelles choisir ; tout un poulailler rempli de poulettes de bonnes familles qui roucouleraient pour attirer son attention. Si mademoiselle Banes-Dodd refusait son offre, il n'aurait qu'à tendre le bras pour qu'une douzaine de jeunes demoiselles qui ne pensaient qu'au mariage se bousculent autour de sa queue-de-pie.

Elle fronça les sourcils davantage. Il rirait, danserait et choisirait une épouse sans même lui accorder une seule pensée. Elle, Éva, n'avait absolument aucune importance pour son avenir ; elle n'était qu'une maîtresse facile à remplacer par une autre lorsqu'il s'en lasserait.

Le froncement de sourcils se transforma en un regard noir.

Soudain, il n'y avait rien qu'elle désirât davantage à cet instant que se précipiter au bal pour séduire tous les hommes entre vingt et quatre-vingts ans qu'elle croiserait.

Maudit soit le duc.

Éva toucha les minuscules boucles d'oreilles en diamants qu'elle avait empruntées à sa mère. Celle-ci les avait portées le soir où elle avait rencontré son père. Charlotte avait toujours considéré qu'elles portaient chance.

Si quelqu'un avait besoin de chance ce soir, c'était bien Éva.

Elle se pendit au bras de Noëlle.

— On y va ?

•

Des bougies scintillaient à toutes les fenêtres des deux premiers étages du manoir Pennington lorsque le carrosse de Noëlle s'arrêta derrière une file d'autres carrosses. Éva jeta un coup d'œil par la fenêtre pour voir le bloc en briques de quatre étages qui projetait son ombre sur les maisons plus petites qui l'encadraient de part et d'autre du chic Grosvenor Square.

L'enthousiasme initial d'Éva s'était quelque peu refroidi lorsque Noëlle s'était mise à pointer chacune des maisons devant lesquelles elles passaient et à donner une brève description des familles qui les habitaient, y compris de Collingwood House, deux pâtés de maisons plus loin. Elle n'avait rien à faire dans cet univers et elle le savait. Voir l'immense demeure de Nicholas lui confirma une fois de plus qu'elle n'aurait jamais sa place à ses côtés.

Les femmes d'ascendance douteuse n'osaient pas rêver de telles choses.

Elle avait gardé un visage impassible lorsque Noëlle avait parlé du séduisant duc célibataire, mais son cœur avait palpité dangereusement dans sa poitrine tandis qu'un malaise la rongait jusqu'aux os. Noëlle était l'image même de la sérénité, mais Éva était une véritable boule de nerfs. Tous les gens importants du cercle restreint de la bonne société assisteraient à ce bal. Il y serait, elle n'en doutait pas.

Le risque que ce château de cartes s'écroule et que Noëlle se retrouve à ramasser les dégâts n'était pas faible. Si monsieur le duc décidait de révéler qu'elle était sa maîtresse, rien ne pourrait sauver ni l'une ni l'autre des deux sœurs.

— Je crois que nous devrions mettre un terme à cette folie avant qu'il ne soit trop tard, dit Éva en portant ses mains jointes à sa bouche. Nous pouvons rentrer à la maison et manger des gâteaux aux figues jusqu'à ce que les coutures de nos robes cèdent.

Noëlle ôta une peluche de sa cape.

— Sottises. J'ai la chance d'exhiber ma charmante sœur et j'ai l'intention de le faire avec fierté. Bien entendu, tu seras présentée comme ma cousine, mais j'ai néanmoins l'intention de rire gaiement

et de danser jusqu'à en avoir mal aux pieds. Ensuite, nous mangerons du faisan bien gras et des huitres graveleuses jusqu'à devoir enlever nos corsets. Et si un séduisant jeune homme me baise la main, je glousserai comme une dinde et battrai des cils jusqu'à ce qu'il soit désespérément épris.

Éva gloussa. Noëlle était comme un vent violent qui s'infiltrait dans les corniches. Il était impossible de ne pas se laisser emporter par le tourbillon.

Le carrosse avança un peu. Noëlle se pencha par la fenêtre.

— Le temps d'arriver à l'avant de la file, le bal sera terminé. Les invités ne pourraient-ils pas prendre un peu moins leur temps pour descendre ?

— Patience, Noëlle. Nous y sommes presque.

Éva observa le visage serein de Noëlle. Était-il possible que Noëlle espère qu'elle soit découverte et ruinée ? C'était une drôle d'idée, mais cela expliquerait certainement son apparition soudaine sur le pas de la porte d'Éva ainsi que son insistance pour qu'elle l'accompagne ce soir. Ou peut-être espérait-elle scandaliser son insensible mère. Y avait-il un meilleur moyen d'y arriver que de se pavaner dans Londres avec une sœur illégitime ?

Elle leva vers Noëlle un regard pénétrant.

— Sincèrement, Noëlle, pourquoi fais-tu ça ? Je ne suis rien de plus qu'un secret embarrassant, le résultat des indiscretions de notre père. Pourtant, tu es prête à tout risquer pour me traiter comme une princesse, ce soir. Pourquoi ?

Noëlle la regarda, l'air étonné. Après un moment, elle sourit doucement dans la pénombre.

— Tu es ma sœur. Peu importe ton ascendance, tu fais partie de ma famille.

— Il doit y avoir autre chose, protesta Éva, bien décidée à ne pas descendre de ce carrosse avant d'avoir obtenu des réponses. Dis-moi quelle est la véritable raison de ce petit jeu.

Avec un soupir, Noëlle se pencha en avant pour attraper la main d'Éva.

— Mon père et ma mère se détestaient et se parlaient rarement, sauf pour demander à l'autre de lui passer quelque chose à table. Je me suis souvent demandé si Meg et moi n'étions pas les filles du jardinier.

Elle se mordit la lèvre inférieure pour l'empêcher de trembler.

— Ta mère et nous, ses filles, étions sa joie de vivre. Je ne peux pas en vouloir à Charlotte de lui avoir procuré des moments de bonheur. Alors, oui, je risque gros pour prétendre que tu fais partie de la famille. Je refuse qu'il en soit autrement.

Heureusement, l'obscurité cacha les larmes qui miroitèrent dans les yeux d'Éva lorsqu'elle sourit et secoua lentement la tête.

— Tu es une jeune femme exceptionnelle et merveilleuse, Noëlle.

Noëlle sourit de toutes ses dents.

— Tu ne voudrais surtout pas que je change.

Éva inspira et lâcha un grand soupir. Elle serra la main de sa sœur.

— Non, en effet, je ne voudrais surtout pas ça.

•

L'odeur suffocante de parfum et de milliers de fleurs, dont les vases débordaient, fit légèrement chanceler Éva tandis que Noëlle la guidait, bras dessus bras dessous, vers la salle de bal. Le hall était plein à craquer : les hommes étaient parés de leurs plus beaux atours et les femmes, vêtues de robes aux coloris vifs, comme si chacun tentait de surpasser les autres en couleur et en style.

Éva eut du mal à ne pas rester bouche bée comme une idiote devant le haut plafond peint en bleu pâle, dont la surface était parsemée de nuages blancs cotonneux. Quel que fût l'artiste, il avait beaucoup de talent. Éva avait presque l'impression que le manoir Pennington n'avait pas de toit et qu'elle regardait le ciel d'une belle journée d'été.

— Cette demeure est un véritable palais, dit-elle en s'approchant de l'oreille de Noëlle afin d'être entendue par-dessus les douzaines de voix.

— C'est grandiose, répondit Noëlle, qui s'agrippa fermement à elle lorsqu'un homme vêtu de bleu paon les frôla en passant. Tante Penn a le sens du spectacle. L'année dernière, elle a insisté pour que toutes les femmes invitées soient vêtues de rouge et les hommes, de noir. C'était stupéfiant.

— Je veux bien le croire.

Éva jeta un dernier coup d'œil au plafond avant qu'elles quittent le hall. Elle aurait pu passer des heures couchée sur le dos sur le plancher en marbre à simplement rêvasser en regardant les nuages.

— Tu vois cet homme là-bas qui parle avec une femme qui a des plumes vertes dans les cheveux ? demanda Noëlle en pointant discrètement derrière son éventail.

Éva regarda dans la direction indiquée. L'homme était grand et mince et avait des traits résolument enfantins.

— L'année dernière, ma mère a insisté pour que je le laisse me courtiser, jusqu'à ce que Margaret le surprenne dans une position compromettante avec un de nos valets. Ils ont tous deux été renvoyés sans trop de difficultés. Maintenant, ma mère a abandonné l'idée d'essayer de me marier. Elle croit que notre sœur constitue son seul espoir d'avoir des petits-enfants.

Il était impossible d'imaginer Noëlle enceinte jusqu'aux yeux. Noëlle se disait souvent inapte au mariage et satisfaite de laisser le renouvellement de la population au reste de la société.

Ce fut au tour d'Éva de la taquiner.

— Je ne renoncerais pas si vite aux hommes, ma sœur. Tu pourrais bien en trouver un ce soir qui t'enlèvera pour t'emmener dans son château, où tu passeras ensuite le reste de tes jours à ajouter gaiement une branche à son arbre généalogique.

Noëlle grimaça et balaya rapidement du regard le couloir devant la salle de bal.

— J'aurais plus de chances de me faire frapper par une étoile filante. Les hommes préfèrent les femmes qui boivent leurs paroles à celles qui mettent en doute tout ce qu'ils disent, répliqua-t-elle avec un clin d'œil. Ma mère dit que je suis impossible.

Les deux sœurs gloussèrent.

— Là-dessus, ta mère et moi sommes d'accord, la taquina Éva.

Elles attendirent qu'une famille nombreuse se retrouve à l'avant de la file, puis se glissèrent dans la salle de bal derrière elle sans être annoncées. Éva croyait que c'était mieux ainsi. Bien qu'elle fût habillée comme une scintillante étoile de Noël argentée, moins elle attirerait l'attention sur elle-même, plus elles auraient de chances de survivre à la soirée.

Ç'allait être son premier et dernier bal dans la haute société et elle avait l'intention d'en profiter au maximum. Malheureusement, elles n'avaient fait que quelques pas dans l'immense salle de bal lorsqu'une voix retentit à travers la foule pour interpeller Noëlle. Éva se raidit.

— Te voilà, très chère.

Une femme d'âge mûr vêtue d'une création vaporeuse vert foncé recouverte de délicate dentelle dorée contourna plusieurs groupes d'invités pour venir se poster devant Noëlle.

— J'ai eu peur que tu sois tombée malade, Noëlle, dit-elle avec humeur en lui prenant les mains. Je croyais que tu arriverais tôt pour m'aider à accueillir mes invités.

Noëlle se laissa embrasser sèchement sur chaque joue.

— Je suis navrée, ma tante, répondit-elle en reculant d'un pas pour désigner Éva. Ma cousine, Évangéline, vient tout juste d'arriver de la campagne. Nous avons dû lui trouver à la hâte quelque chose de convenable à porter.

Une paire d'yeux de faucon, dans lesquels il y avait une bonne dose de doutes, se fixèrent brusquement sur le visage d'Éva, qui comprit pourquoi on comparait Lady Pennington à un dragon. Elle était formidablement imposante. Éva serra les fesses et s'efforça de garder son calme malgré son regard terriblement perçant.

— Évangéline ? Tu n'as pas de cousine qui s'appelle Évangéline.

— C'est ce qui donne tout son charme à la situation, ma tante.

Noëlle glissa son bras sous celui d'Éva d'un geste protecteur. Elles s'appuyèrent légèrement l'une sur l'autre.

— Je viens tout juste de découvrir que, juste avant de mourir, l'oncle Edward s'était marié en secret après tante Bess. Un cousin, Roderick, est né de cette union. Le cousin Roderick a épousé mademoiselle Éloïse Solomon et Évangéline est leur fille unique. Malheureusement, les parents d'Éva sont décédés il y a quelques mois lorsque leur bateau a chaviré. C'est seulement après, par une lettre arrivée en retard, que j'ai eu le bonheur d'apprendre que j'avais une autre cousine.

Éva réussit à se mordre les joues pour prendre un air sombre. Elle avait envie de rire du sérieux avec lequel Noëlle avait présenté ce mensonge extravagant.

— Lady Pennington, laissez-moi vous présenter Évangéline Harrington.

Le regard de Lady Pennington transperça Éva comme si elle voulait creuser en profondeur à la recherche de toute trace d'imposture. Éva savait qu'aussitôt qu'elle aurait un instant, la dame enverrait en vitesse une note à la mère de Noëlle pour obtenir une confirmation. Mais il était trop tard pour qu'elle le fasse ce soir ; Éva était donc en sécurité pour le moment.

Et comme il était difficile de prouver qu'il s'agissait d'un mensonge, il n'y avait qu'une seule chose que Lady Pennington pouvait faire, en tant qu'hôtesse confrontée à une nouvelle connaissance étroitement apparentée à Noëlle.

— Bienvenue chez moi, mademoiselle Harrington, dit-elle avec un sourire pincé. J'espère que nous aurons le temps de faire connaissance plus tard dans la soirée.

— Avec plaisir, répondit Éva.

Cela lui plairait autant que de se dévêtir pour danser nue dans les rues de Londres. Elle prit note de se tenir bien loin de Lady Pennington.

Celle-ci fronça les sourcils et lança un regard noir suspicieux à Noëlle avant de s'éloigner pour saluer des invités qui arrivaient.

On aurait dit que l'air s'était allégé et qu'il était plus facile de respirer en l'absence du dragon.

— Penses-tu qu'elle nous a crues ? demanda Éva en jetant à sa sœur un sceptique regard en coin.

Noëlle pinça les lèvres.

— Pas une seconde.

Leurs rires combinés firent tourner plusieurs têtes.

Éva passa la majeure partie de l'heure suivante à naviguer parmi les connaissances de Noëlle. Comme celle-ci passait la plupart de son temps dans le Kent, ses amis les plus intimes étaient au bal. Éva se conduisit d'une manière qu'elle espérait digne et gracieuse, reconnaissante pour les leçons que sa mère lui avait données lorsqu'elle était enfant. Charlotte avait ignoré quel genre de vie attendrait sa fille, mais elle avait voulu qu'Éva puisse s'adapter même aux situations les plus grandioses. Elle jouait donc avec aisance le rôle d'une cousine de la campagne, une dame d'ascendance impeccable.

Lorsqu'un jeune homme, raisonnablement séduisant malgré deux dents de travers à l'avant, enleva Noëlle pour l'emmener danser, Éva se sentit légèrement mal à l'aise. Plusieurs paires d'yeux masculins se tournèrent dans sa direction, mais elle représentait toujours une curieuse nouveauté qu'ils ne savaient pas très bien comment aborder.

Elle accepta donc un verre de punch offert par un domestique qui passait par là et laissa son regard errer à travers la foule.

Éva s'imprégna des rires et de la musique, de la vue des jolies robes et d'hommes en tenue de soirée, ainsi que de l'odeur des bougies et des fleurs. Elle tapa de l'orteil sous l'ourlet de sa robe en attendant impatiemment que l'un des jeunes hommes ait le courage de l'inviter à danser.

Elle avait très envie de danser.

Par hasard, tandis qu'elle regardait par-dessus le rebord de son verre à la recherche d'un œil à croiser, la foule s'écarta l'espace d'un instant et elle aperçut une silhouette imposante. Son cœur s'arrêta.

Un grand homme en noir, dos à elle, était en conversation avec une petite brunette vêtue d'une robe rose pâle. La fille lui souriait gentiment, comme si chaque mot qui s'échappait de sa bouche était la chose la plus fascinante qu'elle avait entendue dans sa courte vie.

Éva en fit rapidement abstraction, car c'était les cheveux bruns et les larges épaules du compagnon de la fille qui lui avaient coupé le souffle. Elle avait passé assez de temps en sa compagnie, avec et sans vêtements, pour le connaître intimement sous tous les angles, sous tous les plans ciselés, sculptés et musclés.

Monsieur le duc.

Tel un lapin confronté à un chien qui passe, elle ne savait pas si elle devait fuir ou rester immobile en espérant passer inaperçue dans la horde. Malgré les boucles d'oreilles de sa mère, elle n'eut pas de chance. Il se tourna en souriant, puis se figea.

Depuis l'autre côté de la pièce, il la fixa du regard et toute trace de rire disparut des profondeurs vertes de ses yeux. Elle eut un malaise, se sentit rougir et fut rongée par la culpabilité. Elle avait franchi la frontière invisible entre leurs deux mondes et elle sut à la forme menaçante de ses lèvres qu'il était furieux.

Elle perdit toute notion de temps et d'espace lorsqu'elle se tourna prestement pour se diriger vers les portes ouvertes qui donnaient sur la terrasse. Sans s'arrêter dans son élan, elle fourra son verre dans la main d'une domestique. Éva avait à moitié contourné un arbre en pot et n'était qu'à quelques pas de la liberté lorsqu'une main se referma autour de son bras. Elle se tourna pour faire face à Nicholas.

— Que faites-vous ici, Éva ? siffla-t-il en se servant de son corps pour les protéger des regards curieux des invités qui traînaient autour d'eux.

Sans lui lâcher le bras, il l'entraîna de l'autre côté des portes. Saluant d'un signe de tête nonchalant un couple appuyé contre la balustrade, il la poussa sur la terrasse jusque dans un coin sombre.

— Êtes-vous folle ?

Elle était réellement folle. Elle était dans un coin sombre de la terrasse, à un bal où elle n'avait rien à faire, avec un homme qui connaissait son corps presque aussi intimement qu'elle-même. Quelques jours plus tôt, il avait enfoui son visage entre ses jambes et lui avait donné un orgasme stupéfiant.

Rougissant, elle hocha lentement la tête.

— Manifestement.

Nicholas expira bruyamment, puis pointa du doigt en direction de la salle de bal.

— Vous rendez-vous compte que de l'autre côté de ces portes se trouvent ma future épouse, ma mère et pratiquement tous les gens que je connais ?

Ainsi, la brunette était bel et bien la parfaite duchesse en devenir, Lucy Banes-Dodd. La femme qui, bientôt, partagerait son lit, organiserait ses fêtes et offrirait à monsieur le duc une kyrielle d'enfants bien élevés et extrêmement beaux. Elle serait pour lui tout ce qu'Éva ne pourrait jamais être : une épouse et amante ouvertement adorée.

Une vague de folle jalousie l'envahit. Il avait tout ce qu'il voulait et elle, elle n'avait rien. Elle avait passé la majeure partie de sa vie à l'intérieur de sa demeure, incapable de jouir des plaisirs frivoles dont profitaient la plupart des jeunes femmes de son âge. Jusqu'à maintenant, elle n'avait jamais vraiment regretté ses choix. Il ne lui gâcherait pas sa soirée.

— J'ai parfaitement le droit d'être ici, chuchota-t-elle en essayant de reculer, mais un treillis couvert de vigne lui barra la route. J'ai été invitée.

— Invitée ? Ne soyez pas absurde.

Il l'attrapa par les bras et se pencha vers elle. Sa chaude haleine lui effleura le nez.

— Lady Pennington n'invite pas de courtisanes à ses bals.

Elle sentit un élan de colère, ainsi que de douleur, la traverser. Évidemment, à ses yeux, elle n'était qu'une pute indigne d'être mêlée à ses nobles amis et à sa famille. Elle était uniquement digne de son lit et de rien d'autre. Et il en serait toujours ainsi.

Elle se mordit les lèvres pour les empêcher de trembler et leva fièrement le menton.

— Je ne suis pas votre courtisane.

•

La profonde douleur qu'il lut dans ses yeux le prit au dépourvu. Il n'avait pas eu l'intention d'être aussi cinglant et cruel, mais cela lui avait fait un choc de la trouver dans la salle de bal le soir où il avait prévu de demander la main de Lucy. Il avait été médusé et avait failli tomber à genoux devant sa beauté délicate, encadrée par les reflets argentés de la lumière sur les fils de sa robe.

Elle était à couper le souffle. À l'instant où il l'avait vue, Lucy s'était fondue dans la tapisserie. Tout ce qu'il avait en tête, c'était entraîner Éva dans un endroit isolé où il pourrait lui enlever ses vêtements.

— Éva, je...

Les mots lui manquèrent. Il venait carrément de la traiter de pute. Comment pouvait-il lui expliquer qu'elle était devenue plus qu'une courtisane à ses yeux ? Qu'elle volait ses nuits et remplissait ses jours d'inopportunes images d'elle et que chaque journée qu'il passait sans la voir était une véritable torture ?

Éva tressaillit et ses lèvres s'entrouvrirent. Il émit un faible grognement. Avant que son esprit puisse reprendre le contrôle de son corps avec une dose de bon sens, il l'attira vers lui et pressa sa bouche sur la sienne.

Elle émit un faible gémissement et se laissa aller contre lui, ouvrant les lèvres pour répondre à son baiser. Il sonda sa bouche et goûta le doux arôme du punch.

Ciel, lorsqu'elle pressait son corps parfait contre le sien, il n'arrivait pas à penser aux dangers de folâtrer avec elle dans l'obscurité à quelques pas des portes ouvertes. Il avait abandonné sa future fiancée pour entraîner Éva hors de la salle de bal sans se soucier de qui regardait. Depuis leur premier baiser, aussi bref que pénible, elle était comme une drogue sur laquelle il n'avait aucun contrôle.

Même son mariage avec Lucy n'arriverait pas à le guérir de sa dépendance.

La main d'Éva se faufila derrière sa tête et elle emmêla les doigts dans ses cheveux. Elle était à la fois perfection et folie, et ses caresses enflammées suffisaient à l'embraser. Il pressa son érection contre son ventre, brûlant d'envie de soulager son membre dans sa chaleur humide.

Il arracha sa bouche à la sienne et enfouit la tête dans ses cheveux. Sa respiration était rauque et saccadée.

— Je suis incapable de penser à qui que ce soit d'autre lorsque vous êtes là, ma douce. Vous devez partir à l'instant, avant que quelqu'un d'autre vous voie et pose des questions.

Elle croisa son regard et se hissa sur la pointe des pieds. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire malicieux et elle pressa ses seins contre son torse.

— Embrassez-moi encore, Nicholas.

Il ne put faire autrement que lui obéir. Il l'embrassa violemment, joignant sa langue à la sienne jusqu'à ce qu'elle émette de petits gémissements de plaisir. Tandis qu'il se creusait les méninges pour passer en revue tous les recoins obscurs du jardin où un couple pouvait se cacher afin de voler quelques instants d'intimité, un froissement de crinoline lui fit lever la tête. Une blonde svelte vêtue d'une robe rose se tenait les bras croisés à quelques centimètres d'eux.

— Lâchez ma sœur immédiatement, monsieur le duc.

Ses bras retombèrent et il recula.

— Votre sœur ?

Dans son rapport, Crawford n'avait jamais mentionné de sœur.

Son regard passa d'Éva à l'autre femme, puis revint à Éva. Oui, peut-être avaient-elles les mêmes yeux.

— Noëlle, je peux t'expliquer, dit Éva en lissant son corsage d'une main tremblante dans une vaine tentative de remédier à son allure fripée.

— Monsieur le duc, voici ma sœur Noëlle, Lady Seymour.

Il fixa la blonde. Lady Seymour ? Bien qu'ils ne se soient jamais rencontrés, il croyait qu'elle avait un lien de parenté quelconque avec Lady Pennington. Une filleule, peut-être ? Il savait qu'Éva était la fille illégitime d'un comte, mais Crawford n'avait pas réussi à découvrir lequel avant que Nicholas ait brusquement mis fin à l'enquête.

Maintenant, il savait que son père était feu Lord Seymour, un comte de haut rang et un pair. Il avait couché avec Éva en sachant que sa mère était une courtisane. Lorsqu'il sut que l'autre moitié de son arbre généalogique descendait d'une lignée aussi vieille que la sienne, son estomac se noua.

S'approchant pour attraper Éva par la main comme s'il s'agissait d'une vilaine fille, Lady Seymour le gratifia d'un regard noir.

— Lord Barden désire danser avec Éva. Nous ne voudrions pas le faire attendre.

Sur ce, sa courtisane réticente le laissa rôder seul dans l'obscurité tandis qu'elle collait aux talons de sa sœur offusquée. Éva lui lança un dernier regard impuissant par-dessus son épaule avant de tourner le coin et de disparaître.

Nicholas se gratta la tête à deux mains. La fille de Lord Seymour ? Dans quel fouillis déconcertant il s'était retrouvé ! Il tenta de se remémorer le vieil ami de son père, mais il ne gardait du comte qu'un vague souvenir. L'homme était mort depuis un bon moment. Qui aurait cru qu'il avait engendré une fille illégitime en plus de sa propre progéniture ?

Il s'appuya contre le treillis et leva les yeux vers le ciel étoilé. De toute évidence, il n'y aurait pas de demande en mariage ce soir. Il serait déjà suffisamment difficile de passer les quelques heures à venir à faire semblant qu'Éva et lui ne se connaissaient pas. Il suffisait d'ajouter au mélange l'œil de lynx



de sa mère pour qu'il commence à sentir son cœur battre entre ses tempes sous l'effet de la tension. Si seulement il pouvait convaincre Éva de s'éclipser en douce.

Peut-être aurait-il pu trouver un moyen de manipuler Éva, mais il doutait que Noëlle se laisse influencer aussi facilement. La friponne. Elle avait emmené sa sœur illégitime à la plus grande réception de l'année dans la société, et ce, manifestement sans aucun scrupule ni réserve. Si les vieilles commères avaient vent de la relation de Noëlle, ainsi que de la sienne, avec Éva, le scandale qui en résulterait secouerait la bonne société jusque dans ses fondements.

Il n'y avait qu'une seule solution : agir comme si tout allait bien en gardant Éva, Lucy et sa mère bien loin les unes des autres et en espérant que son mal de tête, qui s'intensifiait, ne fasse pas exploser sa cervelle à l'intérieur de son crâne.

•

— Peux-tu m'expliquer comment j'ai pu te laisser seule quelques minutes et te retrouver en train d'embrasser monsieur le duc dans l'obscurité ?

Noëlle avait fermé la porte d'un petit salon et affrontait Éva à voix basse, mais d'un ton accusateur.

— Heureusement que je l'ai vu t'entraîner dehors ; sinon, tu aurais bien pu être compromise.

Compromise par monsieur le duc ? N'eût été le fait que Noëlle était si en colère, elle aurait peut-être ri. Il avait fait bien pire que la compromettre, et ce, plusieurs, plusieurs fois. L'embrasser n'était rien comparé aux délicieux moments scandaleux qu'elle avait passés sur son secrétaire, dans son lit et sur son plancher.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

Comment pouvait-elle lui expliquer leur relation ? Elle ne pouvait pas lâcher : « J'ai permis à monsieur le duc de me violer pendant que le plaisir éhonté me faisait crier son nom. » Pour une raison quelconque, elle avait l'impression que Noëlle ne trouverait pas une telle confession amusante. Bien que sa sœur ne fût pas une femme comme les autres, au plus profond d'elle-même, les règles sociales lui avaient été enfoncées dans le crâne depuis sa naissance. Éva s'attendait à ce qu'un jour prochain, sa sœur se rende compte que devenir amie avec sa sœur illégitime était une erreur et mette fin à leur relation.

Éva s'assit sur un fauteuil à dossier haut.

— J'ai rencontré monsieur le duc il y a plusieurs semaines. Je ne t'ennuierai pas avec toute l'histoire, mais disons simplement que lui et moi avons une entente.

Les yeux écarquillés, Noëlle se laissa tomber dans le fauteuil face au sien.

— Tu es sa maîtresse, n'est-ce pas ?

Elle passa une main sur son front et Éva hocha la tête.

— Ce n'était certainement pas ton idée ?

À voir l'hésitation d'Éva, Noëlle eut sa réponse.

— C'est bien ce que je pensais. Le salaud ! T'a-t-il forcée ?

Éva s'empressa de secouer la tête. Si elle soupçonnait la moindre coercition, Noëlle, avec Harold à ses côtés pour brandir le couteau, ferait castrer monsieur le duc puis le ferait jeter dans la Tamise.

— Certainement pas. C'est une histoire compliquée.

Elle se leva et se dirigea vers la fenêtre, sous laquelle plusieurs couples se promenaient dans les sentiers du jardin plongé dans l'obscurité.

— Au début, je le détestais. Puis, tout a changé, poursuivit-elle en se tournant pour affronter sa sœur. Il y a entre nous quelque chose que je n'arrive pas à décrire, une attirance que j'essaie de

combattre de toutes mes forces. Mais dès qu'il me touche, je suis perdue.

— Es-tu amoureuse de lui ? T'a-t-il demandé ta main ?

Si Noëlle lui avait posé des questions au sujet de ses sentiments une semaine plus tôt, sa réponse aurait été plus claire. Maintenant, elle n'était plus aussi certaine de ce qu'elle éprouvait envers monsieur le duc. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle ne devait pas tomber amoureuse du duc inatteignable.

— Non. Je ne peux pas être amoureuse de lui. Je suis son amante. Il ne peut en être autrement.

Noëlle se renfrogna.

— Donc, il a ce qu'il veut sans en subir les conséquences ? Je n'arrive pas à croire que cet arrangement te convienne.

Ces paroles troublèrent Éva. Elle fut profondément attristée par la déception qu'elle lut dans les yeux de Noëlle. Elle tut ses émotions pour se protéger d'une autre raclée verbale. Elle était toujours à vif après la façon dont Harold l'avait traitée. Elle ne pourrait pas endurer le mépris de sa sœur en plus. Ni ici ni maintenant.

Peut-être que Noëlle se rendrait désormais compte que ce lien précaire entre elles ne ferait que lui causer du chagrin en fin de compte.

— Je suis la fille d'une courtisane. Je ne peux pas aspirer à mieux.

En colère, Noëlle bondit sur ses pieds. Elle s'approcha d'Éva, qu'elle prit par les épaules.

— Je refuse de te laisser dire une chose pareille. Tu es ma sœur. Ce qui s'est passé entre notre père et ta mère ou ce qu'elle était dans son ancienne vie est sans importance. Je ne permettrai pas qu'un duc se serve de toi sans qu'il en subisse les conséquences. Je te jure que je trouverai un moyen pour qu'il t'épouse.



Malgré ses vastes connaissances sur la façon de soutenir un badinage léger, Éva n'était pas à l'aise avec la séduction. Elle n'avait pratiquement aucune expérience avec les hommes. Bien qu'elle ait beaucoup appris sur la bonne société dans le livre de Lady Watersham, *Code de conduite pour jeunes femmes de qualité*, et qu'elle ait étudié comment les femmes de chambre séduisaient les valets, y compris le tortillement de mèches et le battement de cils, mettre ces informations en pratique lors d'un bal de cette envergure était éprouvant.

Elle n'était pas faite pour cette vie.

Le fait que monsieur le duc la regarde de travers depuis l'autre bout de la pièce rendait les choses encore plus difficiles, quoiqu'elle réussit relativement bien à garder les yeux loin de lui. Son mécontentement constituait un poids lourd à porter.

Pourtant, elle ne le laisserait pas la chasser. Noëlle était déterminée à les voir mariés et mettait sur le chemin d'Éva tout homme qualifié capable de se tenir debout dans l'espoir d'ainsi forcer le duc à se rendre compte à quel point elle était désirable aux yeux des autres hommes.

Bien qu'Éva n'ait aucune intention de devenir duchesse et qu'elle essaie de faire entendre raison à sa sœur, elle trouvait plutôt réjouissante l'idée de tourmenter subtilement Nicholas.

Il avait décidé de sa vie à elle pendant des semaines et l'avait harcelée pendant plus longtemps encore. Il l'avait traitée de pute. Enfin, presque. Il l'avait insinué. L'heure était venue de changer la donne et de se venger un peu du noble duc.

Elle savait du moins que, malgré ses regards noirs, il la désirait suffisamment pour abandonner sa future fiancée et l'entraîner hors de la salle de bal pour un baiser passionné. S'il était si dévoué à mademoiselle Banes-Dodd, il se moquerait bien de ce qu'Éva faisait ce soir et avec qui. À voir la posture menaçante de monsieur le duc, elle sut qu'il était prêt à tuer — tout cela à cause de la file de beaux qui rivalisaient pour obtenir son attention.

Éva réprima un sourire. Qu'il souffre.

Son regard lui chatouillait la peau tandis qu'elle dansait avec un homme après l'autre ; elle avait à peine le temps de reprendre son souffle entre chacun. Elle rit de bon cœur tandis que les comtes, les barons et les ducs faisaient de leur mieux pour percer ses secrets. Elle évita soigneusement toute question pointue concernant le lieu de sa naissance ou ses liens avec Noëlle.

— Vous dansez merveilleusement bien, mademoiselle Harrington, dit Farrell, le fils cadet du baron de Tillbury, en s'inclinant légèrement devant elle avant de la conduire à l'écart de la piste de danse.

Il était très jeune, à peine dix-huit ans, et avait tous les traits anguleux d'un garçon à l'aube de la maturité. Pourtant, il savait comment séduire. Et, sous une tignasse blonde, son visage était suffisamment agréable pour qu'il fasse partie des favoris des jeunes femmes.

— Peut-être aimeriez-vous un peu de punch ?

Éva hocha la tête.

— J'adorerais un peu de punch.

Il disparut rapidement pour remplir sa mission. Éva s'éventa, heureuse de profiter d'un moment de solitude et d'avoir l'occasion de reprendre son souffle. Il faisait chaud dans la salle bondée et la chaleur de douzaines de bougies intensifiait celle dégagée par les corps. Elle regarda autour d'elle pour trouver Noëlle et finit par l'apercevoir à l'autre bout de la pièce, juste devant les portes de la terrasse, en train de tenir une discussion animée avec Harold, dont les traits étaient tendus tandis que ceux de sa sœur étaient graves. Peu importe ce dont ils discutaient, c'était sérieux.

Lorsque la discussion prit fin, Harold sortit et disparut dans la nuit.

Elle fronça les sourcils en croisant le regard de Noëlle. Celle-ci lui faisait un signe de la main pour lui indiquer que tout allait bien lorsqu'un jeune gentilhomme vêtu d'une veste verte s'inclina devant

Noëlle et lui offrit son bras pour l'entraîner dans une ligne de danseurs.

Si quelque chose clochait, Harold viendrait la voir. Sans doute ne faisait-il que fouiner pour s'assurer qu'Éva ne s'attirait pas d'ennuis. Noëlle lui avait peut-être raconté sa découverte sur la terrasse afin de le mêler à son complot pour coincer le duc. Si c'était leur intention, ils seraient cruellement déçus.

Monsieur le duc n'était pas le genre d'homme à se laisser imposer un arrangement contre son gré.

Nonchalamment, elle leva les yeux vers le dernier endroit où elle avait vu monsieur le duc. Il parlait à une séduisante femme vêtue de rouge, mais il regardait Éva. À son mécontentement se mêlait une intensité qu'elle avait vue uniquement lorsqu'il avait déchiré ses vêtements, pris d'une envie urgente de la voir nue.

Le sombre désir qu'elle lut sur son visage lui coupa le souffle et lui retourna l'estomac sous son corset. De toute évidence, il n'avait aucune intention de s'occuper de ses affaires et de la laisser vaquer aux siennes. Il la surveillait de loin, attendant tranquillement de pouvoir la séparer du troupeau avant de se jeter sur elle.

Éva était persuadée que s'ils étaient seuls, il la coucherait à plat ventre sur ses genoux pour lui donner la fessée jusqu'à ce qu'elle ait le derrière rouge-rose. Puis il lui arracherait sa robe pour lui faire l'amour avec violence et passion.

Cette pensée la fit sourire. Devant son amusement non dissimulé, le duc fronça davantage les sourcils jusqu'à ce qu'ils ne forment pratiquement plus qu'un. Un gloussement jaillit, lui remplaçant l'estomac. Elle était protégée par la foule. Tant qu'elle ne s'aventurerait pas à l'extérieur, son derrière et le reste de sa personne seraient en sécurité.

•

Nicholas vit le jeune Farrell rejoindre Éva, deux verres en main, et tout ce dont il eut envie, ce fut de réarranger le long nez fin du jeune morveux pour lui donner une allure moins avenante.

S'il se laissait aller à tabasser tous les hommes qui avaient tenu Éva dans leurs bras au cours de la soirée, il y aurait des nez ensanglantés partout dans la salle et en dehors. Chaque fois que l'un des dandys lui chuchotait quelque chose à l'oreille en privé ou la faisait tournoyer sur la piste de danse, il voyait rouge.

Éva lui appartenait. Diable, il lui avait pris sa virginité. Il avait laissé sa marque sur elle et aucun autre homme n'avait le droit de contester sa prétention. En revanche, il ne pouvait pas aller la rejoindre pour la revendiquer comme sienne devant une assemblée si respectable.

Ce qui le mettait dans un état de colère aveugle.

— Tu sembles épris de mademoiselle Harrington, mon fils, dit sa mère en lui tapant le bras de son éventail.

Ils regardèrent tous les deux Éva rire de quelque mot d'esprit de Farrell tandis qu'ils se promenaient ensemble autour de la salle bondée.

— Sois prudent ; Lucy pourrait en être offensée.

Nicholas s'efforça de tourner son attention vers sa mère. Elle avait vu quelque chose dans sa façon de regarder Éva ; sans doute un désir d'une intensité à vous déchirer l'entrejambe. Il devait étouffer l'affaire avant que sa mère invite Éva à prendre le thé et lui pose trop de questions sur son histoire.

— De qui parlez-vous, Mère ?

Un éclair passa dans les yeux verts de la duchesse.

— La jeune dame à la robe argentée que tu n’as pas lâchée des yeux de toute la soirée, répondit-elle en plissant les yeux pour regarder Éva. J’ai cru comprendre qu’il s’agit d’une cousine de Lady Seymour qui vient de quelque part près de la frontière écossaise. Bien qu’une rumeur coure selon laquelle l’histoire serait montée de toutes pièces.

— Elle est jolie, admit Nicholas entre ses dents, d’une voix aussi désinvolte que possible.

Farrell avait été chassé par un homme de rang plus élevé, le charmant et séduisant comte de Wayborn. Il se pencha pour parler à Éva et elle répondit par un sourire. Elle prit le bras qu’il lui tendit, posant sa main juste sous son coude.

Ce satané Wayborn la conduisit à travers la salle de bal jusque dans la salle à manger, où des tables chargées de nourriture attendaient les invités. L’éclat de son rire lui parvint même après qu’elle eut disparu de son champ de vision.

Peut-être le sang coulerait-il ce soir, après tout.

Il s’efforça de garder son calme.

— Il y a plusieurs jolies femmes ici, ce soir, Mère. Y compris Lucy. Je n’ai accordé plus d’un coup d’œil à aucune en particulier.

— Vraiment ? Pas plus d’un coup d’œil ? Hum, fit Catherine. Dans ce cas, pourquoi n’as-tu pas dansé avec Lucy de toute la soirée ? On dirait qu’il te suffit de lancer des regards noirs à cette mystérieuse cousine. Veux-tu bien m’expliquer pourquoi ? Que représente-t-elle à tes yeux ?

Nicholas avait envie de tout nier afin d’éviter que sa mère découvre l’identité d’Éva. Mais la duchesse ne se laisserait pas bernier par des demi-vérités. Depuis sa naissance, elle avait décelé chaque mensonge qu’il avait raconté et l’avait puni pour chacun d’eux. S’il voulait retrouver sa santé mentale, sa mère était bien placée pour l’aider.

— C’est ma maîtresse, répondit-il franchement.

Il fit une pause, s’attendant à une quelconque expression d’indignation, un quelconque hoquet de surprise. À la place, elle resta étrangement silencieuse pendant un très long moment, puis hocha la tête.

— Je vois.

Ces mots l’inquiétèrent. Sa mère n’avait jamais été du genre à taire ni son admiration ni son mépris. Elle disait librement ce qu’elle pensait et, la plupart du temps, son intuition s’avérait extrêmement juste. Si seulement elle avait été aussi prudente lorsqu’elle avait choisi son père, elle n’aurait pas été malheureuse pendant si longtemps.

— C’est tout ce que vous trouvez à dire, Mère ?

Catherine soutint son regard.

— Que devrais-je dire, Nicholas ? Que fait-elle ici ? Qui est-elle, en réalité ? Comment connaît-elle Lady Seymour ? Et Lucy ? Qu’as-tu l’intention de faire ?

Réprimant un sourire, Nicholas soupira. Sa mère avait affronté de plus grosses tempêtes, y compris la propension de son défunt père à s’afficher partout à Londres avec ses indiscretions. Surprendre la maîtresse de son fils au même bal que ses amis et ses connaissances devait figurer bien bas sur son échelle du scandale.

— Il s’agit d’Évangéline Winfield. Elle est la demi-sœur de Lady Seymour. Lord Seymour l’a engendrée hors des liens du mariage avec sa courtisane adorée.

Cette fois-ci, sa mère écarquilla les yeux. De toute évidence, elle n’était pas totalement imperturbable.

— Tu as emmené dans ton lit la fille illégitime d’un comte, la sœur de Lady Seymour ? Nicholas, à quoi as-tu pensé ?

— En toute honnêteté, Mère, j'ai été mis au courant de leur lien de parenté uniquement ce soir après l'avoir aperçue ici, à l'endroit où je m'y attendais le moins. Imaginez mon étonnement lorsque notre baiser sur la terrasse fut interrompu par une Lady Noëlle furieuse. Entre ces deux-là, j'ai de la chance que ma tête soit toujours fixée à mon cou.

Catherine resta bouche bée, puis un sourire se dessina lentement sur ses lèvres.

— Tu as été pris à partie par la fille d'une courtisane et sa noble sœur ? Si seulement j'avais été là pour voir cette confrontation ! J'aurais trouvé cela bien plus amusant que tout le reste de la soirée jusqu'à maintenant.

Elle s'interrompit.

— En fait, la soirée prend une tournure plutôt intéressante, termina-t-elle.

Nicholas pinça les lèvres devant la franche bonne humeur sur ses jolis traits. Lorsqu'il était enfant, sa mère avait passé des années sans jamais sourire. Après le décès de son père, elle avait recommencé à rire.

— Je suis heureux que vous trouviez la situation si amusante, Mère. Maintenant, la question qui se pose, c'est : comment puis-je régler ce problème ?

— Quelles sont tes options ? La jeter dans la gueule des commères pour ruiner Lady Seymour, puis couvrir de honte Lucy, sa famille et la nôtre ?

Catherine salua d'un signe de tête des invités qui passaient, puis leva son éventail.

— Tu devrais te demander quels sont tes sentiments à l'endroit de mademoiselle Winfield et ce que toi, tu as l'intention de faire avec elle.

— Que puis-je faire ?

Il se sentait découragé. Lady Seymour avait sorti Éva de l'ombre et l'avait présentée à la société. Même s'il arrivait à convaincre Éva que passer du temps en société pourrait leur causer du tort, à sa mère et à elle, Lady Seymour constituait une complication. Cette femme ne tolérerait pas un arrangement à long terme entre Éva et lui.

— D'ici demain matin, elle sera la jeune femme la plus populaire de la saison.

Sa mère eut un petit rire.

— Je ne t'ai jamais vu aussi bouleversé à cause d'une femme, Nicholas. Celle-ci s'est immiscée dans ta tête. Et peut-être même dans ton cœur.

Il tourna brusquement la tête.

— Je ne suis pas amoureux d'elle.

Il avait nié avec trop d'empressement, ce qui ne fit rien pour enlever à sa mère son regard entendu.

— J'ai vu ce que l'amour peut faire. Vous étiez amoureuse de mon père et il vous a terriblement maltraitée.

Elle reprit finalement son sérieux.

— Oh, Nicholas, fit-elle en posant une main sur son bras. Ne t'empêche pas de connaître l'amour à cause des erreurs de tes parents. J'étais jeune et entichée d'un visage séduisant. Je n'ai pas voulu voir le côté sombre de Charles, poursuivit-elle en secouant tristement la tête. Tu n'es pas ton père.

— Mademoiselle Winfield ne serait pas d'accord.

Il avait passé sa vie à essayer de se détacher de l'ombre de son père, uniquement pour traiter Éva d'une manière aussi cruelle que ce dernier avait traité sa mère. Tout comme il avait laissé l'exemple de son père le rendre aveugle au malheur d'Arabella. La culpabilité l'envahit.

— Mademoiselle Winfield a toutes les raisons de me mépriser.

La duchesse se tourna vers la salle à manger.

— Je crois que tu te trompes, Nicholas. Mademoiselle Winfield s'intéresse à toi plus qu'elle ne le croit.

Elle salua une connaissance de la main, puis lui fit face.

— Elle te regarde la regarder. Je crois que tu devrais remettre tes fiançailles à plus tard en attendant que tu aies mis les choses au clair avec mademoiselle Winfield.

Nicholas acquiesça, puis vit sa mère s'immobiliser.

— Dieu du ciel ! Est-elle la fille de Charlotte Rose ?

Lorsqu'il hocha la tête, elle blêmit.

— Oh, Nicholas, tu t'es mis les pieds dans un véritable boubier.

Elle le prit par le bras pour l'entraîner vers un petit banc coussiné dans un coin tranquille, puis l'assit à côté d'elle.

— Charlotte Rose était la fille ruinée du comte et de la comtesse Moreau de France. Elle avait seize ans lorsque ses parents ont été tués et elle a été placée sous la tutelle de sa tante anglaise âgée, Lady Cordélia Winfield Suttleby. Je ne connais pas toute l'histoire, mais trois ans plus tard, après le décès de Lady Suttleby, sa maigre fortune a été léguée au dernier parent masculin qu'il lui restait.

Catherine soupira, le regard inquiet.

— La fille a disparu.

Nicholas entendit chaque mot résonner bruyamment dans sa tête. Éva descendait de la noblesse française ? Il s'était bel et bien embourbé jusqu'au cou. Il n'était pas certain d'avoir envie d'entendre le reste de l'histoire. Toutefois, il devait connaître tous les détails s'il voulait savoir à quoi il avait affaire.

— Continuez.

— Plusieurs mois plus tard, lorsqu'elle a refait surface, ç'a suscité un grand émoi à Londres et causé tout un scandale parmi la noblesse. Toutes sortes de rumeurs couraient sur elle et l'endroit où elle était allée. Tout ce que nous savions avec certitude, c'était qu'elle se cherchait un protecteur et que tous les hommes voulaient la place dans son lit. J'étais au courant de cette triste histoire parce que ton père s'était assuré que je comprenne qu'il avait l'intention d'être le vainqueur.

Il savait que son père était un salaud, mais là, ç'allait trop loin.

La duchesse se tapa le genou avec son éventail.

— Malgré tous ses efforts, ton père a dû concéder la victoire lorsqu'elle a choisi Lord Seymour. Puis, un jour, elle a disparu à nouveau, pour de bon cette fois. Les rumeurs et les spéculations ont fini par se taire et ç'a été la fin. Je suppose que nous connaissons maintenant le dernier chapitre de l'histoire.

— Éva.

Son cerveau battait dans son crâne. Éva n'était plus seulement une vieille fille et l'enfant d'une courtisane. Elle était la petite-fille d'un comte, la sœur d'une dame et sa courtisane. Il devrait la fuir, épouser Lucy et se retirer dans l'ombre, loin à la campagne. Ce serait mieux pour tout le monde.

Quand son univers bien ordonné s'était-il dérégulé à ce point ? Il se renfrogna. Ah, oui, à l'instant où il avait découvert qu'elle lui avait volé Arabella et qu'il avait juré de se venger.

— Éprouves-tu de l'affection pour cette fille, Nicholas ?

— Bien sûr que j'éprouve de l'affection pour elle, Mère, répondit-il sèchement. Nous avons partagé des moments d'intimité. Mais ne cherchez pas plus loin. Je ne l'épouserai pas, si c'est ce que vous avez en tête.

Il balaya la pièce du regard. Lucy bavardait avec l'élégant monsieur Albright. Toute la bonne volonté du monde n'arrivait pas à provoquer la moindre trace de jalousie. Même si elle se jetait sur le



dos sur le plancher de marbre et l'invitait à prendre son innocence devant cette assistance, Nicholas s'en moquerait. Toutes ses pensées et ses désirs étaient concentrés sur Éva depuis l'instant où il avait aperçu ces quelques cheveux blond-roux épars qui dépassaient sous sa maudite perruque.

Au plus profond de lui-même, il craignait qu'il en soit toujours ainsi.

— Peut-être devrais-tu épouser cette fille, dit doucement sa mère. Vous êtes manifestement amoureux l'un de l'autre.

Ce fut au tour de Nicholas d'être étonné. Sa mère venait-elle de suggérer qu'il épouse quelqu'un d'une origine telle que celle d'Éva ? C'était difficile à imaginer.

— Mère, imaginez le scandale. Peu importe le sang noble qui coule dans ses veines, sa mère était une courtisane ; on ne peut l'ignorer. Je dois choisir une femme dont la réputation est impeccable.

— C'est toi qui le dis, répondit sa mère en haussant les épaules. Notre famille a survécu à de plus gros scandales. Bien qu'il ne se soit jamais fait prendre, ton arrière-arrière-grand-père était un voleur de grand chemin et ton arrière-grand-mère était une laitière de seize ans. Je crois que ton arrière-grand-père l'avait vue marcher au bord de la route, s'était entiché d'elle et s'était précipité à Gretna Green avec elle le jour même.

Elle sourit.

— Leur mariage a été marqué par la durabilité et l'amour.

Éva revint dans la salle de bal au bras du comte, aussi à l'aise avec lui que s'ils étaient de vieux amis. Sa beauté complétait bien l'homme à la tenue impeccable à côté d'elle. Ils formaient un couple charmant.

La colère envahit Nicholas. Encore. Il devait mettre un terme à l'opération de charme du comte immédiatement, sinon Éva serait fiancée à ce dépravé et il la perdrait à jamais.

Il était attiré par son visage comme par le chant d'une sirène. Il fit un petit signe de tête à sa mère, s'excusa et traversa la pièce.

— J'aimerais bien vous rendre visite demain après-midi, Milady, dit le comte tandis que Nicholas s'approchait d'eux. Votre journée n'est certainement pas occupée en entier.

Éva venait tout juste d'ouvrir la bouche lorsque Nicholas apparut devant elle et lui prit la main.

— Je crains que mademoiselle Winfield ne reçoive aucun visiteur. Elle m'a promis un pique-nique.

Il l'entraîna sur la piste de danse, loin du prétendant entiché. Les premières mesures d'une valse s'élevèrent. Il la tint un peu plus près de lui que ne le permettaient les convenances.

— Comment osez-vous ? demanda Éva, qui réussit à s'efforcer de sourire au bénéfice des regards curieux. Avec qui je passe du temps ne vous concerne pas du tout, monsieur le duc.

Il haussa un sourcil.

— Ah non ?

Il la fit tourner lentement autour de la piste de danse. Sa beauté lui coupa le souffle. Et pour la deuxième fois ce soir, il se réjouit de la tenir dans ses bras.

— Ça me concerne depuis que je couche avec vous.

— Oh, fit Éva en rougissant, vous êtes insupportable.

— Vraiment ? répondit-il en souriant de toutes ses dents. La plupart des femmes me trouvent charmant.

•

Éva eut envie de lui donner un coup de pied dans le tibia, bien fort. Malheureusement, ce n'était pas le bon endroit pour le faire sans exciter les commères. Il y avait déjà trop de spéculations à son sujet.

Elle avait fait sensation parmi les hommes de l'assistance. Sa présence au bal ne plaisait ni aux jeunes femmes ni à leurs mères. Elle avait dû refuser plusieurs demandes, convenables ou non, et ignorer des spéculations désobligeantes au sujet de sa véritable identité. Si elle cédait à l'envie de donner un coup de pied au duc, cela n'aiderait pas sa cause.

— Charmant ? répéta-t-elle avant de cacher sa peine par un rire méprisant. Vous m'avez traitée de pute.

Son visage se crispa.

— Ce que je regrette amèrement, Éva. Vous trouver ici m'a bouleversé et mes paroles ont dépassé ma pensée, dit-il en s'éloignant suffisamment pour qu'elle puisse voir son visage. Ce n'est pas ainsi que je vous perçois.

Ses excuses étaient sincères. Sa peine diminua quelque peu.

— Excuses acceptées. Mais je ne vous trouve toujours pas charmant. Pas du tout.

Un sourire lui étira lentement les lèvres.

— Vraiment ? Il s'agit pourtant de l'une des caractéristiques que les femmes préfèrent chez moi, mis à part mes traits séduisants ainsi que ma silhouette sublime, bien entendu.

Elle eut un petit rire étouffé. Il était tout simplement arrogant jusqu'à l'os.

Et pourtant, dans ses bras, elle avait l'impression de danser sur un nuage. Il était si viril, si puissant, si séduisant. Son corps en entier réagissait à sa présence et elle sentit monter en elle un désir ardent familial. Elle aurait souhaité qu'ils soient seuls.

— J'imagine que toute femme entretenant l'espoir d'épouser un duc fortuné, dit-elle, s'abstiendrait de mentionner vos défauts les moins, euh, attrayants.

— Des défauts ? Intéressant.

Il prit une expression sinistre qui n'éteignit toutefois pas l'étincelle de malice dans ses yeux.

— Maintenant que vous avez souligné le fait que j'ai des défauts, je crois que vous devriez m'en rédiger une liste afin que je puisse y travailler.

Éva eut du mal à ne pas sourire. Après la soirée qu'il avait passée à lui lancer des regards noirs, son changement d'attitude était inattendu, mais bienvenu. Tandis qu'il lui tenait une main et avait l'autre autour de sa taille, elle eut l'impression qu'il déclarait publiquement sa prétention sur elle. Évidemment, il ne s'agissait que d'une danse, mais l'espace d'un instant, elle eut l'impression qu'ils allaient bien ensemble.

— Oh, ciel. Je suis navrée, monsieur le duc. Je crains que la liste soit tellement longue que l'écrire me donnerait des crampes à la main, dit-elle en fléchissant les doigts sur son épaule pour prouver son point. Je crois que les dix premiers devraient suffire.

— Hum.

Lorsque la musique s'arrêta, il les fit s'immobiliser, mais ne la lâcha pas avant que la musique reprenne. Plusieurs hommes qui rôdaient dans les parages froncèrent les sourcils, puis se détournèrent. Nicholas ne sembla pas s'en apercevoir.

— Peut-être devrais-je vous aider. Voyons voir. Vous m'avez traité d'arrogant. Je vous l'accorde. Et d'un.

Éva se mordit les lèvres pour réprimer un sourire. Il avait une odeur d'alcool et d'épices exotiques. Son foulard haut encadrait sa mâchoire masculine et la coupe de sa veste noire accentuait les muscles parfaits de ses larges épaules. À cet instant, elle eut le sentiment de faire l'envie de toutes les femmes célibataires présentes au bal, ainsi que de quelques-unes de celles qui étaient mariées.

Lorsqu'elle se remémora l'effet que cela lui avait fait d'être agressée sensuellement sur son secrétaire, elle fut parcourue de frissons. S'il lui demandait de sortir de la salle en courant pour le

suivre jusqu'à sa maison de ville, elle ne refuserait pas.

— Deux : j'admets que je suis gâté et que j'ai l'habitude de voir tous mes vœux exaucés. Vous devez blâmer ma mère pour ça. Comme j'étais son unique enfant, elle ne me refusait pratiquement rien. Pourtant, il y a encore beaucoup de choses que je désire.

Quelque chose dans l'intensité de son regard lui donna l'impression qu'il ne parlait pas de chevaux ni de terres, mais qu'il se remémorait leurs rendez-vous amoureux. S'ils étaient seuls, il ferait très bon usage de l'immense table dans la salle à manger de Lady Pennington afin de la dévergondar de la plus exquise des façons.

Ses mamelons s'érigèrent sous sa robe. Elle devait absolument trouver quelque chose de moins excitant que monsieur le duc et leurs ébats vigoureux pour occuper tant son esprit que son temps.

— Insupportable, extravagant et autoritaire. Trois, quatre et cinq.

Il sourit et elle secoua la tête. Il resserra sa prise à sa taille. Il devenait difficile de l'entendre par-dessus les battements rapides de son cœur. Sa chaleur s'infiltrait en elle, et elle ne sentait ni ne voyait plus rien au-delà du cercle de ses bras.

— Impossible, intolérable, horripilant et irrespectueux. Six, sept, huit et neuf.

Il sembla réfléchir au dernier, ce qui la fit glousser malgré elle. Il était bel et bien incroyablement charmant quand il en avait envie.

— J'espère que vous ne considérez pas comme un défaut mes compétences dans l'art de l'amour, mon cœur, finit-il par dire. Je crois que je ne le supporterais pas.

— Monsieur le duc ! le réprimanda-t-elle.

Un rapide coup d'œil aux alentours lui confirma que personne n'était assez près pour les entendre ; elle recommença à respirer.

— Je me souviens vous avoir embrassé le cou et les oreilles avec une douceur vigoureuse, poursuivit-il nonchalamment comme s'il n'avait pas entendu ses protestations. J'ai suffisamment tété vos seins. Vos gémissements ont témoigné de votre plaisir.

Le désir crépita en elle.

— Je vous en prie, monsieur le duc, arrêtez, réussit-elle à articuler après qu'un rire scandalisé resta coincé dans sa gorge. Quelqu'un pourrait nous entendre.

— Mes mouvements étaient profonds et enthousiastes. Je vous ai pénétrée à fond jusqu'à ce que vous atteigniez des orgasmes à vous faire hurler de plaisir.

Il riva son regard au sien ; ses yeux n'étaient qu'innocence.

— Vous avez crié mon nom. Plus d'une fois, si je ne m'abuse.

Cette fois, elle rit franchement. Elle lui caressa l'épaule sans plus se soucier de qui pouvait le remarquer. Elle s'amusait énormément avec cet homme, son amant, à son premier et dernier bal.

— Vous êtes un homme tellement exaspérant.

— Dix. Exaspérant. Votre liste est terminée.

Tandis qu'il la faisait tourner, leurs rires qui se mêlèrent attirèrent des dizaines de regards.

•

Le couple qui dansait intéressait surtout deux femmes debout l'une à côté de l'autre. Lady Noëlle Seymour et madame la duchesse douairière de Stanfield chuchotaient tranquillement en fronçant toutes deux les sourcils.

— Mademoiselle Winfield est une femme bien et qui a bon caractère ? demanda la duchesse, un regard perçant dans ses yeux vifs.

Noëlle hocha la tête. Lorsque la duchesse s'était approchée d'elle, elle avait craint que celle-ci ait découvert le pot aux roses et qu'elle ait l'intention de faire expulser les deux sœurs du bal. À sa plus grande joie, madame la duchesse avait appris la vérité au sujet de la liaison d'Éva avec son fils et ne s'en était pas offusquée. En fait, la préférence marquée de son fils pour Éva plutôt que pour les autres belles ne lui déplaisait pas.

— En effet. Elle était innocente avant que votre fils la séduise.

Noëlle voulait s'assurer qu'Éva soit dépeinte, à juste titre, en tant que victime et qu'il soit clair dans l'esprit de la duchesse qu'elle n'était en rien responsable de la séduction.

— Je ne connais pas tous les détails, mais elle n'avait pas l'intention de se retrouver dans son lit.

La duchesse hocha la tête.

— Nicholas possède un certain charme avec les femmes.

Lorsque la musique s'arrêta, elles les observèrent un instant tandis que le fils de l'une et la sœur de l'autre se penchaient l'un vers l'autre pour se parler en privé. Tous les yeux étaient rivés sur eux.

— Ils forment bel et bien un couple magnifique, dit Noëlle en soupirant.

— En effet, acquiesça madame la duchesse. Ravissant.

Noëlle commençait tout juste à connaître sa sœur, mais elle savait qu'elle avait souffert des péchés de ses parents. Elle se réjouissait de la voir, riante et heureuse, avec monsieur le duc.

Avec ses cheveux de feu, Éva complétait bien son air sombre. Même si elle niait les sentiments qu'elle éprouvait pour lui, Noëlle vit la manière dont Éva regardait l'insupportable duc. Elle était sous son charme. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'elle soit carrément amoureuse, si ce n'était pas déjà le cas.

— L'épousera-t-il ? demanda Noëlle.

La duchesse plissa les yeux.

— S'il n'en tenait qu'à moi, oui. Mon fils mérite de connaître le bonheur. Si mademoiselle Winfield peut le lui apporter, je serai heureuse de l'accueillir dans la famille.

Noëlle tourna la tête. La douairière semblait sincère. Mais d'autres secrets pouvaient encore mettre à l'épreuve la bonne volonté de madame la duchesse.

— Il y a des choses que vous ne savez pas au sujet d'Éva, madame la duchesse.

Des yeux verts croisèrent les siens.

— J'en sais plus que vous ne l'imaginez, Lady Seymour. Le passé de sa mère n'a aucune importance.

Cela surprit Noëlle. Elle savait que madame la duchesse avait connu son lot de scandales humiliants. Son époux avait vécu comme un véritable fornicateur, un homme qui passait d'une liaison à l'autre avec insouciance, sans se préoccuper des sentiments de son épouse. Lorsqu'il mourut, tout Londres poussa en chœur un soupir de soulagement.

La duchesse était très populaire parmi la bonne société. Bien que les gens aient comméré au sujet de son déshonneur, ils éprouvaient aussi de la compassion quant à ses malheurs. Elle était maintenant libre et il ne se trouvait personne pour dire que le duc n'avait pas mérité la crise cardiaque qui l'avait emporté.

Noëlle se signa mentalement pour avoir nourri de si horribles pensées. La soirée était pleine de surprises, à commencer par le fait d'avoir trouvé Éva et le duc enlacés. Elle ne laisserait pas de sombres et tristes pensées ternir sa joie de voir sa sœur heureuse.

Ce devait être tout ce que la duchesse avait vécu qui la rendait sensible à la situation d'Éva. Peu importe les raisons pour lesquelles elle acceptait sa sœur, Noëlle ne les remettrait pas en question.

Tant que la duchesse était de son côté, Éva et monsieur le duc n'avaient aucune chance de lui échapper.

— Dans ce cas, nous avons du pain sur la planche, madame la duchesse.



Éva laissa Noëlle dans le couloir et se rendit jusqu'à sa chambre. C'était une sensation étrange que d'arpenter les mêmes couloirs, de manger à la même table et de jouir des mêmes comforts que ceux dont son père avait joui sous ce toit. Son rire, sa colère et son contact résonnaient entre ces murs.

Ici, il avait vécu une vie avec son épouse et ses enfants. Avec sa mère et elle, il avait joui d'une autre vie. Ces deux mondes parallèles étaient soigneusement gardés à l'écart l'un de l'autre. Pendant que Noëlle et Margaret grandissaient ici et dans sa demeure du Kent, Éva avait grandi dans une maison de ville à Mayfair, à quelques kilomètres de là.

Il avait fallu la curiosité de sa sœur pour que les deux vies se rencontrent. Éva ne doutait plus des raisons qui avaient incité Noëlle à la retrouver. Noëlle avait de l'affection pour elle, tout comme elle en avait pour Noëlle. C'était une situation étrange, mais pas tant si l'on en considérait l'origine. Noëlle aimait repousser les limites des règles sociétales et Éva en faisait partie. Qu'elles se soient liées d'amitié était une tournure merveilleuse qu'avait prise cette aventure.

Éva se demanda ce que son père dirait s'il savait que deux de ses filles adorées s'étaient retrouvées.

Elle avait l'impression que cela lui plairait.

Il était impossible de ne pas s'imaginer qu'il pouvait apparaître à tout moment dans l'encadrement d'une porte ouverte pour la serrer dans ses bras dans l'une de ses étreintes qui avaient une légère odeur de tabac à pipe.

— Vous me manquez, père, chuchota Éva avant de prendre quelques profondes inspirations.

Elle se frotta les bras et s'arrêta devant la porte de sa chambre.

Au cours des dernières semaines, elle était passée du statut d'innocente à celui de maîtresse, puis de celui d'enfant unique à celui de sœur. Sœur de deux personnes, si elle comptait Margaret, même si cette dernière ne voulait visiblement rien avoir à faire avec le plan de Noëlle pour rencontrer Éva. Sans importance. Elle était satisfaite de la sœur qu'elle avait.

D'une existence passée à l'abri dans l'ombre, Éva avait été projetée dans le cercle lumineux de la noblesse et elle ne savait pas du tout comment cela allait se terminer.

En vérité, elle craignait d'être sur un cheval emballé qui courait vers le bord d'une falaise et que, peu importe à quel point elle tirait sur les rênes, rien n'arrêterait la bête affolée.

Demain, elle ferait ses bagages et rentrerait chez elle retrouver sa petite vie bien rangée, laissant à Noëlle le soin d'expliquer sa disparition.

C'était l'idée de sa sœur de la traîner au bal, ce serait donc à elle de trouver des excuses appropriées lorsque des prétendants viendraient lui rendre visite. Sa sœur trouverait certainement une explication plausible ; Noëlle adorait les bonnes histoires.

Éva lissa sa robe et sourit. Une fois que deux heures avaient sonné et qu'elles avaient quitté le bal, elle était redevenue une fille d'arrière-cuisine. Une fille d'arrière-cuisine bien habillée. Elle ne se sentirait pas le moins du monde coupable de laisser Noëlle réparer le gâchis qu'elle avait causé.

Lorsqu'elle entra dans sa chambre et alluma une applique, la maison était silencieuse. La chambre rose frivole ne correspondait pas à ses goûts. Apparemment, Margaret avait choisi les couleurs quand elle était enfant et elles n'avaient pas été changées depuis. Éva s'imagina l'air pincé et mécontent de Margaret si elle apprenait que la fille de la maîtresse de son père passait la nuit dans son lit.

Cette idée provoqua un autre sourire lorsqu'elle tendit les mains vers les boutons de sa robe, qui se révélèrent difficiles à détacher en se tortillant pour les atteindre dans son dos. Peut-être n'aurait-elle pas dû tant s'empressement de renvoyer la femme de chambre. Malheureusement, la fille aimait bavarder et Éva n'était pas d'humeur à écouter sa liste infinie de sujets. Elle était agréablement épuisée et avait envie d'être seule.

— Besoin d'aide ?

Éva se retourna d'un bond en hurlant. De l'autre côté du lit, caché dans l'ombre, monsieur le duc était assis sur une chaise délicate, les pieds bottés croisés sur le couvre-lit rose foncé, sans aucun égard pour le tissu.

— Que faites-vous ici ? siffla-t-elle, à l'affût de bruits de pas rapides dans le couloir.

Comme elle n'entendit pas sonner d'alarme en réaction à son cri, elle posa les mains sur ses hanches et tapa des orteils.

— Comment m'avez-vous trouvée ? Comment êtes-vous entré ?

Heureusement, sa chambre était au bout du couloir et la chambre la plus proche était libre. Si Noëlle l'avait découvert en train de rôder dans la pièce, elle l'aurait fait sortir et fouetter au clair de lune.

Ses dents étincelèrent dans la pénombre.

— J'ai déduit que ça pouvait faire partie de la ruse que vous dormiez ici. J'ai demandé à mon valet de trouver quelle chambre était la vôtre. Le chêne devant la fenêtre s'est avéré une échelle efficace. Il n'y avait qu'un petit bond à faire pour atteindre le rebord de la fenêtre et une poignée de lierre, puis j'étais à l'intérieur.

— Vous avez grimpé à l'arbre ?

C'était difficile à croire. Selon ce qu'elle pouvait voir, ses vêtements n'avaient pas une seule éraflure ni tache.

— Vous n'avez pas l'air du genre à grimper aux arbres.

— Vous seriez étonnée des sottises que je peux faire quand je suis motivé.

Il la caressa du regard et ses yeux se voilèrent. Les mamelons d'Éva durcirent sous sa robe.

— Ce soir, je n'ai pas pu résister à la tentation qui émanait de votre fenêtre. Il fallait que je grimpe pour vous aider à vous dévêtir.

— Je vois.

Elle enleva ses boucles d'oreille et les remit dans leur étui. Des frissons de nervosité lui parcoururent tout le corps. Il devait avoir quitté le bal ainsi que les bras de sa quasi-fiancée avant Noëlle et elle pour venir la retrouver. Cela la rendait ridiculement heureuse de savoir qu'il préférerait être avec elle qu'avec la jolie Lucy. Une fois de plus.

— Il faudra que Noëlle demande aux jardiniers de couper l'arbre demain, poursuivit-elle en lui retournant son regard aguicheur. Je ne voudrais pas être responsable de votre décès si vous chutez.

— Je ne pouvais pas tomber, répliqua-t-il, respirant la malice. Nous avons des projets pour ce soir que je n'aurais surtout pas voulu rater en tombant d'un arbre et en me fendant le crâne.

Elle haussa un sourcil.

— C'est étrange. Je ne me rappelle pas avoir fait des projets avec vous.

— Oh, ne vous y trompez pas, mon cœur, dit-il avec assurance. Chaque fois que vous m'avez regardé dans les yeux ce soir, vous m'avez clairement invité à vous prendre.

Éva rougit jusqu'à la racine de ses cheveux. Il avait raison. Elle l'avait vraiment outrageusement taquiné et séduit. Même lorsqu'il conversait avec quelqu'un d'autre, elle s'était arrangée pour croiser son regard et ses sourires se voulaient un appel pour qu'il lui revienne. Elle avait ouvertement invité son amant à venir la retrouver et c'est ce qu'il avait fait.

Nicholas s'était débarrassé de sa veste et avait desserré son foulard, qui pendait, entortillé, de chaque côté du col ouvert de sa chemise. Il avait les cheveux ébouriffés d'avoir grimpé à l'arbre et bondi comme un chat à sa fenêtre à l'étage.

Il paraissait diablement séduisant et plutôt à l'aise.



Se sentant coquine, elle s'approcha nonchalamment de l'endroit où il était assis et lui tourna le dos. Elle passa une jambe par-dessus les siennes et s'assit sur ses genoux. Presque aussitôt, elle sentit son érection pressée contre elle.

Elle écarta ses cheveux du chemin et attendit.

— J'ai cru comprendre que vous étiez un expert en boutons.

Nicholas posa les pieds au sol et se pencha pour humer son odeur, effleurant son cou avec son nez. Son souffle chaud caressa la peau d'Éva tandis qu'il détachait les boutons un à un. L'intimité du geste lui donna vraiment l'impression d'être une épouse.

— Ai-je mentionné à quel point vous étiez jolie, ce soir, maîtresse ?

Il fit une pause pour poser un baiser dans l'ouverture de sa robe, qui commençait à tomber.

Elle ferma les yeux et soupira. Lorsqu'il était question des aspects sensuels de l'art de l'amour, il incarnait la perfection. Le duc savait exactement comment faire plaisir à une femme et elle jouissait pleinement des efforts qu'il déployait.

— Je ne m'en souviens pas. Peut-être devriez-vous me le rappeler.

Il fit descendre la robe de ses bras et se pencha pour poser un doux baiser sur une de ses épaules.

— Toutes les autres femmes faisaient bien pâle figure à côté de vous, ma douce.

Une autre vague de joie transporta son cœur.

— Et Lucy ? lui demanda-t-elle avec désinvolture, chassant l'image importune de Nicholas en train de s'introduire dans la chambre de la fille dans le but de la débaucher.

La pauvre pucelle en mourrait certainement de peur.

— Je l'ai vue. Elle est très mignonne.

Nicholas détacha tranquillement quelques boutons de plus avant de répondre.

— J'allais lui demander sa main ce soir, dit-il doucement en descendant la robe un peu plus.

L'étoffe argentée s'affaissa à l'avant, révélant ainsi un décolleté bien gonflé. Seuls les mamelons d'Éva restèrent cachés sous sa chemise.

— Votre arrivée a tout changé.

— Ah ?

Elle sourit comme une idiote. Elle était heureuse d'avoir le dos tourné. Sa présence au bal n'aurait pas pu mieux tomber et elle n'arrivait pas à cacher sa satisfaction. Monsieur le duc était toujours célibataire parce qu'elle avait cédé devant la pression exercée par sa sœur pour qu'elle y assiste. Elle remercia silencieusement Noëlle.

La pauvre Lucy bien nantie et parfaitement célibataire était rentrée chez elle pour retrouver un lit vide pendant que le duc grimpait furtivement à sa fenêtre à la manière d'un voleur dans la nuit. Pour elle.

Éva avait envie de rire de pur bonheur. À la place, elle remua les fesses et entendit la respiration du duc s'accélérer. En l'espace de quelques secondes, elle fut libérée de sa robe et il glissa les mains autour de la taille d'Éva comme s'il cherchait ses seins. S'appuyant sur ses cuisses, elle se leva et s'éloigna.

— Restez là, lui ordonna-t-elle par-dessus son épaule lorsqu'il bougea pour se lever.

Avançant de plusieurs pas, elle exagéra le roulement de ses hanches, puis se retourna. Le début de sourire qu'il affichait l'encouragea à se libérer lentement de la robe avant de la placer sur le pied du lit. Elle avait toute son attention.

— Cela vous plaît-il que je me déshabille pour vous, monsieur le duc ? lui demanda-t-elle, les yeux écarquillés.

Lorsqu'il hocha la tête, elle desserra son corset, puis s'arrêta.

— Et quand je fais ceci ?

Il hocha à nouveau la tête lorsqu'elle en défit le lacet pour le descendre par-dessus ses hanches. Elle s'en débarrassa d'un coup de pied. Plutôt que d'enlever le reste de ses vêtements, elle tira sur les rubans pour resserrer le décolleté de sa chemise. La bordure de la fine étoffe écrasa la chair ferme de ses seins, qui menaça de déborder.

Il grogna.

— Vous êtes une allumeuse, Évangéline Winfield.

À entendre ses paroles, on aurait dit qu'il était à bout de souffle. Elle sourit et riva son regard au sien. Lentement, en roulant des hanches, elle revint se placer devant lui et s'agenouilla. La position du duc rendit un peu compliquée la tâche de le libérer de son pantalon, mais après quelques tentatives ratées, elle réussit finalement à ouvrir le tissu pour libérer son érection.

Un grognement plus grave s'échappa de sa gorge lorsqu'elle prit sa verge dans sa main et en caressa la douce extrémité. Son corps était parfaitement conçu pour leur procurer du plaisir à tous les deux.

— Vous me distrayez, maîtresse.

Éva sourit et posa un baiser sur son gland.

— Vraiment ? Je croyais que nous étions ennemis.

Elle le lâcha, se releva et enfourcha ses genoux. Il l'observa attentivement tandis qu'elle retroussait sa chemise et son jupon pour les remonter au-dessus de ses hanches, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que sa culotte, sa jarrettière et ses bas pour cacher au regard du duc sa touffe bouclée.

Éva écarta soigneusement l'ouverture de sa culotte. Avec l'aide du duc, elle se positionna au-dessus de son érection et s'empala doucement sur son membre durci. Nicholas enfouit la tête entre ses seins et laissa échapper un cri rauque.

Éva remonta, puis redescendit une fois avant de tourner son attention vers le visage du duc. Son désir était absolu et aveuglant. Leurs rencontres précédentes n'avaient aucunement refroidi son ardeur. Il avait envie d'elle autant sinon plus que la première fois qu'il l'avait emmenée dans son lit.

— Cela vous plaît-il, Nicholas ?

— Oui.

Il sourit lorsqu'elle se pencha afin de capturer ses lèvres pour un bref baiser passionné. Il fit tournoyer sa langue avec la sienne, puis s'en détacha. Il la regarda droit dans les yeux.

— Cela me plaît beaucoup.

Éva lui caressa le visage et posa les mains sur ses joues. Devant le regard intense brûlant de désir du duc, les palpitations de son cœur la laissaient tremblante et confuse. À cet instant, elle se rendit compte que ses pires cauchemars s'étaient matérialisés. Elle était tombée profondément et éperdument amoureuse de son duc ténébreux.

— Je suis une courtisane bien entraînée, dit-elle d'un ton léger, s'efforçant d'empêcher les minuscules fissures qui s'ouvraient dans son cœur de devenir de profondes crevasses.

Ici, il n'y avait pas de place pour l'amour ; ce n'était qu'une histoire de passion, de plaisirs et de sexualité entre deux corps. Elle ferma donc son cœur et tira la chemise du duc hors de son pantalon. Elle la passa par-dessus sa tête et la lança en direction du lit.

— Je suis là pour vous satisfaire.

Déployant ses mains sur son torse, elle taquina ses mamelons et se pencha pour inhaler l'odeur chaude de sa peau en posant un baiser à la base de son cou. Il avait un léger goût salé et de la chaleur irradiait de son corps. Nicholas arracha une à une les épingles de ses cheveux, qui lui tombèrent dans

le dos. Il la prit à pleines mains par les hanches, la souleva et l'abaissa, s'enfonçant profondément en elle, encore et encore.

Elle suivit le rythme de ses mouvements dans une danse primale et trouva une position dans laquelle elle pouvait se frotter voluptueusement contre lui pour un maximum de plaisir. Il suçsa ses seins à travers sa chemise, mouillant l'étoffe et provoquant chez elle de petits cris de jouissance. La chaise délicate craqua pour protester contre leurs poids combinés qui atteignirent la limite de sa capacité à rester debout.

Tandis qu'il lui labourait la chair, leurs deux corps bougèrent en parfaite synchronie jusqu'à ce qu'Éva sente l'univers qui l'entourait exploser en une myriade d'étincelles lumineuses. Elle rejeta la tête en arrière et cria son nom. Nicholas s'enfonça profondément en elle et atteignit l'orgasme à son tour, lâchant un grognement saccadé.

Éva, repue, s'effondra sur son torse. Nicholas posa un baiser dans ses cheveux en lui caressant lentement le dos avec des gestes affectueux. Elle écouta le battement rapide de son cœur en souhaitant qu'ils puissent rester ainsi à jamais.

— Je suis satisfait, mon cœur, dit-il doucement. Très satisfait.

Le visage caché, Éva soupira tristement tandis qu'elle tirait de lui le plus de réconfort possible. Leur temps était compté. Elle devait accumuler autant de souvenirs que possible de son odeur, de son visage, de ses caresses. Un jour, bientôt, il demanderait officiellement la main de Lucy et Éva ne le reverrait plus jamais.

Ravalant ses larmes, elle s'efforça de sourire.

— Je suis très satisfaite aussi, monsieur le duc.

•

Plus tard, Nicholas regardait le plafond, où la lueur du feu vacillait sur le plâtre, en se délectant de la chaleur d'Éva qui dormait collée contre lui. Sa respiration calme lui chatouillait la peau à l'endroit où son visage était appuyé sur son torse. Ses cheveux emmêlés autour de son épaule et dont des mèches soyeuses étaient éparpillées sur son torse étaient imprégnés d'un doux parfum de fleurs.

Elle avait tout ce qu'il recherchait chez une maîtresse, mais aussi tout ce qu'il redoutait. Lorsqu'elle était dans les parages, il perdait le contrôle. Le bal en était un parfait exemple. Il ne serait pas le moins surpris si, le lendemain, la société bourdonnait de spéculations au sujet de son béguin pour la belle inconnue.

Ses chances d'épouser Lucy étaient pratiquement anéanties. Il était peu probable que la nouvelle de son attirance pour la mystérieuse mademoiselle Harrington ne parvienne pas jusqu'à elle et ses parents. Seuls la fortune et le rang du duc l'empêcheraient peut-être de refuser sa demande.

Mais Lucy était-elle ce qu'il désirait ? L'avait-elle jamais été ?

Éva hantait ses jours et ses nuits. Elle occupait toutes ses pensées, tous ses rêves. Elle était devenue une obsession.

En ce moment, il aurait dû être fiancé et prêt à commencer un nouveau chapitre de sa vie. Lucy aurait dû rêver joyeusement à un mariage. À la place, il s'était introduit par effraction dans la demeure de Lady Seymour pour séduire sa sœur sous son nez.

Enfin, Éva l'avait séduit. Absolument, passionnément et sans aucune hésitation ni aucun regret. Elle avait détourné son désir de vengeance en désir pour elle, un désir dont il ne pouvait s'affranchir. Lorsqu'il la regardait dans les yeux, il était perdu.

Il se rendit compte que passer le reste de ses jours et de ses nuits avec la douce, mais insignifiante Lucy Banes-Dodd avait perdu beaucoup d'intérêt. Diable, tout son intérêt, en fait. Il voulait de la passion et de l'ardeur, pas du lait et des gâteaux secs. Pourtant, Lucy ferait une épouse idéale. Dans ce cas, pourquoi n'était-ce plus suffisant ?

Éva murmura dans son sommeil et glissa un bras autour de sa taille. Le feu dans la cheminée n'était plus qu'un petit tas de braises et sa main délicate était froide dans la pièce fraîche. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire. Il se demanda à quoi elle rêvait et s'il faisait partie de son rêve. Avec Éva, allez savoir.

Sa vieille fille courtisane était une véritable énigme. La raison pour laquelle elle le rendait fou était encore plus énigmatique. Ils n'avaient rien en commun. Sa vie était dictée par des règles strictes, par un code de conduite considéré comme approprié en fonction de son rang dans la société. Elle se moquait de lui et le tourmentait à propos de tout ce qu'il était et de tout ce en quoi il croyait. Pourtant, à l'instant où il l'avait aperçue à l'autre bout de la salle de bal, tout le reste avait cessé d'exister. La vieille fille s'était immiscée non seulement dans son corps, mais aussi dans son esprit. Il avait commencé à voir son monde à travers ses yeux à elle et l'avait trouvé déficient sous plusieurs aspects.

Le petit sourire sur le visage d'Éva s'agrandit. Les yeux toujours fermés, elle glissa lentement la main vers le bas de son torse, puis sous le drap et sur son membre viril. Il frissonna et commença à bander.

— J'ai fait un rêve des plus agréables, monsieur le duc, chuchota-t-elle en ouvrant les yeux. Vous en étiez le personnage principal et tout ce que vous me faisiez était absolument scandaleux.

Nicholas gloussa et la plaqua sur le lit. Il savait maintenant qu'il occupait aussi ses rêves à elle. Cette pensée lui plut énormément.

— Dans ce cas, vous devez tout me raconter, Éva, mon cœur.

•

Les dernières traces d'obscurité s'étiraient juste avant l'aube lorsque Nicholas passa une jambe par-dessus le rebord de la fenêtre et s'arrêta pour balayer du regard le corps légèrement vêtu d'Éva. Sous la mince chemise de nuit, il voyait ses mamelons foncés et, en regardant attentivement, il pensa apercevoir les boucles à la jonction entre ses cuisses. Que ce fût vrai ou plutôt le fruit de son imagination, cela importait peu. Il connaissait assez intimement chaque centimètre de son corps pour pouvoir invoquer mentalement ses courbes où et quand il en avait envie.

— Vous pouvez vous faufiler par l'escalier de service à l'arrière, Nicholas, chuchota Éva d'une voix inquiète en s'agrippant à sa veste. Cette fenêtre paraît vraiment très haute.

Il l'attira vers lui, une main derrière son dos et l'autre dans ses cheveux près de son oreille.

— Je crois que pour une damoiselle telle que ma jolie Éva, le danger de sauter dans un arbre est beaucoup plus excitant que le fait de me faufiler par une entrée de service à la manière d'un lâche dandy.

Éva se pencha à la fenêtre pour regarder en bas.

— Si vous tombez et que vous brisez quelque chose, vos hurlements réveilleront la maisonnée et la ville entière saura bien vite où vous avez passé la nuit, Sir Chevalier.

La préoccupation qu'il lut sur ses traits le toucha. Elle ne lui souhaitait plus une mort violente et douloureuse. Cette idée lui plut. Il la serra fort contre lui et l'embrassa sauvagement.

— Dans ce cas, je devrai être prudent.

Il la relâcha à contrecœur, puis grimpa sur le rebord de la fenêtre. Elle retira lentement les mains de sa veste.

— Priez pour moi, Milady.

Éva retint son souffle lorsqu'il bondit vers l'arbre. Il cafouilla un peu, mais attrapa la branche au-dessus de sa tête. En un instant, il reprit pied, heureux de ne pas avoir à supporter la honte d'être tombé maladroitement sous les yeux d'Éva. Elle rit de soulagement.

— Bien joué, Sir Chevalier.

Il la gratifia d'un grand sourire.

— Je vais m'adonner au saccage et au pillage, Milady.

Il s'inclina, chancela, puis se redressa.

— Au revoir.

Sans plus de cérémonie, il descendit de l'arbre. Après avoir jeté un dernier regard à Éva, dont le clair de lune découpait la silhouette à la fenêtre, il se fraya silencieusement un chemin dans le jardin et passa la porte qui menait à la rue.

•

Éva entendit un bruissement de branches, puis le bruit sourd de l'atterrissage de Nicholas. Elle ne le voyait pas, mais sentait son regard sur elle et le salua de la main. Lorsque la grille du jardin s'ouvrit et se ferma en grinçant, elle retourna dans l'obscurité de sa chambre pour s'asseoir sur le lit, la vue et le cœur embrouillés.

Que faire ?

L'amour. On en parlait beaucoup et le chantait souvent, mais c'était le plus complexe de tous les sentiments et il faisait rarement partie des relations entre deux personnes. Lorsque quelqu'un trouvait l'amour, il était rare que cela soit à l'intérieur des limites du mariage ou de la relation entre un homme et sa maîtresse. Il était plus facile de détester monsieur le duc que de tomber éperdument amoureuse de lui.

Il s'agissait d'une drogue si enivrante qu'elle avait aussi terriblement besoin de lui que d'autres avaient besoin de la drogue du démon, l'opium. Il ne lui avait promis rien d'autre que du plaisir et il avait tenu sa promesse. Pas une seule fois lors de leurs moments d'intimité absolue, il ne lui avait donné de raisons de s'attendre à quoi que ce soit d'autre qu'à de brefs instants volés.

Bien qu'il l'appelât « mon cœur », ce n'était rien de plus qu'un mot tendre prononcé sous le coup de la passion, un surnom affectueux qu'il utilisait dans l'intimité, lors de moments d'inattention. Nicholas ne serait jamais amoureux d'elle. Il ressentait peut-être de l'affection pour elle, mais pas de l'amour. Cela ne faisait pas partie de lui. Il était pragmatique. Elle était esclave de ses émotions.

Éva enfouit son visage dans ses mains. Il avait éprouvé de l'affection pour Arabella, comme il en éprouvait pour elle. Elle le sentait dans sa manière de la serrer dans ses bras. Mais cela venait avec des limites. Tant qu'elle respecterait ces limites, tout irait bien. Pour l'instant, il lui avait pardonné d'avoir assisté au bal. Dès qu'il reprendrait ses esprits, cette impertinence le mettrait en colère. Il avait probablement endommagé irrémédiablement sa relation avec Lucy. Il ne le lui pardonnerait jamais, comme il ne lui avait jamais pardonné la perte d'Arabella.

Elle était la cause de ses deux pertes.

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire.



—  
Pas de nouvelles d'Yvette, mademoiselle Éva ? s'enquit Abigail tandis qu'elles s'installaient pour prendre le thé.

Les quatre jeunes femmes se faisaient beaucoup de souci. Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis la disparition de leur amie et elles étaient toutes perturbées par son absence. Plus le temps passait, plus il était difficile de terminer les leçons et de se concentrer sur les derniers détails de leur apprentissage. Elles étaient prêtes à se trouver un partenaire. Éva était fière des grands efforts qu'elles avaient fournis et des changements qui s'étaient opérés en chacune d'elles.

Même le livre fut accueilli avec peu d'enthousiasme lorsqu'Éva proposa de jeter un dernier coup d'œil au cas où elles auraient omis quelqu'un. La fête aurait lieu dans une semaine, mais, bien que chacune ait choisi deux hommes à inviter et qu'Éva ait inclus plusieurs de ses propres choix, elle était éclipsée par leur inquiétude à propos d'Yvette.

Éva avait espéré retenir l'information qu'elle avait obtenue ce matin de la part de monsieur Crawford jusqu'à ce qu'elle en reçoive des nouvelles. Toutefois, les visages inquiets ne lui laissèrent pas d'autre choix que de leur parler du rapport. Ces femmes méritaient de connaître la vérité.

— Le détective a découvert l'identité de l'amant d'Yvette et s'est rendu à sa maison de campagne pour jeter un coup d'œil aux alentours. Il m'a dit le nom de l'homme et j'ai bon espoir que nous saurons bientôt si Yvette a été aperçue là-bas.

Éva cacha son inquiétude du mieux qu'elle put. Son vœu le plus cher était de retrouver Yvette vivante.

— Il n'y avait aucun signe d'elle à sa maison de ville.

— Et si le détective la trouve, qu'arrivera-t-il ensuite ? demanda Sophie.

Elle tira sur la dentelle qui bordait sa robe rose jusqu'à ce que celle-ci s'effiloche. Elle la lissa, puis joignit les mains.

— Et si son amant l'avait enfermée dans une tour et avait l'intention de la laisser mourir de faim ? Ou si elle était enchaînée dans une cave avec des rats ?

— Oh, ciel, dit Rose, les lèvres tremblantes, en portant une jointure à sa bouche. Et s'il l'avait vendue comme esclave ? Elle pourrait se retrouver dans quelque contrée lointaine et on ne la reverrait plus jamais.

Éva leva les mains. Elle devait les ramener à l'ordre avant qu'elles se mettent dans tous leurs états.

— Mesdemoiselles, je vous en prie. Nous ne devons pas nous laisser emporter par notre imagination.

Leurs esprits les avaient manifestement entraînées vers toutes sortes d'idées noires.

— Pour être d'une quelconque utilité à Yvette, nous devons rester positives.

— Mademoiselle Éva a raison, renchérit Abigail. Nous devons laisser au détective le temps de trouver des indices. Il est tout à fait possible qu'elle n'ait pas été enlevée du tout. Peut-être qu'elle a trouvé un nouveau protecteur et qu'elle est heureuse.

— Nous lui souhaitons toutes d'être heureuse, Abigail.

Tandis qu'Éva prenait une gorgée de thé, il lui vint une possible solution au dilemme.

Au cours des deux derniers jours, elle avait évité le duc. Il lui avait fait parvenir un message, mais elle avait refusé de le recevoir. L'unique moyen de l'oublier était de l'éviter. Lorsqu'il se rendrait compte qu'elle n'était plus à sa disposition, il demanderait la main de Lucy et s'emploierait à préparer le mariage.

Mais si Yvette était gardée prisonnière, Éva devrait peut-être rendre visite à monsieur le duc une dernière fois pour lui demander son aide. Il connaîtrait quelqu'un qui pourrait lui porter secours.

Peut-être engagerait-il quelques officiers de la rue Bow.

Son cœur se languissait de Nicholas et elle faisait de son mieux pour ignorer la douleur. Celle-ci l'accompagnerait constamment une fois la rupture définitive et son cœur réduit en miettes. Elle ferait aussi bien de s'y habituer dès maintenant. Ils n'avaient aucun avenir ensemble.

Rose hocha la tête.

— Je pense que nous devrions choisir deux prétendants pour elle. Il y avait un homme, un marchand, qui semblait l'intéresser. Peut-être pouvons-nous en trouver un autre.

Elle alla chercher le livre. Les autres femmes se rassemblèrent autour d'elle tandis qu'elle tournait les pages.

— Regardez, c'est lui. Il s'agit d'un homme mature de quarante ans. Il est propriétaire d'un salon de thé et voyage souvent en France pour rendre visite à son frère. La mère d'Yvette était Française.

— C'est un bon choix, acquiesça Pauline en tournant la page. Et celui-ci. Lui aussi est dans la quarantaine. Il est veuf et ses enfants sont majeurs. Il cherche une compagne pour l'aider à occuper ses journées, poursuivit-elle en souriant. Il serait parfait pour Yvette.

— C'est très possible, renchérit Sophie.

— Tourne la page. Je crois que j'en ai vu un autre, dit Abigail.

L'excitation montait.

— Je crois qu'il y a un marchand vers la fin. Il est veuf et ses enfants sont majeurs aussi.

Les femmes bavardèrent joyeusement en examinant tous les époux potentiels pour Yvette. Éva fut soulagée qu'elles aient trouvé quelque chose pour se distraire de leurs sombres spéculations au sujet du sort d'Yvette.

— Allez à la dernière page, intervint Éva. Pas plus tard qu'hier, j'ai ajouté un constructeur de navire américain. Il m'a été recommandé par monsieur Jones.

Les pages bruissèrent et plusieurs soupirs suivirent.

— Cet Américain prévoit de déménager son entreprise à Londres et il est plutôt prospère. Je crois que nous devrions envisager de lui envoyer une invitation.

— Il est beau, commenta Pauline.

— Vraiment très beau, renchérit Rose.

— Il a une réputation impeccable. On me l'a assuré.

— Dans ce cas, il doit être invité, déclara fermement Sophie. Nous devrions faire une liste et l'écrémer jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les deux — elle regarda Éva — ou trois meilleurs candidats.

Éva sourit. D'objets de plaisir, ses courtisanes étaient devenues de jeunes femmes aux qualités et aux manières supérieures. De l'éblouissante Rose à la beauté subtile d'Abigail, un aussi bon groupe plairait aux hommes sur sa liste d'invités. Elle ne pouvait que prier pour qu'Yvette soit secourue et que les cinq femmes trouvent un époux.

— Nous devons terminer rapidement la liste d'Yvette, intervint Éva en versant encore du thé. J'enverrai les invitations demain.

•

Le lendemain, lorsque les invitations furent envoyées, Éva passa en revue le menu de la fête avec la cuisinière. Comme la réception réunirait un groupe restreint au milieu de l'après-midi, il n'était pas nécessaire d'offrir un repas élaboré. Du thé, des gâteaux, du punch et des sandwiches ravitailleraient



parfaitement les invités. Et, bien entendu, la nourriture fournissait toujours un sujet de conversation lorsqu'on devait remplir de longs moments de silence.

Éva savait d'expérience qu'on mangerait très peu. Bien que ses courtisanes ne subissent aucune pression pour choisir un partenaire durant la fête, celles-ci étaient toujours nerveuses la première fois qu'elles devaient mettre leurs leçons en pratique.

Comment pourrait-il en être autrement ? C'était le point culminant de leurs efforts acharnés. Les femmes étaient déjà belles et charmantes ; Éva leur avait simplement donné des outils pour paver la route jusqu'au mariage. Même si ce ne devait être que dans leur imagination, elles seraient testées et chacune en ressentait la pression.

Harold avait conduit les femmes à leur dernier essayage pour les robes qu'elles porteraient lors de la fête. L'enthousiasme pour l'événement à venir était légèrement refroidi par l'absence d'Yvette, mais il existait toujours l'espoir qu'elle soit retrouvée et ramenée à temps. Les femmes s'y accrochaient et s'efforçaient de continuer comme prévu.

Éva n'était certaine de rien mis à part de sa propre situation. Elle aussi s'efforçait de passer à travers ses journées malgré le brouillard. Elle était troublée et déprimée, comme si un nuage noir la suivait et qu'elle n'arrivait pas à le semer.

Monsieur le duc lui manquait énormément. Plus qu'elle ne s'y serait jamais attendue. Elle n'avait jamais connu l'amour auparavant. Elle se battait tous les jours avec les conséquences de ce sentiment indésirable.

Ses prières pour le retour rapide de monsieur Crawford restèrent sans réponse. L'attente était éprouvante. Si tout allait bien, le détective trouverait et secourrait Yvette ; Éva n'aurait pas besoin d'affronter Nicholas à nouveau. Chaque fois qu'elle voyait son séduisant visage, cela lui brisait le cœur.

Son retrait volontaire de la vie de Nicholas durait depuis trois jours ; elle était irritable et d'humeur maussade. Elle se mordait constamment la langue pour ne pas crier sur tout le monde, y compris sa mère, pour des broutilles.

Tout ce dont elle avait envie, c'était passer deux semaines au lit à pleurer et à se lamenter jusqu'à ce que Nicholas soit emporté par ses larmes. À l'heure qu'il était, il était probablement fiancé et attendait impatiemment sa nuit de noces. Elle ne pouvait pas s'imaginer qu'il restât planté là pendant que sa courtisane réticente se cachait de lui. Il voudrait rapidement faire de Lucy sa promise avant qu'un autre homme ait l'occasion de la courtiser, pour se mettre ensuite à la recherche d'une nouvelle maîtresse. Les hommes de son genre ne se contentaient jamais de l'amour d'une épouse. Il chercherait une courtisane pour réchauffer son lit.

La cuisine lui parut soudain très chaude et la tête lui tourna.

— Excusez-moi, murmura-t-elle en laissant tomber le menu.

À la grande surprise de la cuisinière, Éva se rua dans le jardin par la porte arrière. Craignant d'être sur le point de vomir, elle respira profondément l'air humide jusqu'à ce que son estomac se calme.

Le temps était frais et nuageux ; pas le genre de journée appropriée pour se balader dans le jardin. Elle sentit un film d'humidité invisible se déposer sur la peau nue de ses bras et de son visage. Les premières fleurs printanières étaient pleinement épanouies contre l'arrière-plan maussade, mais Éva ne leur accorda pas plus qu'un regard dédaigneux. Elle se précipita vers le banc en pierre le plus proche et se laissa tomber sur sa surface humide.

Les larmes menaçaient de déborder. Le chagrin s'installa en elle. En proie à de vives émotions comme elle l'était, elle ne pouvait pas supporter l'idée que Nicholas soit marié. Le seul lit qu'il devrait partager, c'était le sien ! Ses enfants devraient être les siens !

— Éva ?

Surprise, elle leva brusquement la tête. À travers les larmes qui lui montaient aux yeux, elle vit Nicholas qui s'avavançait sur le sentier du pas vif d'un aristocrate confiant. Il portait un chapeau et une cape pour parer à la pluie qui menaçait. Elle se délecta de sa vue tandis qu'il s'approchait.

Elle passa rapidement une main sur ses joues et se leva. Il ne devait pas voir qu'elle souffrait.

— Monsieur le duc.

Son cœur s'arrêta lorsqu'elle le regarda en face. Elle avait envie de se jeter dans ses bras, de l'embrasser, de le toucher tout partout pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une hallucination. Mais elle garda les pieds cloués là où ils étaient.

— C'est la deuxième fois que vous venez ici sans être invité, monsieur le duc. Je ne le tolérerai pas.

Son ton sec lui fit serrer les dents.

— J'étais inquiet que vous n'ayez pas répondu à mon message. J'ai eu peur que vous soyez tombée malade, répondit-il en l'examinant brièvement, puis il pinça les lèvres. Je vois que vous êtes en bonne santé.

Elle rassembla son courage pour faire ce qui devait être fait.

— Je crois qu'il serait mieux pour tous que nous mettions fin à notre relation, monsieur le duc. Ma sœur est mécontente, je suis mécontente et vous serez bientôt marié. Votre Lucy sera certainement mécontente si vous continuez à coucher avec moi.

— Lucy n'a aucune incidence sur la relation entre vous et moi, Éva, répliqua-t-il sèchement. Je ne lui ai pas demandé sa main.

— Mais vous le ferez, soupira Éva.

Pourquoi ne pouvait-il pas la laisser tranquille ? Ne voyait-il pas à quel point c'était difficile pour elle ?

— Que ce soit elle ou une autre femme bien née comme elle, poursuivit-elle. Vous avez une branche d'arbre généalogique à remplir et votre mère ne sera pas satisfaite tant qu'elle n'aura pas une bonne douzaine de petits-enfants à gâter.

— Vous ne connaissez pas les aspirations de ma mère, dit-il en faisant claquer sa cravache contre sa botte avant de lever la tête vers le ciel de plomb. Elle ne m'a pas parlé de Lucy une seule fois depuis le bal. En fait, elle ne m'a pas parlé de mariage du tout.

Éva expira bruyamment. Elle espérait désespérément qu'elle n'avait rien à voir avec le changement d'attitude de sa mère. Elle ne voulait pas ajouter la duchesse à la liste des gens blessés par ses actions.

— Peu importe la femme que vous choisirez, répliqua Éva, ça finira inévitablement de la même manière : votre mariage. Depuis que je suis entrée dans votre vie, je vous ai volé votre courtisane, j'ai envahi votre monde et j'ai très probablement ruiné vos fiançailles. Je crois qu'il serait préférable que vous rentriez à Collingwood House et que vous oubliiez que vous m'avez rencontrée, poursuivit-elle en croisant et décroisant les doigts. Je vous verserai des paiements mensuels jusqu'à ce que ma dette soit remboursée, même si ça devait prendre cent ans.

— Vous croyez que je me soucie de votre satanée dette ? tonna le duc.

Elle sursauta. Il lui lança un regard noir.

— La maison de ville vous a été donnée en cadeau, à votre nom, de sorte que votre mère ne puisse plus la mettre en garantie. Les autres dettes seront payées quand j'en aurai un compte rendu détaillé.

Il tendit la main pour prendre la sienne et la tira sur ses pieds.

— J'ai eu tort d'utiliser la menace de la prison des débiteurs pour vous forcer à devenir ma maîtresse.

Quelle surprise ! Elle était libre ! Elle aurait dû danser de joie. Mais même cela n'arriva pas à lui remonter le moral.

— Je vous remercie de votre considération, monsieur le duc. Ma mère et moi vous en sommes reconnaissantes.

— Bon sang, Éva.

Il la saisit brusquement par les bras et la secoua légèrement. Il se pencha pour la regarder dans les yeux.

— Je ne veux pas de votre gratitude. Je ne veux pas que vous vous sentiez obligée de venir dans mon lit d'une quelconque façon. Je veux que vous poursuiviez notre relation parce que vous me désirez autant que je vous désire.

Il inclina la tête et lui effleura les lèvres des siennes. Éva posa une main sur son torse et sentit le battement rapide de son cœur. Tout aussi rapidement, il la relâcha et elle vacilla.

— Je ne reviendrai pas vous voir. Vous savez où me trouver. À vous de décider.

Les yeux écarquillés et à bout de souffle, Éva le regarda s'éloigner d'un pas raide sur le sentier vers le mur du fond. Le claquement de la grille métallique résonna dans ses oreilles longtemps après qu'elle eut entendu un carrosse partir.

Elle s'écroula sur le banc et enfouit sa tête dans ses mains. Nicholas lui avait retiré ses chaînes et lui avait fait le cadeau de lui rendre sa vie. Elle n'avait plus à s'inquiéter pour son avenir ni du fait que sa puissante présence ne tire les cordons de sa bourse. Sa mère était en sécurité et Éva n'était plus obligée de le revoir, à moins qu'elle le décide.

— Oh, ciel.

Elle porta ses mains ouvertes à sa bouche et fixa sans la voir une touffe de jacinthes bleues. Elle ne pouvait pas s'attendre à ce que monsieur le duc lui exprime plus clairement son affection. Il l'avait libérée, mais il voulait qu'elle reste.

Il ne servait à rien de lire de la poésie ou de s'attarder à des mots d'amour. Il avait envie d'elle, il tenait à elle. Elle l'avait vu dans ses yeux et senti dans son baiser.

— Je vois que monsieur le duc est revenu, dit Harold, qui contourna une haie étroite pour venir s'arrêter devant elle en fixant le fond du jardin d'un air impassible. Il est épris de vous, Éva.

— Il tient à moi, admit-elle.

Aucun homme n'offrirait un si gros cadeau s'il ne se souciait pas de son bien-être.

— Il a effacé mes dettes et m'a transféré légalement la maison de ma mère.

Les mots restèrent coincés dans sa gorge et les yeux lui brûlaient lorsqu'elle les leva sur Harold. Elle s'éclaircit la voix en déglutissant péniblement.

— Et il laisse l'avenir de notre relation entre mes mains.

Harold passa un bon moment à ouvrir et à fermer la bouche. Il ne voulait manifestement pas accorder de crédit à monsieur le duc pour son acte d'altruisme. Les deux hommes luttèrent pour avoir le droit de protéger Éva et sa mère. Heureusement, il n'y avait pas eu d'effusion de sang.

— Je l'ai peut-être mal jugé, finit-il par dire.

Éva écarquilla les yeux. Admettre son erreur avait été difficile pour Harold.

— Nous l'avons tous les deux mal jugé, répondit-elle.

Harold acquiesça, puis se gratta la tête.

— Vous a-t-il demandé votre main ?

— Non, répliqua Éva en levant le menton.

Elle était trop à cran pour discuter aujourd'hui.

— Je ne m'attends pas à une telle demande. Je suis la fille d'une courtisane.

Quelques gouttes de pluie se mirent à tomber. Elle ravala ses larmes et se leva.

— Oh, Harold, je tiens beaucoup à lui, poursuivit-elle. Je ne sais pas quoi faire. La vie que je mène ne me satisfait plus. Je veux tellement plus. Je veux fonder ma propre famille.

Harold haussa les épaules.

— Je ne peux pas vous conseiller lorsqu'il est question de monsieur le duc ou de votre avenir. Vous devez écouter votre cœur. S'il ne peut pas vous offrir ce dont vous rêvez, vous devez le laisser partir.

Éva prit Harold par le bras et appuya la tête sur son épaule. La laine humide de sa veste était étrangement réconfortante. Au cours des dernières semaines, leur proximité lui avait manqué et elle était heureuse de la retrouver.

— Vous êtes un si bon ami.

— Si vous saviez, marmonna-t-il en lui tapotant la main.

•

Nicholas écouta attentivement Crawford jusqu'à ce qu'il ait terminé son rapport.

— Je suis certain que la femme est retenue prisonnière quelque part à l'abbaye de Highland, ajouta le détective après avoir pris une profonde inspiration. Il y a des rumeurs parmi les domestiques du comte au sujet d'une femme enfermée dans une pièce au deuxième étage. Je crois qu'il s'agit de cette Yvette disparue, peut-être enlevée.

Enlevée ? Éva avait eu raison de s'inquiéter. Sa courtisane n'avait pas disparu par choix, mais de force. Lord Maddington l'avait fait enlever. Le scélérat !

— Vous avez raconté ça à mademoiselle Black ?

Il lui paraissait étrange de l'appeler par son nom de vieille fille, mais il était préférable que Crawford continue de la considérer ainsi. Mademoiselle Black appartenait à ses courtisanes. Évangéline Winfield appartenait uniquement à Nicholas et il lui était facile de faire mentalement la distinction entre les deux.

— Je suis venu aussitôt après l'avoir quittée, monsieur le duc.

Le détective se tenait près du feu pour se réchauffer après avoir traversé la ville sous la pluie. Ses os craquèrent tandis qu'il pliait et déplaçait ses mains tendues vers les flammes.

— La dame était très inquiète et s'est aussi montrée très généreuse.

Nicholas fronça les sourcils.

— Vous ne deviez pas accepter d'argent de sa part.

— J'ai essayé de refuser, répondit Crawford avec un grand sourire. Lorsque j'ai expliqué que vous paieriez, son gros domestique m'a mis une bourse dans la main de force, poursuivit-il avec un gloussement. J'ai eu peur de sa réaction si je refusais. Je l'ai glissée sur une table en sortant.

Nicholas hocha la tête en souriant. Éva ne serait pas contente.

Harold était aussi persuasif qu'il était costaud. Nicholas imagina Éva, son domestique derrière elle, en train de refuser de le laisser payer quelque autre dette à sa place. Même sans Harold, il soupçonnait que Crawford aurait été en position d'infériorité. À elle seule, Éva représentait une force et elle se mettrait en colère lorsqu'elle découvrirait la bourse laissée là.

Ciel, comme elle lui manquait !

Allongeant les jambes pour soulager la tension dans son pantalon, Nicholas appuya un coude sur le bras de son fauteuil et posa le menton dans sa main.

— Je vous remercie pour le mal que vous vous êtes donné, Crawford. Vous avez fait de l'excellent travail. J'ai avisé mon majordome de doubler votre salaire. Vous pouvez passer le voir en sortant.

Crawford enfonce son chapeau sur sa tête et s'inclina.

— Si vous deviez avoir besoin de moi à nouveau, monsieur le duc, vous n'avez qu'à m'envoyer un message, dit-il avant de sortir par la porte ouverte pour s'éloigner dans le couloir.

Des voix étouffées lui parvinrent, puis la porte d'entrée se referma derrière le détective. Quelques minutes plus tard, on frappa et cela résonna dans toute la maison. Nicholas entendit une voix féminine, puis son majordome accompagna Éva dans la pièce.

— Mademoiselle Winfield, monsieur le duc.

Soulagé de la voir, Nicholas se leva.

— Éva.

Sous la capuche de sa cape trempée, elle incarnait la beauté à l'état pur. Lorsqu'elle repoussa sa capuche, de l'eau goutta sur le plancher verni et la masse humide de ses cheveux emmêlés lui tomba tout autour du visage. Elle n'avait pas mis sa perruque. Il s'éclaircit la voix pour se remettre de son étonnement et refouler un soudain élan de désir.

Il tendit nonchalamment la main vers son verre et avala d'un trait les dernières gorgées de brandy pour tenter de calmer son corps, une tâche insurmontable lorsqu'Éva était dans les parages.

— Je ne vous attendais pas, sinon, j'aurais fait préparer du thé.

Elle fit un pas de plus dans la pièce et la lueur du feu dansa sur la peau pâle de son visage.

— Je ne suis pas venue prendre le thé, monsieur le duc. Ceci n'est pas une visite de courtoisie.

La raison de sa visite était probablement liée aux nouvelles concernant la découverte de l'endroit où se trouvait Yvette. Éva était attachée à ses oisillons déçus et, lorsque l'un d'eux avait disparu, elle était devenue obsédée par le fait de le retrouver et de le ramener dans le nid.

— J'ai vu monsieur Crawford partir en arrivant. Vous êtes donc au courant à propos d'Yvette, dit-elle en tendant les mains d'un air suppliant. Je me fais énormément de souci pour elle, monsieur le duc. Nous avons besoin de votre aide.

Après avoir reposé son verre sur la table, il s'approcha d'elle. Avec les informations fournies par Crawford, il savait ce qui attendait Yvette et ne pouvait pas laisser Éva se mettre en danger. Il fallait la convaincre de laisser des professionnels gérer la situation.

— Je ne peux pas faire grand-chose, ma douce, mis à part appeler les officiers de la rue Bow et les laisser mener leur propre enquête, répondit-il en replaçant une mèche de cheveux derrière l'oreille d'Éva. Son amant est un pair. Nous devons agir avec circonspection.

— Vous croyez qu'ils se soucieront d'une courtisane disparue avec tous les meurtres et les vols qui ont lieu tous les jours ici à Londres ? hurla-t-elle en serrant les poings. Si jamais ils enquêtaient, ça pourrait leur prendre des semaines, voire des mois, avant de trouver assez de preuves pour la secourir. D'ici là, Yvette pourrait bien être morte ou avoir été vendue comme esclave.

La peur qu'il lut sur son visage lui noua les entrailles. Elle n'avait aucune idée de l'ampleur du pétrin dans lequel Yvette se trouvait. Cette femme avait de graves ennuis et il ne pouvait pas laisser Éva prendre les mêmes risques en affrontant Maddington. Si quelque chose devait lui arriver, ça barderait.

— J'ai des contacts. Je peux accélérer les choses.

Éva porta une main gantée à sa bouche.

— Nous ne pouvons pas attendre. Elle est en danger immédiat, répliqua-t-elle en faisant les cent pas, laissant une traînée de gouttes d'eau dans son sillage. Nous devons trouver une autre solution. Nous savons où elle est détenue. Peut-être pouvons-nous affronter les domestiques et leur demander de la libérer.

— Éva...

Il tendit la main vers son bras pour l'arrêter. Il lui caressa la joue. Sa peau douce était moite sous sa paume chaude.

— Ma douce, je connais Lord Maddington. On ne le surnomme pas le comte fou sans raison. C'est un homme violent. Il a presque tué un valet parce qu'il avait laissé tomber un vase. Si votre Yvette est bel et bien à l'abbaye de Highland, elle est bien gardée. Aucun de ses domestiques n'osera le trahir. Ils ont trop peur de lui.

Elle tressaillit entre ses mains.

— Je vous en prie, Nicholas, aidez-la, dit-elle tandis que sa lèvre inférieure tremblait et que les larmes lui montaient aux yeux. Nous ne pouvons pas permettre qu'elle soit assassinée !

Elle fondit en larmes. Il la prit doucement dans ses bras. Ses tremblements se transformèrent en doux sanglots tandis que la pluie et les larmes trempaient la chemise du duc. Elle se sentait petite et vulnérable, serrée contre son torse. Il sentit naître en lui un instinct protecteur et murmura des sons apaisants jusqu'à ce qu'elle se calme.

Vidée, elle leva la tête en renflant.

— Je suis navrée de vous mêler à ça, monsieur le duc. Ce qui arrive à Yvette ne vous regarde pas.

Elle recula d'un pas et lâcha sa chemise. Il prit son visage entre ses mains. Il détestait la voir ainsi abattue.

— Je vous promets de faire tout ce que je peux pour votre amie, dit-il avant de se pencher pour poser un baiser sur son front. Donnez-moi un jour ou deux pour voir ce que je peux découvrir. C'est promis ?

Éva hocha lentement la tête. Mais l'étincelle sombre qu'il vit dans ses yeux juste avant qu'elle fasse demi-tour pour se diriger vers la porte lui fit plisser les yeux et éveilla ses soupçons.

— Éva.

La main sur la poignée de porte, elle le regarda par-dessus son épaule. La douleur sourde dans ses yeux avait disparu. Elle avait l'air de quelqu'un qui s'apprêtait à agir dangereusement.

À part l'attacher à son lit, il ne pouvait rien faire de plus que faire confiance à Harold pour la tenir à l'œil pendant que les officiers se penchaient sur l'enlèvement.

— Ne faites pas de bêtises.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle en hochant sèchement la tête. Bonne journée, monsieur le duc.

Une terreur inqualifiable prit racine dans ses entrailles pour le reste de l'après-midi.



—  
Je ne peux pas rester assise ici dans ma chambre à ne rien faire, dit Éva.

Elle s'adossa contre les oreillers sur son lit, puis elle se redressa, se tourna et battit l'oreiller le plus proche jusqu'à le réduire en une purée duveteuse avant de se laisser retomber dessus. Elle était complètement submergée par l'impuissance et la frustration.

— Yvette est en danger.

Noëlle était allongée au pied du lit, appuyée sur un coude, et suivait d'un doigt le contour du motif floral du couvre-lit. À la demande d'Éva, Noëlle s'était précipitée à sa résidence dans Mayfair. Bien que Noëlle ne connût pas Yvette, Éva était certaine qu'elle serait sensible à sa détresse. Quelle femme ne le serait pas ? Être enlevée et violée par un homme qui avait des antécédents de violence était un cauchemar terrifiant pour n'importe quelle femme.

— Monsieur le duc n'a-t-il pas dit qu'il allait l'aider ?

Noëlle faisait confiance aux pouvoirs d'un duc en mission. Éva ne partageait pas cette confiance. Aucun homme n'était tout puissant et capable de réaliser des miracles. Pas même le ténébreux duc.

— Je pense que tu ferais mieux de lui accorder quelques jours pour voir ce qu'il peut faire. Un homme de sa condition est mieux placé que nous pour pousser les officiers à agir.

Cette foi inébranlable en monsieur le duc lui resta en travers de la gorge. Non qu'Éva ne croyait pas Nicholas capable de faire ce qu'il avait dit ; c'était l'attente qui la rongait. D'un naturel peu patient, elle sentait chaque tic-tac de l'horloge résonner dans sa tête avec une précision saisissante. Elle ne supportait pas qu'on perde du temps !

— Quelques jours ? Nous ferions aussi bien de servir Yvette au comte avec une pomme dans la bouche sur un plateau d'argent, cracha Éva en croisant les bras et en soufflant sur une mèche de cheveux pour l'écartier de ses yeux. Lord Maddington a presque tué un homme. N'est-ce pas suffisant pour justifier une action immédiate ?

— Et qu'impliquerait cette action immédiate, exactement ? demanda Noëlle en se redressant sur le lit. Vas-tu te présenter à sa porte sur Muffin, vêtue d'une armure médiévale, et demander sa libération ? Ou rassembler les villageois, les armer de fourches et de torches flamboyantes, puis lancer une attaque contre l'abbaye ?

— Je n'aime pas que tu te moques de moi, ma sœur, rouspéta Éva.

Noëlle s'appuya sur une main et tendit l'autre pour la poser sur la cheville étendue d'Éva.

— Je comprends que tu sois inquiète et je te demande pardon. Cependant, si cet homme est aussi dangereux que monsieur le duc le dit, il ne faut pas le mettre en colère. Monsieur le duc t'aidera. Je sais qu'il le fera. Il ferait n'importe quoi pour toi.

Peut-être pas n'importe quoi. Il ne lui donnerait ni son nom, ni une maison, ni des enfants. Mais, pour l'instant, elle avait des problèmes plus urgents. Elle penserait à ce qu'elle ferait au sujet de monsieur le duc plus tard, une fois Yvette en sécurité.

— Je ne lui donnerai pas plus de deux jours, dit Éva d'un ton ferme.

Deux jours qui lui paraissaient interminables se profilait devant elle.

— Pas plus. Si Yvette n'a pas été secourue d'ici là, je rassemblerai les villageois.

•

Éva fourra sa robe de deuil noire dans son sac. Le lourd vêtement en laine était trop petit ; elle ne l'avait pas porté depuis presque quatre ans, soit depuis le décès de sa nounou âgée. Toutefois, il s'agissait de la seule robe noire qu'elle possédait et devrait donc suffire comme déguisement. Elle



pouvait vivre avec une poitrine aplatie et une respiration superficielle, tant qu'elle était invisible dans l'obscurité.

Elle avait soupé, lu pour sa mère et attendu que toute la maisonnée se soit mise au lit. Ensuite, après avoir enfilé sa perruque et ses lunettes de vieille fille, elle avait écrit une note et rassemblé tous les effets personnels nécessaires pour deux jours.

Peu avant l'aube, elle se glissa hors de la maison et traversa en courant la pelouse humide du jardin pour se diriger vers les écuries. Boothe, le palefrenier, ronflait bruyamment lorsqu'Éva se glissa furtivement dans la petite écurie.

Elle avait vu Boothe seller Muffin des centaines de fois et pensait pouvoir y arriver sans son aide. Elle fixa une note sur un clou près de la stalle de Muffin pour que Boothe sache que la jument n'avait pas été volée, puis se mit au travail.

Le poney dodu bâilla et mâchouilla lentement des brins de foin pendant qu'Éva travaillait avec efficacité. Bien qu'il lui fallût plusieurs essais pour arriver à placer la selle correctement, la tâche fut bientôt accomplie. Elle attacha la sacoche derrière la selle et caressa doucement la croupe du cheval.

— Prête, mon cœur ?

Elle conduisit Muffin à l'extérieur près d'un montoir et se hissa en selle. La tache orange dorée du soleil devait encore faire son apparition lorsqu'Éva dirigea Muffin vers le nord en priant pour que la jument soit capable de faire le voyage sans rendre l'âme d'épuisement en cours de route.

Éva et Muffin firent le voyage jusqu'au petit village à côté de l'abbaye de Highland, sur une route boueuse et criblée de trous, mais déserte, sauf pour les occasionnels carrosse ou charrette de fermier. Elles mirent le double du temps nécessaire, soit une heure ou deux, à la majorité des voyageurs pour parcourir la même distance. Avec tous les arrêts qu'elles firent pour permettre à Muffin de se reposer, c'était le début de l'après-midi lorsqu'Éva mit la jument à l'écurie, prit une chambre à l'auberge et demanda qu'on lui apporte de la nourriture.

Affamée, elle mangea le copieux ragoût dans sa chambre avant de s'installer pour une sieste. Muffin n'avait qu'une vitesse, lente, et qu'une allure, irrégulière. Éva avait mal à des endroits où elle ne savait même pas qu'elle pouvait avoir mal. Pourtant, elles avaient fait le voyage en entier sans que la petite jument rondelette tombe raide morte sur le dos, les quatre fers en l'air.

Un exploit, en effet.

Une fois rafraîchie, Éva remit sa perruque et ses lunettes avant de quitter l'auberge. Elle se promena dans le minuscule village. La seule route qui le traversait était parsemée de quelques commerces et d'une poignée de maisons qui constituaient le reste des bâtiments délabrés occupés. On pouvait pratiquement lancer un caillou d'un bout à l'autre du hameau. Manifestement, l'auberge représentait l'unique raison de s'arrêter en route vers un autre endroit et la prospérité ne représentait qu'un rêve pour les habitants.

L'air aussi désinvolte que possible, Éva posa à plusieurs villageois des questions sur Lord Maddington afin d'obtenir des informations à son sujet. On lui répondit par des regards noirs et un silence glacial. Soit les villageois vouaient une loyauté sans borne au comte, qui possédait la majorité des terres des environs, soit ils étaient trop terrifiés pour risquer de le mettre en colère et d'affronter son courroux. Elle rentra donc à l'auberge sans aucun renseignement susceptible de l'aider à comprendre son adversaire.

Savoir qu'Yvette était à moins d'un kilomètre et demi de route, mais qu'elle ne pouvait rien faire pour elle dans l'immédiat donnait envie de pleurer à Éva.

Elle grignota un peu de pain fraîchement sorti du four et encore un peu de ragoût, mais la nourriture lui resta sur l'estomac. Elle repoussa finalement le bol et s'installa sur le lit. Il lui faudrait

attendre après minuit avant de se sentir suffisamment en sécurité pour marcher jusqu'à l'abbaye de Highland afin de jeter un coup d'œil aux alentours. Elle se laissa tomber sur le dos sur le couvre-lit rapiécé et se prépara à passer une soirée agitée à compter les fissures du plafond en plâtre.

Plusieurs heures plus tard, à l'instant où ses paupières commençaient à s'alourdir de sommeil, un coup sec sur la porte la fit s'asseoir en sursaut sur le lit.

Éva marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la porte et appuya l'oreille contre le panneau en bois brut. Elle n'entendit rien.

— Qui va là ? aboya-t-elle de la voix rauque et grave d'un ténor après avoir posé une main sur son cœur pour le calmer.

— C'est moi, Rose.

Bouche bée, Éva ouvrit la porte à la volée et trouva plusieurs paires d'yeux qui la regardaient depuis le couloir faiblement éclairé. Rassemblées en un petit groupe se tenaient Rose, Sophie, Abigail et Pauline déguisées en garçons d'écurie à l'aide de chemises, de pantalons et de capes faits maison. Elles souriaient d'un air penaud, comme si elles venaient de se faire prendre la main dans une boîte à bijoux qui ne leur appartenait pas.

— Laissez-nous entrer. Vite ! chuchota Rose.

Éva recula lorsqu'elles se précipitèrent dans la pièce, pressées d'échapper à la vue.

— Que faites-vous ici ? demanda Éva en leur lançant un regard noir tandis qu'elles enlevaient leurs capes.

— Nous sommes venues vous aider à secourir Yvette, bien entendu, répondit Pauline en regardant autour d'elle dans la petite pièce.

Elle s'assit dans l'unique fauteuil de la chambre, puis allongea les jambes devant elle d'une façon tout à fait indigne d'une dame.

— Nous serions arrivées plus tôt, mais nous avons dû attendre un carrosse qui passait par ici.

Éva fronça les sourcils.

— Mais comment avez-vous su où j'étais ?

— Harold est venu ; il vous cherchait, commença Abigail en époussetant sa chemise. Il était terriblement inquiet quand il s'est rendu compte que vous vous étiez enfuie. Nous l'étions toutes.

— Rose avait entendu votre conversation avec le détective au sujet de Lord Maddington et de l'abbaye, et se doutait que vous aviez l'intention de secourir Yvette, ajouta Sophie. Nous ne pouvions pas vous laisser affronter une telle tâche toute seule. Alors, pendant que Rose distrayait les palefreniers, Abigail et moi avons emprunté des vêtements dans les écuries derrière cette immense maison de ville au bout de la rue.

— Vous avez volé des vêtements ? s'enquit Éva, stupéfaite.

— Nous avons laissé une note. Anonyme, bien entendu, intervint Abigail. Nous rendrons les vêtements quand nous rentrerons à Londres, poursuivit-elle en rongant l'ongle de son pouce. Je suis certaine que personne ne nous a vues.

L'inquiétude d'Éva décupla. Savoir qu'elles étaient prêtes à risquer la prison pour Yvette et elle lui remonta le moral malgré leur conduite imprudente. Elles représentaient ce qu'Éva avait eu de plus proche de vraies amies féminines dans toute sa vie. En revanche, leur présence venait bousiller ses plans.

Bien que la compagnie soit la bienvenue, elle avait espéré trouver un moyen de s'approcher d'Yvette sans attirer une attention indue sur elle-même ni éveiller les soupçons du comte. L'arrivée des quatre jeunes « hommes » causerait certainement tout un émoi dans le petit village.

— Vous a-t-on vues vous faufiler dans l'auberge ? leur demanda Éva.

— Nous avons emprunté l'escalier de service pour que personne ne nous remarque. L'aubergiste pense que nous dormons dans l'écurie, répondit Sophie. Mis à part un ivrogne à l'arrière qui ronflait et marmonnait dans son sommeil, nous n'avons croisé personne.

Merci, mon Dieu.

— Vous devriez prendre le premier carrosse pour Londres demain matin, dit Éva en se mordillant la lèvre inférieure. Vous vous mettez en danger pour rien ; je peux régler cette histoire toute seule.

— Vraiment ?

Sophie se laissa tomber sur le lit, se pencha en avant et appuya les coudes sur ses genoux. Les trois autres s'installèrent de chaque côté d'elle.

— Si monsieur le comte vous surprend à fouiner autour de sa propriété, il vous fera fusiller. À cinq, nous pouvons créer assez de diversion pour permettre à l'une d'entre nous de se glisser à l'intérieur pour secourir Yvette.

Un coup frappé à la porte interrompit toute discussion. Éva sursauta et porta un doigt à ses lèvres pour faire signe aux autres de garder le silence. Zut. L'aubergiste devait avoir entendu quelque chose qui avait éveillé ses soupçons. S'il les jetait à la porte, elles n'auraient nulle part où aller, à cette heure tardive.

Ce n'était pas l'aubergiste qui se tenait dans le couloir lorsqu'Éva ouvrit la porte, une excuse sur les lèvres.

C'était Noëlle, vêtue de noir telle une veuve, avec un voile en dentelle noire qui lui couvrait le visage et les cheveux. Il fallut un instant à Éva pour se remettre du choc avant de refermer la main sur le fin poignet de sa sœur et de l'attirer brusquement à l'intérieur.

Après avoir bien verrouillé la porte derrière elle, Éva posa les mains sur ses hanches et balaya la pièce d'un regard exaspéré. Tant pis pour son plan de jeter subtilement un coup d'œil autour de l'abbaye de Highland. Une sœur et un troupeau de courtisanes qui la suivaient pas à pas étaient incompatibles avec la subtilité.

— Avons-nous oublié quelqu'un ? Ou devrais-je descendre demander à l'aubergiste une autre chambre avec plusieurs lits ? soupira Éva. Voudrais-tu m'expliquer ce que tu fais ici, Noëlle ?

Sa sœur enleva son chapeau et le jeta sur le lit. Elle serra Éva dans ses bras assez fort pour lui broyer des côtes et l'embrassa sur la joue.

— J'avais peur qu'il t'arrive malheur, alors je suis venue te protéger de tes bonnes intentions, dit-elle avant de la lâcher pour fixer les autres femmes en fronçant les sourcils. Je vois que je ne suis pas la seule à avoir eu cette idée. Le bataillon est arrivé en force.

Éva se renfroigna. Qui aurait cru qu'elle était si incompétente et sans défense ?

— De toute évidence, j'ai vraiment besoin d'aide.

Elle présenta tout le monde, omettant son lien de parenté avec Noëlle ainsi que le titre de cette dernière. Les bonnes manières empêchèrent les anciennes courtisanes de poser des questions sur l'arrivée inattendue de Noëlle.

— Nous sommes les élèves de mademoiselle Éva, intervint Rose avec un joli sourire. De maîtresses, elle nous convertit en épouses.

Éva tressaillit ; elle aurait préféré que Rose garde pour elle l'information au sujet de l'école. Noëlle en savait déjà beaucoup trop sur elle.

— Nous ne voulons plus être des courtisanes, ajouta Abigail en regardant Noëlle, puis ses pieds bottés. Nous attendons avec impatience la fête de la semaine prochaine, où nous pourrons trouver un époux !

— Je vois, répondit Noëlle, qui gratifia Éva d'un regard ironique. Tu pratiques un métier intéressant, ma chère.

Tous les yeux rivés sur elle, Éva se dandina d'un pied sur l'autre. Elle n'avait pas prévu que sa sœur et ses courtisanes se rencontreraient un jour. La situation avait tout pour tourner au désastre.

Noëlle vint à sa rescousse en changeant rapidement de sujet.

— Maintenant que nous avons formé une armée, dit-elle, nous devons planifier le déplacement des troupes. L'ennemi sera plus nombreux et mieux armé. Nous devons faire preuve d'ingéniosité et d'intelligence si nous voulons gagner cette bataille et capturer le butin.

Lorsqu'Éva leva un sourcil, Noëlle sourit de toutes ses dents et haussa les épaules.

— J'ai déjà été courtisée par un général.

À cet instant précis, Éva se rendit compte qu'elle n'aurait pas pu trouver mieux que Noëlle, avec sa volonté de fer et son intrépidité, pour plonger avec elle dans cette aventure insensée et possiblement fatale.

Elle tendit la main pour prendre celle de Noëlle. Leurs regards se croisèrent et les paroles devinrent superflues. Elles veilleraient l'une sur l'autre comme deux sœurs pour affronter un ennemi commun.

Inspirant profondément, Éva tendit l'autre main vers Sophie et, bientôt, elles formèrent un cercle grossier en se tenant toutes par la main. Elles tirèrent du courage les unes des autres.

— Je sais que nous croyons qu'Yvette est vivante et que nous arriverons à la sauver, mais nous devons nous préparer à la possibilité qu'elle ait péri.

Éva détestait devoir évoquer une telle atrocité à voix haute, mais en tant que chef de cette bande hétéroclite, elle devait se montrer honnête et brave.

— Nous ne pouvons pas attaquer l'abbaye d'Highland pour nous rendre directement devant sa porte, poursuivit-elle. Le comte est un homme diabolique. Nous devons entrer dans l'abbaye et en sortir discrètement, sans donner l'alarme.

— Imaginez sa tête lorsqu'il découvrira qu'Yvette n'est plus là, dit Rose en riant, des étincelles dans ses yeux bleus. Dommage que nous ne puissions pas le castrer avant de partir.

— Pas de castration, fit Éva.

Il faudrait qu'elle parle à Rose de sa façon d'exprimer fréquemment son désir de castrer des hommes. Cela ne l'aiderait pas à se faire aimer de son époux.

— Il a une maison pleine de domestiques qui seront plus nombreux que nous. Il ne doit pas savoir qu'il a été volé avant qu'il se rende compte que son trésor a disparu, demain matin. D'ici là, nous serons loin.

— Et il sera libre de tourmenter une autre femme sans subir la moindre conséquence négative pour ses actions, intervint Abigail d'une voix lasse. C'est une grave injustice qu'un tel homme puisse faire tout ce dont il a envie sans en souffrir.

— Oui, c'est une injustice, Abigail, répondit Noëlle. C'est la raison pour laquelle Éva aide ses courtisanes à échapper à leur situation malheureuse et pour laquelle nous aidons Yvette. Le comte est visiblement obsédé par votre amie. C'est ce qui la maintient en vie. Lorsqu'elle lui aura été enlevée à jamais, ce sera pour lui une petite punition, même si elle est inappropriée.

Éva prit un instant pour réfléchir à cette déclaration. Elle n'avait pas vu les choses ainsi.

— Noëlle a raison. Même s'il est probable que le comte fou n'affrontera jamais la vraie justice, il aura perdu Yvette. Je promets d'en retirer une certaine satisfaction.

— Moi aussi, répliqua Abigail. À contrecœur.

— Je crois tout de même que nous aurions dû emmener Harold, lança Rose avec un sourire diabolique. Il aurait facilement pu le castrer.

Pauline ricana, puis tendit un pied pour donner un petit coup sur la jambe de Rose. Rose lui rendit son coup de pied. Pauline plissa les yeux et fronça les sourcils d'un air diabolique.

— Ma chère Rose, pour quelqu'un qui a l'air si innocent, tu as l'esprit bien tordu.

Rose haussa les épaules et lâcha les mains d'Éva et de Pauline pour coincer sous sa casquette une mèche de cheveux roux épars.

— Ma mère et son époux lubrique m'ont appris à ne compter sur personne et à faire le nécessaire pour survivre. Si ça implique de m'amuser un peu aux dépens des hommes et de leurs bijoux de famille, eh bien, je ne m'en excuserai pas.

L'image fit sourire Éva. Peut-être que laisser Rose castrer le comte fou n'était pas une si mauvaise idée. Il méritait une bonne punition et la castration l'empêcherait à l'avenir d'abuser sexuellement d'autres femmes.

— Si le besoin devait se faire sentir ce soir et que le comte devait être puni, je te promets que ce sera toi qui brandiras le couteau, Rose.

Éva attendit que les rires embarrassés se soient tus.

— Maintenant, mettons-nous au travail. Nous avons une bataille à préparer.



Sophie et Rose réussirent à trouver des pantalons, des chemises et des bottes pour Noëlle et Éva. Éva ne leur posa pas de questions en enfilant et en laçant bien serré les bottes trop grandes. Leurs crimes s'accumulaient et, d'ici la fin de la soirée, ils se multiplieraient. Demain, elle s'assurerait que tous les vêtements empruntés soient rendus.

Éva enleva ses lunettes, mais garda sa perruque. Les courtisanes ne la connaissaient pas autrement et sa vive couleur de cheveux risquait d'attirer une attention indésirable.

— Nous chercherons un moyen de nous faufiler dans l'abbaye et de monter l'escalier, dit Éva. Monsieur Crawford a appris que la femme, que nous supposons être Yvette, est cachée quelque part au deuxième étage. Nous devons prier pour que le comte ait le sommeil profond.

— La prudence est la seule façon de ne pas nous faire prendre, ajouta Noëlle en se levant.

Avec ses cheveux remontés en un chignon serré, on pouvait presque la prendre pour un jeune homme si on était assez loin et que la lumière n'était pas trop vive. En vérité, aucune d'entre elles ne pouvait se permettre d'être observée de trop près. Elles avaient trop de courbes pour que leurs costumes simples les déguisent efficacement.

Éva frissonna. Elle avait envie de rassembler sa sœur et ses courtisanes, et de quitter le village par le premier carrosse du matin. À cause d'elle, elles étaient toutes en danger et elle était morte de peur. Mais c'était leur choix et elle ne pouvait pas les empêcher de vouloir aider Yvette.

Elle se dirigea vers la porte.

— Prêtes ?

L'abbaye n'était pas loin, mais dans l'obscurité et avec la terreur qui augmentait à chaque pas, la marche sembla s'étirer à l'infini. À chaque bruissement de feuilles humides en décomposition ou cri d'animal nocturne, les genoux d'Abigail et de Rose s'entrechoquaient de frayeur. Même Éva, qui n'avait pas l'habitude d'avoir peur une fois la nuit tombée, sursauta à plusieurs reprises lorsqu'un bruissement se faisait entendre à proximité.

La tension monta à un point tel qu'elles en vinrent toutes à voir de sombres silhouettes derrière chaque arbre ou buisson. Lorsque la flèche de l'abbaye finit par apparaître sous un fin croissant de lune, Éva fut tellement soulagée que tous ses muscles se relâchèrent.

— Croyez-vous qu'il a des chiens ? chuchota Sophie.

— Espérons que non, répondit Noëlle.

Elles se turent, tendant l'oreille. Comme elles n'entendirent pas d'aboiements, Éva les conduisit prudemment le long de l'allée. Après qu'elles eurent dépassé le dernier massif d'arbres, l'abbaye apparut en entier devant elles.

— C'est magnifique, dit Pauline en se signant.

Le bâtiment était constitué d'un bloc de pierre de trois étages de hauteur, trois très hauts étages, auquel plusieurs ailes avaient été ajoutées un certain temps après l'achèvement de la structure d'origine. Lorsqu'il avait été construit à la fin du quinzième siècle, il avait abrité un presbytère ainsi qu'un couvent. Environ deux cents ans auparavant, il avait été converti en résidence privée.

— Bonté divine, hoqueta Rose. Nous ne trouverons jamais Yvette là-dedans.

— Ayez confiance, mesdemoiselles, chuchota Éva.

Il était minuit à peine passé et la maisonnée était endormie. Pas une seule chandelle ne brillait à une fenêtre. Elle interpréta cela comme un bon présage.

— Comme nous sommes six, nous nous séparerons en groupes de deux et chaque groupe fouillera une partie de l'abbaye. J'irai avec Abigail, Noëlle ira avec Rose et Sophie, avec Pauline. Au moindre signe de danger, quittez immédiatement l'abbaye et rentrez à l'auberge.

Les cinq femmes hochèrent la tête. Éva prit un instant pour rassembler un peu son courage. Elle sentit monter une vague d'affection en regardant sa bande de vauriennes. Elle avait envie de serrer chacune d'elles dans ses bras jusqu'à leur écraser les côtes. Elle pria plutôt en silence pour leur sécurité.

Rose et Abigail étaient les plus agitées des six et Éva savait que Noëlle et elle auraient un effet apaisant sur les deux femmes.

— L'hystérie n'a pas sa place dans de telles circonstances, dit-elle fermement. Si l'une de vous préfère attendre dehors, dites-le maintenant. Une fois à l'intérieur de l'abbaye, ce sera trop dangereux pour s'enfuir prise de panique.

Même dans la pénombre, Éva vit l'ombre d'une hésitation sur les visages d'Abigail, de Pauline et de Rose. Mais elles hochèrent la tête malgré tout. Elles étaient arrivées jusqu'ici ensemble et elles vaincraient ensemble. Et maudit soit le comte fou.

— Restez groupées.

Éva les guida en silence jusqu'à l'arrière de l'abbaye en restant près des murs et de l'ombre qu'ils projetaient. Éva et Noëlle cherchèrent et finirent par trouver une petite porte déverrouillée à l'endroit où l'une des ailes était reliée à la structure d'origine.

Il restait à savoir où la porte menait. Construits lors d'une époque de troubles, plusieurs vieux édifices possédaient des portes et des passages secrets par lesquels échapper aux maraudeurs. Éva ouvrit doucement la porte et se glissa à l'intérieur ; la pièce était visiblement la cuisine. Après avoir pris un instant pour tendre l'oreille au cas où quelqu'un se serait déplacé dans l'obscurité, elle fit signe aux autres femmes de la rejoindre.

Les courtisanes se blottirent les unes contre les autres pour se reconforter. Éva scruta leurs visages l'un après l'autre. Elle savait qu'il suffirait d'un grincement de porte ou d'un craquement de plancher pour qu'au moins la moitié de son armée s'enfuit comme si leurs vêtements empruntés étaient en flammes.

Éva attira Noëlle à l'écart.

— Je commence à avoir des doutes, ma sœur. Je crois que nous ferions peut-être bien de laisser Rose et Abigail à l'extérieur. Elles sont nerveuses et sur le point de craquer. Un seul cri suffira à réveiller la maisonnée et nous nous ferons prendre.

Noëlle regarda par-dessus l'épaule d'Éva et grimaça.

— Je crois que tu as raison. Peut-être devrions-nous les laisser dehors pour faire le guet. Elles pourraient crier si elles voient quelque chose qui cloche.

Elles rejoignirent les autres femmes. La suggestion avait à peine quitté les lèvres d'Éva qu'Abigail et Rose se précipitèrent par la porte ouverte.

Comme il ne restait plus que quatre sauveteuses, Éva fit équipe avec Sophie et Pauline, avec Noëlle. Les quatre femmes se tinrent les mains et dirent une brève prière silencieuse avant de se séparer. Noëlle et Pauline montèrent l'escalier de service de la cuisine tandis qu'Éva et Sophie se dirigeaient doucement vers le hall. La lune sortit de derrière les nuages et projeta sa lumière à travers les vitraux.

Elles étouffèrent leurs exclamations derrière leurs mains gantées. Il s'agissait d'une véritable abbaye. Le haut plafond bombé s'étendait tout le long du hall massif, dont le plancher, supposa Éva, devait être formé de carreaux de verre coloré disposés de manière à former une mosaïque. Des colonnes étaient alignées dans la grande pièce qui avait sans doute déjà contenu des rangées de bancs ainsi qu'un autel à l'autre bout.

L'abbaye de Highland constituait un véritable trésor.



— Il est impossible de croire qu'un homme si ignoble possède une demeure si magnifique et sacrée, chuchota Éva en se penchant vers Sophie. Les anges doivent pleurer devant une telle injustice.

Lorsque la lune retourna se cacher, le hall fut plongé dans un silence sinistre et une obscurité presque totale. Éva était persuadée que, si elles écoutaient attentivement, elles pourraient entendre derrière les colonnes et dans les ombres les chuchotements des esprits de résidents depuis longtemps décédés.

Elle secoua la tête pour se clarifier les idées.

— Nous devons faire vite, dit-elle doucement.

Il leur fallut plusieurs tentatives ratées avant de trouver un escalier. Elles s'arrêtèrent sur le palier du deuxième étage pour s'orienter. Du côté gauche se trouvaient des portes et du côté droit, plusieurs petits balcons qui donnaient sur le hall. Sophie et Éva se dirigèrent vers la balustrade pour jeter un bref coup d'œil au vaste hall au-dessous.

— Je crois que l'escalier de la cuisine mène du côté sud de l'abbaye. Nous devrions donc commencer par ici.

Éva regarda vers le hall pour compter les portes. Il semblait y en avoir une bonne douzaine.

— Impossible de savoir laquelle est la chambre de monsieur le comte.

— Regardons s'il y a une lueur sous la porte, répondit Sophie à voix basse. Par une nuit fraîche comme celle-ci, il aura fait allumer un feu.

Éva expira d'un coup.

— Excellent.

Un grand sourire illumina le visage de Sophie.

— J'ai plutôt l'habitude de me déplacer en douce dans l'obscurité. Mon premier amour m'avait fait embaucher comme domestique dans son manoir. Il trouvait ça excitant de batifoler avec moi dans la bibliothèque en sachant son épouse un étage plus haut.

Secouant la tête avec dédain, Éva tenta de s'imaginer en train d'épousseter le manteau de la cheminée de Collingwood House le jour et de folâtrer dans le garde-manger la nuit avec monsieur le duc pendant que Lucy dormirait en toute quiétude dans le lit conjugal.

Elle ne le permettrait jamais. Elle ne pourrait jamais partager Nicholas. Elle se jura que le jour où il aurait une duchesse, il ne l'aurait plus.

— Il faudra toutes les vérifier.

Éva et Sophie s'attelèrent à la tâche d'ouvrir tour à tour les portes de toutes les pièces. Leurs cœurs s'arrêtaient chaque fois qu'un gond rouillé grinçait ou qu'une latte de plancher craquait. Toutefois, aucune alarme ne retentit dans l'obscurité.

La plupart des pièces étaient sombres, à l'exception du clair de lune qui entrait par les fenêtres étroites. Une lueur filtrait sous l'une des portes, mais lorsqu'elles l'entrouvrirent pour jeter un coup d'œil, elles trouvèrent dans le lit un homme et une femme d'âge mûr qui dormaient en produisant des ronflements étouffés.

Le temps d'atteindre le bout du couloir, Éva avait les muscles endoloris à force de marcher sur la pointe des pieds. Elle était gelée jusqu'aux os et avait les mains et les orteils engourdis.

— Yvette pourrait être partout et nulle part à la fois, dit-elle en se tournant vers Sophie après avoir refermé la dernière porte. Il y a certainement une cave et plusieurs dépendances aussi. Nous pourrions chercher toute la nuit sans pour autant découvrir tous les recoins cachés ni toutes les pièces secrètes.

— Noëlle et Pauline ont peut-être eu plus de chance, répondit Sophie d'une voix tout aussi basse que celle d'Éva.

Les deux femmes suivirent la balustrade jusqu'à l'aile sud et tendirent l'oreille, à l'affût de bruits qui trahiraient la présence des autres femmes. Pas la moindre lueur ne filtrait sous aucune porte ; Éva se demanda si le comte était absent.

— Il est possible qu'il ait fait disparaître Yvette, si jamais il l'a déjà détenue, répliqua Éva d'une voix tendue. La femme soi-disant cachée ici pourrait être quelqu'un d'autre.

— Attendez, j'entends quelque chose.

Sophie pointa vers le fond du couloir. Des voix étouffées leur parvinrent. Elles se donnèrent la main et avancèrent prudemment de quelques pas. Les chuchotements fébriles se firent de plus en plus fort. Éva mit un moment à reconnaître la voix de Noëlle derrière une porte close.

— Noëlle ?

Les deux voix se turent. La porte s'ouvrit doucement et le visage pâle de Noëlle apparut.

— Éva, merci mon Dieu. Nous pensons l'avoir trouvée, dit-elle en tirant Éva et Sophie dans la pièce avant de refermer la porte et de la verrouiller.

Noëlle se précipita vers la cheminée et les autres la suivirent. Elle pointa, à gauche de l'âtre en pierre, un panneau en bois dont la texture différait à peine de celle des autres panneaux.

— Nous avons entendu quelque chose qui provenait de là, ainsi qu'un bruit qui ressemblait à des pas traînants. Nous pensons qu'il s'agit d'un passage secret.

— Se pourrait-il qu'il s'agisse de rats ? s'enquit Éva en frappant sur le panneau.

Un petit couinement, qui ne ressemblait en rien à celui d'un rat, retentit. Elle pressa l'oreille contre le bois.

— Yvette ?

Un gémissement suivit.

— Yvette ! chuchota sèchement Éva. Donne deux coups si tu vas bien.

Deux coups retentirent. Sophie et Pauline se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et se balancèrent gaiement d'avant en arrière. Éva tâtonna autour d'elle à la recherche d'un verrou. Cependant, son enthousiasme se refroidit lorsqu'elle trouva bel et bien une irrégularité dans la porte, ainsi qu'une serrure. Elle eut beau manœuvrer le métal du bout des doigts, cela ne relâcha aucunement le mécanisme de verrouillage.

— Mesdemoiselles, nous devons trouver une clé.

Quatre paires de mains se mirent à fouiller frénétiquement la pièce. Pauline faillit renverser un vase, mais le rattrapa juste avant qu'il s'écrase au sol. Elle arbora un petit sourire penaud.

Éva pressa l'oreille contre la porte. Elle crut entendre des pleurs étouffés.

— Calme-toi, Yvette. Nous allons te sortir de là.

— Il n'y a rien, chuchota Noëlle.

— Il doit y avoir une clé, siffla Éva en fouillant la cheminée et son manteau.

Rien.

— Nous ne pouvons pas enfoncer la porte.

— Attendez, peut-être puis-je me rendre utile, intervint Sophie en ôtant sa casquette et en retirant plusieurs épingles de ses cheveux. Mon père était un voleur. Quand j'étais enfant, il m'a appris à forcer des serrures. Il y a des années que je n'ai pas eu à me servir de ce talent.

Éva, Noëlle et Pauline la dévisagèrent. Sophie sourit d'un air désabusé, puis haussa les épaules.

— Si vous ne me trouvez pas d'époux, je pourrai toujours me tourner vers le cambriolage.

Pauline ravala un éclat de rire tandis que Sophie se tournait pour s'agenouiller devant le panneau. Éva l'observa attentivement. Ses courtisanes ne cesseraient jamais de l'étonner.

— As-tu déjà forcé une serrure dans l'obscurité ? lui demanda Éva.

— J’arrivais à le faire les yeux bandés. Mais il y a presque vingt ans qu’il est décédé, répondit Sophie, qui prit un moment pour tâter la serrure du bout des doigts avant de se mettre au travail. J’espère que je pourrai me souvenir de ce qu’il m’a enseigné.

— Fais de ton mieux, l’encouragea Noëlle.

Pauline et Noëlle se tenaient les mains tandis que le bruit étouffé des épingles à cheveux contre le métal troublait le silence. Éva savait qu’il s’agirait d’un miracle si cette manœuvre fonctionnait, mais elle était convaincue que quelqu’un veillait sur elles.

Il fallut plusieurs tentatives ratées avant qu’un cliquetis résonne finalement dans la petite pièce et que Sophie bondisse sur ses pieds.

— J’ai réussi, dit-elle doucement avant de lever les yeux vers le ciel. Merci, papa.

Avec l’aide d’Éva, elle ouvrit grand la porte.

Ligotée sur une chaise contre le mur et vêtue uniquement d’une fine chemise et d’une paire de bas, Yvette pleurait en silence. Elle était bâillonnée et tirait sur ses liens.

Éva se rua vers elle et s’agenouilla à ses pieds.

— Tout doux. Nous allons te libérer.

Elle commença à détacher un des pieds d’Yvette pendant que Noëlle et Sophie s’occupaient de ses mains. Pauline étreignit doucement le cou d’Yvette pendant un instant, puis défit son bâillon. Quelques minutes plus tard, elle était libre. Elle chancela lorsqu’Éva, Pauline et Sophie l’aidèrent à se lever. Elles l’étreignirent bien fort tandis que Noëlle observait l’heureuse réunion.

— Nous sommes si heureuses de te revoir, chuchota Éva, les joues baignées de larmes.

Elle retint Yvette par les deux bras lorsque celle-ci vacilla et la regarda droit dans ses yeux rouges.

— Nous étions si inquiètes.

Sophie et Pauline reculèrent pour laisser respirer Yvette et donner à Éva l’occasion de l’examiner. Elle ne montrait pas de signes externes de blessures, mais certaines cicatrices étaient invisibles. Dieu seul savait à quel point elle avait été maltraitée.

— Merci d’être venue me chercher, mademoiselle Éva. Vous toutes, sanglota Yvette, traumatisée.

De toutes ses élèves, Yvette était celle à laquelle Éva avait eu le plus de mal à s’attacher. Mais au cours des semaines qu’elles avaient passées ensemble, la courtisane endurcie avait laissé Éva percer quelques-unes de ses carapaces et lui avait montré un soupçon de vulnérabilité. Peu avant son enlèvement, Éva et elle avaient bâti une fragile camaraderie. Elle espérait que cela continuerait ainsi.

Éva lui caressa le visage.

— Il fallait que nous venions, dit-elle avant d’étreindre Yvette à nouveau.

Elles se serrèrent fort dans leurs bras.

Noëlle finit par poser la main sur l’épaule d’Éva.

— Nous devons garder les retrouvailles pour plus tard. Nous ferions mieux de quitter l’abbaye en vitesse, avant de nous faire repérer.

L’une à droite et l’autre à gauche d’Yvette, Éva et Sophie l’aidèrent à sortir de la pièce et à avancer dans le couloir.

— J’ai les pieds engourdis à cause des liens serrés, murmura Yvette. Ils picotent, maintenant. Donnez-moi un instant et je devrais pouvoir marcher seule.

Avec leur aide, Yvette arriva peu à peu à se tenir plus solidement sur ses jambes. Elles avaient presque atteint le bout du couloir lorsque la lumière d’une chandelle perça l’obscurité derrière elles. Subitement, les cinq femmes s’arrêtèrent et firent demi-tour à l’instant où un homme tournait le coin.

L’inconnu qui tenait la chandelle s’immobilisa.

— Que se passe-t-il ici ?

La lumière vacillante donna un éclat démoniaque à son visage furieux. Il semblait tout aussi outré de les voir blotties ensemble dans le couloir qu'elles étaient choquées de le voir vêtu uniquement d'un pantalon et de bottes sous son bedon blanc nu.

Yvette gémit.

— C'est monsieur le comte.

Éva fut la première à se ressaisir.

— Courez !

Sophie et elle firent tourner Yvette, puis la traînèrent plus qu'elles ne la portèrent jusqu'à l'escalier.

— Arrêtez, hurla le comte.

Des pas bottés martelèrent le sol à toute vitesse derrière elles. Elles entendirent un grand fracas, puis la bougie s'éteignit. De gros jurons suivirent. Sans chandelle, il était temporairement aveuglé par l'obscurité.

Yvette pendait lourdement entre Sophie et elle, mais Éva sentait à peine son poids. Une terreur sans nom s'empara d'elle et elle n'arrivait à penser à rien d'autre qu'aux sons de monsieur le comte qui les poursuivait et à leur groupe qui aspirait à la liberté.

— Plus vite, cria Éva.

Sophie s'agrippa à la rampe lorsqu'elles trébuchèrent dans les premières marches de l'escalier. Pauline empoigna le dos de la chemise d'Éva tandis que Noëlle attrapait la ceinture de Sophie pour les empêcher de tomber.

— Nous y sommes presque !

Pauline poussa un cri lorsqu'elles atteignirent la dernière marche de l'escalier et déboulèrent dans le hall. Le comte n'était qu'à quelques pas derrière elles et les rattrapait.

Éva se retourna pour s'orienter et hoqueta en heurtant quelque chose de massif.

Le regard sévère de Nicholas était fixé sur elle.

— Nicholas !

Pas le temps de poser des questions. Il attrapa Sophie et les poussa, Yvette et elle, en direction de la cuisine. Noëlle et Pauline les suivirent en courant. Il prit Éva par la main et l'entraîna derrière les autres femmes à l'instant où le comte atteignait la dernière marche et s'arrêtait péniblement.

Le comte cria un nom, puis, quelque part dans l'immense hall, une voix répondit. À côté de monsieur le duc, Éva accéléra. Elle aperçut les femmes qui sortaient en courant par la porte ouverte de la cuisine. Nicholas ralentit au moment où ils se précipitaient sur la pelouse. Ils firent une pause le temps de trouver les autres femmes, ce qui donna au comte tout juste le temps de les rattraper. Lâchant brusquement Éva, Nicholas se retourna pour affronter leur adversaire.

Le comte regarda Nicholas en plissant les yeux ; sa respiration était difficile et sa colère, évidente.

— Je vous connais, dit-il en avançant d'un pas. Stanfield ?

— Maddington.

Bien que Nicholas dépassât le comte d'une paume, celui-ci était plus lourd d'au moins douze kilos, dont la plupart étaient situés autour de la taille.

— Rendez-moi Yvette et nous oublierons que vous êtes entré chez moi par effraction, dit le comte fou en se redressant de toute sa hauteur et en serrant les poings.

— Elle est maintenant sous ma protection, répondit Nicholas en tendant le bras pour arrêter Éva lorsqu'elle bondit vers le comte, bouillante de rage. Et elle y restera.

Éva eut un étourdissement tant elle était soulagée. Elle ne savait pas comment Nicholas était arrivé jusque-là ni quelles étaient ses intentions à son égard, mais il était visiblement venu pour elle et pour secourir Yvette.

Heureusement, le comte n'avait pas le pouvoir de reprendre Yvette. Lord Maddington n'était rien comparé à son duc robuste et puissant. Le cœur d'Éva fut submergé par une vague de tendresse envers son preux chevalier.

— Vous avez l'intention d'utiliser votre rang, monsieur le duc ? demanda le comte d'un ton méprisant. Je serais parfaitement en droit de vous faire fusiller. Comment aurais-je pu deviner que le voleur était un pair ?

Maddington jeta un coup d'œil à Éva et il se passa la langue sur sa lèvre inférieure.

— Je serai très heureux d'apprendre à cette gueuse à ne pas me contrarier.

Un grognement sourd jaillit de la gorge de Nicholas, qui se jeta sur le comte. Les poumons du comte se vidèrent avec un « ouf » lorsque Nicholas enfonça son épaule dans son ventre mou et les deux hommes tombèrent au sol. Nicholas se releva le premier et donna un coup de poing au menton de Maddington tandis qu'il se relevait. Maddington recula en titubant, secoua la tête, puis chargea.

La bataille fut violente et brutale. Les poings touchaient leur cible avec une précision et une vitesse alarmantes. Ce fut à peine si Éva se rendit compte que Noëlle avait posé la main sur son épaule après que Sophie et elle furent sorties de l'obscurité pour regarder le combat. Nicholas reçut un coup au visage et répondit par un coup de poing dans le ventre du comte. L'homme se plia en deux et tomba à la renverse.

Nicholas l'attrapa par le bras et leva le poing. Un coup de feu retentit et Nicholas fit un bond en arrière. Il réussit tout juste à garder l'équilibre et releva brusquement le comte à l'instant où un deuxième coup de feu déchirait la nuit. Le comte s'affaissa en hoquetant. Nicholas lâcha Maddington, qui s'écrasa au sol.

Regardant en direction d'un mouvement aperçu sous un arbre, Éva vit un valet, les yeux écarquillés, fixer les effusions de sang et le comte qui gisait inerte aux pieds de Nicholas. Il émit un faible gémissement, laissa tomber deux pistolets et s'enfuit en courant.

— Nicholas !

Éva courut jusqu'à lui et le rejoignit juste à temps pour l'empêcher de tomber. Une tache sombre s'étendait sous sa veste.

— Oh, Nicholas !

Quelqu'un s'approcha au pas de course.

— Dans le carrosse, ordonna Harold.

Noëlle et Sophie s'éloignèrent en vitesse. Il s'approcha d'Éva et l'écarta doucement tandis que les yeux de Nicholas commençaient à rouler dans leurs orbites. Attrapant Nicholas sous les genoux, Harold le souleva pour le hisser sur sa large épaule. Il ne vacilla pas sous le poids inerte de Nicholas.

Éva, les joues brûlantes de larmes, passa les mains dans les cheveux bruns de son amant. Elle l'aimait et, maintenant, elle risquait de le perdre.

— Je vous en prie, Harold, ne le laissez pas mourir, le supplia-t-elle.



Harold porta monsieur le duc jusqu'au carrosse qui les attendait. Éva et Noëlle l'aidèrent à monter le duc blessé à l'intérieur, où les autres femmes étaient blotties les unes contre les autres dans l'habitacle exigü. Tout le monde avait les yeux écarquillés de terreur devant la manière terrifiante dont l'opération de sauvetage s'était terminée. Yvette pleurait doucement dans les bras de Sophie.

Le comte fou était mort. Il avait été abattu, accidentellement, par l'un de ses propres valets qui avait tenté de tuer Nicholas. Savoir que Lord Maddington ne pourrait plus se venger n'offrait que peu de réconfort à Éva pour l'instant. Elle souleva les pieds de Nicholas pour les poser sur le banc et sentit le poids de leur inertie. Le fait qu'il respire faiblement l'empêcha de sombrer complètement dans le désespoir. Il était vivant, mais pour combien de temps ?

Elle ravala ses larmes. Son visage était si pâle. S'il mourait, ce serait de sa faute. Si seulement il était resté à Londres et l'avait laissée sauver Yvette seule.

Lorsque Nicholas fut installé sur le siège, Éva s'agenouilla à ses côtés et ouvrit sa veste pour avoir un meilleur aperçu de la blessure. Le clair de lune révéla nettement qu'il perdait beaucoup de sang.

— Oh, ciel, fit Abigail en s'éventant les joues de la main.

— Si tu perds connaissance, Abigail, je te jette en bas du carrosse, dit Noëlle d'un ton brusque.

Abigail lui lança un regard noir.

— Nous devons être fortes pour Éva et son duc.

— Un duc ? couina Abigail d'une petite voix aiguë. Nous avons été secourues par un duc ?

Des chuchotements étouffés suivirent. Éva n'y fit pas attention. Sa main était appuyée sur la blessure et du sang lui coulait entre les doigts. Harold déchira la chemise de Nicholas afin de pouvoir examiner le trou de balle de plus près. Le contour irrégulier de la plaie provoqua des hoquets de stupeur.

— Il va mourir en se vidant de son sang, cria Éva lorsqu'Harold s'agenouilla à côté d'elle. Il a besoin d'un médecin.

— Du calme, Éva. La panique n'aidera pas ton homme, répondit Harold en tâtant doucement autour de la plaie. Enlève-lui son foulard, poursuivit-il en exerçant une pression sur la blessure avec sa main. Nous devons arrêter l'hémorragie. Nous nous occuperons de la balle plus tard.

Éva ôta rapidement le foulard du duc et le tendit à Harold. Il plia le tissu très serré et l'appliqua sur la plaie.

— Passe la main dans son dos pour vérifier si la balle est ressortie.

Elle glissa la main sous le duc et tâta du bout des doigts. Il n'y avait pas de sang.

— Je ne sens rien.

Les mots restèrent coincés dans sa gorge. Nicholas était si fort et invincible. L'idée de le perdre la terrifiait.

— La balle doit être toujours à l'intérieur.

Harold bourra la plaie, déchirant au fur et à mesure des bouts de la chemise de Nicholas. Le pansement était grossier, mais efficace. Ils ne pouvaient pas retourner chercher de l'aide à l'abbaye. Pas avec le comte qui gisait, mort, sur la pelouse.

Une main se tendit vers le front d'Éva. Il lui fallut un instant pour se rendre compte que la main appartenait à monsieur le duc. Elle leva les yeux et scruta son visage au clair de lune. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il avait les yeux fermés, mais les coins de sa bouche s'étirèrent.

— Je hais cette perruque.

Pleurant et riant à la fois, Éva l'ôta de sa tête. La masse emmêlée de ses cheveux cascada sur ses épaules et recouvrit la main du duc. Des chuchotements s'élevèrent une fois de plus. Les courtisanes n'avaient jamais vu Éva sans son déguisement.

— Je la brûlerai demain, je vous le promets.

Un sanglot s'échappa de sa gorge lorsqu'il passa les doigts dans ses cheveux en toussant. Elle prit sa main libre pour la poser sur sa joue et embrassa sa paume, la mouillant de ses larmes.

— Ce n'est pas le moment de craquer, mon cœur. J'ai besoin de ma vieille fille fouguese maintenant.

Nicholas entrouvrit les paupières et Éva sentit son cœur se serrer. Son regard intense avait perdu de son éclat. C'était un très mauvais signe.

— Où est Maddington ?

— Mort, répondit Harold.

Au loin, un chien aboya et Harold accéléra le mouvement. La maisonnée en entier devait avoir été réveillée par les coups de feu. La confusion leur donnerait quelques précieuses minutes pour s'assurer que Nicholas était hors de danger dans l'immédiat.

Nicholas hocha la tête. Sa main glissa des cheveux d'Éva.

— Si je survis à ceci, je remercierai le valet.

Éva prit son visage entre ses mains. Sa peau était fraîche au toucher.

— Vous survivrez. Je refuse qu'il en soit autrement, dit-elle en se penchant pour poser un doux baiser sur ses lèvres légèrement entrouvertes. Je n'ai pas terminé de me venger de votre conduite intolérable. J'ai encore toute une liste de méthodes de torture à faire pleuvoir sur votre tête arrogante.

Un petit sourire plissa lentement les coins de ses yeux.

— Dans ce cas, j'attendrai avec impatience les années de souffrances à venir, madame.

Il s'effondra sur les coussins rembourrés et ferma les yeux. Éva gémit et tendit la main pour appuyer les doigts sur son cou. Elle eut l'impression que son corps se vidait de son sang jusqu'à ce qu'elle sente le pouls de Nicholas au bout de ses doigts.

— Continuez de comprimer fermement le foulard sur la plaie, dit Harold en descendant du carrosse en vitesse. Il faut que je nous conduise en sécurité loin d'ici.

De quelque part dans l'obscurité, un cri leur parvint. Des gens devaient s'être lancés à la recherche du meurtrier du comte. La maisonnée serait paniquée. La voiture tangua lorsqu'Harold grimpa sur le siège du conducteur et donna l'ordre aux chevaux d'avancer. Le carrosse cahota, projetant Éva sur les fesses tandis que les autres femmes étaient blotties les unes contre les autres sur l'autre banc. Éva reprit rapidement sa position à genoux pour comprimer la plaie de Nicholas.

— C'est un homme fort, Éva, dit Noëlle, qui tendit la main pour la poser de façon réconfortante sur son bras. Il luttera pour lui-même et pour toi.

Éva se remit à pleurer. Elle sentit de chauds ruisselets couler sur ses joues.

— Je ne peux pas vivre sans lui, Noëlle. Je l'aime.

Noëlle la rejoignit au sol et passa un bras autour de ses épaules.

— Je sais, très chère, répondit-elle en mettant une main sur celle d'Éva de sorte qu'elles appuient toutes les deux fermement sur le pansement. Nous lutterons pour lui ensemble, ma sœur.

Un hoquet de surprise suivi de murmures interrogateurs retentit derrière elles. Découvrir non seulement que leur mademoiselle Black portait un déguisement, mais aussi qu'elle était parente avec Noëlle fut un choc pour les courtisanes. Un autre des secrets d'Éva venait d'être révélé.

Pour l'instant, elle s'en moquait. Elle pourrait démêler tout cela lorsque Nicholas recevrait les soins d'un médecin.

Ils passèrent entre les arbres et rejoignirent la route. Le clair de lune inonda le carrosse.

— Je le connais, s'exclama Sophie, le souffle coupé, quelques instants plus tard. Il s'agit de monsieur le duc de Stanfield. Je l'ai déjà vu se promener à cheval au parc.



Éva savait qu'elle ne pourrait plus garder ses secrets. Ses courtisanes étaient trop intelligentes pour avaler des mensonges boiteux. Avant qu'elle ait pu remettre de l'ordre dans ses idées et trouver une explication raisonnable, Noëlle tourna la tête.

— Mademoiselle Éva est ma sœur, dit-elle d'un ton brusque. Je suis Lady Noëlle Seymour. Nous nous sommes connues tout récemment. Monsieur le duc et ma sœur sont, euh, amis. Je vous demanderais donc de bien vouloir mettre un terme à vos spéculations infernales jusqu'à ce qu'il soit hors de danger et qu'on s'occupe de lui.

Mis à part les grincements et les crisements de la course effrénée du carrosse ainsi que les ordres qu'Harold donnait aux chevaux, le silence régnait. Des heures semblèrent s'être écoulées lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin. Éva avait les jambes engourdies d'être restée accroupie et ses mains picotaient là où elles appuyaient sur la plaie. Harold descendit et ouvrit brusquement la portière. L'espace d'un instant, avant qu'Harold grimpe dans le carrosse, elle vit la lumière d'une seule lampe à l'extérieur d'une vaste demeure.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

— Nous aurons tout le temps pour les explications plus tard, répondit Harold en se penchant pour soulever Nicholas du siège.

Il fallut quelques manipulations maladroites avant qu'Éva, Noëlle et Harold arrivent à sortir le duc du carrosse et à le hisser sur l'épaule de ce dernier. Un vieil homme qui portait une chemise de nuit, une casquette et d'épaisses lunettes plissa les yeux sous la lumière de la lampe tandis que tout le monde descendait du carrosse en masse.

— Monsieur le baron ?

Harold le frôla en passant à côté de lui.

— Envoyez chercher un médecin.

Les femmes se hâtèrent derrière Harold tandis qu'il se dirigeait vers un grand escalier. Tout ce qu'Éva fut en mesure de remarquer en suivant son domestique pas à pas, c'était que la maison ne semblait pas en très bon état. Elle ne pouvait qu'espérer que les propriétaires du manoir ne refusent pas de venir en aide aux neuf inconnus qui venaient d'atterrir sur le pas de leur porte.

Harold fit une courte pause au sommet de l'escalier, puis tourna à droite et se dirigea vers une pièce au bout du couloir. Il ouvrit la porte d'un coup de pied, porta Nicholas jusqu'au lit, puis le posa sur le couvre-lit bleu. Le vieux domestique apparut dans l'encadrement de la porte et se fraya impatiemment un chemin à travers le groupe de femmes.

— J'ai envoyé chercher le médecin et des chambres ont été préparées pour vos invitées, monsieur le baron.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule vers les jeunes femmes habillées en hommes et cligna des yeux.

— Dois-je conduire les, euh, dames à leurs chambres ?

— Oui, merci, Edgar. Et voyez à ce qu'on leur serve à manger.

Harold se retourna vers Nicholas et commença à lui enlever sa chemise.

— Apportez-moi de l'eau et de quoi faire des pansements.

— Oui, monsieur le baron.

— Monsieur le baron ? demanda Éva en fixant Harold.

C'était la troisième fois qu'on s'adressait à lui de la sorte. Il évita soigneusement son regard en arrachant le pansement pour exposer la blessure. Elle le rejoignit sur le lit.

— Cet homme n'a manifestement pas toute sa tête, répondit-il sèchement.

Éva n'avait pas le temps d'insister. S'occuper de Nicholas était devenu sa priorité. Harold et elle nettoyèrent la plaie. Il n'y avait plus qu'un filet de sang qui s'en écoulait tandis que le contour coagulait. Quelque part en marge de son esprit épuisé, elle capta la voix d'un garçon qui avisait Harold que le médecin assistait un accouchement difficile et qu'il ne savait pas quand il pourrait venir.

Harold hocha la tête d'un air sombre et renvoya le gamin. Les traits tirés, il revint vers le lit.

— Il va falloir enlever la balle nous-mêmes.

Éva secoua la tête.

— Il est hors de question que monsieur le duc meure pendant une chirurgie ratée que j'ai aidé à pratiquer. Il doit y avoir un autre médecin.

Elle tâta la plaie et sentit la balle sous la peau. Dieu merci, elle ne s'était pas enfoncée plus profond.

Harold la regarda dans les yeux.

— Il n'y en a pas, répondit-il en trempant le tissu ensanglanté dans la bassine. Me faites-vous confiance, Éva ?

Elle s'immobilisa l'espace d'un instant, puis hocha lentement la tête. Il était l'une des deux personnes en qui elle avait entièrement confiance.

— Dans ce cas, allons chercher cette balle.

Travaillant efficacement en silence, Harold retira la balle de la chair tout juste sous la cage thoracique de Nicholas. Le duc s'agita sur le lit dans son délire, mais il ne reprit pas connaissance. Harold resta ensuite en retrait pendant qu'Éva refermait la plaie avec de petits points. Lorsque le duc fut finalement pansé et installé sous les couvertures, elle s'effondra sur le fauteuil, le visage entre les mains.

Harold se glissa subtilement hors de la pièce.

Environ deux heures plus tard, Nicholas remua. Éva se leva du fauteuil pour poser la main sur son front. Jusque-là, il n'avait pas de fièvre. Malgré l'agilité avec laquelle Harold avait retiré la balle, l'infection restait une préoccupation. Elle s'assit à côté de Nicholas et lui prit la main. Il cligna des yeux.

— Monsieur le duc ?

Elle écarta les cheveux qu'il avait devant les yeux et scruta son visage bien-aimé. Il était pâle, mais ses joues reprenaient des couleurs. Sa lèvre inférieure était légèrement enflée et son œil droit était entouré de plusieurs taches bleu-noir d'une forme semblable à celle de jointures.

— M'entendez-vous ?

— J'ai l'impression d'avoir été piétiné par une mule, dit-il d'une voix rauque en passant doucement les doigts sur ses côtes.

Il grimaça.

— Avez-vous laissé un boucher s'occuper de moi ?

Éva sourit.

— C'était Harold. Il a retiré la balle.

Le duc renâcla.

— Avec une lame émoussée et rouillée, sans doute.

Il remua faiblement et allongea les jambes. Éva l'aida à prendre une position plus confortable, puis ajouta une couverture supplémentaire.

— Je devrais le remercier de ne pas m'avoir enfoncé la lame dans le ventre.

— Vous le devriez, répondit-elle en écartant les cheveux qu'il avait devant les yeux. Il a fait du beau travail. Je crois qu'il commence à vous apprécier.

Une de ses paupières se ferma lorsqu'il lui jeta un regard en coin.

— Apprécier est un bien grand mot pour décrire ses sentiments. Je dirais plutôt qu'il ne souhaite plus me rompre le cou.

Haussant les épaules, Éva se frotta les bras pour enlever la chair de poule. Elle tenta d'ignorer la vague d'affection qui montait en elle et de rester stoïque. Maintenant qu'il était en sécurité, elle prenait ses distances pour tenter de se protéger contre toute nouvelle blessure. En réalité, rien n'avait changé entre eux. L'amour ne pouvait pas combler le gouffre qui les séparait.

— Il est très protecteur et vous vous êtes conduit comme une bête. Me forcer à partager votre lit ! Vous attendiez-vous à ce qu'il vous invite à jouer au billard et à discuter comme si vous étiez de vieux amis ?

— Touché, mon cœur.

Il dégagea sa main pour la poser sur sa cuisse. Un frisson lui parcourut la jambe. Son cœur battit la chamade en réaction à la chaleur qu'elle lut dans ses yeux. La blessure par balle n'avait visiblement pas modéré son ardeur.

— Je n'étais pas au meilleur de moi-même.

Elle évita soigneusement de regarder la moitié inférieure de son corps, heureuse que le couvre-lit cache sa nudité. Elle n'était pas certaine de pouvoir résister si elle le voyait sans ses vêtements. Il y avait des jours qu'il ne l'avait pas touchée et elle désirait ardemment qu'il la prenne dans ses bras.

— Si vous n'avez rien contre le fait d'être au-dessus, vous êtes cordialement invitée à me rejoindre pour quelques jeux amoureux, ma douce.

Éva sursauta, puis se rendit compte qu'il devait avoir lu dans ses yeux le désir à l'état pur. Elle se sentit rougir.

— Je ne vous repousserais pas, poursuivit-il.

Éva dut rassembler toute sa volonté pour ne pas accéder à sa demande. Tous ses sentiments, tout en elle avait envie de faire fi de toute prudence et de se donner à lui en entier — esprit, corps et âme. Mais la question de son avenir demeurait.

Il était devenu sa joie de vivre et elle se débattait contre ce poids. Le rôle qu'elle pouvait jouer dans sa vie était limité et ces restrictions ne lui plaisaient pas. Elle ignora donc le commentaire et changea de sujet.

— Vous êtes un héros, monsieur le duc, dit-elle en se levant et en retournant vers le fauteuil.

Elle joignit les mains pour en arrêter les tremblements.

— Sans votre intervention opportune, le comte nous aurait toutes capturées ou tuées.

— C'est pour vous que je m'inquiétais. Lorsque votre Harold est venu voir si vous étiez là, j'ai tout de suite su que vous aviez ignoré mon conseil et que vous étiez partie organiser un sauvetage. Petite entêtée ! s'exclama-t-il d'un air renfrogné. Nous sommes venus directement. J'ai laissé Harold monter la garde près du carrosse. J'étais entré dans l'abbaye à plusieurs reprises lors de fêtes et je savais que je pourrais m'orienter dans l'obscurité. Il m'aurait ralenti.

— Harold a dû regimber devant vos ordres.

Nicholas sourit et bâilla.

— Les désirs d'un duc passent avant ceux d'un domestique.

Éva soupira.

— Je suis persuadée que vous avez bien joué votre jeu.

Elle n'eut aucun mal à imaginer les deux hommes face à face, essoufflés et aux abois, en train de lutter pour le plus haut barreau de l'échelle. Mais Harold ne pouvait rien faire contre le duc. Il avait dû être très mécontent d'être laissé derrière.

— Je suis très heureux de l'avoir fait, répondit Nicholas en tirant sur son pansement. Il m'a sauvé la vie. Si quelqu'un mérite nos remerciements, c'est bien Harold.

Parce qu'il avait sauvé Nicholas, Éva serait reconnaissante à Harold jusqu'à la fin de ses jours. Il lui avait donné la preuve de sa loyauté et de son amitié au moment où elle en avait le plus besoin.

— Eh bien, je suis heureuse que vous ayez survécu pour rentrer à Londres, épouser Lucy et faire une douzaine d'enfants. Moi, je marierai mes courtisanes et deviendrai une vieille fille très rigide et aigrie au fur et à mesure que j'approcherai de mes vieux jours.

Son ton léger n'arriva pas à soulager sa profonde tristesse. Elle avait envie de se rouler en boule dans un coin et de pleurer.

— L'horrible perruque et les lunettes comprises, termina-t-elle.

— J'ai bien peur que vos projets ne se réalisent pas, mon cœur, répliqua Nicholas. Je ne vois pas de vieille fille esseulée dans votre avenir. Et je n'ai pas non plus l'intention d'épouser Lucy. Ni maintenant ni plus tard.

Éva le regarda fixement.

— J'ai décidé que mon avenir passe par une certaine courtisane fougueuse aux beaux yeux bleus et dont les cheveux me rendent fou de désir, poursuivit-il sans relâche. Elle sera désormais la seule femme à partager mon lit.

Ses paroles n'avaient aucun sens.

— Vous souffrez de toute évidence des effets adverses de votre blessure. Vous avez l'obligation, sinon par la loi, du moins par un ancien code de conduite, d'épouser une femme d'ascendance impeccable et d'engendrer des enfants au sang pur. Je ne suis pas cette femme, répondit-elle avant de reculer et de lever le menton d'un air entêté. Il y a déjà trop d'enfants illégitimes ; en étant une moi-même, je n'en mettrai pas d'autres au monde.

Nicholas renâcla.

— Vous ai-je demandé de porter mes enfants illégitimes, ma très chère Évangéline ?

— Vous avez exprimé le vœu que je continue à partager votre lit, répliqua-t-elle en croisant fermement les bras sur sa poitrine. À moins que je m'avère infertile, les risques sont très élevés que vous plantiez un jour dans mon ventre une semence fertile, poursuivit-elle en rougissant. Je refuse que mes enfants vivent leur vie sans père comme je l'ai fait.

— Le mal est peut-être déjà fait, dit-il en baissant les yeux vers son ventre. Je n'ai pas pris mes précautions habituelles.

Elle secoua vivement la tête.

— Je ne porte pas votre enfant.

Posant ses yeux verts sur elle, il gratta d'un doigt autour du pansement. Le mouvement le fit grimacer.

— Vous êtes beaucoup trop entêtée pour votre propre bien-être. Je n'arrive pas à croire qu'après avoir grandi avec mon père et vu ma mère souffrir par amour, je vous aie laissée vous emparer de mon cœur.

Il sourit tendrement.

— Je veux vous épouser, Éva.

N'eût été le fauteuil sous ses fesses, elle se serait écroulée au sol.

— M'épouser ? couina-t-elle. Manifestement, vous délirez à cause de tout le sang que vous avez perdu. Je ne peux pas vous épouser. Je suis la fille illégitime d'une courtisane. J'ai voué ma vie à cacher cette réalité et à empêcher d'autres courtisanes de connaître le même sort que ma mère. Je ne peux pas être une duchesse. Ce serait scandaleux.

Il pinça les lèvres, contrarié.

— Je me moque de votre origine ou de qui étaient vos parents.

— Moi, je ne m'en moque pas, hurla Éva en bondissant sur ses pieds. La société ne s'en moque pas.

Quand les commères apprendront qui est ma mère, elles nous réduiront tous les deux en miettes et pousseront ma mère dans des ténèbres dont elle ne pourra jamais s'échapper.

Elle recula, joignit les mains et les porta à sa bouche.

— Vous ne mentionnerez plus cette histoire, monsieur le duc. Plus jamais.

Sur ce, elle sortit de la pièce en courant.

•

Nicholas écouta Éva s'éloigner par la porte ouverte et sa colère augmenta à chaque pas qu'elle faisait. Il avait finalement conclu qu'il était amoureux d'elle et qu'il voulait l'épouser, et elle l'avait rejeté de la manière la plus absolue.

Cette femme était effectivement entêtée jusqu'au bout de ses parfaits orteils. Affaibli comme il l'était actuellement, la secouer jusqu'à ce qu'elle claque des dents n'était pas une option, pas plus que la traîner jusqu'à Gretna Green pour l'épouser de force. Telle qu'il connaissait Éva, la forcer à faire quelque chose ne s'achevait généralement pas par un dénouement heureux. Elle était beaucoup trop indépendante. Et c'était pour cela qu'il l'aimait, ainsi que pour tous ses autres traits de caractère qu'il trouvait jadis pénibles.

— Monsieur le duc ?

Il leva les yeux et vit la sœur d'Éva qui se tenait, hésitante, dans l'encadrement de la porte. Le jaune lui allait bien, quoique la robe eût connu des jours meilleurs. S'il avait un gramme de bon sens, il demanderait sa main à la place. Lady Seymour avait grandi dans le monde privilégié et ne regimberait pas à l'idée de devenir duchesse. Elle pourrait tenir sa maison, divertir ses invités et lui donner des tas d'enfants.

Malheureusement, elle n'était pas Éva. Il n'y avait qu'une seule Éva.

— Entrez, grommela-t-il.

Elle traversa la pièce et se percha inconfortablement sur le bord du fauteuil inoccupé depuis peu.

— Comment vous sentez-vous, monsieur le duc ?

— Aussi bien qu'on puisse l'espérer après s'être fait tirer dessus par un valet puis découper par un boucher, grommela-t-il.

Son humeur s'assombrissait à chaque instant.

— J'ai de la chance de pouvoir encore respirer.

Lady Seymour se mordit les lèvres, lesquelles étaient agitées de spasmes, manifestement dans le but de réprimer un sourire suffisant.

— Harold a fait du beau travail pour vous soigner, monsieur le duc. Vous devriez lui en être reconnaissant.

Pour l'instant, il se sentait tout sauf reconnaissant. Amer, oui. Mécontent, certainement. Souffrant, sans aucun doute. Se lancer dans une suite de bavardages futiles avec cette quasi-inconnue était la dernière chose dont il avait envie ; ce dont il avait envie, c'était ruminer au sujet d'Éva, seul.

— Que voulez-vous, Lady Seymour ?

L'amusement traversa finalement son visage.

— Je veux que vous épousiez ma sœur.

Il s'immobilisa. Cela prenait une tournure intéressante. Cette femme était une originale. S'il épousait Éva, il serait difficile de garder secrète la véritable nature de leur relation. L'apparition d'Éva au bal avait excité les rumeurs et sa disparition tout aussi soudaine ne les avait pas apaisées. Si elle devenait sa duchesse, elle serait scrutée à la loupe.

Pour la première fois, il vit lui-même ce qui inquiétait Éva. Il n'était pas étonnant qu'elle ait refusé sa demande.

— Pourquoi devrais-je épouser votre sœur ?

— Parce que vous êtes amoureux d'elle.

Cette affirmation faillit le projeter en bas du lit. Il scruta son visage. Ses sentiments avaient-ils été à ce point évident pour tout le monde mis à part lui-même ?

— Et parce que vous lui avez volé son innocence et qu'elle pourrait très bien porter votre enfant. Parce qu'en dépit de la réputation de votre père, vous êtes un homme d'honneur, bien que vous l'ayez terni en séduisant Éva. Parce qu'elle est chaleureuse, aimable et merveilleuse et que vous ne pourriez trouver meilleure duchesse.

Cachant son amusement, il haussa un sourcil.

— Êtes-vous toujours aussi directe, Lady Seymour ?

Elle sourit.

— C'est ce qui me rend aussi attachante.

Nicholas gloussa.

— Je suis d'accord avec la partie selon laquelle Éva ferait une bonne duchesse et je suis bien amoureux d'elle. Histoire de mettre les choses au clair, je lui ai demandé sa main et elle a refusé. Elle protège farouchement sa mère. Elle croit que notre union ferait du mal à Charlotte.

Lady Seymour s'enfonça dans son fauteuil.

— Il y a certainement de quoi s'inquiéter. Les commères adorent creuser à la recherche de sombres secrets de famille pour les faire circuler. Charlotte n'est pas en état de voir son passé étalé au grand jour. Éva a raison de se faire du souci.

Ils restèrent silencieux pendant un certain temps.

— Il doit y avoir une solution, dit Lady Seymour. Je sais qu'Éva et vous êtes faits l'un pour l'autre. Ça lui briserait le cœur de vous perdre.

— Il en serait de même pour moi.

Était-il possible que Noëlle ait raison et qu'Éva soit bien amoureuse de lui ? Elle ne lui avait donné aucun indice qu'elle éprouvait plus que du désir. Si elle était amoureuse de lui, cela changerait certainement tout.

— Je trouverai un moyen de dissiper ses craintes.

Un sourire satisfait illumina les traits de Noëlle.

— J'ai confiance en vous, monsieur le duc, répondit-elle en lui faisant un clin d'œil avant de le laisser réfléchir à la situation.

Il lui fallait protéger Charlotte tout en épousant Éva. Les années à venir s'annonçaient vides et sombres sans elle. Il aimait sa vieille fille courtisane.

Il était prêt à tout pour elle. À tout.



Éva essuya ses larmes et se passa de l'eau tiède sur le visage. Depuis toujours, elle savait que jamais elle ne se marierait ni n'aurait d'enfants. C'était impossible avec autant de secrets à protéger. Maintenant, l'homme qu'elle aimait voulait lui offrir d'avoir sa propre famille et elle devait refuser, même s'il savait tout sur elle. Et qu'il s'en moquait.

S'il avait eu pour père un comptable ou un fermier et qu'il avait mené une petite vie paisible, elle aurait accepté sa proposition avec joie. Mais un duc ? Non seulement Nicholas était un duc, mais il était aussi membre d'une famille puissante dont les actions étaient constamment scrutées par la société.

Pas même la conduite scandaleuse de son père avait empêché la noblesse d'accepter dans son ample giron le fils et la veuve comme s'ils faisaient partie de la royauté. Mais la fille d'une courtisane, c'était un tout autre type de scandale. Il y avait des limites à ne pas franchir et celle-ci en était une. Même si elle n'avait eu qu'un seul amant, la mère d'Éva était considérée comme une pute. Sa fille ne pouvait pas devenir duchesse.

On l'éviterait, sa mère serait exposée et Noëlle ainsi que l'invisible Margaret seraient ostracisées. Avoir une sœur illégitime n'était pas inhabituel vu la manière dont les hommes de la noblesse répandaient leur semence à tout vent. Cependant, on ne sortait pas celle-ci de l'ombre pour la faire parader à un bal de la société.

Éva laissa échapper un soupir tremblotant, puis quitta la pièce. Nicholas aurait besoin de plusieurs jours pour récupérer et, bien qu'elle ait désespérément envie de rentrer à Londres chez sa mère, elle ne pouvait pas l'abandonner. Il les avait sauvés. Par loyauté, elle se devait de s'occuper de lui jusqu'à ce qu'il soit suffisamment en forme pour voyager. Ensuite, elle le reconduirait à Collingwood House et lui ferait ses adieux.

Les femmes, mises à part Noëlle et Yvette qui se reposaient à l'étage, étaient rassemblées dans un sobre petit salon. Les bavardages excités se turent à l'arrivée d'Éva.

Elles étaient curieuses et elle ne pouvait pas les blâmer. La nuit précédente avait été une nuit de révélations. Elle leur donnerait des explications plus tard. Pour l'instant, elle était trop épuisée pour répondre à leurs questions.

L'ameublement se limitait à une table, ainsi qu'à un canapé et à trois fauteuils qui étaient tous occupés. Le tissu des meubles et des rideaux était délavé et effiloché, alors que le temps avait fait craquer le papier peint sur les murs. Dans l'ensemble, la demeure paraissait négligée et avait l'odeur de renfermé d'une maison depuis longtemps inhabitée.

L'identité de son propriétaire restait un mystère. Si une famille résidait ici, elle n'en avait pas vu la moindre trace. Seuls quelques domestiques âgés et plusieurs araignées semblaient avoir élu domicile à cet endroit.

— Comment va le patient ? s'enquit Abigail d'un ton inquiet.

Elle portait une robe rose délavé qui paraissait avoir été donnée par une gouvernante ou une femme de chambre. En fait, toutes les femmes étaient vêtues de robes en coton ou en laine aux couleurs délavées faites pour habiller des corps légèrement plus grands et corpulents. On aurait dit que les femmes avaient trouvé une malle remplie de vieux vêtements et qu'elles jouaient à se déguiser.

— Il se repose, répondit Éva.

Elle baissa les yeux sur son pantalon et sa chemise empruntés tachés de sang et de poussière. Elle n'avait pas porté attention à son apparence depuis qu'on avait tiré sur Nicholas.

— La gouvernante, madame Moore, nous a donné ces robes, dit Rose, qui se pencha en avant et grimaça lorsque son corsage s'ouvrit sur une chemise jaunie. Elle les a trouvées dans le grenier. Il y avait une malle de robes plus élégantes, mais les mites les avaient rendues inutilisables.



— Le baron et son épouse avaient une fille qui est morte d'une fièvre à dix-sept ans, poursuivit doucement Abigail. Madame Moore a dit qu'il s'agissait de ses vêtements. La famille a été ruinée il y a plusieurs années à cause de mauvais investissements faits par le baron.

— Il y a une robe pour vous dans la chambre de Lady Noëlle, intervint Sophie. Nous ne voulions pas vous déranger pendant que vous étiez avec monsieur le duc.

— Je vais devoir remercier la baronne pour sa gentillesse. L'avez-vous vue ?

— Il n'y a ni baronne ni baron, déclara Harold en entrant à grands pas dans la pièce, le visage impassible.

Il avait dans les mains une bouteille et un verre. Il s'était changé pour enfiler un pantalon et une veste en laine bleue qui épousaient sa carrure de boxeur comme s'ils avaient été faits sur mesure. La gouvernante devait avoir passé beaucoup de temps à fouiller dans des malles pour trouver ces habits.

— La baronne s'est noyée dans le lac peu après la mort de Louise et le baron est décédé dans son sommeil l'année dernière. C'est madame Moore qu'il faut remercier pour les vêtements.

Éva observa Harold se servir une gorgée de ce qu'elle croyait être du whisky, puis l'avalier d'un trait. Elle haussa les sourcils. Elle ne l'avait jamais vu boire d'alcool. La nuit et la fusillade avaient dû le troubler plus qu'elle ne l'avait cru.

— Comment en savez-vous autant sur cette famille, Harold ? demanda-t-elle.

Elle devenait de plus en plus suspicieuse. Ses vêtements paraissaient neufs et il semblait aussi à l'aise que s'il était déjà venu ici. Jetant un bref coup d'œil par la fenêtre sur la cour envahie par les plantes et la distance entre la maison et la route, Éva se rendit compte qu'ils n'avaient pas atterri ici par hasard.

— Plus de secrets. Je vous en prie, l'implora-t-elle donc.

Leurs regards se croisèrent et il fut le premier à baisser les yeux. Il se versa un autre verre et l'enfila.

— La maison m'appartient.

Abigail émit un hoquet de stupeur et blêmit. Elle gémit, se leva et sortit de la pièce en courant. Harold grimaça et se tendit.

— C'est ma famille qui est morte ici.

Il posa son verre et alla à la fenêtre.

— Après le décès de ma sœur et de ma mère, je me suis brouillé avec mon père pendant plusieurs années. C'est seulement après sa mort que je suis revenu ici et que j'ai trouvé la maison en ruines.

Les courtisanes étaient muettes comme des carpes. Ce n'était pas une conversation qu'il convenait de tenir en public. Éva leur fit signe de les laisser, ce à quoi elles obéirent à contrecœur. Elle resta seule avec son ami cachottier.

Son estomac se noua. Elle eut le sentiment que son histoire se terminerait mal. Pour elle. Harold était un baron qui s'était fait passer pour un domestique. Elle supposa que son arrivée sur le pas de sa porte n'était pas un hasard. Elle pria pour qu'il ne soit pas un meurtrier en fuite ni un voleur de grand chemin recherché.

— Continuez.

Elle se prépara mentalement et se concentra pour respirer lentement et calmement. Elle lui devait beaucoup ; il aurait donc droit à toute son attention.

Il passa les mains par-dessus sa tête pour y appuyer sa nuque avant de se tourner enfin vers elle. Son masque de stoïcisme s'était transformé en une expression de profond regret.

— Après le décès de mon père, j'ai découvert qu'il ne m'avait rien laissé d'autre que cette propriété et une pile de factures qui augmentaient. Après être parti d'ici, j'ai servi plusieurs années

dans l'armée où j'assistais un médecin. La plupart du temps, j'errais ici et là en faisant de menus travaux pour me nourrir. J'ai fini par atterrir dans le Kent, à Bridgeton Manor, en tant que palefrenier.

Éva chancela. Les pièces du casse-tête commençaient à se mettre en place. Harold se précipita à ses côtés, mais elle le repoussa. Elle tituba jusqu'à un fauteuil sur lequel elle s'effondra.

— Noëlle.

— Non, aboya sèchement Harold. Sa mère.

Éva joignit les mains et les porta à sa bouche. Elle fut submergée par le chagrin.

— Cette horrible sorcière ! Je croyais que la douairière avait accepté ce qu'elle ne pouvait pas changer et qu'elle était passée à autre chose, dit-elle en levant les yeux pour qu'Harold puisse voir la profondeur de son chagrin. Vous me trahissez depuis le début.

Sa lèvre inférieure trembla.

— La seule personne à part ma mère en qui j'avais confiance n'était qu'une ruse orchestrée par la seule personne sur cette Terre qui souhaite notre perte.

— Éva, dit Harold, le visage creusé par le chagrin, en posant un genou à terre devant elle. Elle m'a offert un moyen de vivre confortablement et de remettre cette demeure en état. Elle voulait tout savoir à propos de Charlotte et de vous, pour voir si j'arrivais à trouver une faiblesse qu'elle pourrait utiliser contre vous.

Éva eut l'impression qu'il n'y avait plus d'air dans la pièce. La tête commença à lui tourner.

— Vous devez avoir eu bien des choses à lui raconter.

Elle avait la bouche sèche et parler était difficile.

— Dois-je m'attendre à ce que des gardiens de l'asile viennent chercher ma mère chez elle au milieu de la nuit, Harold ?

— Non. Éva, je vous en prie, écoutez-moi, répondit-il en écartant les mains. Elle ne sait rien. Vous m'avez sauvé la vie lorsque des malandrins m'avaient laissé pour mort. J'ai su dès lors que je ne pourrais pas honorer mon contrat avec Lady Seymour. Charlotte et vous êtes devenues ma famille.

Fermant les yeux pour retenir ses larmes, Éva secoua la tête. Il avait espionné pour le compte de l'ennemie. Il pourrait bien être encore en train de lui mentir.

— Vous auriez pu m'avertir de ses intentions pour que je sois en mesure de nous protéger. Comment puis-je savoir que vous dites vrai ?

Harold tendit une main pour la poser sur la sienne.

— Je lui ai fourni de fausses informations et j'ai jugé préférable de rester pour veiller sur Charlotte et vous au cas où elle enverrait quelqu'un d'autre. Lady Seymour est motivée par une envie malade de vous punir d'être née. Il était impossible de savoir jusqu'où elle serait prête à aller dans sa conspiration. Je ne voulais pas vous inquiéter inutilement. J'ai cru préférable de me taire.

— Et Noëlle ?

Éva n'était pas prête à lui pardonner. Elle comprenait l'instinct masculin qui l'incitait à la protéger ; c'était une malédiction commune à tous les représentants de son sexe.

— Elle devait bien être au courant de quelque chose.

— Elle ne savait rien de la perfidie de sa mère, répliqua Harold en baissant les yeux. Avant que je parte pour Londres, elle m'a demandé une faveur : elle voulait que je trouve votre adresse pour qu'elle puisse un jour vous rendre visite. Vous avez toujours piqué sa curiosité.

Noëlle lui avait dit la même chose.

— J'ai été étonné lorsqu'elle s'est présentée à notre porte, poursuivit Harold. Il a été difficile de la convaincre que j'étais là pour une bonne raison. Une fois au courant de l'implication de sa mère, elle a vite accepté de ne rien dire et m'a permis de continuer à jouer mon rôle de protecteur. Nous

craignons tous les deux que vous me releviez de mes fonctions si vous découvriez la vérité, auquel cas vous seriez restées sans protection.

Éva libéra sa main et se leva. Harold se hissa sur ses pieds. Bien que ses intentions aient été honorables, il serait difficile de lui pardonner. Elle devait trouver Noëlle. Sa sœur avait ses propres explications à lui donner.

Elle ne serait pas en paix tant que le dernier secret ne serait pas révélé.

— J'ai matière à réfléchir. Quelque chose me dit que cette danse macabre n'est pas terminée. Il y a toujours bien des revirements avant la fin. Vous devez me laisser le temps de penser à tout ça, monsieur le baron...

— Lerwick, répondit Harold en esquissant un sourire. Le très honorable Lord Lerwick, à votre service. Mais j'insiste pour que vous m'appeliez Harold, Milady.

Les lèvres d'Éva s'étirèrent. Elle fit un pas vers le pardon. Elle ne pouvait pas renoncer à leur amitié parce qu'il avait fait une tentative désespérée pour sauver sa demeure. Leurs parcours n'étaient pas si différents : elle avait couché avec le duc pour sauver sa maison et sa mère.

— Si vous voulez bien m'excuser, monsieur le baron, j'ai une sœur à affronter.

•

Éva mit un certain temps avant de trouver Noëlle en pleine conversation animée avec Abigail près d'un petit lac tout au fond de la propriété. Visiblement, les deux femmes se disputaient. Bien qu'Éva ne puisse pas entendre ce qu'elles disaient, leurs voix portaient à travers la prairie. Comme elle s'approchait, Noëlle tourna la tête, la vit arriver et rougit d'un air coupable. Abigail se tourna et porta la main à sa bouche.

— Éva, fit sèchement Noëlle. Je... Nous...

Elle se tut brusquement. Les deux femmes rosirent et deux paires coordonnées de pommettes hautes bien rouges se formèrent. Abigail paraissait nerveuse, prête à prendre la fuite, et Noëlle tendit le bras devant elle d'un air protecteur.

Éva contourna un tronc d'arbre et s'approcha. Elle avait l'impression d'avoir interrompu une conversation qui la concernait. Sa vie semblait être un sujet d'intérêt pour tout le monde autour d'elle, une source intarissable de spéculations. Faire l'objet de rumeurs lui restait en travers de la gorge. Ses affaires ne regardaient personne d'autre qu'elle.

— Quelque chose ne va pas, mesdemoiselles ? Noëlle ? Abigail ?

Abigail se découvrit un intérêt marqué pour ses mains. Noëlle parut soudainement frappée de mutisme, un état inhabituel chez elle.

— Si vous ne me dites pas immédiatement pourquoi vous vous cachez sur ce carré de verdure pour parler de moi, poursuivit Éva avant de faire une pause et de mettre les mains sur ses hanches, je vous traînerai toutes les deux jusqu'au lac et vous jetterai dedans.

Noëlle jeta furtivement un coup d'œil à Abigail, qui refusa de lever les yeux, mais frémit manifestement devant l'insistance de son regard.

— Trouillardes, dit Noëlle, ce à quoi Abigail réagit en attrapant sa lèvre inférieure entre ses dents et en la mordillant pendant un instant.

— Dis-le-lui, toi, répondit finalement Abigail. J'en suis incapable, termina-t-elle d'une voix qui n'était plus qu'un murmure essoufflé.

Noëlle soupira sèchement, ce qui attira à nouveau l'attention sur elle. Éva se concentra sur son visage. Tout comme Harold, sa sœur était visiblement troublée. Ce ne fut que plusieurs battements de

cœur plus tard que Noëlle ouvrit finalement la bouche et que ses épaules s'affaissèrent.

— Abigail est notre sœur.

— Quoi ? lâcha Éva, étonnée.

Elle s'attendait à rencontrer des obstacles pendant qu'elle démêlait les fils de la trame de cette histoire déroutante, mais pas à ça. Elle n'aurait pas pu être plus secouée.

— Nous avons une sœur courtisane ?

Son esprit éclata en mille morceaux. Elle n'arrivait absolument pas à réfléchir. Après la confession d'Harold, elle croyait les pires secrets derrière elle. Les révélations de son domestique et ami n'étaient rien comparées à celle-ci. Elle était en état de choc.

Noëlle secoua la tête.

— Abigail est Margaret.

Éva écarquilla encore plus ses yeux stupéfaits tandis qu'elle regardait un visage, puis l'autre. Pourquoi n'avait-elle jamais remarqué les ressemblances entre les deux sœurs, soit la forme de leurs mâchoires et leurs nez semblables ? Elle supposa que ce n'était pas si évident quand les deux ne se tenaient pas côte à côte. Margaret avait manifestement hérité du teint de leur mère, mais elle avait tout de même une touche d'ambre dans les yeux.

La plus timide de ses courtisanes était sa sœur. Éva s'effondra contre le tronc. Tout devint noir autour d'elle et elle cligna des yeux pour ne pas tomber à genoux.

Abigail se précipita à ses côtés pour l'éventer de la main.

— Je crois que tu devrais vite lui expliquer, Noëlle, avant qu'elle perde connaissance.

Leur sœur aînée les rejoignit d'un pas hésitant, comme si elle s'attendait à ce qu'Éva reprenne des forces et lui arrache les yeux. Pour l'instant, Éva ne pouvait rien faire d'autre que se tenir debout. Les deux chocs de la matinée l'avaient anéantie. Si le ciel leur était tombé sur la tête à cet instant, elle n'aurait pas eu la force de lever les bras pour se couvrir la tête.

— En fait, j'ai obligé Margaret à jouer le rôle d'une courtisane et je lui ai inventé une histoire, s'empressa d'expliquer Noëlle. Elle était résolument opposée à l'idée. Elle ne voulait pas être concernée par cette supercherie.

— Je ne voulais rien avoir à faire avec toi. Tu étais un secret honteux qu'il valait mieux garder caché et je te détestais, avoua Abigail-Margaret en tendant la main pour attraper celle toute molle d'Éva. Notre mère a passé toute notre vie à vous maudire, ta mère et toi. Je pensais que tu étais un monstre biscornu et que ta mère était une sorcière malhonnête qui lui avait volé notre père et qui était responsable de sa mort.

Éva tressaillit. Son père était en route pour leur rendre visite lorsqu'un dérapage sur une route glacée avait précipité son carrosse dans un ravin. Il était facile d'imaginer pourquoi les deux sœurs les blâmaient, sa mère et elle, pour le tragique accident.

— Comme tu as pu le constater, ajouta Margaret, il est impossible de refuser quand Noëlle a quelque chose en tête. J'ai fini par accepter, poursuivit-elle en serrant la main d'Éva. Quand j'ai vu ce que tu faisais pour aider les courtisanes et comment tu t'occupais d'elles, je me suis rendu compte à quel point j'avais eu tort à ton sujet. La mort de notre père n'était qu'un malheureux accident. Et lorsque tu as risqué ta vie pour Yvette, j'ai su que je serais fière de t'appeler ma sœur.

Éva trembla, puis éclata en sanglots.

— Vous deux, vous formez le duo le plus étrange qui soit, dit-elle à travers ses larmes tandis que Margaret passait un bras autour de ses épaules pour la serrer dans ses bras. Vous devriez fuir devant moi. Je suis le résultat des infidélités de notre père vis-à-vis de votre mère.

Margaret sourit.

— Notre mère a passé sa vie à rendre notre père malheureux. Charlotte lui a donné du bonheur. Je le sais, maintenant. Nous ne pouvons pas effacer les actions de nos parents, mais si tu peux nous pardonner pour notre supercherie, nous pouvons être sœurs. Maintenant et pour toujours.

Les larmes coulèrent à flots tandis que les trois femmes s'étreignaient. Éva savait qu'elle aurait dû être en colère, mais elle n'arrivait pas à leur reprocher d'avoir voulu la connaître, supercherie mise à part. Elle connaissait l'existence de ses sœurs depuis son enfance et avait grandi en pensant qu'elles étaient de pauvres enfants gâtées. Elle était ravie de découvrir que ce n'était pas le cas.

Éva recula et regarda les deux visages humides.

— Je vous en prie, ne me dites pas que notre père a d'autres descendants éparpillés un peu partout. Je ne crois pas être en mesure de digérer d'autres surprises.

Noëlle secoua la tête en souriant.

— Je pense que nous constituons la totalité de ses enfants. À moins qu'il ait commis des indiscretions de jeunesse qui ont porté fruit, il était entièrement dévoué à ta mère et à nous, ses filles. Nous suffisions à le garder occupé.

Margaret renifla et s'essuya le visage avec sa manche.

— Je crois que notre famille est sur le point de s'agrandir, dit-elle timidement. D'un duc, si je ne m'abuse.

Il fallut un clin d'œil pour qu'Éva comprenne qu'Abigail-Margaret parlait de son duc.

— Je ne peux pas l'épouser.

Ses sœurs se regardèrent.

— Éva a refusé sa demande, dit Noëlle. Nous allons voir s'il a assez de caractère pour la mettre au pas. Si l'on doit se fier à la soirée d'hier, je dirais que monsieur le duc ne se laisse pas intimider si facilement. Il trouvera un moyen de protéger Charlotte et d'avoir sa duchesse. Attendez, vous verrez.

— Si seulement nous avions toutes autant de chance en amour, dit Margaret en soupirant pendant qu'elles apaisaient les craintes d'Éva.

•

Plus tard, Éva changea ses vêtements de garçon d'écurie souillés pour une robe verte rapiécée qui laissait apercevoir un bout de cheville. Les trop grandes bottes empruntées apparaissaient à chaque pas sous l'ourlet trop haut. Les seules pantoufles que madame Moore avait pu trouver étaient plusieurs tailles trop petites ; Éva errait donc bruyamment dans les pièces désertes, de mauvais poil et la tête pleine. Elle n'avait ni mission ni famille vers qui se tourner et elle était loin de chez elle.

Sa mère lui manquait.

Enfermée dans ce qui était jadis une jolie demeure modeste, elle avait l'impression d'être spectatrice de sa propre vie, comme si les vingt-trois années de son existence n'avaient été qu'un rêve. Tout ce qu'elle avait cru savoir sur elle-même lui avait été enlevé ; l'étroite fenêtre grise par laquelle elle voyait sa vie venait de s'ouvrir sur de vives couleurs lumineuses, tout cela à cause d'un duc vengeur et d'un duo de sœurs curieuses.

Elle avait envie d'aller retrouver Nicholas et de se jeter contre son torse. Malheureusement, ce n'était pas une bonne idée de passer beaucoup de temps en sa présence. Harold s'occupait de lui et elle allait voir si tout allait bien quand il dormait. Elle avait peur qu'un seul regard dans les profondeurs de ses yeux suffise pour qu'elle le supplie de l'épouser. Ou de coucher avec elle.

Les deux options étaient inacceptables.

Ce fut l'image de sa mère qui la retint de longer le couloir jusqu'à sa porte. Comme toujours, Charlotte était sa priorité.

— Éva ? appela Noëlle, qui était apparue au sommet de l'escalier.

Elle était à bout de souffle.

— Viens vite, c'est monsieur le duc.

Éva retroussa ses jupes et se rua en haut de l'escalier, trébuchant dans sa hâte. Elle dépassa Noëlle au pas de course, puis fonça par la porte ouverte. Le cœur battant, elle se précipita à côté du lit, s'attendant à le trouver au seuil du trépas. À la place, il dormait paisiblement, les joues légèrement rougies. Elle se pencha pour poser une main sur son front. Sa peau était chaude, mais pas brûlante.

Perplexe, elle se tourna vers Noëlle.

— Il n'a pas de fièvre.

Nicholas remua.

— Je n'ai jamais dit que c'était le cas, répondit Noëlle en sortant à reculons avant de claquer la porte, ce qui fut suivi d'un cliquetis.

Éva s'élança vers le panneau et tourna la poignée, mais le verrou tint bon.

— Noëlle, ouvre cette porte immédiatement ! cria-t-elle.

Pour toute réponse, elle eut droit à un petit gloussement, suivi de bruits de pas qui s'éloignaient.

— Noëlle !

Des rires lui parvinrent du lit. Elle découvrit Nicholas qui la fixait, l'air amusé.

— Je vois que vous êtes ravi, lança-t-elle sèchement.

Éva en avait plus qu'assez d'être manipulée par les gens qui l'entouraient, aussi bien intentionnés fussent-ils. Elle regarda dans la pièce autour d'elle pour trouver quelque chose qui pourrait lui servir à briser le verrou. Il n'y avait rien d'autre qu'un plateau de nourriture, en plus d'une bouteille de vin et de deux verres.

De toute évidence, sa captivité avait été soigneusement orchestrée et prévue pour durer longtemps.

— Avez-vous participé à la planification de ma captivité, monsieur le duc ?

Il grogna en changeant de position.

— Je suis aussi innocent qu'un nouveau-né, répondit-il avec un clin d'œil. Bien que je ne puisse pas dire que je suis déçu de partager une cellule avec vous, mon cœur.

— Hum, fit-elle en lui lançant un regard sceptique. Vous, monsieur le duc, n'avez peut-être pas participé aux manigances de Noëlle, mais n'êtes certainement pas innocent. J'ai été victime à maintes reprises d'actions tout sauf innocentes de votre part.

Son demi-sourire se transforma en un grand sourire lubrique.

— Ah oui ?

Il souleva le drap pour se découvrir jusqu'au nombril et à la ligne de poils foncés qui menait plus au sud.

— Venez me rejoindre et je ferai bon usage de ma vaste expérience.

Cet homme avait été blessé par balle moins d'une journée plus tôt et il réussissait tout de même à penser avec la partie de son anatomie qui était heureusement cachée sous le drap. Il était si viril et avait été fabriqué selon le même modèle que tous les hommes. Un fort vent qui s'insinuait dans la jambe de leur pantalon suffisait à les exciter.

— Je crois qu'il serait préférable que vous concentriez vos énergies à guérir, monsieur le duc, répondit-elle en plissant les yeux. J'ai l'intention de rentrer à Londres d'ici la fin de la semaine, avec ou sans vous.

Il laissa retomber le drap.

— Je suis blessé droit au cœur. Quelle jeune femme insensible vous êtes, mademoiselle Winfield. Vous m'avez refusé votre main, puis vous refusez à un mourant quelques derniers instants pour échapper à l'inévitable appel de la mort.

— La mort ? répéta-t-elle en l'examinant de haut en bas.

Pour un homme au seuil de la mort, il paraissait remarquablement bien.

— Harold m'a assuré que la blessure était dans le muscle et qu'elle n'avait atteint aucun organe important. Si vous vous reposez, vous devriez d'ici quelques jours retrouver la forme et être prêt à voyager jusqu'à Collingwood House. Vous pourrez ensuite séduire la moitié des femmes de Londres sans aucune crainte de mourir.

— Si vous m'aviez proposé une telle séduction effrénée il y a quelques semaines, j'aurais bien pu considérer l'idée intéressante, répondit-il en la caressant du regard. Malheureusement, une vieille fille mal fagotée a attiré mon attention. Je ne désire personne d'autre. Si je pouvais maintenant la convaincre de devenir ma duchesse, j'en serais ravi.

La chaleur dans ses yeux et la tendresse de ses paroles la firent fondre de l'intérieur. Pourquoi la vie devait-elle devenir si compliquée ? Pourquoi ne pouvait-elle pas se glisser sous les couvertures pour le laisser faire ce dont il avait envie avec elle ? Ce n'était pas comme si elle ne s'était jamais retrouvée nue à se tortiller sous lui. Mais cette fois, c'était différent. L'ajout d'émotions au mélange engendrait des difficultés qu'elle ne pouvait pas ignorer. Un duc et sa courtisane partageaient leurs corps, mais pas leurs cœurs. Qu'il désire l'épouser l'avait sidérée.

Et il n'y avait pas moyen de le convaincre qu'il faisait erreur.

— Je ne peux pas et je ne veux plus en entendre parler, dit-elle avec entêtement, en proie à de vives émotions.

Elle était sur le point de se jeter la tête la première par la fenêtre dans l'herbe trop longue.

— Vous connaissez les raisons de mon refus et devez les accepter. C'est préférable ainsi pour nous tous.

Il la fixa de ses yeux incroyablement séduisants et elle dut lutter pour rester impassible. Elle l'aimait tellement !

— Ma noble vieille fille altruiste renoncera au bonheur pour sauver tous ceux qui l'entourent des malheurs du monde.

— Et qu'y a-t-il de mal dans le fait de prendre soin de ma famille ? Est-il mal de protéger ma fragile mère ? Elle est devenue courtisane parce qu'elle n'avait ni famille ni personne d'autre pour l'aider après le décès de sa tante. Mais elle m'a, maintenant, et je ne l'abandonnerai pas.

Nicholas réfléchit à la question avant d'y répondre.

— Il n'y a rien de mal à protéger votre mère, mon cœur. J'admire votre dévotion.

Ne sachant pas que faire ensuite et rendue sans voix, Éva attendit. Il finit par tapoter le lit.

— Si ces instants doivent être les derniers que nous passons seuls ensemble, je vous demande de m'accorder un dernier souhait : que je puisse passer le temps de notre captivité à vous serrer dans mes bras.

Il s'agissait là d'un souhait qu'elle pouvait exaucer. Elle le gratifia d'un sourire hésitant, s'approcha du lit et enleva ses bottes à coups de pied. Il l'attira en douceur sur le lit à ses côtés, puis la prit tendrement dans ses bras.

Faisant attention de ne pas toucher le pansement, Éva se blottit contre son torse. Elle fut immédiatement imprégnée de sa chaleur et de son odeur. Elle pressa sa joue contre la vaste surface finement velue et inhala son parfum épicé. Il enfouit affectueusement le nez dans ses cheveux. Désormais, les mots étaient superflus.

Le coucher de soleil projetait une myriade de rayons de lumière sur le plafond en plâtre blanc au-dessus du lit lorsqu'Éva remua et ouvrit les yeux en entendant des voix excitées qui lui parvenaient d'en bas. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle s'était endormie dans les bras de Nicholas jusqu'à ce qu'il remue à côté d'elle et glisse un bras autour de sa taille. Le bruit l'avait tiré de son sommeil et il ouvrit aussi les yeux.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en bâillant tout en se frottant un œil.

Ses cheveux en pagaille lui entouraient le visage. Éva eut un pincement au cœur.

— Je ne sais pas.

Elle se leva doucement du lit. Un immense carrosse tiré par six bœufs assortis s'arrêta avec fracas devant la maison. Elle vit ses courtisanes, ses sœurs et Harold, ainsi que plusieurs autres personnes qu'elle ne connaissait pas, s'attarder sur le perron. On aurait dit que la maisonnée en entier était venue souhaiter la bienvenue au visiteur.

Un mince valet en livrée bleu et argent descendit de son perchoir pour ouvrir la porte. Une femme, cachée sous un chapeau à large bord couleur lavande sur lequel dansait un foisonnement de plumes, descendit et se dirigea directement vers Harold. Elle lui tendit la main et il s'inclina devant elle à la manière d'un vrai gentilhomme. Éva sourit.

— Avez-vous l'intention de laisser la curiosité me dévorer ou allez-vous me dire ce que vous regardez si fixement ?

Éva grimaça.

— C'est une femme. Elle doit être de la noblesse. Elle possède les attributs de la richesse.

Ce n'était pas la femme qui éveillait sa curiosité, mais l'homme de grande taille qui coinça la main de la dame sous son bras.

— Harold n'est plus un domestique, dit-elle, plus pour elle-même que pour Nicholas.

Il avait une prestance qu'elle n'avait jamais remarquée auparavant. Bien qu'il fût un baron ruiné, il avait reçu l'éducation digne de son rang. Elle essaya, en vain, de l'imaginer en train de rire et de danser au bal des Pennington.

— Assez parlé d'Harold, la gronda Nicholas, une impatience croissante dans la voix. Dites-m'en plus au sujet de la femme.

Éva reporta son attention sur la visiteuse.

— Je ne peux pas vous dire la couleur de ses cheveux, mais elle est petite. Elle porte un chapeau lavande et on dirait que sa robe est assortie au pourpre plus foncé des plumes.

Il poussa un soupir exaspéré. Elle se tourna vers lui en fronçant les sourcils.

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur le duc ? Je ne vois pas son visage, dit-elle sèchement. Ma vue est limitée par la distance et par l'angle de cette fenêtre. Peut-être aimeriez-vous vous traîner à la fenêtre et regarder par vous-même ?

Il parut prendre son commentaire pour une invitation.

— Que je vous voie quitter ce lit ! s'exclama-t-elle en pointant un doigt sur lui.

Monsieur le duc se laissa retomber sur le dos et croisa les bras. Satisfaite, Éva se retourna vers le bas de la fenêtre. La maisonnée était rentrée. Tout ce qu'il restait, c'était le carrosse et les domestiques.

— Les valets sont vêtus en bleu et argent et une demi-douzaine de bœufs piaffent dans l'allée d'Harold. Il y a une espèce d'armoiries sur le côté du carrosse, mais je n'arrive pas à en discerner les détails. On dirait un cerf... Et un chien ?



Éva pinça les lèvres. Elle n'avait jamais vu de chien sur des armoiries. Un cervidé et un canidé formaient une drôle de paire.

— C'est un loup et un cerf, intervint Nicholas d'une voix tendue.

Elle regarda par-dessus son épaule et vit son visage se crispier. La femme ne lui était pas inconnue, elle en était persuadée.

— Connaissez-vous cette femme ? demanda-t-elle tandis qu'une pointe de jalousie lui parcourait l'échine.

Même si Éva n'avait pas très bien vu l'inconnue, elle était assez certaine qu'il ne s'agissait pas de mademoiselle Banes-Dodd et il n'y avait aucune raison pour que qui que ce soit d'autre sache que Nicholas était ici.

Avait-il une amante dont elle ignorait l'existence ? Lui avait-il envoyé un message dans l'espoir qu'elle le ramène à Londres et le prenne dans son lit ? Ou sa visite n'avait-elle pas de lien avec lui ?

— Nicholas ? Répondez-moi.

Leurs regards se croisèrent et le sien était préoccupé.

— Je la connais très bien. C'est ma mère.



—

Votre mère ?

De la bile brûlante remonta dans la gorge d'Éva. Elle était enfermée dans une pièce avec son amant tandis que la mère de ce dernier, la duchesse douairière, s'attardait à l'étage d'en dessous en compagnie d'une pleine maisonnée d'anciennes courtisanes. Et aucune d'entre elles n'était discrète.

Le temps que madame la duchesse traverse la maison et monte l'escalier, tout ce qu'elles savaient à propos d'Éva et de Nicholas serait étalé, dépeint en couleurs vives, soumis pour examen devant elle.

Un « ouf » résonna dans ses oreilles et elle sentit que la tête lui tournait. N'eût été le fait que la fenêtre n'était qu'au deuxième étage, elle aurait envisagé de sortir par là pour sauter vers sa mort. Toutefois, d'une telle hauteur, les risques de blessure mortelle étaient trop faibles pour s'y fier.

— Faites quelque chose, le supplia-t-elle, dans tous ses états.

— Que puis-je faire ?

Nicholas ne cacha pas son amusement. Ses lèvres s'étirèrent et des plis se formèrent aux coins de ses yeux.

— Je suis blessé en plus d'être emprisonné, poursuivit-il. Je crains qu'il n'y ait rien d'autre à faire qu'attendre que la duchesse organise une opération de sauvetage.

Le niveau de pression dans la tête d'Éva menaçait de transformer son cerveau en purée. Elle n'avait jamais rencontré de duchesse et encore moins la mère d'un prétendant. Bien qu'elle hésitât à appeler Nicholas un prétendant, Éva était son amante et devrait soigneusement éviter sa noble mère. Qu'on fasse étalage de leur relation scandaleuse devant elle ne plairait pas à madame la duchesse. Elle allait probablement le sortir du lit de force et le ramener à Londres en le tirant par ses oreilles ducales.

— Une duchesse. Je suis sur le point d'être humiliée par une duchesse, dit Éva en faisant les cent pas, comme elle l'avait fait à maintes reprises ces derniers temps sans que cela lui ait fourni la moindre solution à ses problèmes. Qui l'a envoyé quérir ? Harold ? Noëlle ? Ce serait exactement le genre de Noëlle. Mais que pourrait-elle bien avoir à gagner en faisant venir la duchesse ici ? Je sens que tout ça va mal finir.

— Ma mère ne te dévorera pas, Éva, plaisanta Nicholas. Elle est au régime depuis deux semaines.

Éva fit une pause.

— Je suis ravie de voir que vous trouvez la situation amusante, monsieur le duc, répondit Éva, qui avait envie de fondre en larmes. Il s'agit de votre mère. Je suis votre amante. Nous sommes enfermés ensemble dans cette chambre du péché. Vous pouvez certainement comprendre que je trouve cet état de fait troublant, poursuivit-elle en levant les bras au ciel. Aucune mère ne souhaite trouver son fils blessé nu avec sa pute.

Un faible grognement jaillit de la gorge du duc, qui se souleva sur un coude. Son regard s'assombrit.

— Traitez-vous de pute une fois de plus, Éva, et je vous étends sur mes genoux pour vous donner la fessée jusqu'à ce que ce mot ne fasse plus partie de votre vocabulaire.

Elle inspira bruyamment.

— Vous n'oseriez pas.

— Si. Vous n'êtes pas une pute.

Ses paroles n'étaient pas une menace en l'air ; il était furieux.

— Vous serez mon épouse et la mère de mes enfants. Vous ne serez pas la première femme à avoir partagé un lit avec son futur époux avant que les vœux aient été prononcés.

— Nous ne sommes pas fiancés.

Nicholas soupira.

— Désirez-vous que nous en discussions encore ou préférez-vous m'aider à mettre mon pantalon avant que ma mère me trouve dans cet état ? termina-t-il en écartant les couvertures pour dévoiler une semi-érection.

— Vous... Vous... Oh ! hoqueta-t-elle en riant, ce qui adoucit immédiatement son humeur. Je suis sur le point de me jeter par la fenêtre pour éviter votre mère et vous trouvez notre dispute excitante ?

Elle se dirigea d'un pas lourd vers le fauteuil pour y récupérer le pantalon souillé de Nicholas. Elle le lui lança et il l'attrapa contre son torse.

— Jamais je ne comprendrai les hommes.

Levant une jambe, Nicholas tenta de glisser son pied dans le pantalon. Avec le pansement autour de sa taille, il n'arrivait pas à se pencher suffisamment pour réaliser cet exploit. La douleur se grava sur ses traits.

— Ma chère Éva, ce n'est pas notre dispute qui réveille mon membre. Avez-vous vu votre ravissant fessier dernièrement ? Évidemment que le balancement déconcertant de vos hanches m'excite. Depuis notre premier douloureux baiser, je souffre régulièrement de cette condition, dit-il en retroussant son pantalon dans sa main pour désigner son érection. Je crains que vous soyez l'unique remède contre cette maladie.

Avec un bref rire exaspéré, Éva s'approcha du lit et ramassa le pantalon. Il était difficile de rester en colère contre lui. Avec l'épais pansement et ses cheveux en épis qui partaient dans tous les sens, il avait un rare air puéril qu'elle adorait. Monsieur le duc était extrêmement exaspérant, mais aussi absolument fascinant ; c'était le genre d'hommes avec qui une femme pouvait passer des années et des années sans jamais se lasser.

— Si vous pensez que je vais soulager vos souffrances maintenant, avec votre mère juste au-dessous, vous vous trompez. Mais je peux vous aider à vous habiller.

Elle s'agenouilla sur le lit à ses pieds et entreprit le lent processus de remonter le vêtement ajusté le long de ses jambes musclées. Son membre réagit. Elle eut l'eau à la bouche et il la gratifia d'un grand sourire malicieux. Elle avait très envie de s'empaler sur lui et de le monter jusqu'à l'exquise délivrance.

— Si je vous promettais de faire vite, seriez-vous prête à reconsidérer, mon cœur ?

Elle se demanda s'il sentait le vif désir émaner d'elle. Une caresse bien placée sous ses jupes empruntées et elle serait perdue.

— Levez les fesses, répondit-elle, ignorant sa demande.

L'envie d'enlever sa robe et de le rejoindre devint insoutenable. Si Éva ne réussissait pas bientôt à habiller Nicholas, il était tout à fait possible que sa mère les surprenne, elle les jambes en l'air et lui en train de la prendre tel un étalon excité.

Il se renfrogna, mais obéit. Tirant et poussant, elle avait réussi à le couvrir en entier, à l'exception de sa puissante érection, lorsqu'une clé cliqueta dans la serrure. Grâce à l'aide empressée de Nicholas, elle réussit à passer le pantalon par-dessus son membre une seconde avant que la porte s'ouvre à la volée et que madame la duchesse entre dans la pièce, Harold et Noëlle sur les talons.

Prise de panique, Éva bondit sur ses pieds pour le camoufler derrière ses jupes tandis qu'il tirait la couverture sur ses genoux.

De toute évidence, la duchesse crut qu'ils faisaient des folies. Elle haussa les sourcils et quelque chose qui ressemblait à de l'humour noir lui étira les lèvres.

— Peut-être devrions-nous revenir plus tard, Nicholas ?

Éva avait les joues en feu. La seule chose qui était encore pire qu'être effectivement surprise dans une situation compromettante avec Nicholas, c'était que sa mère croit qu'elle avait interrompu ladite

situation. Elle voulut justifier l'innocence de ses actes, mais sa gorge se serra et elle fut frappée de mutisme.

Heureusement, Nicholas vint à sa rescousse.

— Mademoiselle Winfield a eu l'amabilité de m'aider à mettre mon pantalon, Mère. Je ne voulais pas que ma nudité heurte votre sensibilité.

Affligée, Éva ravala un gémissement. Était-ce censé l'aider ?

— Hum.

La duchesse balaya rapidement son fils du regard comme pour évaluer son état, puis passa à Éva. Madame la duchesse scruta son visage, puis baissa brièvement les yeux sur la robe miteuse. Elle plissa légèrement les paupières.

— Vous êtes la demoiselle Winfield qui a tant charmé mon fils lors du bal ?

Éva hocha timidement la tête.

— J'étais déçue que nous n'ayons pas été présentées. Un mal de tête m'a forcée à rentrer tôt.

Un mal de tête certainement dû au fait qu'elle avait vu son fils charmer une femme très inférieure à eux sous tous les aspects. Madame la duchesse s'attendait à ce que son fils soit fiancé avant la fin de la soirée et la présence d'Éva avait ruiné ses plans. Comme elle devait la détester !

— Je suis navrée pour le chagrin que mes actions ont pu vous causer lors du bal, madame la duchesse, dit-elle doucement en se tortillant les mains, détournant les yeux du charmant visage de la duchesse.

Elle se tourna vers Noëlle pour l'implorer du regard, mais celle-ci haussa les épaules d'un geste d'impuissance.

— Et je suis aussi navrée pour hier soir. Je n'ai jamais voulu que votre fils soit blessé.

Le flot de ses paroles s'interrompit lorsque la duchesse leva la main.

— Je vous en prie, mademoiselle Winfield, cessez de vous excuser, dit-elle en souriant tendrement. Au cas où vous ne l'auriez pas encore remarqué, mon fils est capable de prendre ses propres décisions, ce qu'il fait de façon plutôt véhémement, d'ailleurs, poursuivit-elle en jetant un regard sévère à Nicholas. Il a décidé de se lancer à votre poursuite et il n'y a rien que j'aurais pu faire pour l'en empêcher.

La duchesse reporta son attention sur Éva et tendit la main vers elle, puis coinça son bras sous le sien.

— Je suis heureuse que votre Yvette soit en sécurité et que mon fils soit vivant. Laissons-le se reposer, maintenant. Vous et moi avons beaucoup de choses à nous dire.

Éva lança un regard impuissant à Nicholas tandis que la duchesse la conduisait hors de la pièce en la tenant par le coude comme si elle était une enfant. Harold et Noëlle s'écartèrent du chemin pour les laisser passer. Elle ne recevrait aucune aide de leur part. Ils l'avaient jetée dans la gueule du loup.

L'esprit en ébullition, Éva passa mentalement en revue toutes les explications et les excuses possibles tandis que la duchesse l'entraînait dans le petit salon et libérait son bras. Sans mot dire, madame la duchesse s'installa sur le canapé, lissa ses jupes et leva le menton. Elle haussa un sourcil.

— Avez-vous l'intention de rester debout toute la journée, mademoiselle Winfield, ou allez-vous vous asseoir avec moi ?

Éva s'empressa de prendre place sur un fauteuil en face de la duchesse. Elle avait l'impression d'être un rat d'église poussiéreux en présence d'une reine.

La duchesse était parée de beaux atours lavande et pourpre tandis que la sobre robe empruntée d'Éva était rapiécée aux genoux. Manifestement, la sœur d'Harold aimait les activités extérieures ; Éva aurait parié qu'elle grimpait aux arbres et rampait sous les haies.

— Mademoiselle Winfield, commença la duchesse.

Éva se prépara mentalement.

— Je pourrais feindre l'ignorance et vous laisser croire que je ne suis pas au courant de votre relation avec mon fils. Je sais combien il peut se montrer insistant et que vous n'êtes pas coupable de l'avoir séduit.

Humiliée, Éva eut l'impression que tout le sang de son corps était monté à son visage pour lui marteler les tempes. Le secret avait été révélé et la honte était grande. Elle avait envie de se ruer hors de la pièce, de la maison et de courir jusqu'aux confins de la Terre. Nicholas, dans son désir de vengeance, en était responsable. Non seulement il l'avait séduite, mais il l'avait raconté à sa mère. Elle ne voulait plus jamais le regarder en face, jamais !

— Je vais quitter cette demeure immédiatement, madame la duchesse, dit Éva en rassemblant le peu de fierté qui lui restait pour se lever, la tête haute. D'ici une heure, je serai partie.

La duchesse secoua la tête et pointa vers le fauteuil.

— Je vous en prie, asseyez-vous, mademoiselle Winfield. Il n'est pas nécessaire de fuir.

Une envie irrésistible de s'échapper rongea longtemps Éva avant qu'elle finisse par se rasseoir à contrecœur.

— Ce n'était pas mon intention de vous embarrasser, mademoiselle Winfield. Toutefois, j'aime bien m'exprimer franchement.

Franchement ? La duchesse faisait preuve d'une honnêteté brutale.

— Lady Seymour souffre de la même affection, répondit Éva, vaincue.

Un sourire traversa le visage de la duchesse.

— J'ai remarqué que Lady Seymour, Noëlle, a des opinions très arrêtées, ce que j'admire, répliqua la duchesse en se penchant en avant sur le canapé pour embrasser Éva de son regard intense. Mademoiselle Winfield, je souhaite que nous parlions librement et avec franchise. Je suis consciente de la grande importance que vous revêtez aux yeux de mon fils et je comprends les raisons pour lesquelles vous avez refusé sa demande. Ce que je veux savoir, c'est ce que vous éprouvez pour lui.

Abattue et embarrassée, Éva savait qu'elle n'avait plus grand-chose à perdre ; elle donnerait donc à madame la duchesse ce qu'elle voulait et en subirait les conséquences. Elle soupira.

— Je l'aime.

— Je vois.

Il y eut une longue pause. Lorsqu'Éva leva les yeux, la duchesse, impassible, scrutait attentivement son visage.

Éva déglutit.

— Je suis consciente du ridicule de mes sentiments. Je vous assure que je n'attends rien de monsieur le duc. Je lui ai dit que je ne l'épouserai pas. Les obstacles qui se dressent entre nous sont insurmontables.

Sans commenter, la duchesse se leva et se dirigea vers la fenêtre. Des taches de lumière qui s'infiltraient entre les branches d'un grand orme dansaient sur les murs et le plancher. Son expression était étonnamment sereine vu tout ce qu'elle venait d'apprendre.

— Heureusement, mon fils et moi sommes du même avis en ce qui vous concerne, dit-elle en pianotant sur ses bras croisés. Je crois que vous formez un beau couple, tous les deux. Si seulement nous pouvions vous convaincre d'accepter qu'il vous fasse la cour, vous donneriez à mon fils l'amour qu'il mérite.

Lorsqu'Éva laissa échapper un cri de surprise, la duchesse se tourna à nouveau vers elle. Avait-elle bien entendu ?

— Je ne comprends pas, madame la duchesse.

— Dans ce cas, laissez-moi vous expliquer, mademoiselle Winfield, répondit la duchesse en tripotant le rideau. Quand j'étais jeune, bien que mes parents m'aient avertie que ses intentions étaient malhonnêtes, je suis tombée amoureuse d'un goujat, d'un dépravé. Il était duc, je n'avais pas de dot et ma famille vacillait à la limite de la pauvreté. Ils finirent par céder et accepter que je l'épouse, à condition que monsieur le duc leur donne une grande terre en échange.

Ses yeux se voilèrent.

— Je me suis vite rendu compte que tout ce qu'on disait sur lui était vrai et qu'il était pire encore ; c'était un ignoble scélérat, poursuivit-elle en retournant vers le canapé. J'ai vécu vingt-deux années misérables avec cet homme. Lorsqu'il est décédé, c'était comme si les ténèbres venaient de se dissiper dans mon cœur.

Madame la duchesse eut un petit sourire coupable.

— Je suppose qu'il est horrible de dire une chose pareille, termina-t-elle.

— Nous nous sommes entendues pour être honnêtes, répondit Éva avec une lueur de malice dans les yeux.

Il était impossible de ne pas aimer la duchesse et de ne pas ressentir de sympathie pour les années où elle avait vécu un mariage malheureux et sans amour. Plusieurs femmes faisaient de même pour assurer leur sécurité financière.

Madame la duchesse rit gaiement.

— Vous me plaisez, mademoiselle Winfield. Vous êtes exactement le genre de femme qu'il faut à mon fils pour le tenir en haleine, dit-elle en appuyant un coude sur le bras du canapé. J'ai toujours espéré que Nicholas ne commette pas les mêmes erreurs que ses parents. Je veux que l'amour et le rire fassent partie de sa vie.

Elle fit une pause.

— Pourtant, et je suis certaine que vous vous en êtes rendu compte, il ressemble beaucoup à son père. Tous deux peuvent être durs lorsqu'ils sont contrariés. En revanche, il n'est pas Charles et ne pourra jamais être comme lui. Il ne sait tout simplement pas comment laisser reposer le fantôme de son père et accepter le fait qu'il est capable d'aimer. Je crois qu'à nous deux, nous pouvons lui montrer qu'il a tort.

Éva reprit son sérieux.

— C'est un homme bien, admit-elle.

Il lui avait fallu un certain temps pour s'apercevoir que, sous son air bourru, il avait bon cœur. Puis il y avait le fait qu'il avait risqué sa vie pour elle.

— Je suis persuadée que votre fils et ma sœur vous ont informée de ma condition et parlé de ma mère, poursuivit Éva. Non, je vous en prie, ne le niez pas, madame la duchesse. Noëlle est décidée à nous marier et elle vous a manifestement impliquée dans son complot. Sinon, comment seriez-vous au courant des détails de ma vie ?

Un léger hochement de tête confirma ses soupçons. D'une manière quelconque, à un endroit quelconque, les deux femmes avaient conspiré contre elle.

— Madame la duchesse, je vous remercie de vos bonnes paroles et de m'accepter comme bru potentielle. Je sais que voir votre fils fréquenter la fille d'une courtisane n'est pas une situation idéale et, moi, je dois penser à ma mère. Entre nous deux, le mur est infranchissable. Je vous prie d'accepter mon refus et de convaincre monsieur le duc qu'il est préférable de nous séparer maintenant, avant que la vérité au sujet de notre relation n'éclate parmi la noblesse.

Le cœur lourd, Éva s'excusa rapidement et quitta le manoir. Madame la duchesse était une dame bien à qui Nicholas importait beaucoup. Éva avait l'impression de leur avoir causé du tort à tous les deux. Mais si elle devait faire preuve d'entêtement, tant pis. Le temps venu, Nicholas trouverait une épouse satisfaisante et sa mère aurait bien assez tôt des petits-enfants à aimer.

Elle suivit le sentier couvert de mauvaises herbes du vaste jardin pendant un certain temps, sans destination particulière en vue. Elle finit par tomber sur un petit banc près d'une rangée de treillis et s'y assit, perdue dans ses pensées.

Moins d'un quart d'heure plus tard, elle entendit des pas précipités derrière le treillis, suivis de doux sanglots féminins. Les treillis empêchèrent Éva de découvrir l'identité de la femme bouleversée. Elle se préparait à s'éclipser lorsque le bruit de lourdes bottes qui écrasaient les broussailles l'avertit qu'une deuxième personne rejoignait la première à grands pas.

— Margaret, je vous en prie, l'interpella Harold d'une voix basse et suppliante. Laissez-moi vous expliquer.

Sur le banc, Éva se figea.

— Vous m'avez menti, à moi et à tout le monde, répondit Margaret entre des hoquets et des renflements. Je croyais que vous m'aimiez, Harold. Comment ai-je pu être aussi naïve ?

Harold s'approcha. Éva se couvrit la bouche d'une main pour étouffer le bruit de sa respiration. Si elle partait maintenant, cela attirerait l'attention. Elle devait rester immobile et espérer qu'ils s'en aillent. Il s'agissait d'une conversation personnelle. Elle n'avait pas à les espionner.

Pourtant, elle devait admettre qu'elle était curieuse. Margaret et Harold ? Toutes sortes de questions lui passèrent par la tête. Quand leur relation avait-elle commencé ? Jusqu'où étaient-ils allés ? Étaient-ils amants ?

— Vous n'avez pas été naïve. Je n'avais pas l'intention de tomber amoureux de vous, Meg, dit-il en soupirant bruyamment. J'étais un palefrenier. Vous êtes une dame d'une famille qui a de bonnes relations. Je ne m'attendais pas à ce que nous devenions amis et encore moins davantage que cela.

— Mais vous n'étiez pas un palefrenier, protesta Margaret en haussant le ton. Vous êtes un baron. Vous m'avez caché la vérité.

— Quelle importance ? Croyez-vous que votre mère vous aurait permis d'épouser un baron ruiné ? demanda Harold d'une voix angoissée sur un ton découragé.

Éva n'arrivait pas à croire que son stoïque domestique était tombé amoureux de sa timide sœur et qu'elle n'en avait pas décelé la moindre trace ni chez l'un ni chez l'autre. Y aurait-il un jour une fin aux secrets ?

Elle pinça les lèvres pour garder le silence.

— Croyez-vous que je vous épouserais maintenant, même si vous aviez la fortune d'un roi ? demanda Margaret en reniflant. Vous n'êtes pas l'homme que je croyais, monsieur le baron. Vous faisiez partie du complot de ma mère pour ruiner Éva et sa mère. Je ne vous connais plus.

— Vous connaissez mes raisons et elles n'étaient pas si différentes des vôtres. Vous souhaitiez aussi le pire pour Éva avant de la connaître, dit-il d'un ton bourru en s'approchant des treillis.

Éva voyait sa veste bleue à travers le treillage. Elle pria pour qu'il ne regarde pas derrière lui et la trouve en train de les écouter.

— J'ai refusé l'argent de Lady Seymour. Je ne peux pas trahir Éva et Charlotte. Et vous non plus.

— Pourtant, vous m'avez trahie, répliqua amèrement Margaret. Je vous aimais.



Harold avança d'un pas. Éva aperçut une robe délavée. Il se tenait assez près de Margaret pour pouvoir la toucher. Cette conversation expliquait certainement pourquoi Abigail-Margaret était sortie de la pièce en trombe lorsqu'il avait avoué qui il était et que le manoir lui appartenait. Pour une fois, cela n'avait rien à voir avec Éva. Il n'était pas le palefrenier de qui Margaret était tombée amoureuse. Quelle fâcheuse découverte !

— Ne me touchez pas, le pria Margaret en reculant d'un pas. Ne me touchez plus jamais.

Leur conversation fut interrompue par un sanglot et elle s'enfuit vers le manoir.

Éva résista à l'envie de la poursuivre afin de compatir à la trahison commune dont elles avaient été victimes de la part d'Harold. Il avait menti à Margaret et causé tant de soucis à Éva au sujet du duc ; il devrait être pris à partie par les deux sœurs. Il méritait de souffrir de son amour comme elle avait souffert du sien.

Elle sourit gaiement et eut envie de rire. Par son amour, sa minuscule sœur avait remis à sa place l'ours qui lui servait de domestique.

Éva dut émettre un son qui trahit sa présence. Un instant plus tard, Harold se tenait devant elle. Elle leva sur lui des yeux rieurs. Harold paraissait troublé et abattu.

— Qu'avez-vous entendu ? demanda-t-il avec un regard accusateur.

De profonds sillons traversaient son visage sévère. Il était réellement malheureux.

— Tout, dit-elle avec un grand sourire sans se soucier de cacher sa satisfaction. En toute honnêteté, j'étais là la première.

Il arracha une branche d'un rosier dormant et la cassa en plusieurs petits morceaux avant de les jeter par terre. Ses larges épaules s'affaissèrent.

— J'ai gâché ma vie. Je n'ai jamais voulu tomber amoureux d'elle, Éva, vous devez me croire.

Éva porta un doigt à ses lèvres et l'examina.

— Je n'ai jamais pensé que vous pouviez tomber amoureux ou que vous étiez capable de ressentir une émotion aussi forte. Vous avez été vraiment irrévérencieux avec moi par rapport à mes sentiments envers monsieur le duc. Je croyais que vous étiez un parfait sans cœur.

Harold s'assit à côté d'elle.

— Nos situations sont très différentes. Je n'ai pas volé l'innocence de Meg.

— Peut-être auriez-vous dû le faire. Ainsi, elle aurait été forcée de vous épouser, le taquina-t-elle.

Éva tenta d'imaginer son robuste domestique marié à la douce et timide Margaret. Tout de même, la jeune femme l'avait ébranlé jusqu'au plus profond de lui-même. Peut-être n'était-ce pas si inconcevable qu'ils forment un couple.

— Je crois que vous devriez prendre l'argent de Lady Seymour, poursuivit Éva. Cette sorcière mérite que son compte en banque soit allégé. Je vous aiderai à trouver une histoire extravagante à lui raconter au sujet de ma mère et moi. Avec ça, elle sera ravie de vous payer.

Elle regarda le jardin autour d'elle.

— Vous pourrez ensuite embaucher quelqu'un pour trouver la pelouse sous ces mauvaises herbes et peindre les boiseries du manoir. Les tapis et les rideaux moisis doivent être bien aérés et nettoyés, et les canapés ont besoin d'être recouverts à neuf. Si vous voulez épouser ma sœur et lui offrir une vie confortable, vous devez avoir une maison digne de sa condition.

Lui lançant un regard en coin, Harold haussa un sourcil.

— Margaret ne veut pas de moi. Elle préférerait épouser un crapaud.

— Sottises, répondit Éva en balayant son argument d'un geste de la main.

À en juger par l'émotion qu'elle avait entendue dans la voix de sa sœur, elle savait que Margaret n'avait besoin que d'un petit coup de pouce pour pardonner à Harold.

— Faites quelque chose d'outrageusement romantique. Elle sera incapable de vous repousser.

•

Yvette s'avéra plus résiliente qu'on l'aurait cru. Après une journée et demie de repos, elle se joignit aux autres dans le petit salon pour prendre le thé. En dehors de son air fatigué et des cernes noirs qui teintaient la peau sous ses yeux, elle allait bien. Éva et les autres femmes firent de leur mieux pour lui remonter le moral et elle les en récompensa par d'occasionnels petits sourires.

Elle refusa de parler tant du comte que du temps passé en captivité et les autres respectèrent son jardin secret. Yvette insista pour participer à la fête qui aurait bientôt lieu avec les époux potentiels et remercia tout le monde de lui avoir sauvé la vie.

Une enquête avait été ouverte pour retrouver le meurtrier du comte ; il y avait des rumeurs au sujet d'une femme mystérieuse, d'une bagarre et d'un cambriolage, mais personne à l'abbaye n'avait réellement vu quoi que ce soit d'utile. Selon la rumeur, les officiers de la rue Bow penchaient pour un cambriolage qui avait mal tourné.

— Croyez-vous qu'un jour, Yvette sera vraiment heureuse à nouveau ? demanda doucement Éva à Harold.

À maintes reprises, lorsqu'Yvette croyait que personne ne la regardait, Éva l'avait vue regarder par la fenêtre, le visage marqué d'une immense tristesse.

— Ce sera long, mais elle est forte, répondit Harold en fixant Margaret, qui refusait tant de le regarder que de lui parler. Elle a survécu à beaucoup de souffrances au cours de sa vie. Je crois qu'elle est impatiente de prendre un nouveau départ. Je l'ai entendue le dire à Rose.

Éva hocha lentement la tête avec un petit sourire.

— Et Margaret ? Avez-vous trouvé un moyen de la faire changer d'avis ?

Elle avait parlé à Noëlle, qui avait été tout aussi surprise qu'elle d'apprendre que Margaret avait entretenu une histoire d'amour secrète avec Harold. Noëlle savait qu'ils étaient amis, mais sans plus.

— J'ai vu les coups d'œil qu'elle jette dans votre direction, poursuivit Éva. Je sais qu'elle est amoureuse de vous.

Harold la gratifia d'un vif regard plein d'espoir. Éva haussa les épaules.

— Nous, les femmes, voyons souvent avec notre cœur des choses auxquelles les hommes sont aveugles.

Il expira.

— Dans ce cas, peut-être pouvez-vous me conseiller sur la façon de la courtiser et de gagner sa main. Je n'arrive pas à trouver la moindre idée de geste romantique grandiose.

— Vous trouverez, répondit-elle en lui tapotant le bras. J'ai confiance en vous.

•

Avec l'aide d'Harold, Nicholas s'habilla. Trois jours passés au lit sans Éva l'avaient rendu de mauvaise humeur et sec avec tout le monde. Même les joyeux bavardages de sa mère le faisaient grincer des dents. La duchesse avait décidé qu'Éva était descendue du ciel, avec des ailes d'ange et tout le reste, et aucun argument ne pouvait la convaincre que la maîtresse entêtée de son fils n'épouserait pas bientôt ce dernier.

— Ces maudits pansements, grommela Nicholas en glissant un doigt dessous pour se gratter.

Harold passa la chemise de Nicholas par-dessus ses épaules.

— La prochaine fois qu'on me tirera dessus, laissez-moi mourir en me vidant de mon sang.

— Il fut un temps où je vous aurais bien tiré dessus moi-même, monsieur le duc, répondit Harold pendant que Nicholas rentrait sa chemise dans son pantalon.

Le baron l'aïda à enfiler sa veste noire.

— Je devrai plutôt me contenter de vivre avec la satisfaction d'avoir vu un valet vous arracher un morceau de peau.

Après avoir vu les vêtements rapiécés que portaient Éva et les courtisanes, Nicholas était reconnaissant à sa mère de lui avoir apporté ses propres vêtements lorsqu'Harold l'avait envoyé quérir. Il se renfrogna et remua les épaules. Il avait des courbatures partout à cause de son inactivité forcée.

— Je suis assez en forme pour porter quelques coups dignes de ce nom, si jamais vous avez envie de terminer ça dehors, dit Nicholas.

Le sourire malveillant d'Harold fut le premier que le duc vit sur le visage de cet homme stoïque. L'ancien domestique devenu baron puis domestique à nouveau tendit les bras pour nouer grossièrement le foulard de Nicholas.

— Bien que l'offre soit alléchante, monsieur le duc, je crois qu'Éva vous a endommagé bien plus que je ne pourrai jamais le faire avec mes poings.

Éva. Il y avait des jours que Nicholas ne l'avait pas vue, bien que sa mère lui ait assuré qu'elle lui rendait visite pendant son sommeil. Elle évitait toute nouvelle confrontation et discussion à propos de mariage. Pas une seule fois elle n'avait nié éprouver de l'affection pour lui lorsqu'elle avait refusé sa demande ; il était question uniquement de ses craintes. Il devait les dissiper.

Lorsqu'Harold termina, Nicholas s'examina dans le miroir d'un œil critique.

— Vous faites un bon valet de chambre, monsieur le baron.

— Il est étonnant de constater à quel point il est facile d'apprendre à s'habiller soi-même lorsqu'on n'a pas de valet de chambre, répondit Harold en s'appuyant sur ses talons. J'ai exercé plusieurs fonctions au cours de mes voyages et j'ai vu beaucoup de choses. Je pourrais vous habiller les yeux fermés.

— Le rôle de médecin fait-il partie de ces emplois ?

La plaie guérissait bien et Nicholas n'avait souffert que d'une courte fièvre. Il garderait une cicatrice, mais Noëlle lui avait assuré que cela ne ferait qu'ajouter à sa réputation de dépravé.

— J'ai été dans l'armée et j'ai passé du temps à travailler à l'infirmerie, répondit Harold avec un petit sourire suffisant. Et lorsque vous avez la carrure d'un boxeur, on vous met souvent au défi de prouver votre valeur. Je suis devenu expert dans l'art de me soigner moi-même après les combats. Retirer la balle de votre flanc n'était pas difficile ; ce n'était pas beaucoup plus qu'une blessure superficielle.

— Je vous dois tout de même des remerciements. J'aurais pu mourir en perdant mon sang.

Nicholas tendit la main. Le baron baissa les yeux, puis referma sa grosse main sur celle du duc. Leurs regards se croisèrent.

— Maintenant, si vous pouviez convaincre votre patronne entêtée de m'épouser, je vous serais reconnaissant jusqu'à la fin de mes jours.

— Je crains que vous ne deviez reporter encore un peu vos efforts de séduction, monsieur le duc, dit Harold en lâchant sa main. Éva a rassemblé ses sœurs et ses courtisanes ce matin, et elles sont rentrées à Londres.

Nicholas grommela dans sa barbe.

— Pour une femme avec une volonté de fer, elle est vraiment trouillarde quand il s'agit de se battre pour son propre bonheur, dit-il en secouant la tête. Si vous avez la moindre idée pour la faire changer

d'avis, je vous prierais de me la dire. Je n'en ai aucune.

Harold hocha lentement la tête et ses traits s'adoucirent. Cela le rajeunit de plusieurs années. Nicholas se rendit alors compte qu'ils devaient être environ du même âge. Il réprima un sourire. Veiller sur Éva avait certainement été éprouvant et le pauvre homme avait vieilli à un rythme alarmant.

— Je tiens de source sûre qu'un geste outrageusement romantique est le meilleur moyen de pénétrer le cœur d'une femme, dit Harold en gonflant les joues. Monsieur le duc, je crois que j'ai exactement ce qu'il faut pour vous éviter à tous les deux toute une vie de misère.



Le jour de la fête où les anciennes courtisanes devaient rencontrer les hommes qu'elles avaient choisis commença sur une note négative lorsque le temps menaça de ruiner les projets d'Éva de tenir la réception à l'extérieur. Toutefois, à midi, le soleil s'était frayé un chemin entre les nuages et avait fait un vaillant effort pour se plier à ses désirs. Le parfum des fleurs printanières adoucissait l'air.

Les domestiques séchèrent les chaises et les bancs, puis installèrent les tables. La cuisinière réquisitionna les deux femmes de chambre pour l'aider tandis que les courtisanes se préparaient avec l'aide d'Éva, de Noëlle et de Margaret.

— J'ai des papillons dans le ventre, dit Rose tandis que Noëlle lui passait délicatement par-dessus la tête sa robe de ville bleu glacé.

Ses cheveux roux avaient été remontés en laissant quelques boucles pour lui encadrer le visage.

— Je pense que je vais être malade, dit Pauline, qui paraissait effectivement blême.

Rose gloussa.

— Ne sois pas malade sur ta robe, très chère. Tu es trop jolie pour gâcher l'effet.

Pauline lui tira la langue. Elle était vêtue de soie rose et ses cheveux blonds étaient nattés et torsadés sur le dessus de son crâne. Sophie avait choisi de porter une robe lavande. La couleur et sa gaieté aidaient à adoucir les traits anguleux de son visage. De toutes les femmes, elle était celle qui recherchait la sécurité à tout prix.

Éva résista à la forte envie d'enlever sa perruque et ses lunettes. Bien que les courtisanes sachent maintenant la vérité au sujet de son déguisement et de sa volonté de garder ses deux mondes séparés, ce n'était pas le cas des prétendants. Elle préférait que cela reste ainsi.

Elle se tourna vers Yvette, vêtue de rouge, et l'observa tenir des boucles d'oreilles devant ses lobes. Bien qu'Éva se fasse du souci pour elle, de l'extérieur, elle semblait bien aller. Lorsque leurs yeux se croisèrent dans le miroir, Yvette sourit doucement. Éva se rendit au coffre à bijoux et en sortit une paire de boucles d'oreilles noires en perles.

— Essaie celles-ci, dit-elle.

Yvette les mit et hocha la tête, satisfaite de son reflet. Elle se tourna pour prendre les mains d'Éva et lui serra les doigts.

— Je vous en prie, mademoiselle Éva, ne vous en faites pas pour moi.

Elle serra fortement Éva dans ses bras et cette dernière la sentit trembler.

— C'est un jour heureux, chuchota Yvette. Je refuse qu'il en soit autrement.

Éva l'étreignit encore un certain temps, ravalant ses larmes. Si elle devait traîner de force jusqu'à cette maison de ville tous les hommes célibataires du Northumberland à Douvres afin de les faire parader devant Yvette pour qu'elle trouve le partenaire idéal, elle le ferait avec joie. Elle désirait ardemment voir Yvette heureuse.

— Dans ce cas, je crois que nous devrions nous préparer, répondit Éva, qui recula en souriant.

Elle fit le tour de la pièce des yeux et embrassa du regard toute sa couvée d'anciennes courtisanes.

— Un peu plus d'une douzaine d'hommes arriveront bientôt. Ne les faisons pas attendre, dit-elle en tendant les mains.

Elles se rassemblèrent.

— Je suis convaincue que vous charmerez toutes quelqu'un aujourd'hui. Mais si vous ne trouvez pas de partenaire, je continuerai d'essayer jusqu'à ce que ce soit le cas, dit-elle, les larmes aux yeux. Je suis si fière de vous toutes. Désormais, vous n'êtes plus des courtisanes.

Elles s'embrassèrent, reniflèrent, rirent, puis se dirigèrent au bas de l'escalier à l'instant où deux carrosses bondés finissaient de déverser leurs passagers devant la grille du jardin. Lorsque les hommes furent rassemblés, Éva conduisit les femmes dehors et commença à faire les présentations.

Lorsqu'elle eut terminé, elle recula et s'installa discrètement en retrait avec Noëlle et Margaret pour observer les jeunes femmes, qui mirent peu de temps à se mêler à leurs potentiels prétendants.

Jeunes ou d'âges mûrs, charmeurs ou timides, il y en avait pour tous les goûts dans l'échantillon d'hommes présents. Comme Margaret s'était retirée du groupe, les hommes étaient beaucoup plus nombreux que les femmes. Mais Éva leur avait promis des épouses et ils pourraient toujours choisir parmi le prochain groupe de courtisanes.

— Ils ont tous l'air ravis, chuchota Noëlle tandis que la pétillante Rose riait de bon cœur à une blague de l'un des multiples hommes qui l'entouraient.

Pauline et Sophie avaient chacune deux prétendants alors qu'Yvette discutait avec un homme d'apparence plutôt guindée qui arborait une moustache fournie. Quelques prétendants se tenaient en retrait en attendant une ouverture. Monsieur Reed, un séduisant avocat de trente ans, observait Yvette de loin à travers ses lunettes.

— Je crois qu'Yvette a attiré l'attention de quelqu'un, dit Éva à Noëlle en lui indiquant l'homme d'un léger signe de tête. Peut-être devrais-je forcer leur rencontre.

Les trois sœurs échangèrent un sourire.

À l'exception d'une petite escarmouche entre monsieur Rhoades, un commerçant, et monsieur Tipton, un peintre, pour savoir qui apporterait du gâteau à Rose, la journée se déroula sans encombre. Éva s'interposa entre les deux hommes et leur expliqua que s'ils étaient incapables de bien se tenir, ils devraient partir et seraient retirés de son livre. Ils se calmèrent vite ; tout le monde savait qu'une fois que mademoiselle Éva vous retirait de son livre, vous n'y étiez plus jamais invité. Harold avait disparu immédiatement après avoir amené les hommes et Éva ne l'avait pas revu de tout l'après-midi. Elle savait à quel point il était difficile pour lui de passer beaucoup de temps en présence de Margaret et vice-versa. La fête tirait à sa fin lorsqu'il fit enfin son apparition. Et quelle apparition ce fut !

Éva, Noëlle et Margaret restèrent bouche bée lorsqu'il entra dans le jardin en portant un énorme vase rempli d'une explosion colorée de fleurs variées. L'immense arrangement cachait pratiquement la majeure partie du haut de son corps et de sa tête. Mais ce ne fut que lorsqu'il mit le vase au sol à côté d'une Margaret stupéfaite et qu'il posa un genou à terre qu'Éva fut en mesure d'apprécier pleinement les efforts qu'il avait déployés pour impressionner sa sœur.

Par leur coupe et leur qualité, ses vêtements rivalisaient avec ceux de monsieur le duc, de son pantalon en cuir chamoisé jusqu'à sa chemise blanche comme neige en passant par son foulard crème et sa veste écarlate foncé. Ses cheveux étaient soigneusement coupés et son visage, rasé de près. Éva eut du mal à le reconnaître.

— Harold ? fit-elle avant que Margaret fasse taire tout autre commentaire lorsqu'elle faillit s'étouffer.

Éva et Noëlle virent une lueur d'amusement danser dans les yeux de leur sœur.

Harold tendit la main vers celle de Margaret. Lentement, elle ouvrit les doigts, puis il les prit dans ses grandes mains.

— Lady Margaret Abigail Louise Seymour, je sais que j'ai fait des erreurs au cours de ma vie et que j'ai blessé certaines des personnes qui m'importaient le plus, vous la première, dit-il avant de déglutir. Lorsque je vous ai aperçue pour la première fois dans la cuisine alors que vous révisiez le menu avec madame Dunn, je suis tombé amoureux. Depuis cet instant, mes sentiments se sont fortifiés de jour en jour.

Une larme se libéra et roula sur la joue de Margaret.

— Vous me feriez un grand honneur si vous acceptiez de m'épouser.

Restée bouche bée, Éva l'observa dérouler sa demande. Pas une seule fois depuis qu'elle le connaissait, Harold n'avait enchaîné autant de mots et encore moins avec une telle éloquence. Il fallait que ce fût le désespoir qui avait transformé son apparence habituellement bourrue pour en faire un homme qui ne craignait pas de montrer son amour. Cet amour se lisait facilement dans ses yeux lorsqu'il les fixa sur Margaret.

Sa demande affecta Noëlle de façon similaire. Éva et elle avaient toutes les deux la bouche grande ouverte comme des poissons, qu'elles fermèrent subitement en même temps pour afficher des sourires assortis. Les anciennes courtisanes et leurs prétendants observaient tous en silence pendant que Margaret fixait Harold comme s'il venait de lui pousser un deuxième nez. Elle ne s'attendait manifestement pas à de tels sentiments amoureux ni à une demande aussi grandiose en public. Le rose lui monta aux joues.

— Je... Je...

Elle jeta à ses sœurs un regard implorant. Éva et Noëlle hochèrent la tête. Margaret arbora un grand sourire et se pencha pour poser sa main libre sur l'épaule de son prétendant.

— Je veux vous épouser, Harold.

Il se releva prestement et la prit dans ses bras. Il la fit tourner, puis la reposa sur ses pieds avant de l'embrasser brièvement, mais très tendrement. Margaret devint écarlate lorsque les invités de la fête applaudirent. Les trois sœurs s'étreignirent et échangèrent des félicitations à voix basse. Quand Harold finit par serrer Margaret à ses côtés d'un geste protecteur, Éva s'approcha d'eux et posa une main sur son bras, les yeux baignés de larmes. Il se pencha vers elle et elle se hissa sur la pointe des pieds.

— Je suis si heureuse de t'accueillir dans la famille, Harold. Je t'ai toujours considéré comme un ami et maintenant, tu seras mon frère.

Harold posa un baiser sur sa joue et grimaça.

— Il faut bien que quelqu'un garde un œil sur vous trois. Sans surveillance, vous vous attireriez toutes sortes d'ennuis.

Éva rit de bon cœur. C'était effectivement une belle journée.

Pendant qu'Harold et Margaret faisaient le tour des invités, Éva et Noëlle observèrent leur sœur souriante et son futur époux rayonnant. Éva ne les aurait jamais imaginés ensemble, mais l'amour était parfois inexplicable. Elle le savait bien. Et parfois, il ne pouvait pas être réciproque. Chaque heure de chaque jour, elle souffrait de cette affliction. Elle savait qu'il était préférable pour tous qu'elle rejette monsieur le duc, mais cela n'empêchait pas son cœur de se languir.

— Eh bien, voilà une courtisane mariée, dit Noëlle en souriant, tirant Éva de ses pensées.

Elle pointa l'avocat qui était en grande conversation avec Yvette. Elle s'épanouissait devant cette attention et la méfiance sur son visage s'était dissipée.

— Et je crois qu'une autre est sur la bonne voie.

Éva fronça le nez.

— Margaret n'a jamais été une courtisane. Tu lui as inventé une histoire dans le cadre d'une ruse. Je crois donc que ça ne compte pas.

— Oh, mais si, insista Noëlle. Sans toi, Harold aurait espionné pour ma mère, puis il serait rentré chez lui. C'est grâce à ton amitié et à cette école que Margaret et lui se sont retrouvés et que leur histoire peut connaître cette fin heureuse.

Peut-être était-elle bel et bien indirectement responsable de leur mariage. Margaret et Harold affronteraient inévitablement le courroux de Lady Seymour. Toutefois, Éva savait qu'à eux deux et avec l'approbation de Noëlle, la femme n'avait aucune chance de les séparer.



Leur conversation fut interrompue par monsieur Middleton. Bientôt trentenaire, il était propriétaire d'une usine de textile et avait le sourire facile et séduisant.

— Puis-je vous parler, mademoiselle Black ?

Son ton sérieux lui fit hausser les sourcils. Elle hocha la tête.

— Je voudrais demander la main de Pauline, dit-il en se tournant pour regarder celle-ci, qui lui fit un signe de tête comme pour l'encourager. Je possède une maison assez grande avec tout le personnel requis hors de Londres et mon entreprise va bien.

Il fit une pause et jeta un autre regard affectueux en direction de Pauline.

— Je crois pouvoir offrir à mademoiselle Pauline un avenir agréable.

C'était le moment favori d'Éva. Pour une raison quelconque, les hommes lui demandaient toujours la permission avant de se marier, même si les femmes avaient l'âge de décider pour elles-mêmes. Elle regarda Pauline, qui la supplia de ses yeux noisette.

— Vous avez ma permission, monsieur Middleton.

Il poussa un cri de joie à vous percer les tympanes et courut rejoindre Pauline. Il posa un baiser sur sa joue et ils se mirent à converser à voix basse d'un ton excité. Dans l'heure qui suivit et avant la fin de la fête, non seulement Pauline et Margaret avaient trouvé des partenaires, mais Rose avait limité son choix à deux prétendants, qui viendraient séparément prendre le thé le lendemain afin qu'elle puisse discuter avec eux dans un contexte plus intime. Avec un chaperon, bien entendu.

Monsieur Reed avait demandé la main d'Yvette et elle lui avait répondu qu'elle avait besoin de temps pour réfléchir à son offre. Éva trouva cela judicieux. Après tout ce qu'Yvette avait vécu dernièrement, il était bon qu'elle prenne le temps de décider s'il était vraiment ce qu'elle voulait. Éva croyait qu'en fin de compte, elle dirait oui. C'était un homme bon et gentil ; un partenaire idéal pour Yvette.

Une fois les au revoir terminés, Sophie s'approcha tandis qu'Harold rassemblait les hommes pour les conduire aux carrosses. Elle avait reçu deux demandes, mais le cœur n'y était pas.

— Je ne sais pas quoi faire, mademoiselle Éva. C'est la première fois de ma vie que je me sens libre. Je ne suis pas certaine d'avoir envie de me marier, dit-elle d'un air désolé. Êtes-vous déçue ?

Éva la prit par la main.

— Pas du tout. L'objectif de cette école n'est pas de forcer les gens à se marier, mais plutôt de leur offrir le choix de prendre un époux. Ce que tu feras désormais, c'est ta décision.

Le visage de Sophie se décomposa. Elle était visiblement déchirée. Elle avait toujours vécu selon les règles de ses amants. La liberté comportait des responsabilités.

— Je ne sais faire rien d'autre que ce que vous m'avez appris, répondit-elle tandis que l'inquiétude creusait les rides autour de ses yeux et de sa bouche. Quels sont mes autres choix ?

Tandis que les carrosses s'éloignaient de la maison de ville, Éva réfléchit un instant à sa situation difficile. Une solution lui vint à l'esprit.

— J'ai besoin de quelqu'un pour gérer cette maisonnée, pour organiser les livres et aider à préparer les mariages. Les courtisanes ont tendance à se présenter à l'improviste et je ne suis pas toujours là pour recueillir leurs informations. Je ne peux pas t'offrir un gros salaire, mais tu serais logée et nourrie.

Un sourire illumina lentement le visage de Sophie.

— J'accepte, mademoiselle Éva. Merci.

Elle se hâta de rejoindre les autres femmes et Éva prit le temps de remettre ses idées en place. La fête avait été un succès.

Les ententes finales entre les femmes et leurs prétendants seraient conclues le lendemain. Pour l'instant, il n'y avait qu'à se reposer.

Noëlle dut la voir étouffer un bâillement. Elle mobilisa les domestiques et entreprit la tâche de diriger le nettoyage. Éva la gratifia d'un sourire reconnaissant et retourna à l'intérieur.

Alors qu'elle se dirigeait vers l'intimité du petit salon, on frappa à la porte d'entrée. Éva ouvrit le panneau en chêne pour trouver un valet, vêtu de la livrée de monsieur le duc, qui se tenait sur le seuil avec une lettre à la main. Le grand carrosse ducal attendait dans la rue.

— J'ai une missive pour mademoiselle Black.

Éva eut envie de refuser la livraison de la lettre et de claquer la porte. Cependant, le contenu de l'enveloppe piquait sa curiosité et la préoccupait en même temps. Il y avait presque une semaine qu'elle avait laissé le duc aux soins d'Harold. Elle craignait que Nicholas ait pu avoir pris un mauvais tournant et être décédé, malgré le fait qu'Harold lui avait assuré qu'il se rétablissait bien.

— C'est moi.

Elle prit l'enveloppe et la déchira.

*Montez dans le carrosse, Éva. Je vous en prie.*

Le message était simple et direct, exactement comme Nicholas. Il s'attendait à ce qu'elle se plie à sa volonté sans poser de questions. Cette fois, cependant, il avait dit « je vous en prie ». Cela changeait de son habitude d'aboyer des ordres en s'attendant à ce que tout le monde s'exécute autour de lui.

Éva utilisa le message pour se tapoter le menton pendant qu'elle réfléchissait à sa demande. Le valet attendit poliment. Nicholas, monsieur le duc ; elle fut submergée par une vague d'émotions lorsqu'elle évoqua mentalement son séduisant visage. Il lui manquait énormément. Si elle avait été une trouillarde, la solution facile aurait été de verrouiller la porte pour en finir avec tout cela. Mais Éva n'était pas une trouillarde. Elle voulait le voir une dernière fois.

Elle voulait un dernier baiser d'adieu.



Éva s'inquiéta lorsque, plutôt que de se diriger vers la maison de ville du duc, le carrosse sortit à toute vitesse de Londres. Elle tenta d'attirer l'attention du conducteur, mais l'homme ne sembla pas entendre ses appels. Comme elle n'avait pas envie de risquer de se blesser en sautant du carrosse, elle enleva brusquement sa perruque urticante et ses lunettes, puis s'enfonça dans les coussins en cuir rembourrés pour se faire un sang d'encre.

S'il croyait qu'il pourrait l'empêcher de le sortir de sa vie en l'enlevant, il faisait gravement erreur. Sa décision était prise et il ne la ferait pas changer d'avis en l'intimidant. Une fois qu'elle l'aurait devant elle, elle avait l'intention de lui passer un savon qu'il n'était pas près d'oublier.

Elle avait l'impression que des heures s'étaient écoulées lorsque le carrosse ralentit pour sortir de la route en prenant un virage serré. Elle regarda par la fenêtre et vit une allée sinueuse bordée d'arbres et une pelouse parfaitement entretenue qui s'étendait à perte de vue.

L'endroit lui semblait familier, bien qu'elle fût certaine de ne jamais y être venue auparavant. Puis elle aperçut au-dessus des cimes des arbres la flèche facilement reconnaissable de l'abbaye de Highland.

Elle eut un hoquet de surprise. Pourquoi monsieur le duc la faisait-il venir à l'endroit où il avait failli mourir ? Il ne pouvait pas être désespéré de la contrôler au point de l'enfermer dans la même pièce où le comte fou avait emprisonné Yvette. N'est-ce pas ? Il avait déjà été vengeur. Était-il si difficile de croire qu'il pourrait l'être à nouveau ?

L'inquiétude s'insinuait en elle lorsque le carrosse s'arrêta devant l'abbaye et que le valet ouvrit la portière. Elle savait que refuser de descendre n'empêcherait pas monsieur le duc de la faire sortir de force. Elle accepta l'aide du jeune homme et descendit prudemment.

À la lumière du jour, l'abbaye était magnifique ; le bloc en pierre et en verre lui coupa le souffle. Il ne restait aucune trace du mal qu'elle avait senti flotter au-dessus le soir de l'opération de sauvetage. Sans le comte pour y projeter son ombre maléfique, elle put apprécier le vieil édifice pour le trésor qu'il était.

— Inutile d'avoir l'air si effrayée, Éva.

Elle se retourna au son de la voix familière. Arrivant d'une dépendance, monsieur le duc approchait dans l'allée. Mis à part sa chemise blanche, il était tout de noir vêtu, une silhouette brute digne de l'arrière-plan que formait la maçonnerie sculptée de l'abbaye.

Elle fut parcourue de frissons de désir et eut le souffle coupé à la vue de son visage, de son corps et de son arrogance assurée. Elle dut s'agripper de toutes ses forces à sa colère alors que tout ce dont elle avait envie, c'était de l'entraîner à l'intérieur du carrosse pour le supplier de prendre des libertés avec son corps enfiévré.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici, monsieur le duc ? s'enquit-elle en s'efforçant de prendre une voix dédaigneuse.

Malgré l'étroite distance qui les séparait, la brise lui fit parvenir l'odeur légère de son parfum. Cela titilla dangereusement ses émotions.

— Je suis convaincue que les héritiers du comte ne seront pas ravis par notre intrusion pendant qu'ils sont en deuil. Ils ont perdu un être cher récemment.

Il ignora son commentaire et coinça le bras d'Éva sous le sien.

— Ne vous inquiétez pas, Éva, mon cœur.

Il lui sourit et l'entraîna vers l'entrée et ses grandes portes arrondies.

— Toute trace du comte et de son trou à rats ont été effacées et les draps, brûlés. Il n'y a personne ici pour protester contre notre arrivée.

Ils étaient seuls ?

— Vous savez qu'il y a eu des témoins de mon enlèvement ? demanda-t-elle sèchement. Harold et mes sœurs finiront par s'inquiéter et se mettront à ma recherche. Ils sont très déterminés. Vous ne pourrez pas me garder captive en toute impunité bien longtemps.

Nicholas s'arrêta pour la fixer du regard.

— Vous croyez que j'ai l'intention de vous enlever pour vous imposer ma volonté ?

Il gloussa et des plis apparurent aux coins de ses yeux.

— Vous êtes un délice, mademoiselle Winfield.

Son humour resta pris en travers de la gorge d'Éva et la colère l'envahit.

— Je n'aurais pas dû monter dans le carrosse. J'ai agi à l'encontre du bon sens.

Il porta la main d'Éva à ses lèvres et posa un baiser sur ses jointures. Elle fut aspirée par ses yeux verts et se perdit un instant dans leurs profondeurs. Elle était totalement consciente de sa proximité, de son charme sensuel. Des images de ses lèvres sur elle et de ses mains qui la caressaient lui donnèrent follement envie de l'attirer dans un recoin sombre de l'abbaye et de retrousser ses jupes.

— J'espère que d'ici la fin de la soirée, vous ne regretterez pas votre décision de vous être jointe à moi, dit-il en la conduisant à l'intérieur.

Elle fut frappée de voir à quel point l'abbaye paraissait différente en plein jour, ainsi que par la façon dont les rayons de soleil traversaient les vitraux des fenêtres dans un tourbillon de couleurs vives qui débordaient sur les murs et le plancher. C'était comme être à l'intérieur d'un arc-en-ciel.

— C'est absolument magnifique, souffla-t-elle, émerveillée. Je n'ai jamais rien vu de tel.

Nicholas suivit son regard.

— Noëlle m'a parlé de votre intérêt pour l'abbaye.

Éva se tendit. Elle ne fut pas étonnée de découvrir que Noëlle avait joué un rôle dans cette histoire. Elle les soupçonna d'avoir échangé des secrets à son sujet dans le but de la conduire devant un prêtre. Sa sœur semblait aimer fourrer son nez dans ce qui ne la regardait pas.

— Ma sœur n'a pas à se mêler de mes affaires.

— Avait-elle tort ?

Levant les yeux vers le haut plafond et balayant du regard le vaste espace autour d'elle, Éva secoua la tête à contrecœur.

— J'adore cette abbaye. Je suis si soulagée que la vile présence du comte fou ne puisse plus entacher sa beauté.

— Excellent, répondit Nicholas en souriant, visiblement satisfait de son aveu. Je l'ai achetée pour vous.

Le choc qu'il lut sur son visage le fit rire.

— Vous avez fait quoi ?

Il se posta en face d'elle et lui prit les mains.

— C'est votre cadeau de mariage de ma part, mon cœur. J'ai offert à l'héritier du comte un montant si outrancier qu'il n'a pas pu refuser.

La pièce devint chaude et les genoux d'Éva tremblèrent. Il avait acheté l'abbaye pour la lui donner en cadeau ? Submergée tant par l'amour que par l'exaspération, elle resta muette.

Cet homme était incorrigible. Il n'abandonnerait pas, et ce, peu importe le nombre de fois qu'elle lui dirait non. Il voulait l'épouser, être le père de ses enfants et la chérir jusqu'à la fin de ses jours. Comment pourrait-elle ne pas l'aimer ?

Son cœur se gonfla et elle caressa son visage bien aimé. Si seulement elle avait la liberté d'accepter qu'il lui fasse la cour !

— Je...

Son refus fut interrompu par un bruit de pas à l'étage. Elle leva les yeux et aperçut sa mère avec la mère de Nicholas sur un des balcons. Les deux femmes souriantes regardèrent vers le bas.

— Te voilà enfin, mon Évangéline chérie. Nous t'attendions, dit sa mère, dont les yeux dansaient. Tu devrais voir ma chambre ; elle est très rose. Monsieur le duc m'a donné une très grande chambre avec son propre petit salon qui donne sur le jardin. Et il y a amplement d'espace pour des petits-enfants.

La duchesse hocha la tête et fit un clin d'œil à Éva.

— Assez d'espace pour une bonne dizaine de bébés et une immense pouponnière où les garder tous, dit-elle en échangeant un regard entendu avec Charlotte.

L'univers d'Éva prenait une allure irréaliste. Sa mère et la duchesse étaient là, ensemble, à penser à des petits-enfants ?

Elle reporta son regard sur Nicholas.

— Je ne comprends pas. J'ai laissé ma mère à Londres ce matin.

Elle était terriblement perplexe. La pression lui martelait les tempes.

La tenant fermement par les mains, Nicholas mit un genou à terre et prit un air sérieux.

— Vous avez renoncé à beaucoup de choses dans votre vie pour protéger votre mère des malheurs du monde extérieur, dit-il doucement. Je savais que le seul moyen de vous convaincre de m'épouser était de trouver une manière d'apaiser ces craintes.

La gorge d'Éva se serra et elle cligna des yeux plusieurs fois.

— J'ai acheté cette abbaye pour vous afin qu'elle serve de refuge à Charlotte, de sorte qu'on prenne soin d'elle et qu'elle soit en sécurité dans un endroit où le monde extérieur ne pourra pas l'atteindre. Nous élirons domicile ici et résiderons à Collingwood House quand nous serons de passage à Londres.

Il fit une pause.

— À vous de voir ce que vous voulez faire de la maison dans Mayfair. Et n'oubliez pas que Margaret et Harold ne sont qu'à un quart d'heure de route.

Lorsqu'Éva scruta affectueusement les traits de Nicholas, des larmes lui chatouillaient les cils. Il représentait tout ce dont elle avait toujours rêvé et plus encore. Il était son séduisant duc arrogant. Elle leva les yeux sur les visages souriants des deux mères qui souhaitaient ardemment voir leurs enfants heureux. Mais d'abord, il y avait des affaires à régler. Elle ne pouvait pas accepter sa demande avant de s'être entendue avec lui sur quelques derniers détails.

— M'aimez-vous, Nicholas ?

— Oui.

— Renoncerez-vous à toute courtisane pour me rester loyal et fidèle jusqu'à la fin de vos jours ?

Il sourit.

— Ma maison de ville a été vendue. Terminé, les courtisanes, les maîtresses et les amantes.

Elle plissa les yeux et fronça les sourcils.

— Je ne cesserai pas de marier mes courtisanes. Même si Sophie prend en charge une partie du travail et m'aide pour les activités quotidiennes, je continuerai de gérer l'école comme je l'entends.

Une grimace traversa le visage du duc.

— Je ne m'attendais pas à ce que vous fermiez l'école, dit-il en soupirant de façon plutôt dramatique. Si je dois rédiger un contrat qui comprenne toutes vos stipulations afin d'obtenir de votre part une réponse positive et de pouvoir me relever, je le ferai avec joie, poursuivit-il en rivant son regard au sien. Épousez-moi, Évangéline Winfield.

Elle hocha vivement la tête en riant et en pleurant à la fois.

— Je vous épouserai, monsieur le duc.

Il se releva et la prit dans ses bras pour un baiser torride et passionné tandis que la mère d'Éva et la duchesse criaient et applaudissaient. Éva se laissa aller contre lui tout en sachant qu'elle chérirait à jamais cet instant. Cet homme avait franchi bien des obstacles pour elle et elle l'aimait de tout son cœur.

Lorsqu'il releva enfin la tête, il suivit la courbe de ses lèvres d'un doigt.

— Je vous aime, Éva. Beaucoup.

— Je vous aime aussi.

Ils levèrent les yeux vers leurs mères, dont les sourires étaient baignés de larmes. Éva vit une lueur d'espoir qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps sur le visage de sa mère. Peut-être que penser à des petits-enfants aiderait à adoucir un peu la tristesse de son cœur brisé.

La duchesse écarquilla les yeux et elle regarda la mère d'Éva.

— Charlotte, nous avons un mariage à préparer.

— Effectivement, madame la duchesse.

Les deux femmes s'en allèrent précipitamment tandis que leurs bavardages excités résonnaient dans le hall de trois étages.

Nicholas gloussa et reporta son attention sur Éva. Il passa un doigt le long de sa joue. Une chaleur intense se dégageait de lui et elle sut à quoi il pensait : pas au mariage, mais aux parties de jambes en l'air ; aux maintes parties de jambes en l'air à venir.

— Je crains que nous n'ayons pas encore quitté l'autel que nos mères commenceront à réclamer des petits-enfants, dit-il en se penchant pour frotter son nez dans le cou d'Éva, ce qui la fit rire. C'est l'entraînement que j'attends avec impatience.

Éva soupira.

— Si nous étions seuls, je proposerais de nous y mettre sans tarder.

Elle glissa les mains sous sa veste pour le prendre par la taille et pressa ses hanches contre lui de manière aguichante. Elle le sentit réagir sous son pantalon.

— Je sais qu'il y a près de la cuisine un débarras dans lequel se trouve une vieille table poussiéreuse assez grande pour deux, dit-il d'un air malicieux en levant la tête.

Un sourire étira lentement les lèvres d'Éva et sa langue fit une apparition sur sa lèvre inférieure. Elle lui caressa doucement les fesses et les hanches jusqu'à ce qu'il gémisses et tende le bras pour prendre un de ses seins à pleines mains. Elle sentit son mamelon s'ériger sous l'étoffe. La température de la pièce monta jusqu'à devenir inconfortable.

— J'arriverai la première, répondit-elle avant de s'élancer vers la cuisine avec un rire enjoué, suivie de près par le duc ténébreux.

# ÉPILOGUE



Un mois plus tard, Éva épousa Nicholas dans la joie lors d'une charmante cérémonie intime à la minuscule chapelle du domaine de l'abbaye de Highland. Elle avait choisi la chapelle en pierre pour sa beauté simple et parce que c'était sur ce domaine que sa vie avait réellement commencé.

Ses anciennes courtisanes étaient présentes ; Rose avec son époux, monsieur Thomas Stanhope, le dernier-né d'un baron, Yvette avec son époux, monsieur Reed, ainsi que Pauline avec son époux, monsieur Middleton, et possiblement un bébé en route.

Noëlle et Margaret aidèrent Éva à revêtir la robe bleue de sa mère, celle recouverte d'un voile très fin parsemé de cristaux pour réfléchir la lumière, et à orner sa coiffure d'épingles serties de diamants. Elle avait l'air d'une véritable princesse. Dans cette robe, elle sentait l'amour de ses parents et savait que, où qu'il fût, son père était ravi.

Harold était assis avec sa nouvelle épouse, ainsi que Noëlle et Sophie, lorsqu'Éva et Nicholas se témoignèrent leur amour. Jamais, au cours de sa vie, Éva n'avait été aussi heureuse qu'en entendant Nicholas prononcer ses vœux. Il était sien, et ce, pour toujours.

Elle soupçonnait aussi que jamais deux mères n'avaient été aussi heureuses. La duchesse et Charlotte étaient devenues de grandes amies et les délires de sa mère s'étaient faits moins fréquents avec l'excitation liée aux préparatifs du mariage d'Éva.

Après leur lune de miel, Éva et Nicholas passèrent les dernières semaines de la saison à Collingwood House pour présenter Éva à la société. Cela l'avait terrifiée.

Les spéculations et les rumeurs au sujet du mariage surprise ébranlèrent la noblesse, mais avec Nicholas à ses côtés, ainsi que quelques histoires extravagantes de coup de foudre propagées par Noëlle, Éva fut bientôt la coqueluche de la société. Ils préservèrent tous le secret de Charlotte et la majorité de la société accepta l'histoire de la cousine disparue depuis longtemps tandis que la mère d'Éva vivait paisiblement à l'abbaye de Highland. Même Lady Pennington échoua à trouver matière à scandales dans ces histoires et accepta à contrecœur Éva dans son giron.

— Et celui-là, là-bas ?

Éva chassa ces pensées lorsque la voix de Margaret la ramena au présent. Elle plissa les yeux et regarda au-dessus d'elle.

— Je crois voir un mouton, dit Margaret en pointant un nuage d'une main tandis que l'autre reposait sur le minuscule renflement qui grossissait sous sa robe de ville.

La vieille Lady Seymour avait généreusement payé Harold pour ses informations scandaleuses au sujet de voleurs de grand chemin et de naufrageurs qui, selon ses dires, étaient parents avec Éva et Charlotte. Elle se rendit compte peu après qu'elle avait été dupée et s'était enfuie en France pour s'isoler, loin des trahisons de ses filles ingrates.

— Je trouve que ça ressemble plutôt à un lapin, répondit Noëlle depuis sa place de l'autre côté d'Éva.

Elle ferma un œil et fronça les sourcils.

— Regardez-moi ces oreilles. C'est un lapin.

— Je ne suis pas d'accord, Noëlle, c'est un mouton, intervint Éva. Un mouton poursuivi par un chat qui a une souris dans la bouche.

— Un chat ? s'enquit Noëlle en levant la tête pour regarder Éva comme si elle venait d'être frappée de folie. Ce n'est certainement pas un chat ni une souris. Je crois que celui-là est un bébé nu avec un hochet dans la main.

Éva se hissa sur les coudes en grimaçant.

— Où as-tu dit qu'était Lady Pennington aujourd'hui ? demanda-t-elle en regardant autour d'elle à la recherche de signes de la présence de la dame dragon.

Heureusement, elles étaient seules.

Lorsque Noëlle avait proposé de rendre visite à Lady Pennington à l'improviste, Éva avait voulu refuser. Mais Noëlle avait insisté sur le fait que cela consoliderait la relation d'Éva avec la populaire, mais redoutée, matrone de la société. Éva fut soulagée d'apprendre qu'elle était absente.

— Elle est apparemment sortie dîner avec Lord et Lady Sherbrook, répondit Margaret.

— Ne t'en fais pas ; le temps qu'elle revienne, nous serons parties, ajouta Noëlle après avoir jeté un coup d'œil au visage préoccupé d'Éva.

Parties en laissant derrière elles une rumeur persistante parmi ses domestiques au sujet de trois jeunes femmes couchées sur le dos dans le hall en train de regarder son plafond couvert de nuages.

— Peut-être devrions-nous faire un vœu, proposa Margaret en se laissant retomber doucement sur le marbre poli.

Elle avait les joues rouges de bonheur. L'imminence de la parentalité leur avait procuré une immense joie à Harold et à elle.

— On ne fait des vœux que pour les étoiles, ma chère sœur, riposta Noëlle. Je ne vois pas d'étoiles.

— Je crois que c'est une excellente idée et je vais commencer, intervint Éva avant que n'éclate une autre des querelles fréquentes entre les deux sœurs.

Chaque jour, elle adorait de plus en plus l'impossible duo. La vieille Lady Seymour avait fait deux bonnes choses au cours de sa vie : les deux femmes.

— Comme Margaret et moi avons toutes deux trouvé des époux et le bonheur, je souhaite la même chose à Noëlle.

— Bien dit ! s'exclama Margaret en hochant la tête. Moi aussi, je souhaite un époux pour Noëlle. Il faudra que ce soit un homme fort qui la tiendra loin des mauvais coups et qui aura une grosse bosse dans son pantalon pour la garder merveilleusement satisfaite.

Éva et Margaret rirent lorsque Noëlle hoqueta devant le commentaire scandaleux.

— Je n'ai pas besoin d'un époux ni de quoi que ce soit qu'il puisse posséder, répondit Noëlle, vexée. J'ai bien l'intention de rester vieille fille.

— Je crois connaître un prétendant parfait pour elle, poursuivit Éva sans tenir compte des protestations de Noëlle. Il est fortuné et titré. Nicholas nous a présentés lors de la fête de Lady Dunleavy. Il est un peu petit et trapu, et il postillonne légèrement quand il parle, mais c'est un gentilhomme qui a un merveilleux rire tonitruant.

— Je crois le connaître, ajouta Margaret en prenant un air sérieux. On le surnomme Lord Édenté. Il a un physique ingrat, mais il est plutôt charmant dans le genre bossu.

— Vous n'êtes pas drôles du tout, grommela Noëlle, qui refusait de croiser leurs regards.

Elle se renfrogna davantage lorsque leurs rires résonnèrent à travers Pennington Manor.

Lisez ce qui suit pour avoir un aperçu exclusif du prochain roman d'amour historique de Cheryl Ann Smith, *Courtisane malgré elle*.

# CHAPITRE 1

Lady Noëlle Seymour vacilla légèrement sur le treillis et se mordit la lèvre inférieure pour retenir un cri. Haute de deux étages, la maison de ville en briques rouges paraissait beaucoup plus grande maintenant que lorsqu'elle avait décidé de mettre à exécution ce plan mal préparé et de traverser la pelouse pour se faufiler aussi furtivement qu'une voleuse dans l'ombre de l'édifice. Il n'en restait pas moins que l'excitation liée au fait de vivre une grande aventure l'avait guérie de toute hésitation de dernière minute tandis qu'elle enfilait un pantalon noir retroussé emprunté ainsi qu'une chemise assortie avant de partir pour la maison de ville du comte de Seabrook, dans Mayfair.

Elle glissa les doigts entre les plantes grimpantes piquantes et s'agrippa fermement au treillis. Si madame la duchesse, sa sœur, apprenait ce qui se passait ce soir, elle demanderait à ce qu'on lui rapporte sa tête sur un plateau.

Elle s'obligea toutefois à continuer. Elle ne pouvait pas s'en empêcher. Elle était parcourue de frissons d'excitation. Elle n'était plus une dame respectable de bonne famille, mais plutôt une aventurière libre des contraintes imposées par les règles et les restrictions de la société. Du moins, pour cette nuit. Et elle ne laisserait ni la crainte ni le bon sens lui gâcher son aventure scandaleuse.

Ni vue ni connue, le lendemain, elle rentrerait à nouveau dans ses corsets et ses bas. La mondaine, sinon tout à fait respectable, Lady Noëlle.

À titre d'expérience, Noëlle, qui entendait son cœur battre à tout rompre dans ses oreilles, tendit l'orteil vers la fenêtre. Une fois que son pied eut trouvé un endroit stable, elle lâcha une main pour s'agripper au rebord de la fenêtre comme si sa vie en dépendait. Si elle tombait, elle risquait plus que des fractures ou même la mort ; si on la trouvait vêtue en garçon en train de s'introduire par effraction dans la demeure du couple Seabrook au beau milieu de la nuit, le scandale causerait à jamais sa ruine aux yeux de la noblesse.

Sa mère l'enterrerait tellement loin à la campagne qu'elle se flétrirait, se desséchait et craquerait comme une marguerite négligée privée d'eau et de soleil.

Noëlle grimaça et, de sa main gantée, écarta une branche feuillue de son menton.

La mort serait préférable à la honte d'être envoyée en exil. Si elle chutait, elle prierait pour tomber la tête la première et mourir sur le coup.

— J'y suis presque, murmura-t-elle pour s'encourager avant de glisser le pied sur l'étroit rebord.

Une farouche détermination à mettre son plan à exécution la poussa à continuer. Très lentement, elle se déplaça doucement vers la droite, frôlant la brique avec son ventre, reconnaissante du fait que la maison de ville soit fort heureusement silencieuse.

Selon les rumeurs, le comte était à Bath avec son épouse. Cela donnait à Noëlle suffisamment de temps pour rendre le collier volé et éviter à Bliss la prison ou, pire encore, la pendaison.

La belle Bliss. Cette fille avait autant de bon sens qu'un âne.

Noëlle sourit d'un air désabusé. À cet instant, les deux étaient manifestement plus intelligents qu'elle. Ni la courtisane ni l'âne n'étaient sur le point de commettre un crime qui pourrait très bien la conduire dans la cellule voisine de celle de Bliss à l'horrible prison de Newgate.

Mais il était trop tard pour les regrets. Elle y était presque ; la fenêtre sombre se dressait devant ses yeux. D'ici quelques minutes, l'objet aurait été rendu sans encombre et elle serait en route vers chez elle.

Avec précaution, elle s'appuya sur son pied droit afin de tester la solidité du rebord et tendit la main vers la fenêtre. Elle chuchota une brève prière, posa les mains à plat sur le cadre en bois peint et poussa la fenêtre vers le haut. Une vague de soulagement l'envahit lorsque la vitre s'ouvrit facilement, produisant seulement un léger grincement.

Elle n'aurait pas à chercher une deuxième ou une troisième fenêtre pour en trouver une déverrouillée. Manifestement, monsieur le comte ne s'attendait pas à ce que quelqu'un entreprenne une escalade si périlleuse pour lui dérober ses objets de valeur.

Avec diligence, ainsi qu'une extrême discrétion, Noëlle passa d'abord la tête par la fenêtre pour s'assurer que la pièce était déserte, puis elle s'introduisit prudemment à l'intérieur. Dans l'obscurité, elle n'entendit rien d'inquiétant. Pas de ronflements ni de mouvement dans un lit. L'endroit était fort heureusement silencieux et elle prit une profonde inspiration apaisante pour soulager l'oppression dans sa poitrine.

Selon Bliss, cette pièce ou celle d'à côté était la chambre du comte. La fille n'était pas certaine de laquelle il s'agissait parce qu'elle avait été distraite par les assauts lubriques du comte lors de sa brève visite. Bien qu'il possédât une autre maison de ville plus petite pour ses courtisanes, la vanité l'avait poussé à faire entrer furtivement Bliss sur un coup de tête quelques mois plus tôt, alors que son épouse était partie profiter des eaux apaisantes de Bath.

Les bras tendus devant elle, Noëlle fit prudemment le tour de la pièce à la recherche du lit et de son couvre-lit bleu qui lui confirmerait qu'elle était dans la bonne chambre. Si elle voulait rendre le collier et faire croire au comte qu'il avait seulement été égaré et non volé par son ex-courtisane, elle devait le laisser à un endroit où il pourrait le « trouver » facilement dès son retour.

Une tâche qui se révéla plus facile à dire qu'à accomplir.

La maudite pièce était trop sombre ! Même la lune refusait de collaborer ; elle restait bien cachée derrière une couverture de nuages orageux. Des éclairs aideraient certainement, mais ils avaient eux aussi négligé de faire une apparition pourtant attendue.

Heureusement, Noëlle mit très peu de temps à trouver le lit massif et encore moins à constater que le couvre-lit était effectivement bleu foncé, noir ou même vert foncé. Elle étouffa un soupir explosif et souleva le tissu jusqu'à son nez pour le scruter de près. Elle était pratiquement certaine qu'il était vert.

Fichtre ! Sans perdre de temps, Noëlle lâcha le couvre-lit et traversa la chambre à l'aveuglette. Les mains tendues devant elle, elle chercha à tâtons une porte, puis l'ouvrit doucement. Une fois dans le couloir sombre, elle suivit le mur de droite jusqu'à la pièce suivante. Elle referma la main sur la poignée, puis la tourna. Le panneau grinça doucement lorsqu'elle l'ouvrit et elle s'immobilisa.

Comme aucune alarme ne retentit, elle se précipita à l'intérieur et ferma la porte derrière elle avec un cliquetis. La pièce était encore plus sombre que la précédente. Peut-être aurait-elle dû attendre une nuit dégagée de pleine lune avant de s'aventurer dehors.

— Tu peux y arriver, Noëlle, chuchota-t-elle. Trouve le lit, assure-toi que c'est la bonne chambre et sors d'ici.

Elle tituba à l'intérieur de la pièce en faisant de grands moulinets avec les bras. Elle finit par heurter une petite table et trouva le lit à côté. Seule la pure chance l'empêcha de renverser une lampe. Elle se pencha pour scruter le couvre-lit.

Était-il bleu ? La frustration l'envahit. Elle allait devoir le traîner jusqu'à la fenêtre et prier pour un rayon de lune afin d'en être certaine. Refaire le lit par la suite serait aussi difficile dans l'obscurité. Si les femmes de chambre trouvaient le lit défait, cela éveillerait leurs soupçons et elles rapporteraient l'incident au comte. Si les officiers de la rue Bow étaient impliqués dans l'affaire, elle pourrait avoir de sérieux ennuis.

Une telle situation nécessitait des mesures désespérées ; elle se préoccuperait du lit une fois le collier rendu.

Noëlle fit le tour du lit pour s'approcher le plus possible d'une fenêtre. À l'instant où elle agrippa à pleines mains le coin du couvre-lit, un bras jaillit subitement de l'obscurité pour l'attirer brusquement sur le lit !

— Oh ! cria-t-elle sèchement à l'instant où elle rebondit contre un corps ferme avant de se ressaisir et d'étouffer un cri de fillette.

— Lâchez-moi ! dit-elle de sa voix la plus grave.

Une main se cramponna à ses fesses et elle fut tirée contre un torse chaud et nu — un torse nu très masculin, à en juger par le duvet qui recouvrait la surface ferme et musclée.

La tentative de prendre une voix masculine fut récompensée par un rire grave.

— Aucun homme n'a une odeur aussi douce ni des courbes aussi exquises, mon cœur, marmonna l'inconnu en guise de réponse. Maintenant, embrassez-moi.

L'embrasser ? Elle ne vit rien qui puisse lui donner une idée de l'identité de son ravisseur, mais elle sentit son souffle au bord de son visage. Il fallait que ce soit le comte. C'était sa demeure. Mais que faisait-il ici ? Il était censé être à Bath !

Pense ! Pense !

— Monsieur le comte, ceci est tout à fait indécent, réussit-elle à répliquer avec un certain calme malgré sa terreur.

Si elle paniquait, elle pourrait tout perdre : sa réputation, sa liberté et peut-être même la vie !

— Je vais vous montrer, moi, ce qui est indécent, murmura l'homme avec un soupçon d'amusement dans la voix.

Il enleva sa main des fesses de Noëlle pour la glisser vers le haut de son corps dans une légère caresse exploratoire. Ensuite, il passa les doigts dans ses cheveux tressés serrés, attira sa tête vers la sienne et plaqua maladroitement sa bouche sur la sienne !

Noëlle s'immobilisa, stupéfaite, les bras collés le long de son corps. Ses lèvres fermes remuèrent dans l'obscurité à la recherche de la bonne position jusqu'à ce qu'il trouve l'endroit approprié, puis il réclama pleinement sa bouche avec un baiser torride.

Il la taquina et la tourmenta avec son odeur exotique et son ardeur ; Noëlle sentit ses membres se transformer en purée. Troublée de sentir monter en elle une vague de frissons, elle ouvrit la bouche pour exiger la fin du baiser. Plutôt que de la relâcher, l'impudent inconnu poussa sa langue entre ses dents et le goût d'un alcool quelconque lui envahit la bouche. Toutefois, ce furent ses mains puissantes qui la touchaient à des endroits où il n'aurait pas dû, et non ses violents baisers, qui firent basculer l'univers de Noëlle.

Sous elle, le comte lui donna l'impression d'être puissant et sauvage, contrairement à tous les autres nobles hommes tièdes qu'elle connaissait. Sous ses paumes, la peau nue du comte était chaude et souple tandis que des muscles denses découpaient sa cuisse ferme.

Une vague de désir propagée par des fibres liquéfiées s'empara du corps de Noëlle et elle se détendit. Jamais auparavant on ne l'avait embrassée ainsi ! Il ne s'agissait pas d'un simple bisou accidentel sur la bouche, mais plutôt du genre de baiser que l'on échangeait avec son amant.

Le vide se fit dans son esprit virginal et ses paupières s'abaissèrent lorsqu'il la fit rouler sur le dos pour la recouvrir partiellement du haut de son corps et passer une jambe par-dessus ses cuisses.

Pourquoi ne se débattait-elle pas ? Elle devrait effectivement le faire. Cependant, son corps semblait réticent à le repousser. Soudain, une Noëlle horrifiée se rendit compte qu'elle était pendue à son cou et qu'elle l'embrassait avidement en retour !

— Si douce, marmonna-t-il en mettant fin au baiser avant de déplacer sa bouche sous son menton pour se frotter le nez à la base de son cou.

Quelque chose chez lui, dans sa voix, sonna faux à ses oreilles. Heureusement, cela redonna une certaine réalité à la situation. Elle sentit une pointe de menace émaner de cet homme et sut que si elle ne se levait pas immédiatement de ce lit, elle perdrait beaucoup plus que sa liberté dans cette chambre obscure.

Il relâcha brièvement sa prise pour changer de position et Noëlle profita de l'occasion pour lui donner une forte poussée. Le comte tomba à la renverse sur le lit, suffisamment loin pour permettre à Noëlle de s'écartier de sous lui et de se relever péniblement. Elle fonça dans un meuble, une coiffeuse, crut-elle, et eut suffisamment de bon sens pour sortir le collier de sa poche. La couleur du couvre-lit n'avait plus d'importance. Cette chambre était manifestement celle du comte.

Elle entendit l'homme se hisser sur ses pieds et elle laissa tomber le collier sur la surface lisse avec un bruit étouffé. Elle était à bout de souffle, ce qui avait empiré avec l'attaque inattendue du comte contre sa bouche. Elle était désorientée tant par le baiser que par l'obscurité. Elle n'était pas certaine de savoir où se trouvait la porte. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle devait sortir de là avant qu'il la rattrape.

Le bruit des pieds nus sur le sol s'éloigna et elle entendit l'inconnu se déplacer bruyamment pendant un certain temps. Des tisons rouge vif se ravivèrent en crépitant et des flammes se mirent à lécher le bois, ou la tourbe, qu'il venait de laisser tomber dessus. La pièce fut rapidement baignée d'une faible lueur.

Noëlle savait qu'elle avait une chance de s'échapper si elle faisait vite. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle pour trouver la porte et se précipita vers le panneau en bois. Plus que quelques pas et elle serait libre !

— Halte ! ordonna-t-il derrière elle, sur quoi elle s'immobilisa brusquement.

Lentement, elle fit demi-tour, les poings levés, et se prépara à se battre tant pour sa liberté que pour son innocence.

— Vous n'êtes pas une domestique, dit-il en plissant les yeux.

Il l'embrassa du regard et son regard devint suspicieux. Il n'y avait aucune explication logique à son étrange accoutrement et à son allure garçonne.

— Je suis tombé sur une voleuse.

La peur engourdit les membres de Noëlle et elle fut paralysée. Elle était sur le point de se faire arrêter. Elle était une criminelle, une voleuse aux yeux de la loi. Aucun magistrat ne la croirait si elle disait qu'elle était venue non pas pour voler le bien du comte, mais plutôt pour rendre ce qui lui avait été dérobé.

Il devait y avoir un moyen de se sortir de cette situation délicate. Pense !

Le feu brûla plus fort et elle obtint un premier véritable aperçu du comte à moitié nu. Elle en eut le souffle coupé.

Bien qu'il portât un pantalon noir, celui-ci était déboutonné et tombait si bas sur ses hanches étroites que c'en était scandaleusement indécent. Il était terriblement évident qu'il ne portait rien dessous. Au moindre mouvement, le pantalon pourrait lui tomber aux genoux et le laisser sans aucune couverture.

Noëlle rougit et s'efforça de détourner les yeux de l'étroite ligne de poil sous sa taille qui pointait vers le bas afin d'examiner le plus merveilleux torse qu'elle avait jamais eu la chance d'observer. Bon, en vérité, elle n'avait jamais vraiment eu l'occasion de regarder un torse masculin de près auparavant. Son expérience se limitait à un bref coup d'œil au fils d'un métayer dans un champ. Mais elle était tout de même convaincue que celui du comte était magnifique comparé à ceux d'autres hommes.



Il correspondait très peu à la description hâtive que Bliss lui avait faite de monsieur le comte. Mais Bliss était pratiquement hystérique lorsqu'elle lui avait raconté ce qu'elle avait fait ; Noëlle prenait donc avec un certain scepticisme tout ce qu'elle avait dit.

Certes, cet homme était grand, comme l'avait décrit la jeune femme, mais il n'avait pas le même teint blafard que ses confrères de la petite noblesse. Son torse sculpté était d'un bronze doré comme s'il passait tout son temps au soleil sans chemise. Ses cheveux étaient châtain clair et le même soleil qui avait bruni sa peau y avait laissé des mèches plus pâles.

Une paire d'yeux cachés dans l'ombre sous quelques mèches de cheveux épars la regardait tandis qu'il avançait lentement vers elle avec une grâce féline qui lui fit trembler les genoux. De son point de vue, il était une rareté qui ne semblait pas être à sa place dans son univers. Pourtant, elle savait que le comte était un membre respecté et respectable de la noblesse, un portrait qui ne correspondait pas à la beauté sauvage de l'homme qui se tenait devant elle.

Son cœur fit un bond lorsqu'elle leva les yeux sur ses lèvres pleines, les mêmes qui l'avaient embrassée jusqu'à lui couper le souffle quelques instants plus tôt. Elle recula tandis qu'il s'approchait, son assurance évidente dans le maintien de sa parfaite silhouette masculine.

Ce fut là qu'elle comprit ce que voulait dire sa sœur Éva lorsqu'elle expliquait les émotions sensuelles que son époux, monsieur le duc, provoquait en elle quand il la serrait dans ses bras. Noëlle avait ressenti quelque chose pour cet homme pendant qu'elle était étendue sous lui sur le lit, mais n'avait pas vraiment compris ce dont il s'agissait. C'était une attirance sensuelle envers un inconnu sans visage.

Une attirance sensuelle ?

À cet instant, un plan commença à prendre forme dans son esprit. Si elle pouvait trouver un moyen de distraire le comte, elle pourrait s'échapper. Et il n'y avait qu'une seule manière pour une femme de distraire complètement et parfaitement un homme. Passer du temps avec des courtisanes lui avait au moins appris cela. Elle cessa donc de reculer et attendit que le comte soit assez près pour pouvoir le toucher en tendant le bras.

Noëlle afficha sur ses lèvres ce qu'elle espérait être un sourire séduisant, puis leva une main pour la placer sur son torse. Il tressaillit sous ses doigts. Tandis qu'elle fixait sa bouche, elle dut se souvenir de continuer à respirer.

— Je ne suis pas une voleuse, monsieur le comte de Seabrook, dit Noëlle en battant des cils et en écarquillant les yeux. Vous vous méprenez sur mes intentions.

— Vraiment ?

Il baissa les yeux sur ses vêtements et tendit la main pour tirer sur l'étoffe noire à sa taille, ce qui eut pour effet de la faire avancer d'un pas.

— Vous êtes pourtant bien vêtue comme tel, Milady.

Il était bel et bien difficile d'expliquer les vêtements foncés. Elle devait détourner son attention et vite.

Lentement, Noëlle déplaça sa main vers le bas sur son torse et la peau souple frissonna sous ses caresses. La curiosité, l'anonymat et la peur d'être pendue lui donnèrent de l'audace. Il était magnifique. Elle se demanda si sa peau avait un goût aussi exotique que son odeur. Une bouffée de chaleur virginale lui enflamma les joues et lui parcourut tout le corps jusqu'à ses orteils bottés.

— J'ai entendu que vous étiez à la recherche d'une nouvelle courtisane et j'ai pris ces mesures extrêmes pour être la première à vous offrir ces services, dit-elle avant de se lécher la lèvre inférieure du bout de la langue. Je vous trouve très, très séduisant.

La dernière partie était vraie et sortit naturellement de sa bouche.

Une paire de sourcils se haussa. Un grand sourire illumina lentement le visage de l'inconnu, mais il ne dit rien. Il tourna plutôt son attention vers la tête de Noëlle, où des mèches de cheveux dorés s'étaient échappées de la tresse pendant sa dangereuse ascension. Il examina sa trouvaille avec un sourire.

— J'aimerais bien les voir détachés.

L'air frais de la pièce lui chatouilla la peau. Baissant les yeux, Noëlle s'aperçut qu'il avait desserré sa chemise pendant qu'elle lui caressait le torse et qu'il l'avait remontée dans l'intention d'exposer sa poitrine. Grâce à l'autre chemise en dentelle qu'elle portait dessous, ses seins étaient toujours, à peine, couverts et à l'abri de son regard.

Noëlle s'efforça de rester calme lorsqu'il remonta davantage sa chemise pour prendre à pleines mains ses seins fermes finement voilés. Ses mamelons durcirent sous ses paumes. Un sourire malicieux étira les lèvres du comte et Noëlle sentit sa bouche s'assécher. Elle brûlait d'envie de l'embrasser à nouveau, de s'abandonner sans aucune retenue, de goûter à nouveau sa langue qui s'emmêlait avec la sienne.

En cet instant, avec cet homme, elle n'était plus la respectable et bientôt vieille fille Lady Seymour, mais plutôt la courageuse aventurière qui grimpait aux treillis et aux fenêtres au beau milieu de la nuit afin de rendre un collier et d'embrasser minutieusement et sans retenue un séduisant inconnu.

— À quel point me trouvez-vous séduisant ? lui demanda-t-il doucement en pinçant du bout des doigts un mamelon sous la fine étoffe.

Elle étouffa un gémissement. Ses jambes menaçaient de céder sous elle et une sonnette d'alarme résonna dans son crâne.

Il y avait vraiment quelque chose d'étrange à propos de cet homme qui n'avait rien à voir ni avec son pouvoir de séduction ni avec les libertés scandaleuses qu'elle l'avait laissé prendre pour sauver sa peau. Pourtant, peu importe ses efforts de concentration, elle n'arrivait pas à mettre le doigt avec précision sur ce qui éveillait ses soupçons.

Elle s'appuya sur lui pour mettre fin aux caresses et scruta ses yeux bleus rougis. À cet instant, elle se rendit compte qu'il avait bu plus de quelques verres ce soir-là, suffisamment pour expliquer pourquoi sa voix et son apparence lui avaient paru quelque peu fausses. Il n'était pas assez ivre pour tituber ou tomber à la renverse, mais suffisamment pour qu'elle puisse l'utiliser à son avantage afin de s'extirper de cette situation.

Noëlle sourit. Elle venait de trouver une porte de sortie.

— La première fois que je vous ai vu à Hyde Park, j'ai su que je devais vous avoir, monsieur le comte, mentit-elle.

Les deux mains sur son torse, elle le poussa doucement et il recula vers le lit en traînant les pieds. Il prit ses hanches à pleines mains et ils se déplacèrent, enlacés, en imparfaite synchronie.

— Lorsque j'ai appris la rumeur qui veut que votre courtisane ait quitté votre nid, j'ai su que je devais vous trouver avant que les autres femmes découvrent sa fuite.

Noëlle parlait d'une voix essoufflée, remplie d'espoir. Il baissa les yeux sur ses seins et grogna.

— Ce soir, j'ai l'intention de vous donner un aperçu de mes nombreux talents. Puis, demain, nous conviendrons d'un arrangement.

Son sourire charmeur attira le regard du comte. Il fixa avidement sa bouche et sourit de toutes ses dents.

— Je devrai tout voir.

— Bien entendu, monsieur le comte, roucoula-t-elle.

Cette aventurière ne se fiait qu'à son instinct et aux bribes de conversation qu'elle avait entendues entre Bliss et les autres courtisanes au sujet de la façon dont satisfaire un homme. Ce n'était pas le moment de montrer son inexpérience. Il fallait qu'il croie qu'elle était bien ce qu'elle disait. Sa vie dépendait de ses talents de comédienne.

Heureusement, cet homme n'était pas un crapaud couvert de verrues.

Lorsque l'arrière de ses genoux heurta le pied du lit, il s'arrêta. Des hanches de Noëlle, il glissa les doigts vers ses fesses pour les prendre à pleines mains.

— Par où voulez-vous commencer, Milady ? Nous avons toute la nuit.

Il se pencha pour poser ses lèvres dans le cou de Noëlle et des moustaches lui chatouillèrent la peau.

Elle soupira de manière aguichante.

— Par ici ? répondit-elle en descendant la main jusque sur son gros membre en érection sous son pantalon.

Ses joues s'enflammèrent devant l'audace du geste. Elle le soupçonna d'être considéré comme bien membré et de ne pas avoir besoin de bourre pour qu'il en soit ainsi.

Ses sensibilités de vierge innocente firent place à une curiosité de moins en moins dissimulée à mesure qu'elle caressait la bosse. À quoi ressemblait un sexe masculin en érection vu de près ? Était-ce douloureux la première fois qu'un homme pénétrait une femme ? Finirait-elle par s'habituer à avoir quelque chose d'aussi gros en elle ?

Le deuxième grognement du comte fut plus profond que le premier. Il suivit la courbe de sa joue en la mordillant et son souffle chaud lui chatouilla la peau.

— Vous venez de passer au sommet de la liste de mes maîtresses potentielles.

Ses joues rougies étaient une indication nette de son innocence, mais elle pria pour qu'il soit trop aviné pour le remarquer.

— J'ai bien appris mon métier, monsieur le comte.

Une courtisane ne rougirait pas en excitant un homme avec sa main. Sa curiosité inconvenante la poussa à continuer. Cachée derrière le masque parfait que lui fournissait l'anonymat, Noëlle se sentait carrément malicieuse, absolument scandaleuse.

Elle ferait n'importe quoi pour éviter la prison — même masturber le comte si cela pouvait l'empêcher de faire venir les officiers de la rue Bow. Ses paupières se fermèrent et, pour la première fois, il chancela sur ses pieds nus. Il posa un baiser au coin de la bouche de Noëlle, qui dut en appeler à toute sa volonté pour ne pas tourner le visage et accepter le baiser. Le garder debout s'avérait suffisamment difficile.

Noëlle réprima un sourire satisfait et appuya les deux mains sur son torse. Elle le poussa doucement et il tomba mollement à la renverse sur le lit. Elle ne perdrait pas de temps à attendre qu'il ronfle d'ivresse avant de s'échapper. Le collier était sur la coiffeuse et il ne pouvait pas lui mettre le bijou disparu entre les mains. Même s'il l'apercevait lors d'une réception mondaine, il ne ferait pas le lien entre la dame respectable et la courtisane. La faible lumière et les ombres, ajoutées à son ébriété, l'empêcheraient de voir Lady Seymour et la courtisane-voleuse comme une seule et même personne.

— Bonne nuit, monsieur le comte, dit-elle doucement en jetant un dernier coup d'œil à ses traits séduisants et à son torse ferme tandis que les paupières de ce dernier commençaient à se fermer sur son regard flou.

Elle frissonna de regrets.

Puis elle disparut.

# REMERCIEMENTS

Il y a beaucoup de gens à remercier lors d'un premier livre. Premièrement, j'aimerais remercier ma merveilleuse agente, Kevan Lyon, qui a pris un risque en se basant sur un manuscrit inachevé parce qu'elle en aimait l'idée. Grâce à ses encouragements et à sa confiance, je dois dire que... nous avons réussi !

Deuxièmement, mille mercis à ma super éditrice, Wendy McCurdy, qui a accepté le livre d'une nouvelle auteure traitant d'une sauveuse de courtisanes et qui m'a aidée à réaliser ce rêve insensé ; je ne peux pas exprimer adéquatement ma gratitude.

À Duane, qui m'a encouragée pendant que je travaillais d'arrache-pied pour que mon livre soit publié ; sans toi, je n'y serais jamais arrivée. Et à Paige, Regan et Ethan ; vous êtes les meilleurs.

À ma sœur Michelle, qui a toujours su que je pouvais y arriver, même après avoir lu mon tout premier manuscrit. Tu es géniale. Et merci à Genny pour son soutien, et aussi parce qu'elle est la meilleure agente publicitaire non officielle dont une auteure puisse rêver.

Il ne faut pas non plus oublier de remercier Patti, Starr et Nicole pour leurs bons conseils et leur empressement à répondre à mes questions, et ce, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Merci, les filles !

Mais surtout, je dois remercier ma mère, Joyce, pour toutes les années passées à relire mes manuscrits jusqu'à en avoir mal aux yeux et parce qu'elle était convaincue que, si je persévérais, ceci m'arriverait un jour. Tes encouragements n'ont jamais faibli et tu m'as poussée quand j'avais besoin de motivation. Comme tu es ma plus grande admiratrice, ce livre est pour toi.

## BIOGRAPHIE DE L'AUTEURE

Cheryl Ann Smith est devenue accro aux romans d'amour historiques à l'âge de quatorze ans, quand elle a découvert pour la première fois le charme des séduisants héros en gilet et hauts-de-chausses. Lorsqu'elle a décidé d'écrire son propre roman, elle s'est rapidement découvert une nouvelle passion et elle est maintenant auteure à temps plein d'histoires d'amour sensuelles de l'époque de la Régence. Cheryl habite le Michigan avec sa famille et plusieurs animaux de compagnie. Pour obtenir plus de renseignements au sujet de Cheryl ou de ses livres, vous pouvez visiter son site Web au [www.cherylannsmith.com](http://www.cherylannsmith.com).

**M**ademoiselle Éva Black a passé sa vie à cacher le passé de sa mère en tant que courtisane. Maintenant vieille fille, sa beauté camouflée sous un déguisement austère, Éva passe ses journées à enseigner à des courtisanes comment devenir des épouses convenables. Mais un duc vengeur n'apprécie pas qu'Éva lui vole sa maîtresse pour en faire une dame. Sa vengeance ne sera pas satisfaite tant qu'il n'aura pas séduit Éva afin qu'elle devienne ce qu'elle déteste le plus : une courtisane.

Nicholas, le duc de Stanfield, est furieux contre cette femme qui libère les courtisanes de leurs chaînes. Sa vengeance ? Chambouler la vie d'Éva en rachetant ses dettes et en lui proposant un marché scandaleux : qu'elle remplace sa maîtresse disparue. Mais il ne s'attend pas à ce qu'elle soit une femme d'une telle beauté et qui cache tant de secrets, ni à ce que son passé puisse mettre en danger non seulement Éva elle-même, mais aussi tous ceux dont elle a si intimement influencé l'existence...

TOME 7



**A.A.**  
éditions

[www.ada-inc.com](http://www.ada-inc.com)  
[info@ada-inc.com](mailto:info@ada-inc.com)

ISBN 978-2-89787-191-4



9 782897 671914

